This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— VINGT-TROISIÈME ANNÉE —

TOME LXV

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

1890

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUX UTOPIES NOUVELLES

Looking backward, par Edward Bellamy. — *Mon Utopie*, par M. Charles Secretan.

Aux époques de transformation sociale, il se rencontre des hommes d'un cœur généreux et d'un esprit élevé qui, avides de justice, s'affligent et s'indignent des maux et des iniquités dont souffrent les classes déshéritées. Ils croient en voir la cause dans les institutions, et ils rêvent un ordre meilleur où régneraient la paix, l'harmonie, la félicité universelle. Ils créent une utopie. C'est ainsi que Platon composa la *République*. Ce que le plus grand philosophe de la Grèce veut proscrire avant tout, et ce trait se rencontre dans toutes les utopies imaginées plus tard, c'est l'égoïsme qui divise les hommes entre eux et entretient les luttes, la jalousie et les haines. Le *tien* et le *mien* appliqué à la propriété et à la famille suscite les convoitises rivales et rend l'entente impossible; il faut donc supprimer la famille et la propriété. Tout est à tous, femmes et biens; mais conformément aux prescriptions de la raison. Les animaux se battent et se déchirent pour se disputer la proie. C'est la lutte pour l'existence, comme on dit aujourd'hui. Les hommes, obéissant aux lois édictées par la sagesse, doivent s'entendre pour réaliser le plus grand bien. Le but final n'est pas, comme nous le pensons aujourd'hui, le développement le plus complet de l'être humain, mais la perfection de la société. Les hommes ne sont, pour ainsi dire, que les matériaux dont la superposition ordonnée par l'architecture politique constituera la cité idéale.

Digitized by Google

Le millénium est une autre utopie, sortie, celle-ci, des entrailles du judaïsme et du christianisme qui a exercé sur notre Occident une influence autrement profonde que celle de Platon. Les prophètes fulminent, en accents d'une admirable éloquence, contre ce monde où le méchant triomphe et où le juste est opprimé; ils annoncent la venue du Messie qui remettra tout en sa place et fera régner la justice. L'Évangile, la *Bonne nouvelle*, est l'annonce du royaume de Dieu, où les « premiers seront les derniers »; où « les pacifiques hériteront la terre »; où « ceux qui pleurent seront consolés »; où « bienheureux seront ceux qui auront été persécutés à cause de la justice, car le royaume des cieux sera à eux »; où « bienheureux aussi seront ceux qui sont affamés et altérés de justice, car ils seront rassasiés ». (Math. V, 1-10.)

C'est ce sublime idéal, cette divine utopie que Jésus annonça aux hommes. Abusés par certains passages des Écritures et surtout de l'Apocalypse, les premiers chrétiens espérèrent longtemps ce royaume de Dieu sur la terre, qui devait durer mille ans. Presque tous furent millénaires et cette idée persista jusqu'en l'an mil.

La croyance en la palingénésie, c'est-à-dire en la venue d'un monde nouveau et meilleur, se retrouve dans toute l'antiquité. Elle s'y combine, comme l'a très bien montré Pierre Leroux (*De l'Humanité*, II c. 6), avec certaines théories sur les périodes cosmiques de la vie de notre globe. Ce monde livré au mal doit périr dans les flammes, afin que naissent de « nouveaux cieux et une nouvelle terre ». Dans le mazdéisme, les cycles successifs du développement de l'humanité aboutissent à une conflagration générale, suivie par un renouveau universel.

Dans la Voluspa de l'Edda, la palingenesie est conçue presque de la même façon que dans l'Évangile. Les signes du renouvèlement universel sont les suivants :

> Le soleil deviendra noir.
> La terre s'engloutira dans la mer.
> Les étoiles brillantes disparaîtront des cieux.
> La fumée et le feu jailliront.

Digitized by Google

La flamme effroyable montera jusqu'au ciel.
La Sibylle annonce le monde à venir.
Je vois la terre sortir de nouveau des flots, verte et fraîche.
Les eaux s'abaissent et au-dessus d'eux plane
L'oiseau qui poursuit le poisson dans les torrents des montagnes.
Les champs non ensemencés porteront leurs fruits.
Tous les maux seront guéris par la venue de Baldur.
Les Ases se réuniront dans les pleines d'Ith
Et prononceront le jugement sous l'arbre puissant du monde [1].

Dans les vers admirables de la quatrième Églogue de Virgile, on entend l'écho de cette attente d'un monde meilleur, qu'on rencontre si fréquemment dans toute l'antiquité et notamment dans les chants Sibyllins.

Magnus ab integro sœclorum nascitur ordo.
Jam novo progenies cœlo demittitur alto
Ac toto surget gens aurea mundo.
Omnis feret omnia tellus.

Virgile décrit ici la régénération de la nature. Les Écritures et les Eddas font plutôt entrevoir un nouvel ordre social et le triomphe de la justice.

Les anachorètes et les grands saints du moyen âge, saint Benoit, saint François d'Assise, voyant que le royaume de Dieu, toujours attendu, ne venait pas, s'enfuirent dans les montagnes et dans la solitude, pour y réaliser l'idéal chrétien comme ils le comprenaient, et eux aussi, comme Platon, supprimèrent la propriété privée et la famille, mais sous l'influence de l'ascétisme qui imposait des vœux de chasteté et de pauvreté. Si tous, hommes et femmes, avaient écouté leur voix, le mal eût été définitivement banni de l'humanité, car celle-ci eût cessé d'exister.

Plus tard, quand la Renaissance et la Réforme eurent mis tous les esprits en fermentation et en ébullition, et posé tous les problèmes, de nouvelles utopies virent le jour : Thomas More écrit son *Utopia*, Campanella sa *Civitas Solis*, Harington son *Oceana* [2].

[1] *Corpus poeticum Boreale*, par VIGFUSSON and POWELL, II, p. 625.

[2] Le meilleur livre sur les socialistes anciens est celui de M. Quack, professeur à l'université d'Amsterdam, intitulé : *De Socialisten* (en hollandais). V. aussi *Histoire du socialisme*, par Benoit Malon.

Digitized by Google

Dans la première partie de son livre, publié en latin, en 1517, More énumère les causes de la misère qui régnait alors en Angleterre : le grand nombre des nobles qui « écorchent » leurs tenanciers et qui entretiennent « tant de serviteurs aussi fainéants que leurs maîtres », les terrains communaux enlevés aux villageois et surtout les moutons qui dévorent les hommes et prennent leur place : « *Oves quæ tam mites erant, nunc tam edaces esse cœperunt ut homines devorent ipsos, agros, domos, oppida vastent ac depopulentur.* »

La spoliation et l'expulsion des cultivateurs est décrite en termes d'une violence extrême : « *Ergo ut unus continuatis agris aliquot millia jugerum uno cirmumdet septo; ejiciuntur coloni, aut circumscripti fraude aut vi oppressi ejiciuntur, aut fatigati injuriis, adigantur ad venditionem. Itaque quoquo pacto emigrant miseri viri, mulieres, mariti, uxores, orbi, viduæ, parentes cum parvis liberis.* » Comme contraste à cette société affligée et dépeuplée par les injustices des puissants, More nous dépeint l'harmonie et la félicité qui règnent dans l'île d'Utopie. Tous les biens sont communs et tout le monde travaille, les uns aux champs et les autres dans les ateliers alternativement. Une journée de six heures suffit pour produire largement tout ce qui est nécessaire. La manière de vivre est simple ; il n'y a plus de frelons qui consomment sans rien faire. Tant d'ouvriers qui, chez nous, livrent des futilités ne créent là-bas que des choses utiles. La production se fait en raison des besoins connus et, tout étant réglé, il n'y a jamais d'excédent. Rien ne s'achète à prix d'argent : tout ce qui est produit est déposé dans de grands magasins où les pères de famille vont chercher ce qu'il leur faut. Tous les habitants de l'île se considèrent comme égaux ; ils dînent presque chaque jour ensemble à des tables communes. Par des exercices corporels, ils acquièrent la force, l'agilité, la beauté. En un mot, c'est un tableau où se combinent l'idéal platonicien de la république de Platon et l'idéal de la vie de couvent. En le traçant, l'auteur expose les réformes politiques, économiques, juridiques qu'il rêvait.

Digitized by Google

Il termine par une tirade éloquente contre l'inégalité qu'on retrouve chez tous les socialistes modernes. « Est-il juste que le noble, l'usurier, l'orfèvre (le banquier de l'époque), qui vivent dans l'oisiveté ou ne produisent rien d'utile, aient toutes les jouissances, alors que le cultivateur, l'ouvrier, le charpentier souffre de la misère et peut à peine se procurer de quoi subsister, au moyen d'un travail excessif. Le sort des bêtes de somme est infiniment plus heureux !... » Southey, dans son livre (1830) : *Sir Thomas More*, s'inspire des idées de l'*Utopia* et veut y trouver un remède aux maux du régime industriel qui étaient aggravés alors en Angleterre par une crise économique intense. Il rappelle entre autres, « les moutons anthropophages ».

Bacon, dans la *Nova Atlantis*, a voulu aussi tracer le programme d'une réforme sociale : *De legibus sive de optimo civitatis statu*, mais il n'écrivit que la première partie de son livre, où il montre que l'homme doit se faire de la nature un serviteur, en étudiant ses forces et ses lois. Dans son *Oceana*, dédiée à Cromwell (1656), Harrington s'occupe surtout des institutions politiques.

La *Civitas Solis* du moine calabrais Campanella (1623) a plus d'un rapport avec l'*Utopia* de More, mais sa cité idéale ressemble encore plus à un couvent; car le gouvernement est entièrement théocratique. La société est gouvernée despotiquement par un pape, le Métaphysicus et sous lui, par trois ministres, Pon, la Force, Sin, la Sagesse et Mor, l'Amour. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la *Civitas Solis* n'est qu'une annexe d'un grand ouvrage, où Campanella essaye d'édifier un système complet de sociologie, dont le plan ressemble à celui qu'a conçu Herbert Spencer. La première partie s'occupe de l'essence et des lois de la nature; la seconde, des mœurs des hommes; la troisième, de la politique et la quatrième de l'économique.

Les habitants de la cité du Soleil habitent de magnifiques palais où se trouvent réunis les splendeurs de l'art et les agréments de la vie. Tout est en commun, les biens et les femmes, comme dans la république de Platon, de sorte qu'il n'y a

Digitized by Google

plus ni conflits d'égoïsmes, ni luttes d'intérêts, ni misère, ni vol, ni crime d'aucune sorte. Hommes et femmes travaillent également; mais chacun en raison de ses forces et de ses aptitudes.

La même estime est accordée à tous les genres d'occupation, lesquelles sont réglées et distribuées par les magistrats. Les femmes et les enfants s'adonnent spécialement à la musique.

Il n'y a plus ni pauvres, ni riches, et quatre heures de travail, par jour, suffisent pour procurer largement le nécessaire à tous, parce que l'oisiveté est complètement bannie. « Sur les 70,000 Napolitains, dit Campanella, à peine 10,000 ou 15,000 travaillent. Ceux-ci se détruisent par un labeur excessif, les autres par les vices et les maladies qui en résultent. » *In civitate Solis dum cunctis distribuuntur ministeria, et artes et labores et opera; vix quatuor in die horas singulis laborare contingat, reliquum licet tempus consumatur in addiscendo jucundè, disputando, legendo, natando, scribendo, deambulando, exercendo ingenium et corpus cum gaudio.*

Chaque genre de production est dirigée par un chef qui règle la besogne à faire et répartit les emplois.

M. Quack cite une autre utopie peu connue, quoique Southey en parle dans ses *Colloquies* II, p. 373, et Sir George Cornwallis dans son livre : *Treaty on the methods of observation and reasoning in Politics*, II, p. 271. Le titre de ce livre écrit en français (1671) est : *Histoire des Sévarambes.* Il est dédié au baron Riquet, qui a fait le fameux canal du Languedoc, l'ancêtre des princes de Chimay. L'auteur anonyme est probablement Vairasse d'Allais. Le peuple des Sévarambes, qu'un voyageur a visité dans une île de l'océan Austral, vit heureux sous la conduite de son roi. Comme la richesse et la propriété des biens donnent naissance à l'avarice, à l'envie, aux extorsions et à une infinité d'autres maux, ce roi, bien inspiré, voulut que toutes les terres et toutes les richesses appartinssent en propre à l'État. Tous travaillent huit heures par jour et tous sont riches, car leurs

Digitized by Google

besoins sont largement satisfaits. Le magistrat distribue à chaque famille ce qui lui est nécessaire. Point d'oisifs, point d'arts inutiles qui ne servent qu'à entretenir la vanité et le luxe, point d'inégalités, point d'intempérance, ni de crimes; les règles d'une moralité sévère sont imposées à tous. Les Sévarambes habitent de vastes bâtiments appelés osmasies, où mille personnes trouvent un logement plus agréable que dans nos palais actuels et où est établi un magasin renfermant tous les objets qu'on peut désirer. Ces osmasies ne sont autre chose que les phalanstères décrits plus tard par Fourier. Mais le mérite particulier et peu remarqué de ce réformateur, c'est qu'il a appliqué logiquement jusqu'au bout et jusqu'à l'absurde, si l'on veut, l'optimisme du XVIII[e] siècle.

L'homme est naturellement bon, disent les philosophes de cette époque, en opposition à l'idée chrétienne de la chute, qui considère l'homme comme porté au mal. Mais si l'homme est bon, ses passions, ses instincts sont bons aussi. N'est-ce pas Dieu, la Bonté suprême, qui les a mis en nous? Les souffrances de l'humanité proviennent uniquement de ce que, contrairement à l'ordre naturel, on a voulu extirper ou comprimer ces passions. Il faut, au contraire, les respecter, les stimuler et en faire les ressorts de la société nouvelle. Rendez le travail attrayant, et l'homme s'y livrera avec ardeur, en raison même de son goût pour le plaisir. Que les faveurs des plus jolies femmes soient la récompense des travailleurs les plus habiles, les plus laborieux, comme au temps des tournois, où la plus belle était accordée au plus vaillant, et l'attrait sexuel, que l'on condamme comme un péché, deviendra le moteur universel du monde économique. Après avoir tracé à sa facon le tableau des passions humaines, Fourier essaye de montrer comment chacune d'elles deviendra un moteur dans l'œuvre de la production des biens. Un exemple fera comprendre le système. Quelque perfectionnée que soit l'organisation du phalanstère, grâce au progrès de la mécanique et de la chimie, il y aura toujours à faire certains travaux plus ou moins répugnants. Ils seront exécutés par les enfants, car ceux-ci se plaisent à jouer dans la boue,

Digitized by Google

et la saleté ne leur déplaît nullement, comme on peut le voir dans les rues après une pluie d'orage.

L'*Icarie* de Cabet, parue quelque temps avant 1848, reproduit les traits principaux des utopies communistes antérieures. C'est toujours l'idéal du couvent et de la caserne : chacun travaillant pour tous, sous la direction des chefs, la production et la consommation des biens se faisant en commun, l'harmonie régnant entre tous parce que la propriété, source de toutes les querelles, est abolie.

Un romancier illustre, Lytton Bulwer, s'est aussi passé la fantaisie d'écrire un roman de réforme sociale : *The coming race*. Seulement, ce n'est plus dans une île lointaine, mais au sein de la terre que se rencontre la société idéale. Un explorateur descend dans une mine très profonde ; la corde se rompt et il se trouve tout d'un coup transporté dans un monde merveilleux, éclairé par une lumière perpétuelle d'une douceur sans pareille. Il y rencontre des êtres humains semblables à nous, mais plus forts, plus beaux, plus sages que nous. Ceux-ci ont découvert une force bien autrement puissante que l'électricité, le *vril*, au moyen de laquelle ils peuvent foudroyer hommes et animaux, qu'ils réduisent en cendres en un instant.

L'harmonie règne dans les relations économiques, car la concurrence est abolie : « La première condition du bonheur parmi les hommes, dit Lytton Bulwer, consiste dans la suppression de cette compétition et de cette lutte entre les individus, qui, quelle que soit la forme de gouvernement qu'ils adoptent, subordonne le plus grand nombre au plus petit, anéantit la véritable liberté individuelle, quelle que soit la liberté nominale garantie par l'État, et détruit ce calme de l'existence, sans lequel il n'y a pas de félicité matérielle ou spirituelle. »

La production de tous les biens est facile et abondante, car, outre la force presque illimitée du *vril*, « la race future » emploie les moyens mécaniques les plus perfectionnés pour tous les travaux.

« La machine est mise en usage d'une façon inconcevable

Digitized by Google

dans tous les travaux, tant aux champs qu'en ville, et le département chargé de cette administration s'efforce d'en étendre sans cesse l'emploi. Il n'y a pas de classe spéciale de travailleurs pour les machines. A leur service sont attachés les enfants depuis le moment où ils peuvent s'éloigner de leur mère jusqu'à leur mariage. Ces enfants forment des cohortes et des sections sous des chefs spéciaux, et chacun s'occupe du travail qui lui plaît le plus ou auquel il est le plus apte. »

L'égalité est grande car tous reçoivent même rémunération proportionnelle. « Dans leur système, chaque enfant du sexe masculin, en arrivant à l'âge du mariage, c'est-à-dire à l'époque où cesse le travail actif, a acquis de quoi vivre pendant le reste de la vie. Les enfants doivent tous servir et sont également payés, mais en raison de leur âge et de la nature du travail. »

Dans cette société bienheureuse, on se marie, on se reproduit, et comme la santé de tous est excellente, bientôt le problème de l'excès de la population doit se poser. On voit que lord Lytton avait lu Malthus : « Chaque communauté fixe sa limite en raison des circonstances, prenant garde qu'il ne se produise jamais une classe d'indigents, par suite de la pression de la population sur les forces productives du territoire et qu'aucun État ne devienne assez grand pour ne plus pouvoir être gouverné comme l'est une famille bien ordonnée. » Afin de maintenir l'équilibre entre la population et les moyens de subsistance, un certain nombre de familles émigrent de temps en temps pour coloniser des terres inoccupées. Comme en Germanie, les femmes jouissent d'une grande autorité. Leur puissance est plus grande parce que leur savoir est plus étendu.

Les habitations sont plus confortables et plus élégantes que les palais d'aujourd'hui. Une particularité est à noter : « Chaque chambre a un appareil mécanique qui produit des sons mélodieux généralement adoucis en murmures enchanteurs qui semblent provenir d'esprits invisibles... »

Le roman de réforme sociale de Bulwer n'est qu'une esquisse. Elle est très inférieure à l'*Utopia* de More, qui

Digitized by Google

dépeint des maux de l'ordre social d'une façon plus nette et plus instructive.

Enfin, récemment a paru un livre du même genre: *Looking backward* par Édouard Bellamy, mais qui mérite de fixer davantage notre attention à plusieurs égards. Il est bien composé et bien écrit; il subjugue l'imagination de ses lecteurs. Son auteur, au courant des doctrines économiques, s'efforce de réfuter les objections qu'on peut lui faire, à ce point de vue, et il semble lui donner ainsi une valeur scientifique qui manquait entièrement aux rêves d'une société modèle parus jusqu'à présent. Enfin, le succès extraordinaire de ce petit volume, qui rappelle celui qu'a obtenu dans le monde anglo-saxon *Progress and Poverty* de Henri George, est un signe du temps dont on ne peut méconnaître la signification.

La fiction qui sert de trame à ce programme des réformes sociales est simple et ingénieuse. Au lieu de nous transporter dans une île lointaine ou sous la surface de la terre, M. Bellamy nous décrit la société telle qu'elle sera en l'an 2000 L'auteur du récit, Julian West, habitant de Boston, était sujet aux insomnies. Pour obtenir le sommeil, il s'était fait construire dans les caves de sa maison une chambre à coucher parfaitement, close où son docteur venait l'endormir en l'hypnotisant. Un certain soir qu'il s'est endormi de cette façon, le 13 mai 1887, le docteur quitte la ville, son domestique est tué dans l'incendie de la maison et West est enterré et oublié dans sa chambre souterraine, dont nul ne connaît l'existence. Il est déterré et trouvé vivant 123 ans plus tard par le docteur Leete, qui le réveille et lui rend toute sa vigueur au moyen d'un cordial. Reçu fraternellement dans la famille de ce savant, il visite avec lui toute la ville, il en étudie les institutions qu'il nous décrit et il les compare à celles de nos jours. A toutes les objections qu'il fait, il reçoit des réponses toujours satisfaisantes et ainsi il nous présente un tableau complet de la nouvelle organisation sociale.

Comme dans les précédentes utopies, M. Bellamy commence par montrer les vices du régime actuel; mais il ne s'y

Digitized by Google

arrête pas longtemps. Il le dépeint en une comparaison saisissante, qui fait apprécier la manière de l'auteur.

« Pour essayer de donner une idée de la manière de vivre de cette époque et spécialement des relations qui existaient entre les riches et les pauvres, je ne puis faire mieux que de comparer la société à un omnibus colossal, auquel les masses étaient attelées et qu'elles devaient tirer avec peine, sur un chemin montant et sablonneux. Le conducteur était la Faim, qui ne permettait aucun répit, quoiqu'on n'avançât nécessairement que très lentement. Malgré la difficulté de tirer l'omnibus sur un terrain si difficile, il se trouvait une quantité de voyageurs établis sur le haut de la voiture et personne n'en descendait, même aux montées les plus roides. Les sièges supérieurs étaient très confortables, à l'abri de la poussière, et leurs occupants jouissaient de l'air pur, des jolis paysages et discutaient sur les mérites de l'attelage. Naturellement, ces places étaient très recherchées et la concurrence pour les obtenir était très active, chacun ayant comme principal but dans la vie de s'assurer un siège au haut de la voiture pour le laisser à ses enfants...

« Je me rends bien compte que les hommes du xx^e^ siècle trouveront cet état de choses incroyable, tant il est inhumain, mais il y a deux faits très curieux qui l'expliquent en partie. En premier lieu, on croyait fermement et sincèrement qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour la société de se maintenir; il semblait nécessaire que le grand nombre tirât à la corde, tandis que la minorité se laissait traîner. En outre, on pensait qu'il n'était pas possible d'améliorer le harnais, la voiture, la route ou la distribution du travail. Cela avait toujours été ainsi et serait toujours de même. C'était triste, mais il n'y avait rien à faire, et la saine philosophie défendait de compâtir inutilement à ce qui était irrémédiable. L'autre fait, encore plus curieux, consistait en une singulière hallucination partagée par tous les occupants des sièges supérieurs. Ils s'imaginaient qu'ils n'étaient pas exactement semblables à leurs frères et à leurs sœurs traînant le véhicule, mais qu'ils étaient formés d'une argile plus fine, appartenant

Digitized by Google

à un ordre supérieur de créatures qui avait équitablement le droit de se faire traîner. »

Voyons maintenant comment les hommes du XX^e^ siècle se sont organisés pour mettre fin à cet étrange partage des biens de ce monde, en vertu duquel, aujourd'hui, les uns jouissent sans travailler et les autres travaillent sans jouir. Je tâcherai d'exposer l'organisation nouvelle de la société rêvée par M. Bellamy en me servant autant que possible, des termes mêmes de l'auteur.

Les traités d'économie politique divisent ordinairement la matière en trois sections : la première s'occupe de la production, la seconde de la répartition et de la circulation et la troisième de la consommation des richesses. Et en effet, c'est bien là le cycle économique. L'homme a des besoins variés à satisfaire; il lui faut donc produire les choses utiles que ces besoins réclament. Les hommes ne travaillent pas isolément, mais par groupes et par voie coopérative; il faut donc repartir entre eux le produit obtenu. Enfin, chacun ayant reçu sa part, il la consomme pendant qu'en travaillant il reproduit de quoi s'entretenir à nouveau. J'ai donc cru bien définir l'économie politique en la nommant « une science déterminant les lois qui devraient être adoptées par les hommes dans le but de se procurer, avec le moins d'efforts possible, le plus de choses nécessaires à la satisfaction de leurs besoins, de les distribuer justement et de les consommer rationnellement. (*Éléments d'économie politique.*) »

Voyons d'abord comment se crée la richesse en l'an 2000. La terre et tous les instruments de production, les fermes, les mines, les chemins de fer, les moulins ont été *nationalisés* et sont la propriété de l'État. L'industrie et le commerce du pays ne sont plus dirigés par des corporations irresponsables, composées de personnes privées qui les gouvernent à leur gré et dans leur propre intérêt. Ils sont confiés à un syndicat représentant le peuple dans l'intérêt commun.

La transformation de l'ancienne organisation s'est effectuée sans violence et avec l'appui presque unanime de l'opinion publique. Le nombre des syndicats, maniant des revenus

Digitized by Google

plus grands que ceux de nations entières, et dirigeant le travail de centaines de milliers d'hommes avec un succès et une économie irréalisables dans des opérations de moindre importance, augmentaient d'année en année. On avait reconnu comme un axiome, que plus les affaires étaient considérables, plus le bénéfice était grand, et ainsi le monopole de l'État avait fini par absorber tous les anciens monopoles. La nation devenue maintenant le seul *employeur*, et tous les citoyens étant ses employés, elle les distribuait dans les différentes branches, selon les besoins de l'industrie. C'est tout simplement le principe du service militaire universel appliqué au travail. La durée du service industriel est de vingt-quatre ans, commençant à l'âge de vingt et un ans, au moment où les hommes ont terminé leur éducation, et durant jusqu'à leur quarante-cinquième année. Les femmes travaillent pendant le même temps, mais leur besogne est proportionnée à leurs forces.

Le système de production est divisé en dix grands départements distincts, comprenant chacun tout un groupe d'industries unies entre elles. Chaque industrie spéciale est à son tour représentée par un bureau qui la dirige et qui tient un registre exact des produits actuels et des forces productives qu'il a sous sa juridiction. Les bureaux distribuent l'ouvrage à leurs employés d'après la demande du département de la distribution qui vend les produits à la nation.

Les chefs des dix grandes divisions de l'armée industrielle peuvent être comparés à des commandants de corps d'armée; ils ont à leur tête le président de l'État, comme général en chef.

Le président doit avoir passé par tous les grades qui sont en dessous de lui, en commençant par celui d'ouvrier. Il obtient le premier rang par l'excellence de ses certificats, d'abord comme artisan, ensuite comme lieutenant. Les chefs de chaque corporation sont élus, mais pour les empêcher d'intriguer afin d'obtenir l'appui des ouvriers qui leur sont subordonnés, ils sont choisis par les membres honoraires de la corporation, c'est-à-dire par ceux qui ont terminé leur service à l'âge quarante-cinq ans.

Digitized by Google

Quelle est l'autorité déterminant le choix de chaque nouvelle recrue parmi deux ou trois cents métiers et commerces différents? Bellamy résout cette question très aisément, comme toutes les autres.

Tout nouveau venu appartient pendant trois ans à la classe des artisans « inexpérimentés » (*unskilled*). Pendant cette période, les jeunes gens sont à la disposition de leurs supérieurs, qui les emploient à n'importe quel ouvrage. A vingt-quatre ans, chaque citoyen choisit librement son état. Ses facultés naturelles, intellectuelles ou physiques déterminent la profession qu'il peut exercer, avec le plus de profit pour la nation et pour lui-même.

L'administration doit égaliser le plus possible les avantages de chaque métier, de manière qu'aucune branche de l'industrie ne soit encombrée d'ouvriers, aux dépens des autres occupations qui seraient délaissées. On obtient ce résultat, en fixant les heures de travail dans chaque occupation d'après la peine qu'elle nécessite. Si certain genre de travail est si pénible qu'il faille réduire la journée à dix minutes, on le fait pour parvenir à trouver des ouvriers.

L'administration, en déchargeant certaines classes d'ouvriers et en imposant un travail plus long à d'autres, suit simplement les fluctuations de l'opinion parmi les travailleurs, laquelle se traduit par le nombre des volontaires qui s'offrent.

Mais qui fait l'ouvrage de la maison? Ici, pas de difficulté non plus. La cuisine, la lessive, la confection et le raccommodage des vêtements, tout se fait dans des établissements publics à très bas prix. Le chauffage et l'éclairage sont fournis par l'électricité. Chaque famille jouit d'une salle à manger particulière dans un magnifique monument possédé par la nation. Le service est confié à des jeunes gens appartenant à la classe des apprentis. On leur attribue également toutes sortes d'occupations faciles. Le niveau social est le même pour tous, parce que chaque individu n'est jamais le serviteur des autres, mais de la nation.

Il n'y a ni monnaie, ni salaire. Tous les citoyens, l'ouvrier de talent, l'artisan sans expérience, les femmes, et même les

Digitized by Google

malades, reçoivent chacun, tous les ans, un carnet de chèques de même valeur, avec lequel ils se procurent ce dont ils ont besoin dans les entrepôts publics. Les employés tiennent le compte des dépenses. Tous les ouvriers travaillent de leur mieux, par patriotisme et par philanthropie, car ils sont au service de la nation, depuis que l'industrie privée est abolie. L'armée industrielle est parfaitement organisée, et tous ses membres sont animés d'un même esprit de sacrifice et d'abnégation. L'honneur a remplacé l'amour de l'argent comme stimulant au travail, car l'activité et le zèle pour le bien public sont les seuls moyens d'obtenir une bonne réputation, et la seule voie pour arriver aux honneurs et au pouvoir.

La production générale a beaucoup augmenté. Il n'y a plus de fainéants, plus de voleurs, plus de pauvres ni de riches. Les produits allant directement, après leur fabrication, dans les entrepôts, il n'y a plus de marchands ni d'agents ; tous les intermédiaires ont disparu. La dix-huitième partie des gens occupés suffit à la répartition des objets usuels, tandis qu'actuellement elle en exige la huitième partie. Il n'y a plus de déchet sur le travail et le capital, provenant de la mauvaise administration de l'industrie. La concurrence étant supprimée, les crises produites par un excès de production ont cessé, car on ne fabrique plus que les objets jugés nécessaires par un comité dirigeant la marche générale de l'armée industrielle.

Quelle différence quant à la force productive entre une armée semblable, bien disciplinée et soumise à un seul chef, et les nombreuses hordes de barbares que nous voyons maintenant toujours en guerre les unes contre les autres.

Comment l'équilibre entre l'offre et la demande peut-il être établi? Précisément comme à présent. Quand un article est très recherché, il devient plus cher. L'ouvrage nécessaire à la confection d'un objet sert de base à sa valeur. Ce n'est plus la différence des salaires qui produit la plus-value des objets, mais le nombre d'heures constituant une journée de travail dans les différentes branches de l'industrie, car la rétribution des ouvriers est toujours le même. Ainsi, si un genre

Digitized by Google

de travail est si fatigant que la journée de l'ouvrier est réduite à quatre heures, l'objet fabriqué coûtera deux fois plus que le produit que l'on obtient dans une industrie qui permet une journée de huit heures. L'heure de travail est bien la base du prix des objets, mais cette heure a une valeur d'autant plus grande que le travail exécuté est plus difficile ou plus rebutant.

On peut objecter que les parents, n'ayant plus à pourvoir à l'avenir de leurs enfants, n'auront plus de motifs pour se restreindre et épargner. C'est vrai, mais l'épargne n'est plus nécessaire, sauf dans des cas exceptionnels. La nation garantit la nourriture, l'éducation et le confort de tous les citoyens. Comme la production totale est plus grande que la consommation de la richesse, le surplus est employé par l'État à agrandir le capital productif, c'est-à-dire à créer des chemins de fer, des usines, à perfectionner les machines et à organiser de nouveaux lieux de divertissements publics dont tous jouissent, tels que clubs, musées, théâtres et concerts.

Le principe de l'économie du travail par la coopération a été appliqué au service musical comme à tous les autres. Il y a dans chaque ville une quantité de salles de concert, dont l'acoustique est excellent. Le téléphone relie ces salles aux maisons de tous ceux qui désirent s'abonner aux concerts. Le nombre des musiciens est si considérable, que, tout en jouant des morceaux d'une longueur ordinaire, ils font des séances de quatre heures, et tous les abonnés souffrant d'insomnies peuvent charmer leur ennui, en appliquant à leurs oreilles les cornets d'un appareil téléphonique aboutissant au chevet de leur lit. Ils peuvent également choisir le genre de musique qu'ils préfèrent. On jouit à très bas prix de tous ces avantages.

Comme on l'aura déjà remarqué sans doute, M. Bellamy reproduit plusieurs idées empruntées aux utopies anciennes : l'harmonie universelle, la distribution des métiers d'après les aptitudes, l'égalité de la rémunération, le confort et le bien-être universel, la réduction des journées de travail ; la

Digitized by Google

suppression de la paresse, de la monnaie, de la concurrence, de la lutte pour l'existence ; l'érection de palais superbes et commodes, dont tous jouissent, et même jusqu'à la musique, mise à la portée de tous, comme dans *The coming race*.

Il est un petit écrit très substantiel et très éloquent, mais bien peu lu aujourd'hui, qui expose parfaitement les bases de la société nouvelle que M. Bellamy a mis en action sous forme de roman : c'est *L'organisation du travail*, par Louis Blanc.

Examinons maintenant les objections que soulèvent les idées de notre auteur. Il en est deux principales : la première se rapporte à la répartition des fonctions, la seconde à la répartition des produits. Voyons d'abord le premier point.

Dans l'Église comme dans l'armée, c'est l'autorité qui répartit les fonctions. En Chine, tout se règle par des examens. Mais la difficulté serait autrement grande dans la société nouvelle, car il s'agirait de toutes les branches de la production et celles-ci seraient également ouvertes à tous les citoyens, qui auraient reçu la même éducation.

Il est évident que tous choisiraient les occupations les plus agréables et que les autres seraient délaissées. M. Bellamy a cherché un moyen non imaginé par ses prédécesseurs, de parer à cet inconvénient. Les heures de travail seront d'autant moindres que la besogne à faire sera moins attrayante, dût-on réduire la journée à « quelques minutes ». Mais très souvent il serait impossible d'appliquer ce système. Prenons le travail du mineur dans les houillères ; il faudrait certes le rendre bien court pour y attirer des amateurs. Seulement vous auriez alors une procession continue d'ouvriers montant et descendant, ce qui rendrait l'exploitation impossible. De même pour l'entretien du feu des chaudières à vapeur sur les navires : il faudrait embarquer une armée de chauffeurs. Et les puddleurs, et les ouvriers dans les laminoirs, etc.? Néanmoins, l'idée de réduire la journée en raison de ce que la besogne a de dur ou de répugnant est juste en principe et pourrait être appliquée, en certaine mesure, dans toute organisation rationnelle de l'industrie.

Digitized by Google

La principale objection, et celle-ci est absolue, c'est le système de rémunération, qui n'est autre que celui du communisme : *de chacun suivant ses forces, à chacun suivant ses besoins*, se traduisant pratiquement par l'égalité des salaires.

L'intérêt personnel est le ressort universel du monde économique. L'ouvrier ne fait tout ce qu'il peut faire que quand la rémunération est en proportion de la besogne faite. Cela est affligeant peut-être, mais cela est ainsi. Voici deux faits qui le prouvent.

Après la révolution de 1848, Louis Blanc organisa un atelier de travailleurs, sur la base de ses principes égalitaires. Le salaire était égal pour tous; mais le nom des paresseux était affiché. Le travail était très bien payé, car il avait pour objet une fourniture d'uniformes de la garde nationale commandés par l'État. Au début, tout alla bien : ces travailleurs étaient tous des socialistes ardents et convaincus, qui se faisaient un point d'honneur de faire réussir l'expérience du nouveau système; mais bientôt l'entente cessa. Ceux qui étaient plus laborieux ou plus expéditifs accusaient de paresse ceux qui l'étaient moins. Ils se sentaient victimes d'une injustice criante, car leur rémunération n'était pas en rapport avec leur zèle. Ils étaient exploités et dupés, ce qui leur parut intolérable. De là, récriminations, querelles et batailles. Le temple de la fraternité se transforma en « boîte aux giffles », ce qui est, comme on sait, le nom donné au bâtiment, où les citoyens de Genève se réunissent pour exercer leurs droits souverains.

Autre exemple : Le maréchal Bugeaud avait fondé en Algérie, à Beni-Mered, une colonie militaire sur une base communiste. Il y établit des hommes de choix à qui il fournit tout ce dont ils avaient besoin pour cultiver le sol. Terres, bestiaux, instruments aratoires, récoltes, tout devait être possédé et exploité en commun pendant trois ans. Le plan était excellent; il échoua néanmoins. Les soldats, habitués à la discipline, à l'obéissance passive, au salaire égal et n'ayant ni foyer privé, ni famille, ne purent cependant supporter jusqu'au bout le noviciat communiste. Comme on faisait

Digitized by Google

autre chose que l'exercice, l'esprit d'innovation, le goût des améliorations ne tardèrent pas à s'éveiller. Chacun aurait voulu cultiver à sa guise, et ils se reprochaient les uns aux autres de ne pas bien faire la besogne. Le maréchal eut beau leur exposer qu'il y avait pour eux grand avantage à travailler en commun, afin de vaincre les premières difficultés et de réaliser l'économie que procure la division du travail; rien n'y fit : il fallut dissoudre l'association, qui cependant avait donné des profits.

M. Bellamy ne renonce pas complètement, il est vrai, à mettre en jeu les deux plus puissants mobiles des actions humaines : la peine et la récompense. La peine est celle-ci : « Un homme capable de faire son devoir et s'y refusant obstinément est séparé de toute relation humaine. » Cela veut-il dire que le paresseux sera mis à mort, en prison ou réduit à mourir de faim?

En tout cas, c'est la contrainte. Mais qui l'appliquera? Et dans quel cas? Il sera rare qu'on se refuse absolument à rien faire. Seulement, celui qui travaillera le moins possible et mal sera-t-il puni ou recevra-t-il le même salaire que les autres? L'État ne pourra renvoyer le mauvais ouvrier ainsi qu'on le fait aujourd'hui, car, comme il n'y aura plus d'entreprises privées, le renvoi équivaudra à la peine de mort. Quand la rémunération est en proportion de l'œuvre accomplie, l'activité est favorisée. Au contraire, l'égalité des salaires encourage l'oisiveté.

Mais l'honneur, dit M. Bellamy, sera une récompense suffisante, puisqu'il détermine aujourd'hui l'homme à tout sacrifier, même sa vie. Sans doute, l'honneur a inspiré des actes sublimes, objets d'admiration pour tous, mais il ne peut devenir le mobile du travail, le moteur de l'industrie. Il ne parviendra pas à vaincre les instincts égoïstes, la répugnance qu'inspirent certains travaux ou l'uniformité de la tâche quotidienne. Il peut faire un héros, non un ouvrier.

Je n'ignore pas qu'un système très semblable à celui que rêve M. Bellamy a parfois très bien fonctionné, par exemple au Pérou et dans le pays des missions, au Paraguay, où les

Digitized by Google

jésuites avaient admirablement discipliné les Indiens. Ceux-ci travaillaient en commun et pour la communauté, sous la direction des pères, qui faisaient ensuite le partage des produits entre les familles. C'était une dictature absolue, où nulle place n'était réservée ni à la liberté, ni à l'initiative individuelle [1]. Les Indiens étaient certes matériellement plus heureux que nos ouvriers. Toutefois, Bougainville, qui les avait visités, dit qu'ils avaient l'air triste « d'animaux pris au piège ». D'ailleurs, peut-on s'imaginer que c'est à ce régime de théocratie absolue que se résignera l'humanité du XX^e^ siècle?

Comme le dit très bien sir Henry Maine, le Pérou offre l'exemple le plus frappant d'un régime collectiviste ayant réussi. Quand les Espagnols conquirent ce pays, ils le trouvèrent admirablement cultivé, non seulement dans les plaines privées de pluie, le long de la côte, mais sur les hauts plateaux et dans les vallées étroites enserrées entre les pics gigantesques des Andes. Il jouissait d'une civilisation particulière, mais très avancée. Des monuments et des travaux publics considérables avaient été exécutés, chose d'autant plus merveilleuse que les indigènes ignoraient l'usage des métaux autres que l'or et l'argent. Tout un système de canaux d'irrigation amenaient les eaux des hauteurs dans les plaines arides de la côte et y favorisaient une culture très perfectionnée. L'un de ces canaux était prodigieux : creusé sous terre sur une longueur de 500 milles anglais, il traversait les montagnes et les rivières. Ce qui reste des temples et des palais étonne encore le voyageur. Les traits principaux du régime économique étaient les suivants : Le sol, source presque unique de la richesse, appartenait à l'État. Il était divisé en trois parties, la première servant à l'entretien des temples et des prêtres du Soleil, la seconde à celui du souverain et de la noblesse, la troisième concédée en jouissance temporaire au peuple, qui cultivait toutes les terres sans

[1] Voyez CHARLEVOIX, *Histoire du Paraguay*, 1768. MURATORI, *Relation des missions du Paraguay*, 1754. A. KOBLER, *Der christliche Communismus in der Reductionen von Paraguay*, 1877.

Digitized by Google

exception, comme chez nous, au moyen-âge. Les terres étaient réparties chaque année entre les familles, suivant leurs besoins, ainsi que cela se pratiquait chez les Germains au temps de Jules-César : *Magistratus ac principes in annos singulos, gentibus cognationibusque hominum quantum et quo loco visum est agri attribuunt atque anno post alio transire cogunt.* (*De Bell. Gall.*, VI, 22.) Il était tenu des registres très exacts des différents lots de terre et du nombre des membres de chaque famille, afin que la répartition pût se faire sur une base absolument équitable. Chaque famille avait aussi une part du guano des îles Chinchas, qu'on employait pour fumer le sol. Les travaux des champs se faisaient sous la direction et la surveillance des autorités. Il fallait d'abord mettre en culture les terres destinées à faire vivre les vieillards, les veuves, les orphelins, les malades et les ouvriers employés au service de l'État.

La culture du maïs se faisait jusque sur les pentes les plus abruptes, parce qu'on y avait construit, au moyen de blocs cyclopéens, des terrasses remplies de terre fertile apportée des vallées. L'État fournissait à tous l'habitation, les vêtements et les instruments de travail. Il n'y avait ni pauvre ni riche ; chacun avait de quoi subsister, mais sans pouvoir accumuler un excédent notable. L'oisiveté était punie. Il n'y avait point de monnaie ; l'or et l'argent servaient d'ornements ou étaient déposés dans les temples. Les échanges se faisaient dans des foires mensuelles, mais par la voie du troc. Le gouvernement distribuait les matières premières aux artisans et aux femmes, qui les transformaient en objets manufacturés, sous la surveillance des agents du pouvoir.

La population se divisait en communautés de famille semblables aux *zadrugas* des Jougo-Slaves. Elles comptaient parfois jusque mille membres et elles habitaient de vastes demeures. On en retrouve les ruines dans toute l'Amérique centrale et elles font penser à des fourmilières. Aux jours de fête, des repas communs réunissaient tous les habitants d'un même canton, comme cela se faisait dans les Sysities, en Grèce.

Digitized by Google

Le régime que nous venons d'esquisser n'était pas strictement communiste, car chaque famille récoltait pour elle-même les produits du lot de terrain qui lui était annuellement assigné; mais à côté de cette part très restreinte concédée à la vie individuelle, toute l'activité économique était dirigée par l'État. Et cependant le Pérou des Incas avait une agriculture plus soignée et occupant plus de terrain, une population et une richesse plus grandes, un bien-être plus généralement répandu, en somme, une civilisation matérielle plus avancée que du temps de la domination espagnole ou même de nos jours.

Ici, comme dans cette merveilleuse Égypte des Pharaons dont les monuments dépassent incomparablement en grandeur ceux des autres peuples, on voit ce que peut le travail de toute une nation soumis à la direction unique et concentrée du gouvernement ou des castes dirigeantes. Seulement, il s'agissait là de ce régime « stationnaire », dont Mill nous a défendu de médire, mais qui est en opposition complète avec ce besoin ardent de changements et de progrès qui caractérise l'homme moderne. Parmi ces transformations et ces révolutions qui le mènent vers une condition idéale à peine entrevue, il souffrira, mais il n'ira pas, semble-t-il, jusqu'à « regretter les oignons d'Égypte ».

L'éminent professeur de philosophie de l'université de Lausanne, M. Charles Secrétan, dont les écrits sur les questions sociales sont si hautement appréciés, s'est aussi laissé entraîner à formuler « son utopie », qui s'éloigne moins de la réalité que celle de M. Bellmay. Fatigué, il s'endort sur la rive enchanteresse du lac Léman aux eaux d'azur. Quand il se réveille, il est salué par un inconnu à l'aspect étrange qui a le front haut et l'œil pénétrant du philosophe, mais les mains calleuses de l'ouvrier. Il s'étonne, interroge; le savant, qui est en même temps forgeron, lui explique que l'état social au sein duquel il est transporté est très différent de celui du XIX^e^ siècle. Les hommes divisent, dit-il, leur journée en deux parties : l'une consacrée au travail manuel, l'autre aux occupations de l'esprit. Les jeunes gens, qui reçoivent tous

Digitized by Google

une instruction très complète, apprennent aussi un métier qu'ils exercent plus tard et qui ne fait que les relever aux yeux de leurs concitoyens.

« Aujourd'hui que chacun travaille, ajoute le forgeron philosophe, six heures suffisent pour fournir à tous de quoi entretenir une famille dans l'aisance. On se relaye dans les ateliers, où le jeu des machines ne souffre pas d'interruption. C'est que nous n'avons plus d'oisifs : ni propriétaires fonciers et leurs valets, ni capitalistes et parasites de tous genre, ni mendiants, ni ouvriers sans ouvrage. L'accumulation du capital n'est pas interdite, mais l'intérêt de l'argent est tombé si bas qu'il faut une fortune exceptionnelle pour vivre de ses rentes, d'autant plus que le salaire est très élevé, en moyenne 3,000 francs par an.

Toutes les terres et même les maisons à louer appartiennent à l'État, qui les a « nationalisées », après avoir indemnisé les anciens propriétaires, au moyen d'un droit élevé de succession. L'opération de reprise a commencé en Irlande, et elle a si bien réussi qu'on l'a appliquée partout ailleurs. Quant à l'industrie manufacturière, elle est exercée par des associations coopératives. Tous les ouvriers d'une mine ou d'une fabrique en sont plus ou moins copropriétaires; le directeur, les employés, les travailleurs sont actionnaires pour le montant de leur épargne, et cette épargne commence à se former par des retenues sur le salaire dès le jour de leur entrée dans l'établissement social. Seuls, les auxiliaires, qu'on prend pour quelques jours, touchent intégralement leur paye. La transition de l'ancien régime industriel au nouveau s'est faite insensiblement.

La lutte entre capitalistes et ouvriers était devenue si violente et, les grèves si fréquentes, que les chefs d'industrie n'ont plus vu d'autre ressource que d'associer tout leur personnel à l'entreprise, en lui accordant une participation aux bénéfices. La part accordée aux ouvriers leur permit de devenir actionnaires ou commanditaires, et les patrons se transformèrent en gérants. Ainsi, les firmes où la participation s'était introduite se changèrent en sociétés coopératives

Digitized by Google

de production, du vivant même des anciens chefs et sous leurs auspices. Par cette voie, l'ouvrier est entré en possession de l'instrument de travail, et la propriété, sans laquelle il n'y a pas de liberté réelle, est devenue universelle dans l'association. Aujourd'hui, chacun reçoit la valeur intégrale du travail qu'il exécute.

Les douanes étant abolies, chaque pays s'applique à développer les branches de l'industrie auxquelles son climat et les aptitudes de ses habitants le rendent le plus propre. L'équilibre entre l'offre et la demande s'établit, parce que, la statistique faisant connaître les besoins de la consommation, la production se règle en conséquence. A l'intérieur de chaque pays, les groupes exploitant la même branche sont associés, et ainsi a pris fin cette concurrence sans merci qui permettait à quelques millionnaires de s'enrichir aux dépens de milliers de leurs semblables, qu'ils faisaient travailler à leur profit exclusif.

Les nombreuses heures de travail employées à produire les objets de luxe que réclamaient la vanité et la sensualité le sont aujourd'hui à créer des choses vraiment utiles, et ainsi le bien-être général est considérablement accru. La part qui en revient à chacun est en proportion de la besogne effectuée.

L'utopie de M. Ch. Secrétan me paraît répondre d'une façon générale à l'idéal qu'entrevoient pour l'avenir ceux qui ont foi dans le progrès ultérieur de l'humanité. La nationalisation, ou plutôt la « communalisation » du sol ne semble pas devoir offrir grande difficulté. Dans une lettre récente adressée au *Times* (9 novembre 1889), sir Louis Mallet, qui combat énergiquement cette mesure, dit très bien que pour apprécier une institution, il faut voir si elle rend la responsabilité effective et si elle tend à maintenir l'équilibre entre l'offre et la demande. Mais, à ce point de vue, que le tenancier paye la rente à un propriétaire, à un collège d'Oxford, à une corporation de la Cité ou bien à la commune ou au *County council*, la différence est légère.

En Russie et en Prusse, l'État possède un grand nombre de fermes qu'il loue comme le ferait tout autre propriétaire.

Digitized by Google

En Belgique et ailleurs, les hospices, institution d'intérêt public, possèdent un grand nombre d'immeubles loués et administrés comme ceux des particuliers.

Le stimulant au travail, la responsabilité sont les mêmes dans les deux cas. Élevez l'impôt foncier de façon qu'il absorbe la rente, rien ne sera changé à la marche des rapports économiques. Seulement, la commune, le comté ou l'État seront plus riches de tout ce que perdront les propriétaires.

La seule question qui intéresse le bien-être général est celle-ci : Le revenu foncier sera-t-il employé d'une façon plus reproductive par les pouvoirs publics que par les propriétaires [1] ?

La difficulté n'est grande que quand on aborde le domaine de l'industrie. Les sociétés coopératives, qui devaient prendre en mains la gestion des entreprises manufacturières, n'ont réussi jusqu'à présent qu'exceptionnellement. Il leur manquait deux choses essentielles : la capacité et l'autorité dans la direction, l'esprit de discipline et d'obéissance parmi les travailleurs. On peut espérer, avec M. Secrétan, que, grâce à l'instruction et à l'expérience acquise peu à peu, la classe ouvrière parviendra à acquérir les qualités nécessaires pour diriger les affaires industrielles sans devoir recourir à l'intervention des capitalistes, et, dès ce moment, la transformation sociale s'opérera pacifiquement, inévitablement, comme toute l'évolution économique antérieure.

Le succès si grand et si rapide qu'a obtenu le livre de M. Bellamy (300,000 exemplaires vendus en moins d'un an) et qui rappelle celui de *Progress and Poverty* de M. Henri George, est un symptôme digne d'attention. Il prouve que l'optimisme des anciens économistes a perdu l'autorité dont il jouissait naguère. On ne croit plus qu'en vertu du laissez-faire, tout s'arrange au mieux dans le meilleur des

[1] La question de la nationalisation du sol est discutée d'une façon magistrale et sans parti pris par M. Pierson dans le volume nouvellement paru de son traité d'économie politique : *Leerboek der Staathuishoudkunde*. Haarlem, 1889. M. Pierson croit que les inconvénients l'emportent de beaucoup sur les avantages.

Digitized by Google

mondes possibles, on sent qu'il y a vraiment une « question sociale ». C'est-à-dire que le partage des biens de ce monde ne se fait pas conformément à la justice et qu'il y a quelque chose à faire pour augmenter la part de ceux qui fournissent le facteur principal de la production, le travail. Un auteur trop peu lu aujourd'hui, le traducteur des écrits politiques de Stuart Mill [1], Dupont-White, a parfaitement caractérisé, il y a bien des années déjà (1846), ce sentiment nouveau : « L'accroissement de la production des richesses devait, espérait-on, donner satisfaction à tous, mais il n'en est rien : le mécontentement est plus grand, plus profond que jamais. De cet espoir trompé est née une science nouvelle. Qu'on l'appelle science sociale, qu'on lui conteste même le nom de science, toujours est-il que la *charité dans les lois* est une donnée qui, de nos jours, doit faire école, car, en dehors même des sectes socialistes. elle a mis dans tous les cœurs un trouble, un souci, une émotion inconnue au sujet des classes souffrantes, et, en quelque sorte, un cas de conscience publique. » N'ai-je pas eu raison d'appeler Dupont-White un précurseur, j'aurais pu dire un prophète.

Quant au rêve de M. Bellamy, il restera toujours, je le crains, une utopie, à moins que le cœur de l'homme ne se transforme complètement. Son idéal est du communisme pur, et comme tel, il soulève d'invincibles objections.

Émile de Laveleye (*Cont. Rev.*).

[1] En réalité, c'est Mme Sadi Carnot, l'éminente compagne du président de la République française, qui a traduit *La liberté* et *Le gouvernement représentatif* de Mill, sous les yeux de son père, Dupont-White. Voyez l'article que j'ai consacré à ce grand écrivain dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er décembre 1889. Voir aussi les livres si pleins d'enseignement de Dupont-White : *L'individu et l'État* et la *Centralisation*.

Digitized by Google

LE PERRON DE LIÉGE

Grâce au commerce et à l'industrie, l'antique blason de la grande cité mosane est connu du monde entier. Mais, en général, on ne voit dans la colonne cantonnée des lettres majuscules L. G. qu'une marque de fabrique comme tant d'autres. En cela on se trompe. Cette marque est la reproduction exacte du sceau communal, et celui-ci représente, sous sa forme primitive, le monument qui se dresse encore aujourd'hui au-dessus de la fontaine de la place du Marché. Quant aux deux lettres qui accompagnent son image héraldique, elles ne sont pas seulement les lettres radicales du mot Legia, comme l'avance avec une belle assurance le père jésuite Foullon; elles signifiaient longtemps avant lui *Libertas Gentis*, et ce qui, parmi les faits les mieux connus, le prouve à l'évidence, c'est que Charles le Téméraire, quand il eut noyé dans le sang la liberté liégeoise, crut devoir emporter à Bruges le Perron qui en était à la fois le souvenir et l'emblème. Quand ce terrible duc de Bourgogne fut mort, ce qui ne tarda guère, les Liégeois allèrent rechercher en grande cérémonie leur palladium et l'installèrent de nouveau à son ancienne place, vis-à-vis de leur hôtel de ville. Était-ce là sa première aventure et son premier déplacement? Nous croyons pouvoir affirmer le contraire. Il est naturel d'ailleurs que le Perron liégeois ait passé par autant de transformations et de vicissitudes que la nation qui ne jurait que par lui.

Digitized by Google

Un excellent écrivain et un chercheur infatigable, auquel on ne peut reprocher que d'avoir aimé sa ville natale d'un amour parfois trop exclusif, — je veux parler de Ferdinand Hénaux, — a glorifié, dès 1846, son Perron bien-aimé dans la *Revue de Liége*. Il aurait d'un coup épuisé la matière, si son admiration peu justifiée pour Amédée Thierry ne l'avait point obligé de semer son article de points d'interrogation auxquels nous allons nous efforcer de répondre. Comme cependant il voyait trop clair pour se tromper tout à fait, il mit sans façon de côté saint Hubert comme parrain et déclara que le Perron liégeois avait dû appartenir au culte payen des Éburons [1].

Quel avait été ce culte? Hénaux ne le recherche pas ; il se contente de supposer que c'était le druidisme, parce que, à ses yeux, les Éburons ne pouvaient être que des Gaulois. C'était aussi la manière de voir de son ami l'archiviste provincial Polain, et cependant l'un et l'autre connaissaient les travaux de Schayes et Gérard, grâce auxquels ils n'auraient eu qu'un pas à faire pour arriver à la connaissance de la vérité [2].

Les *Acta sanctorum Belgii* de l'abbé Ghesquière nous disent en effet qu'à Tongres, en pleine Éburonie, saint Materne renversa au IIIe siècle les autels païens de Wodan, de Thor et de Freya. Mais il paraît que cela n'avait pas servi à grand'chose, puisque saint Léger, étant venu dans la même ville au VIIe siècle, dut reprendre cette besogne iconoclastique. Ce sont toujours les mêmes colonnes et les mêmes statues qui reparaissent et qu'il faut abattre, mais jamais, dans tout le cours de cette longue et laborieuse christianisation de nos contrées, il n'est une seule fois question du druidisme, de ses sanctuaires ou de ses prêtres, et j'en conclus que, si le Perron de Liége est vraiment d'origine païenne, il doit porter les marques du culte des anciens Germains. A cet effet examinons-le de plus près.

[1] *Revue de Liége*, 1846, v. VI.

[2] M. L. Polain, *Histoire de l'ancien pays de Liége*, I, 250-251. Liége, 1844.

Digitized by Google

Sur une base carrée, haute de trois marches, appuyée aux quatre coins sur des lions couchés, se dresse une colonne cylindrique cerclée vers son milieu d'un large anneau mouluré. Son chapiteau supporte trois déesses à peu près nues, qui supportent à leur tour une couronne sur laquelle figure une pomme de pin. Une petite croix surmonte le tout et nous apprend qu'à une époque inconnue le Perron a été mis sous la protection de l'Église. Celle-ci a dû regretter amèrement cette adoption, parce que ses fidèles en sont encore à se battre les flancs pour démolir la tradition locale et prouver que le Perron n'a point le caractère d'un monument païen, qu'il ne rappelle en rien cette époque lointaine où l'on se permettait de vivre sans rois et sans prêtres.

Leurs inventions sont plus faibles ou plus absurdes les unes que les autres. Donner au Perron saint Hubert pour inventeur et pour parrain à la date de 709 — j'admire comme il convient cette précision hagiographique — tandis que Tacite signale déjà chez nous en divers lieux la présence de semblables piliers; vouloir, avec l'abbé Louis [1], qu'il soit l'image d'une croix ayant perdu ses deux bras. on ne sait à quelle époque ni dans quelle bataille contre le temps ou contre les hommes; prétendre enfin, avec M. Perreau, de Tongres, qu'il pourrait bien n'être autre chose qu'un calvaire hors d'usage, ce n'est point, à coup sûr, faire preuve de beaucoup d'érudition ni de bonne foi [2]. Quand on veut combattre une légende, il faut l'attaquer de front, loyalement, la prendre à bras-le-corps, la démolir pièce à pièce sans rien en laisser debout.

Or, que font nos bons cléricaux depuis 1846, depuis le jour où Ferdinand Hénaux a déclaré que le Perron était éburon et païen? Ils rééditent les mêmes rengaines, sans s'expliquer jamais sur les quatre lions qui soutiennent le monument, sur les trois déesses et la pomme de pin qui le surmontent. C'est essentiel pourtant, car lions, déesses et

[1] *Revue numismatique belge*, I, 219.
[2] *Revue communale*. Bruxelles, 1848, p. 129.

Digitized by Google

pomme de pin sont autant de symboles qui doivent mettre fin au débat en faisant pencher définitivement la balance du côté du christianisme ou du paganisme.

Les lions ont toujours été l'emblème de la force, dans la mythologie comme dans la héraldique. Au ciel ils soutenaient la constellation de la grande Ourse, que les anciens Germains appelaient le char de Wodan ou l'Irmenwagen, ce qui revient au même. Il est donc assez naturel que, sur terre, ils aient été appelés à soutenir les colonnes dédiées à ce dieu.

Je rapporte cette explication telle qu'on me la donne, mais je me garde de rien affirmer. D'abord, parce qu'un autre perron, d'une plus illustre origine que le nôtre, n'a point de lions comme soubassement, que le nôtre lui-même s'en passe sur les plus anciennes monnaies liégeoises ; ensuite parce que le Perron de Liége, ayant été à plusieurs reprises raccommodé, refait et refondu, il est possible que les lions aient été malicieusement ajoutés après les croisades pour symboliser la noblesse mosane que trop portée, comme les autres, à blasonner le roi des animaux, le « noble sire », comme dit le *Roman du renard*.

Les trois jeunes femmes trop peu vêtues qui soutiennent d'une main la couronne radiale surmontée de la pomme de pin sont, à n'en pas douter, les trois sœurs de l'olympe germanique appelées tantôt les Nornes, tantôt les Walkyries, dont la mission était de connaître le passé, de juger le présent et de prévoir l'avenir. C'est aussi pourquoi, comme d'habitude, lors de la révolte de Claude Civilis contre le joug romain, elles furent consultées et chargèrent Véléda, de la tribu des Bructères, de parler en leur nom.

On sait qu'en l'an 70 les Germains du Rhin au Weser et même au delà, les Bataves, les Belges et les Gaulois de ce côté-ci de la Loire, prirent les armes à l'appel de la vierge inspirée. Et voilà pourquoi nous voyons les trois Nornes du Perron lever les bras et soutenir sur une couronne comme sur un plat d'honneur la pomme de pin, image fidèle et révérée de l'union qui fondait en une seule volonté toutes les tribus se disant enfants de Thor et de Wodan.

Digitized by Google

Les Romains ne donnèrent jamais à la pomme de pin de nos pères de signification blessante ou menaçante pour eux, et cela, par la bonne raison qu'ils rapportaient bénévolement et sans critique aucune à leur propre culte les manifestations mythologiques étrangères, et trouvaient toujours moyen de les traduire en termes qui leur étaient familiers. Ils firent ainsi de la pomme de pin de nos sombres et impénétrables forêts le thyrse de Bacchus, emblème de la génération et de la fécondité, ce qui était une hérésie doublée involontairement d'un mauvais compliment à l'endroit des Germains et des Belges d'alors, puisque le culte phallique leur resta inconnu. Toutefois la tolérance des anciens à l'égard de la religion et des mœurs des peuples vaincus ne saurait être trop louée, et, si elle leur joua d'assez mauvais tours, la faute en est à leur légèreté de caractère, à leur profond dédain d'idées et de coutumes qu'ils jugeaient barbares. Ils laissèrent debout nos temples et nos monuments payens qu'après eux les Francs devenus chétiens, sans respect pour la mémoire de leurs ancêtres, ont détruits ou tout au moins mutilés. Il ne faut donc pas s'étonner de lire dans la *Chanson de Roland* que rencontrer sur son chemin des colonnes d'origine païenne était un présage de malheur. Charlemagne fut pour elles sans pitié. En 772, après une campagne victorieuse contre les Saxons, il en fit détruire un grand nombre. L'une d'elles se dressait à Stadtbergen en Westphalie et jouissait d'une grande célébrité. On l'appelait l'Irminsäule, non à cause de Hermann ou Arminius, le vainqueur de Varus, mais à cause de Wodan qui, sous l'appellation d'Irmin, était plus particulièrement le dieu des combats.

Sous le règne de Louis le Débonnaire deux de ces colonnes payennes furent déterrées et envoyées par le roi en cadeau à Hildesheim. Bernward, évêque du lieu, dressa l'une dans sa cathédrale, l'autre dans l'église Saint-Michel, et les consacra au culte. Celle de l'église Saint-Michel tomba en poussière en 1543, mais l'autre, mieux gardée, existe encore [1].

[1] Dr Kratz, *Der Dom zu Hildesheim*, 1840, 8°, p. 91-97.

Digitized by Google

Si défigurée qu'elle soit à cette heure par son long métier de candélabre et la statue de la sainte Vierge qui pèse sur elle, il est impossible de ne point être frappé à première vue de sa parfaite ressemblance avec le Perron de Liége. Son fût cylindrique, d'un marbre qui s'effrite et se désagrège, tant il est vieux, et dont il serait impossible de dire actuellement la couleur primitive, repose sur trois degrés de pierre de forme carrée. Il porte en outre, comme notre Perron, un anneau de soutien à mi-hauteur. Cet anneau a son histoire; il m'amène à raconter comme quoi le clergé de Hildesheim, mieux avisé que celui de Liége, a tiré un large profit de son monument payen au lieu de le renier et de le bafouer comme tel.

C'était tout à la fin du XVI^e^ siècle ou dans les premières années du siècle suivant, quand dans les cathédrales d'Allemagne le nombre des fidèles allait sans cesse en diminuant, que le chanoine Aschen, de Heimbourg, en faisant restaurer et cercler la colonne païenne de la cathédrale de Hildesheim, eut une inspiration.

Il se demanda pourquoi cette colonne, donnée à son église par le fils de Charlemagne comme un objet fort précieux, ne serait pas cette fameuse Irminsäule, qui vivait encore dans la mémoire du peuple, et au pied de laquelle Arminius avait été vainqueur et Witikind vaincu. Quelle chance pour son église si sa supposition venait à être reconnue juste et vraie! On s'adressa au savant Meibom, professeur à Helmstaedt, qui en sa qualité de luthérien n'était nullement suspect de complaisance. L'avis favorable du docte archéologue fut aussitôt publié et eut tout le succès qu'on en pouvait attendre [1]. Cependant, malgré Elias Schedius et Casimir Wasserbach qui, au XVII^e^ siècle, soutinrent la thèse de Meibom, les sceptiques ne tardèrent pas à élever la voix; il y en eut même d'assez irrévérencieux pour vouloir reconnaître dans la colonne payenne de Hildesheim un fragment de

[1] V. l' « Irminsula saxonica » dans les *Opuscula historicæ rerum germanicarum* de MEIBOM, p. 4 à 32.

Digitized by Google

conduite d'eau d'une villa romaine ou une antique torchère [1].

Quoi qu'il en soit, je suis bien convaincu par ma propre expérience que, si le hasard avait conduit Ferdinand Hénaux à Hildesheim, il n'aurait jamais voulu pour son cher Perron d'une origine gauloise et druidique par dessus le marché.

Quand on sait que les Celtes n'étaient pas encore sortis de l'état nomade à l'époque où l'élément germain, à flots pressés, les poussa hors de nos contrées et absorba leurs retardataires, il est puéril de rechercher des traces de leur passage et surtout d'emprunter à leur langue les étymologies des noms de lieux, et, en ce qui concerne plus particulièrement l'ancien pays de Liége, mi-wallon et mi-flamand, tout s'explique et tout s'arrange sans difficulté aucune, du moment où l'on voit que les Éburons ne sont et ne peuvent être que des Germains. La question linguistique, à laquelle en pareil cas on revient toujours, ne saurait être invoquée ici en manière d'objection, et cela par la bonne raison que d'autres Germains, les Longobards ou Lombards, par exemple, changèrent, dans les mêmes conditions, aussi promptement d'idiome que les Éburons fixés sur les bords de la Meuse, ou ceux qui les remplacèrent après leur écrasement par Jules César. D'ailleurs, les mœurs ne changent pas forcément avec l'idiome dont on se sert, mais bien jusqu'à un certain point le caractère et les idées courantes. C'est ainsi que Ferdinand Hénaux a pu prétendre qu'il n'y avait pas de contradiction en ces deux déclarations des échevins liégeois : celle de 1149 disant : « Nous ne sommes pas des Gaulois, nous sommes des Germains », et celle de 1451 répondant à une bulle papale qui les qualifiait d'Allemands (*Allemani*) : « Nous ne sommes pas Allemands, nous sommes Gaulois [2]. » Et, en effet, au XV^e^ siècle, en repoussant le nom d'Allemand,

[1] J. L. K. GRIMM, *Irminstrasse und Irminsaeule*. Vienne, 1815, 8°. — Von der Hagen. *Irmin, seine Saeule und seine Wege*. Breslau, 1817, 8°.

[2] F. HÉNAUX, *Histoire du pays de Liége*. Liége, 1851, p. 31 en note.

Digitized by Google

on disait simplement qu'on n'avait rien de commun avec les Germains de l'ancien duché des Stauffen et des Zaehringen qui sont des Souabes.

C'est aussi le cas pour les Trévires, baptisés et conduits par des moines, qui repeuplèrent et remirent en culture le Verdunois. Il faut aujourd'hui, tant ils se sont modifiés, avoir recours à l'étymologie des noms de lieux pour s'assurer que les habitants du pays descendent des Germains. Mais il y avait aussi dans la Campine et la Zélande des Éburons fugitifs et disséminés. Ceux-ci avaient conservé le langage de leurs ancêtres. Ils reçurent fort mal les premiers missionnaires chrétiens, c'est sans doute pourquoi leurs Irminsaüle, c'est-à-dire leurs colonnes païennes, ne reçurent pas le baptême comme le Perron de Liége, sous la forme d'une petite croix, et disparurent jusqu'à la dernière. Pas pour toujours. Quand le pays de Liége, constitué en principauté ecclésiastique, eut peu à peu englobé les terres et villes flamandes de la Hesbaye, qui portent aujourd'hui si improprement la qualification de Limbourg belge, celles-ci obtinrent, comme les autres, le régime communal, avec le droit de dresser un perron surmonté d'une pomme de pin au lieu où se tenaient les plaids et se faisaient les publications d'intérêt général. Ce signe tangible de l'autorité civile et de ce qui restait de l'antique souveraineté populaire eut tant de succès qu'il fut adopté, en dehors de la principauté, par nombre de communes du Limbourg, d'outre-Meuse et même du Brabant. Son importance força les évêques de Liége à s'en servir sur leurs monnaies.

M. Perreau le constate dans la *Revue numismatique belge*, à propos de Thibaut de Bar, d'Adolphe de la Marche et de Jean de Heinsberg. D'autres évêques n'en voulurent à aucun prix. C'étaient naturellement ceux qui se trouvaient en guerre avec leurs sujets et pensaient ainsi les chagriner ou les humilier. C'eût été parfait, si M. Perreau s'en était tenu à cette constatation, qui vient à l'appui de notre manière de voir; malheureusement il alla au delà, et donna au Perron une origine slave ou hyperboréenne, en disant que celui-ci

Digitized by Google

rappelle Peroun le dieu du feu et du tonnerre chez les anciens Prussiens[1].

L'un des rédacteurs de la *Revue numismatique belge*, M. Piot, en fit des gorges chaudes, et avec raison[2]. Mais, l'occasion s'offrant, M. Piot introduisit dans le débat un nouvel élément, à savoir les sceaux de nos antiques communes dont plusieurs portent des perrons comme symbole de la juridiction échevinale. Le plus curieux de ces sceaux est celui de la ville de Huy, dont le perron monumental ressemblait à celui de Liége. Les lions s'y trouvent, mais les trois déesses manquent. Par contre, deux branches de chêne, couvertes de feuilles et de glands, lui servent d'encadrement.

Est-ce là un simple caprice d'ornementation? Je le crois d'autant moins que, pas plus sur les sceaux que sur les monnaies, on ne laissait rien au hasard. Si, cependant, le sceau de Huy était contemporain de saint Louis, il ne serait pas impossible que les deux branches de chêne qu'on y voit, fussent un hommage rendu à ce roi de France qui, un jour, à Vincennes, eut la fantaisie d'en revenir à la vieille coutume germanique, en rendant la justice sous un chêne.

Le perron de Namur, démoli au mois de mai 1515, était encore une fois l'image de celui de Liége, non tel qu'il était en réalité, mais comme on le représentait sur les monnaies, les sceaux et les marques de fabrique. M. Jules Borgnet le décrit en ces termes : « Le perron de Namur se composait de plusieurs marches de pierre surmontées d'une flèche ou colonne »[3].

Si ce perron avait été tout simplement le descendant et le continuateur des anciennes pierres de justice qu'on trouve un peu partout, et avec lesquelles M. Piot se plaît à les confondre tous, il est probable qu'on l'eût respecté. Mais Charles-Quint était comte de Namur; il continua son ancêtre et pré-

[1] *Revue numismatique*, vol. III, 214-215.

[2] « Nouvelles observations sur le Perron de Liége. » V. *Revue numismatique*, III, 269-283.

[3] « L'hôtel de ville et le Perron de Namur. » V. le *Messager des sciences historiques de Belgique*. Gand, 1846, p. 235.

Digitized by Google

décesseur Charles le Téméraire, le voleur de Perrons, et fut encore plus illibéral, plus soupçonneux et plus cruel, si c'est possible.

Le Perron de Liége était fort heureusement hors de son atteinte; c'est ainsi qu'il a pu survivre et servir de justification à ses pareils.

Qu'est-ce donc, pour finir, un Perron?

C'est le droit germain fièrement debout et tenant tête au droit romain, que le clergé aurait voulu imposer à nos populations.

C'est la tribu ou la gilde symbolisée, c'est le signe d'union de nos communes wallonnes et flamandes, c'est le souvenir de plus d'une fédération féconde formée à l'approche d'un danger commun; enfin, c'est, à travers les âges, l'appel à la liberté civile destinée à user toutes les tyrannies, à vaincre tous les despotismes. Et voilà pourquoi les Liégeois aiment instinctivement leur Perron. Qu'ils le gardent avec soin; il n'est point au monde de plus fier et plus bel écusson.

CHARLES RAHLENBECK.

Digitized by Google

VAILLANTE

I

Il y a toujours un peu de l'oiseau dans la femme. Quand l'homme, harrassé et muet, se tourne vers la muraille pour grincer des dents ou s'hébéter en des torpeurs farouches, la femme se met à la fenêtre et chante encore, en regardant le bleu des ciels limpides. Parce qu'elle est en son essence plus légère que ses dentelles et ses mousselines qu'une haleine emporte, dit-on, et que sur elle glissent les angoisses comme glissent les ondées sur une ardoise, en la faisant un peu briller, sans la pénétrer : parce qu'elle a du cœur, beaucoup de cœur par delà ses volontés frêles, dirons-nous, et qu'en elle sonne toujours plus haut que les voix du dehors la voix intérieure, repoussant vaillamment l'assaut funèbre des pessimismes qui nous écrasent, et soufflant des tendresses aux grondements des bouledogues que nous sommes.

Voilà pourquoi, — bien que le ménage eût peine à joindre les deux bouts, que le mari, un employé de commerce échoué, par ce temps de misère poignante, dans un bureau quelconque, lui rapportât à la fin du mois juste 60 francs, et qu'elle-même, obligée de faire alertement courir l'aiguille du matin au soir, arrivât, en se tuant, à gagner ses 25 francs, — parfois 30, — bien qu'ils dussent vivre de cela uniquement, avec la peur des maladies qui viennent vous coucher sans pain dans votre lit, — Jeanne chantait cependant, peuplant de petits anges émerveillés venus tout exprès pour l'entendre, la pauvre chambre meublée où elle était prisonnière.

Digitized by Google

Alors le voisin — M. Louis, comme elle l'appelait — venait frapper à la porte. Elle quittait son ouvrage et cessait de chanter pour venir lui ouvrir. Il lui disait : Je vous ai entendue chanter; je me rapproche pour écouter mieux.

Les premiers jours, elle s'était défendue, peureuse de chanter devant ce grand jeune homme blond si bien élevé, dont les yeux l'enveloppaient d'une caresse, très doux ; mais maintenant qu'elle le connaissait mieux, elle n'avait plus de ces effarouchements, et quand il lui demandait de chanter, en mêlant à sa demande le parfum discret d'un compliment, elle s'exécutait de la meilleure grâce du monde, en souriant un peu. Elle avait une jolie voix émue; pas savante, mais qui allait droit à la poitrine, ce qui vaut mieux. Elle chantait des romances, des chansons d'amour oubliées, des couplets presque naïfs à travers lesquels passaient des attendrissements pour les tout petits, pour les malades qui vont mourir, pour les pauvres gens qui, pendant l'hiver, grelottent entre des berceaux froids : toutes ces choses sorties du peuple qui ne sont plus chantées que par les petites ouvrières dont le cœur bat très fort, tous ceux qui se piquent d'avoir un peu d'esprit ne chantant plus que des imbécillités plates et des inepties plus ou moins grivoises, plus ou moins gouailleuses, comme en braillent tous les Paulus de l'époque.

Immobile et comme endormi sur sa chaise, auprès du poêle, Louis écoutait, l'âme très loin, perdu en une sorte d'extase inconsciente où, le sens des mots lui échappant, il ne percevait plus que le sentiment, la couleur chaude de la voix qui s'en allait, rythmée doucement par la respiration des seins. Et quand elle avait cessé de chanter, il restait quelquefois longtemps ainsi, rêveur, écoutant de lointaines vibrations dont l'écho était en lui.

Puis ils causaient, parlant un peu de tout, comme peuvent causer des voisins : des petites nouvelles happées au passage en tournant le coin de la rue, de l'hiver qui tirait vers sa fin, des affaires qui allaient reprendre avec le soleil : car il leur semblait impossible qu'il y eût encore de la misère quand le soleil mettrait la joie de son rire sur toutes les

Digitized by Google

figures, et jusque sur les vieilles façades des maisons flamandes, toutes rongées de moisissures. La maison où il travaillait comme comptable avait restreint le chiffre de ses affaires et diminué le nombre de ses employés : mon Dieu, on le payait assez bien pour ce qu'il faisait, seulement on ne l'occupait que l'après-midi.

Quand venait l'heure de préparer le dîner, Jeanne laissait là son aiguille. Il la regardait aller et venir dans la chambre, avec un frou-frou de sa jupe, — alerte et adroite comme une petite fée qu'elle était, enlevant les objets du bout de ses doigts effilés, tout meurtris par l'aiguille, sans jamais rien déranger ; et lorsqu'elle se penchait sur le poêle, manipulant sa cuisine avec des gestes très nets, presque coquets, il se grisait du contour harmonieux des épaules, de l'adorable cambrure des reins, de la voluptueuse rondeur des hanches, tendant l'étoffe de sa robe, de toute la merveilleuse souplesse de ce charmant petit corps, qui semblait fait d'une matière impalpable.

Il allait lui chercher de l'eau, mettait du charbon dans le poêle pour qu'elle ne se salît pas les mains ; quelquefois aussi, il voulait se mêler de cuisiner, prétendait qu'il avait « saisi le coup » : elle le regardait faire, et comme il s'y prenait toujours très gauchement, elle partait d'un grand éclat de rire argentin qui la rendait plus jolie encore, enlevait de ses mains maladroites la cuiller ou la fourchette et lui apprenait à s'en servir convenablement, devenue très grave, prenant la leçon au sérieux.

Quand Charles — le mari — rentrait, on se mettait à table. Car Louis était tout à fait de la famille. Depuis un service qu'il leur avait rendu, alors qu'ils ne se connaissaient que pour s'être salués dans l'escalier, ils faisaient popote ensemble.

Après le dîner, il s'en allait à sa comptabilité pendant que Charles retournait à son bureau, et le soir ils se retrouvaient tous les trois autour du souper.

Digitized by Google

II

Pauvre Louis! Il le voyait bien maintenant qu'il s'était avec trop de confiance abandonné au charme et que son cœur était pris! Comme les heures lui semblaient longues quand elle n'était pas là pour lui parler de sa jolie voix suggestive, et comme il s'ennuyait là-bas, dans ce bureau que n'illuminait ni la clarté de son sourire tout rose, ni le regard étrangement troublant de ses grands yeux verdâtres, que faisait rêver — en abaissant sur leur flamme son ombre douce — la longue frange des cils bruns! Et les nuits, comme elles lui semblaient longues parfois, dans cette chambre qui n'était séparée d'elle que par une cloison! Et de penser que là, si près de lui, sa beauté nue était aux bras d'un autre, cela lui brûlait le sang.

Pendant la journée ou le soir, quand Charles rentrait, elle se jetait sur lui, se pendait à son cou, et ils s'embrassaient longuement, avec des baisers qui claquaient comme des coups de fouet, lui semblait-il. Ou bien elle se serrait contre lui, abandonnée, avec une langueur dans les yeux. Il trouvait cela inconvenant, qu'ils s'aimassent devant lui, et il en devenait tout attristé, jaloux de ce Charles qui pouvait ainsi la prendre quand il voulait. L'aimait-il, seulement, cet ours qui ne parlait presque jamais? Était-il possible que l'on pût rester si froid devant tant de tendresse et de grâce! Il apportait donc son bureau avec lui, toujours? Il l'avait vu rentrer, quelquefois. Il ne se hâtait pas, marchait posément, comme une mécanique, d'un air qui ne disait rien. Quand il passait sous la fenêtre, il ne levait seulement pas les yeux. Si ce n'était pas une pitié! Un jour, on viendrait dire qu'une roue de voiture lui avait passé sur le corps, bien sûr. C'est tout ce qu'on pouvait lui souhaiter : il serait là qu'il en rirait, certes. Un tel homme ne méritait pas de finir bien.

Ah! s'il l'eût tenue dans ses bras, lui, et qu'elle lui eût serré le cou, il lui semblait qu'il eût pleuré. Oui, pleuré.

Digitized by Google

Il le sentait bien, que ses yeux se gonflaient rien qu'à penser à une pareille joie.

Aussi, le matin, comme il était heureux de la regarder tout seul, de l'entendre parler tout seul, pendant que l'autre griffonnait, là-bas, penché sur une table ! Il se levait tôt pour aller plus vite lui dire bonjour, quand elle rentrait avec ses provisions, toute rosée par le froid, avec parfois de petits frissons dont elle riait, en brave petite femme sachant qu'il faut bien avoir froid en hiver, quand on fait ses courses.

Elle se chauffait les doigts un instant et vite courait à son ouvrage. Assis toujours à la même place, à côté du poêle, parfois il la regardait longuement, sans rien dire, content d'être là, suivant la petite main agile comme s'il se fût extraordinairement intéressé à l'ouvrage, épiant les moindres mouvements du corps, l'inclinaison de la tête, le battement des paupières, le frisson de la gorge qui soulevait l'étoffe tendue du corsage. Puis il soupirait. Ah ! si elle n'avait pas été mariée ! Quel malheur qu'il l'eût connue si tard !

Un matin, il entra avec un bouquet de primevères. Elle eut un petit cri de joie. Des primevères ! C'étaient les premières qu'elle voyait cette année, et puis c'était bien charmant, ces yeux d'or qui vous regardaient, effarés d'un rayonnement commun qui était comme un ensoleillement multiple.

« Vous êtes bien gentil, monsieur Louis, de m'avoir apporté des primevères : j'aime tant les fleurs !

— J'ai pensé que cela vous ferait plaisir, de penser un peu au printemps qui vient, à la campagne, aux belles prairies que nous irons voir quelquefois, le dimanche, quand il fera bien chaud.

— Elles sont tout à fait, tout à fait jolies.

— Presque aussi jolies que vous. »

Elle eut un rire perlé, sachant bien que les jeunes hommes font volontiers des compliments aux femmes sans que l'on ait besoin de s'en effaroucher. Et lui, qui eût voulu en dire davantage, n'osa aller plus loin.

Elle découpa un journal pour habiller le bouquet, puis le jeta d'un geste mécontent.

Digitized by Google

« Non, c'est trop laid!... Tiens! j'ai découpé le journal d'hier soir ; moi qui n'ai pas lu le feuilleton!

— Vous aimez la lecture ?

— Oh! oui; si j'avais le temps, je lirais du matin au soir. Quand j'étais encore chez maman, je lisais tout ce que je trouvais.

— Voulez-vous que je vous apporte quelque chose... de moi?

— Comment, de vous?

— Mais oui. Avant de vous connaître, quand je ne savais que faire de mes matinées et que je me levais assez tôt, j'écrivais quelquefois ce qui me passait par la tête.

— Je serais curieuse de lire ça : voulez-vous me le donner?»

Louis alla chercher dans sa chambre une dizaine de feuilles de papier couvertes d'une belle anglaise correcte.

« Tenez, quand vous aurez le temps, vous les lirez. C'est toujours ça. »

III

Dès qu'elle fut seule, Jeanne planta là son aiguille, en vertu de cette curiosité que l'on a tant reprochée aux filles d'Ève, et qui est bien peu coupable pourtant, si l'on songe surtout que la curiosité est l'ennemie-née des apathies, des indifférences, des engourdissements dans lesquelles finit par se pétrifier tout ce qu'il y a de bon en nous et d'aspiration au meilleur. Et puis, il faut bien le dire, on ne comprend pas une jolie femme qui ne serait pas curieuse. La curiosité, c'est ce qui la tient en éveil, ce qui met dans ses yeux une petite flamme drôle, ce qui fait qu'elle frétille, intrigue, se donne mille peines charmantes, comme une chatte qui allonge la patte vers des friandises trop loin placées.

Jeanne était donc curieuse, impatiente de voir ce qu'il avait dans le cœur, ce jeune homme si doux dont le visage était si mâle. Car dire qu'elle ne l'avait pas remarqué, dire qu'il n'avait fait sur elle aucune impression, ce serait méconnaître cette nature féminine douée d'une si étrange faculté

Digitized by Google

d'observation pour tout ce qui, de près ou de loin, touche au cœur; et puis, quoi que l'on en ait dit, ce qui caractérise le mieux la femme, c'est la bonté, et tout ce qui est bon l'émeut; or, Jeanne savait bien que Louis était bon. Il y a des visages qui ne sauraient mentir, et il avait un de ces visages-là.

Dans ces pages qu'elle lisait avec un intérêt croissant, comme un homme qui s'avancerait dans quelque merveilleux coin de terre inconnu, il y avait beaucoup d'inhabileté qu'elle ne voyait pas, mais aussi beaucoup de cœur dont elle était touchée. Avec une naïveté presque puérile qui tenait à son manque d'expérience, le jeune employé possédait à un haut degré l'art — l'instinct plutôt — de rendre intéressants, par la manière de les présenter, les héros très vulgaires qu'enfantait son imagination. Si, au lieu d'aligner des chiffres à Bruxelles, où la lutte pour la vie et la lutte pour le pouvoir dominent de très haut la lutte pour le beau, il eût vécu au centre de cette immense ébullition d'idées qui s'appelle Paris, il y avait là un germe qui se serait développé, peut-être.

C'étaient des contes, de petites nouvelles un peu tristes, des anecdotes sonnant la joyeuseté qui tenaient une demi-page. Tout cela était narré avec une note très personnelle, l'auteur semblait raconter ce qu'il avait vu, entre le travail d'aujourd'hui et le travail de demain.

Dans l'esprit de Jeanne, qui, peu gâté par les roublardises de l'encre d'imprimerie, avait encore la bonne foi originaire que l'on ne trouvera plus bientôt chez les petites filles qui jouent au cerceau, l'illusion était complète. Il avait réellement vu, réellement senti. Il devenait pour elle le héros nimbé autour duquel gravitaient des sensations exquises, le charme attendri des figures voilées qu'on voit passer le soir dans les peupliers, avec des harpes qui frissonnent des accords très vagues et très doux. Tout ce qu'elle éprouvait d'émotion sincère et primitive, elle le reportait sur lui, avec ce sentiment indéfini de respect que les lectrices du *Petit Journal* ont pour le Montépin dont les yeux frottés d'oignon les émeuvent au point d'en pleurer. Elle le trouvait intelligent et aimant; sans y prendre garde, elle s'abandonnait au

Digitized by Google

bercement grisé de l'impression, et songeait que la femme dont il tiendrait la main serait bien heureuse. Instinctivement, elle le comparait à son mari — qu'elle aimait bien, ayant concentré sur lui tout ce qu'elle avait de tendresse innée et d'amour chaste — et, avec mélancolie, elle se disait que Louis lui était de beaucoup supérieur.

Charles, sans être mauvais, était un peu taciturne, d'une rudesse parfois qui se faisait âpre jusqu'à la grossièreté. Bien qu'il aimât sa femme, il n'avait pas, pour cette fleur mignonne égarée chez lui par un caprice du hasard, les délicatesses qui lui convenaient, ces attentions profondes qu'ont seuls les cœurs d'élite et que la femme reconnaît si bien. Il l'aimait banalement, parce qu'elle était jolie d'abord et qu'il la désirait, et aussi parce qu'elle lui faisait un intérieur où il se sentait bien, parce qu'en sortant de son bureau il savait où aller pour être bien reçu, sans avoir à se heurter à l'indifférence des étrangers; enfin, il l'aimait parce qu'elle était sa femme, et qu'elle était à lui tout seul.

Jeanne comprenait tout cela — confusément. Elle songeait qu'un homme comme Louis devait bien mieux aimer, et qu'elle-même, s'il était son mari, l'aimerait bien mieux aussi.

Elle songea également que s'ils s'étaient rencontrés plus tôt, elle aurait pu être sa femme, et cette pensée, qu'il était trop tard, que sa vie était immédiatement enchaînée à l'homme à qui elle avait juré amour et fidélité sans fin avant de lui ouvrir ses bras de vierge inviolée, cette pensée qu'ils vieilliraient ensemble, sans enfants peut-être, dans une lutte sans trêve contre la misère angoissante, lui, devenant de plus en plus sombre, aigri par les injustices navrantes de la destinée, — la rendit profondément triste. C'était la première fois qu'elle sondait ainsi son existence : elle en garda l'effroi des choses qui nous enveloppent et que l'on ne saurait plus changer lors même qu'elles deviendraient tragiques.

Quand elle rendit à Louis ces feuilles de papier qu'elle eût voulu garder peut-être pour les relire encore, elle lui dit : C'est très beau, — sans rien ajouter.

Digitized by Google

IV

Cependant le printemps revenait. Entre deux journées de pluie ou de gel, des bouffées de chaleur arrivaient tout à coup qui jetaient sur la ville un frisson de renouveau. De grands coups de soleil — comme des coups d'aile — déchiraient les brumes et tombaient sur les maisons, ivres, avec des coquetteries d'amoureux. Dans les rues, on commençait à voir çà et là des toilettes claires dont la poésie fantaisiste, déjà capricieuse, déridait la vieille ville, depuis de longs mois vouée aux couleurs sombres, aux fourrures sibériennes, aux lourds manteaux qui banalisaient les tailles fines et retombaient pesamment comme des tentures mortuaires, dans le désespoir morne des velours, des broderies, des passementeries éplorées que ne baisait pas le soleil, ce grand enchanteur, perdu, hélas ! dans de grands lits de nuées féroces qui tordaient sa crinière de lion. De petits lutins printaniers dansaient dans les rayons chauds, enfin revenus. On se détendait. Les visages étaient moins renfrognés, ceux des hommes surtout : car ces pauvres hommes sont toujours moins garantis du froid que les femmes. La femme a inventé le manchon, l'homme, lui, a inventé la canne. Il est vrai que la canne, — la femme plutôt, dans sa compatissante bonté, non exempte d'un petit rire, — a inventé les gants fourrés, qui emmaillotent les mains.

C'était dimanche. Jeanne, penchée à la fenêtre, regardait passer tout ce monde, dont l'air de béatitude lui donnait envie de sortir et d'aspirer, elle aussi, un peu de soleil. Mais Charles avait ce jour-là sa figure d'hiver, et refusait obstinément de mettre les pieds dehors. Elle s'habilla cependant, et quand elle fut prête, revint à la charge avec des supplications, des chatteries, des mots lentement prononcés pour qu'il en sentît mieux la caresse. Il s'impatienta.

« Comme si tu avais besoin de moi pour sortir ! Ne dirait-on pas qu'on va t'assassiner dans les rues? »

Elle se mit à la fenêtre, regardant d'un air de regret le

Digitized by Google

soleil qui inondait les pignons des maisons, en face, et comme elle soupirait, il reprit :

« C'est étonnant que les femmes ne puissent pas faire un pas sans qu'il y ait un homme accroché à leur jupe... Dites, Louis, est-ce que vous ne pourriez pas l'aider à se promener, vous? »

Le cœur du jeune employé trembla. Aurait-il réellement ce bonheur de l'avoir à son bras? Cette joie qu'il avait tant rêvée, en voyant passer des couples souriants, est-ce que cet imbécile allait la lui donner? Il répondit, affectant un ton dégagé :

« Pourquoi pas, si Jeanne veut bien? »

Elle remit son chapeau qu'elle venait d'ôter, et fâchée, avec un petit geste de révolte et d'un ton signalant le dépit vengeur de la femme repoussée qui allait se confier à un autre :

« Mais certainement que je veux bien ! »

V

Quand ils furent dans la rue, ils se demandèrent en même temps : Où allons-nous? Et ensemble ils répondirent : Où vous voudrez. Puis, avec cet instinct qui nous pousse toujours vers les grandes baies où l'on circule plus librement et d'où l'on peut découvrir un plus large pan de ciel, avec l'illusion de respirer un peu de ce ciel, ils se dirigèrent vers la Grand'Place, qui n'était pas loin.

Tout de suite ils s'abattirent sur le marché aux fleurs qui se tient là, traversant avec des lenteurs voluptueuses les petites allées, entre les plates-bandes de pots de fleurs où riaient, mariées aux verdures fraîches, des gammes de couleurs. Aux extrémités, les fleurs vaillantes, dans une joie de lumière, escaladaient des lignes de tréteaux. Des bouquets étaient piqués là dans des corbeilles carrées, sur des plans inclinés. Pas de mousses rêveuses, pas de vases japonais, pas de subtiles et savantes mises en scène : les fleurs des pauvres n'avaient pas besoin de tout cela pour être char-

Digitized by Google

mantes, pour fleurir délicieusement le pavé et les planches grotesques; elles s'épanouissaient dans leur nudité radieuse, les frêles et les robustes, avec des griseries de parfums qui étaient leur exquise réclame. Il lui avait acheté un bouquet de violettes qu'elle respirait de temps en temps, tout en causant, et brusquement :

« Si nous allions au Parc? » dit-elle.

Il fut bien content qu'elle eût cette idée de s'isoler un peu. Tous ces grands murs le gênaient ; il n'osait lui parler bas comme il aurait voulu, de peur qu'on ne l'entendît. Elle reprit :

« Nous allons prendre la rue de la Madeleine. Il doit y avoir du monde, et ça fait toujours plaisir de voir du monde. »

Ils prirent la rue de la Madeleine et remontèrent vers la place Royale, d'où ils gagnèrent le Parc. On eût dit que toute la ville était dans les rues. Louis songeait qu'en les voyant passer, on le prenait pour le mari, et il marchait très droit, heureux de l'avoir à son bras, avec sur le visage quelque chose de la fierté du bourgeois promenant sa dame, sa dame à lui, et regardant les passants d'un air qui veut dire : Viens donc la prendre!

Sur les trottoirs étroits, quand quelqu'un venait en sens inverse, elle se serrait contre lui, et de cette pression de leurs corps, il éprouvait des sensations exquises. Il ramenait son bras contre sa poitrine, afin qu'il l'eût un peu plus à lui, et lorsqu'elle s'arrêtait aux devantures des magasins, il se penchait, rapprochant sa tête de la sienne, pris d'une envie folle d'effleurer ses cheveux.

Elle semblait heureuse d'être dehors. Quand elle vit les arbres tout noirs, qui dressaient leurs branches dans une lamentation navrée, elle eut comme une déception. Elle savait bien qu'il n'y avait pas de feuilles encore, mais elle ne croyait pas que ce fût si triste. Quelques personnes traversaient le Parc, pour éviter les coudoiements de la rue Royale; d'autres, en petit nombre — des promeneurs ceux-là — flânaient dans les allées, venus là pour respirer un air

Digitized by Google

plus frais et se donner la facile illusion, en voyant des arbres, d'être à la campagne.

Ils errèrent quelque temps dans les avenues. Elle fut vite fatiguée; elle pesait un peu plus à son bras, maintenant. Lui s'était tout à coup senti ému, dans le silence du Parc; la chaleur de son poignet lui donnait des frissons. Il se voyait seul avec elle, et elle était là, si près de lui, qu'en se penchant un peu il eût pu mettre ses lèvres sur son cou, dont la blancheur le troublait, sur sa bouche mignonne, qui l'attirait comme un abîme.

Ils s'assirent sur un banc, tournés à demi l'un vers l'autre.

« Figurez-vous, dit-elle, qu'il y a au moins cinq mois que je n'étais venue ici. C'était avant l'hiver. J'étais assise là-bas, dans cette allée, avec Charles. Il faisait du vent, et les feuilles tombaient, tombaient. J'en avais plein ma robe. Cela m'amusait de les voir tomber sur moi, mais il fallut partir, Charles prenait froid.

— Eh bien! imaginez-vous que je suis Charles, votre... mari, et que je ne grognerai pas tant que vous serez là, tout près de moi, quand bien même le froid devrait me glacer les os. »

Elle ne répondit pas, eut comme un soupir. Il reprit :

« Si j'avais une petite femme comme vous, Jeanne... »

Elle se mit à rire de son idée, — d'un petit rire nerveux, embarrassé; puis le voyant si sérieux, elle baissa les yeux et devint rêveuse, fouillant le sable du bout de sa bottine.

Il soupira à son tour.

« Vous soupirez?

— Oui.

— C'est que vous avez des chagrins.

— Qui est-ce qui n'en a pas, des chagrins! »

Elle hésita un peu, songeuse, puis :

« Chagrins d'amour, alors? »

Il répondit d'une voix profonde : « Peut-être. »

Et en disant cela, il l'enveloppait d'un regard si ému, si douloureux en même temps, qu'elle baissa la tête, rougissant.

Digitized by Google

Ils restèrent une minute sans rien dire. Il passa sa main sur son front.

« Ah! si j'étais arrivé avant Charles! »

Le silence retomba, lourd. Jeanne se sentait envahir par l'émotion ; ses yeux se gonflaient; dans sa poitrine, son cœur battait à se rompre. — Un souffle passa dans les arbres, qui eurent un gémissement affolé.

« Allons-nous-en! », dit-elle, en faisant le geste de se lever.

Mais il la força à se rasseoir :

« Oh! non, pas encore, je vous en prie! »

Et cette pensée, qu'ils allaient rentrer dans la foule, qu'ensuite il la rendrait à son mari sans lui avoir dit son amour, le surexcita, lui donnant un peu de cette hardiesse qu'il n'avait pas quand ses tempes battaient moins fort.

« Oh! Jeanne! Jeanne! Si vous saviez combien je suis heureux d'être là, à côté de vous! Si vous saviez combien je vous... Je ne vous en ai jamais parlé, jamais, je n'osais pas, mais... »

Elle se leva brusquement, fort troublée.

« Allons-nous en! », dit-elle d'une voix qui s'altérait, en faisant deux pas en avant.

Il se leva, une immense tristesse dans les yeux, et lui offrit son bras; elle y appuya sa main qui tremblait. Jusqu'à la place Royale, ils ne se dirent pas un mot. Ses timidités l'avaient repris; il craignait, s'il lui parlait plus explicitement, qu'elle ne quittât son bras. Après cela, comment oserait-il la revoir? que deviendrait son existence, si elle lui fermait sa porte? — Elle, devenue très pâle, frissonnait, dans la peur qu'il n'achevât l'aveu commencé sous les arbres du Parc. Que lui répondrait-elle? Elle cherchait dans sa tête et ne trouvait pas. Elle avait hâte de quitter son bras, de mettre entre eux de l'espace, afin qu'elle pût se reprendre, afin qu'elle retrouvât un peu de courage pour lutter contre cette voix qui lui criait irrésistiblement : Aime-le! aime-le, car il t'aime!

« Si nous prenions le tramway? », dit-elle, en s'arrêtant sur la place.

Digitized by Google

Ils prirent le tramway et rentrèrent, tous les deux tristes, abattus, n'osant se regarder de peur de pleurer.

VI

Toute la nuit qui suivit, Louis se reprocha sa timidité, sa lâcheté, disait-il. Oh ! il lui parlerait ! Cela ne pouvait pas durer, il fallait qu'ils s'aimassent. Il viendrait tout près d'elle, il lui dirait qu'il ne pourrait vivre sans son amour ; il lui dirait cela bien doucement, la suppliant d'être heureuse, et quand elle serait émue, il la prendrait dans ses bras, il la serrerait à l'étouffer et l'emporterait, et ils seraient heureux, ils seraient heureux !

Le lendemain matin, il vint comme d'habitude. Elle avait les yeux cernés, voilés d'une mélancolie douloureuse. Ils échangèrent un bonjour embarrassé et se turent. Elle cousait, assise devant la fenêtre, la tête obstinément baissée sur son ouvrage. Lui, bourrait le poêle, cherchant à s'occuper pour avoir une contenance. Elle respirait avec peine dans cette atmosphère surchauffée :

« Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud, monsieur Louis? dit-elle en se levant. Si l'on ouvrait un peu la fenêtre, pour renouveler l'air? »

Leurs yeux se rencontrèrent, et du choc de ce regard jaillit l'étincelle qui fit sauter la mine trop chargée. Il eut un geste résolu comme en ont les timides et les désespérés, et se leva d'un seul mouvement :

« N'ouvrez pas la fenêtre, dit-il d'une voix ferme.

— Pourquoi ? Il fait si chaud ici !

— Parce que je veux vous parler. »

Elle attendit, très inquiète, pendant qu'il se rapprochait :

« Hier... »

Il s'arrêta, la voyant pâlir, prise d'un frisson. Sa voix s'attendrit subitement, perdant la fermeté de tout à l'heure :

« Hier, je m'étais bien promis de tout vous dire, mais je

Digitized by Google

n'ai pas osé... O Jeanne! nous serions si heureux!... »

Elle leva sur lui ses yeux meurtris.

« C'est mal, ce que vous me dites là. Vous savez bien pourtant que je suis mariée.

— Ah! oui, mariée! reprit-il d'un ton amer, mariée à cette brute, n'est-ce pas? à cet homme qui ne sait pas seulement si vous avez un cœur. Il n'en a pas lui, il ne vous connaît pas, il ne voit pas que vous êtes belle, que vous êtes bonne; il ne vous rendra jamais heureuse, jamais! Oh! tenez!... »

Son bras se détendit dans un geste violent, presque farouche. Elle répondit, cherchant à éviter son regard :

« Je ne veux pas que vous parliez ainsi. »

Il s'emporta, mordu au cœur par la jalousie, sentant la passion grandir en lui jusqu'à l'irritation et la frénésie :

« Eh bien! si, je parlerai! Je vous aime, moi; je vous aime jusqu'à la folie. Vous souffrez. Est-ce que vous croyez que je ne le vois pas? Pourquoi refusez-vous d'être heureuse?... Jeanne! nous serons heureux, n'est-ce pas? Je vous aimerai tant » ! Il se courbait sur elle, éperdu, suppliant.

Elle murmura, très bas, les yeux pleins d'angoisse :

« Taisez-vous! taisez-vous!... Allez-vous-en!... Si on vous voyait, mon Dieu! »

Il regarda la fenêtre, le coin de rideau relevé, et d'un grand coup rageur il abattit le store :

« Oh! Louis! Louis! que faites-vous? »

Reculée dans l'encoignure, elle avait croisé ses bras devant son visage et des larmes jaillissaient de ses yeux. Il se tourna vers elle, dans l'ombre qui avait envahi la chambre; il la prit dans ses bras, et follement, violemment, colla sa bouche sur sa bouche, dans un râle de bonheur. Elle défaillit; puis, dans un effort suprême, elle se redressa :

« Mon Dieu! mon Dieu! On vient... Si c'était mon mari! »

Et comme il n'entendait pas et cherchait à la reprendre, elle cria encore : « Mon mari! »

Ce mot lui tomba sur le crâne comme un coup de marteau. Il recula d'un pas et écouta :

« Non, vous vous êtes trompée. »

Digitized by Google

Elle avait repris un peu possession d'elle-même et avançait jusqu'au milieu de la chambre.

« Je suis sûre qu'on a marché dans l'escalier. On s'est arrêté. Si vous ouvriez la porte pour voir? »

— Non. Jeanne, il n'y a personne; il n'y a que moi qui vous aime... qui t'aime? Et tu m'aimes aussi, n'est-ce pas?

— Oh! je vous en prie!

Il la vit si tremblante, si suppliante, qu'il ouvrit la porte et alla regarder dans l'escalier. Il n'y avait personne. Quand il revint, la porte était fermée. Il frappa doucement.

« Jeanne! Jeanne! c'est moi... » — Il attendit, frappa encore, appela encore, dans une angoisse.

Il crut entendre un sanglot, mais la porte ne s'ouvrit pas.

VII

Quand Charles, en se mettant à table, eut demandé : « Où donc est Louis? », Jeanne répondit : « Il ne viendra pas, il est avec un ami. »

Un peu après le départ de son mari, Louis la vit passer dans la rue. Elle ne rentra que le soir, et quand Charles fut là, elle lui dit :

« Tu sais, j'ai trouvé une autre chambre.

— Comment cela?

— Oui, rue de la Fourche. Vingt francs. Elle est aussi grande que celle-ci et mieux meublée. Nous y serons très bien. Comme on m'a payé mon ouvrage, j'ai donné un mois d'avance. Nous irons l'occuper demain matin : j'ai prévenu ici.

— Mais il reste encore trois jours pour le terme!

— Ah! c'est vrai, je n'y ai pas songé. Oh! pour trois jours!... Il valait mieux profiter de l'occasion.

— Et Louis?

— Louis ne peut plus manger avec nous, il me l'a dit. Il a trouvé de l'occupation pour ses matinées, probablement, et sans doute que c'est trop loin d'ici pour y revenir.

Digitized by Google

Ils déménagèrent le lendemain, dès le matin. Louis n'osa pas se montrer. Il était affolé ; sa douleur aurait éclaté comme un orage. Il se serait jeté dans ses bras, et si son mari l'avait défendue, il l'aurait broyé.

Il la vit passer sous sa fenêtre, pâle et droite, et sur le front pur de cette femme qui l'aimait, il ne pouvait plus en douter, il lut ce mot : « Devoir », tracé par la main sanglante des souffrances sans espoir.

Il ferma les yeux, désespéré, et se prit à pleurer.

Rue de la Fourche, Charles, trouvant son nouveau logement très bien, embrassa sa femme.

Quand il fut parti, et que Jeanne se vit bien seule dans cette chambre froide aux murs sans échos, où — sans trêve — elle allait continuer la lutte sombre contre la pauvreté, dans le vide à jamais dévoilé de son cœur saignant, dans le remords lâche et souvent revenu peut-être d'avoir été vaillante, elle s'affala, brisée et sanglotante. — Puis, hautaine comme elle n'avait pas été, elle reprit son aiguille.

JOSEPH SCHWARTZ.

Digitized by Google

ORPHÉE

TRAGÉDIE LYRIQUE DE GLUCK.

L'amour vainqueur de la mort dans l'art antique

Rien peut-être ne donne l'impression de l'antique comme la musique classique. Les causes en seraient longues à déduire, mais le fait existe : la littérature du siècle de Racine et de Molière fut suivie d'un autre ensemble de chefs-d'œuvre imprégnés du même sentiment ; on les appelait des tragédies lyriques et elles ont bien mérité le nom de musique classique. L'*Orphée* qu'on vient d'exécuter à Bruxelles est de ce nombre.

Quand on est au Conservatoire et avec Gluck, le moment est bon pour rêver à des beautés dignes d'Eschyle et de Corneille, de Sophocle et de Racine, de Polyclète et de Raphaël. Je voudrais noter la vision qui s'est déroulée dans mon esprit sous le charme de cette musique, et qui m'a fait ensuite passer de bonnes heures avec les poètes et les artistes de la Grèce.

L'art antique nous est surtout parvenu dans la poésie et la plastique. Mais les arts sont comme les sens auxquels ils s'adressent : ils se complètent les uns les autres et se commandent, pour ainsi dire, dans un même corps de civilisation. Les Muses sont sœurs, disaient les anciens. Longtemps la poésie, la musique et la danse furent inséparables en

Digitized by Google

Grèce, comme l'étaient l'architecture, la peinture et la statuaire, et ces deux groupes ternaires, qui se développaient dans un milieu unique : le culte national, ne méconnaissaient pas leurs autres liens, tout artistiques. On raconte que Théon de Samos, avant de découvrir son tableau du Guerrier armé, fit jouer une fanfare militaire; ainsi, le génie entier de l'Hellade ressemble à Orphée, dont Eschyle dit qu' « il attirait toute chose à lui par le charme de sa voix [1] ».

Il n'est pas aisé d'analyser ce que le sourire des yeux, les grâces du geste, l'accent de la parole ajoutent à la perfection du corps, à l'éclat des traits, à la pureté de l'organe, ni, à leur tour, ce que les beautés de la forme prêtent au rayonnement de l'âme. Il en est à peu près de même de cet être idéal qui s'appelle l'art d'un peuple. Sans connaître sa poésie, on risque de ne comprendre qu'à demi ce qui s'adresse aux yeux, tandis que les œuvres d'art nous font mieux pénétrer dans les œuvres de la pensée. Il faut entendre sur ce point les archéologues modernes en admiration devant de petites merveilles de la terre cuite : « Les textes (littéraires), dit l'un d'eux, permettent de recomposer un tableau, sinon complet, du moins très rempli, de la vie journalière des anciens; mais ici, dans le domaine de l'archéologie, on a la lumière et la fraîcheur en plus. Il semble qu'en voyant les figures devant soi, on entre avec elles dans une familiarité plus intime [2]. » Une sensation de ce genre sort des chefs-d'œuvre musicaux du XVIII[e] siècle. Certes, ce n'est pas au livret italien [3] qu'on la doit, malgré la bonne école de Métastase, et la mise en scène n'y ajouterait rien, avec « l'entrée des Furies, la Gavotte des Champs-Élysées ou la caverne obscure conduisant aux enfers » ; ni les costumes : des ailes à l'Amour en maillot, l'amante en peplum, le héros en Thrace comme dans les beaux bas-reliefs,

[1] *Agamemnon*, au vers 1629.

[2] FROEHNER, *Terres cuites d'Asie de la collection J. Gréau*, 2 vol. in-4°, t. I, p. 13.

[3] Presque tous les livrets de Gluck furent écrits en italien. Ses trois œuvres, faites sur des paroles françaises, sont *Armide* (1777) et les deux *Iphygénies* (1774 et 1779).

Digitized by Google

ou en Athénien comme Pausanias reproche à Polygnote de l'avoir peint, sans souci de l'anachronisme. Ce n'est pas non plus d'œuvres musicales grecques que procède cette école. Il faudra longtemps avant que les Vincent, les Westphal, les Bellermann, les Gevaert reconstruisent seulement « l'histoire et la théorie » de la musique antique. Nos poètes, nos sculpteurs et aussi nos peintres ont dans l'antiquité de glorieux guides. La musique n'y avait pas un fil conducteur. Les circonstances même différaient : on n'en était pas, on n'en est pas encore à cette unité de civilisation, nationale et religieuse, qui produisit les fêtes de la poésie chantée, lorsque les poètes s'appelaient Pindare, Eschyle, Sophocle, et que les vainqueurs des jeux olympiques étaient représentés en marbre ou en bronze par les Scopas ou les Praxitèle. Une chose a suffi aux Gluck et aux Haydn : l'éducation des lois du beau par la Renaissance et le grand siècle classique. Et cela montre encore l'intime connexité des divers genres. Gluck comprenait cela : « La simplicité et la vérité sont les grands principes du beau dans toutes les productions des arts », dit-il dans son Epître dédicatoire d'*Alceste* [1] qui est tout un programme. « Une belle simplicité, » dit-il encore, et il sait qu'on ne la trouve qu'en « évitant de faire parade de difficultés aux dépens de la clarté ».

Il se rattache aussi aux arts plastiques : « J'ai cru que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct la vivacité des couleurs et l'harmonie de la lumière et de l'ombre. » Un musicologue grec, Gaudence, avait parlé déjà de « la couleur des sons » [2].

Quand ces principes, longtemps mûris, en arrivent à une éclosion du génie, le phénomène est admirable et l'effet irrésistible. Ainsi, notre siècle s'est repris d'enthousiasme quand une jeune tragédienne rendit au répertoire classique sa verdeur de passion, et chaque fois qu'on a découvert quelque chef-d'œuvre de l'art antique. Ainsi de même

[1] FÉTIS, *Biographie des musiciens*, art. GLUCK.

[2] Il vivait sous Antonin. Voir GEVAERT, *Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité*.

Digitized by Google

chaque fois qu'un grand exécutant, un orchestre et des chœurs parfaits, une belle voix d'artiste à la diction simple et large, font sortir de la musique classique l'émotion qu'elle comporte, toujours pure, parfois profonde, entraînante, sublime. Alors, l'art antique nous réapparaît dans l'immortalité du beau, et les Muses semblent renouer leur chœur; la Grèce revient à nous, comme Hélène, évoquée par le Faust de Marlowe : « Rends-moi immortel dans un baiser ». L'Orphée de Calzabigi fait place alors au poète hiératique qui descend aux abîmes à la recherche de celle qu'il aime, comme il suivra Jason sur une mer inexplorée, à la conquête de la Toison d'or. Eurydice redevient un de ces types de femmes, déesses, nymphes ou dryades d'abord, simples Grecques ensuite, que l'antiquité aimait à placer au milieu des fleurs et des amours, à pleurer quand la mort les frappait avant l'hymen ou au milieu de ses premiers rêves, et à faire suivre, dans la tombe, des émotions et des triomphes du cœur. Naturellement, un dieu est là, car l'art antique fleurit en plein culte, public et privé, un culte qui devient de plus en plus artiste pour créer à son image une civilisation faite de beauté plastique et d'humanité sereine. Ici, c'est Eros, ou plutôt notre banal Amour. Ce devrait être Hermès (Mercure), « le conducteur d'âmes sous la terre », comme l'appelait déjà un hymne orphique [1]. Ailleurs, ce sera Hercule. Car cette légende n'est pas la seule où l'Amour l'emporte sur la Mort. Avant Eurydice, l'amante, il y a Perséphone, la fille, puis Alceste, l'épouse, en attendant Psyché : l'âme. Orphée, dans le poème des *Argonautes* qu'on signe de son nom depuis des siècles, dit avoir chanté Perséphone, et tout un cycle d'œuvres littéraires et artistiques a perpétué ces légendes, illustré ces héroïnes, depuis les hymnes homériques et orphiques jusqu'à Euripide et Virgile, depuis le Parthénon jusqu'aux terres cuites. Gluck en a mis deux à la scène : *Orphée*, 1762, *Alceste*, 1767. Lully avait mis les quatre [2]. Arrêtons-nous à cette poésie chantée.

[1] *Hymnes orphiques*, édition GESSNER; hym. 56, vers 6.

[2] *Alceste*, 1674; *Pysché*, 1678; *Proserpine*, 1680; *Orphée*, 1680.

Digitized by Google

I. — La Grande Déméter.

En premier lieu, il faut remonter aux hymnes d'Homère. Là, c'est l'amour maternel qui triomphe. Déméter (Cérès) et Perséphone ou Coré (Proserpine), « déesses aux larges flancs », qu'on voyait assises ensemble sur le fronton oriental du Parthénon [1] : « les plus parfaites de toutes les statues du fronton », dit Rayet [2], s'annoncent par une cueillette de fleurs :

Je chante Déméter, vénérable déesse aux beaux cheveux,
Et sa fille au pied léger qu'Hadès (Pluton) enleva
A l'insu de sa mère, assise sur un trône d'or, prodigue de belles moissons.
Perséphone jouait avec les filles de l'Océan aux belles gorges,
Cueillant des fleurs, la rose, le crocus, les belles violettes,
Dans la molle prairie, et l'iris et l'hyacinthe. [d'être créé,
Mais le narcisse, pour prendre au piège la vierge aux doux yeux, venait
Avec la permission de Zeus, favorable au dieu qui tout engouffre;
Il fleurissait merveilleusement, et tous, stupéfaits, le regardaient,
Tous, les dieux immortels, ainsi que les hommes.
De ses racines, cent têtes s'élevaient;
A son brûlant parfum, le ciel, dans les hauteurs,
Et toute la terre souriait, et aussi l'âcre flot des mers.
Elle, l'admirant, avançait à la fois les deux mains
Pour saisir cette belle parure. Mais la terre s'ouvrit
Dans le champ de Nysa, et Hadès en sortit
Sur ses chevaux immortels, nés de Zeus aux cent noms.
Il la saisit, et malgré elle, sur son char en or,
Criante, l'emporta.

(*Hymne orphique* IV, à Déméter, vers 1-20.)

Gracieuse idée, pour attirer une jeune fille, de lui offrir à cueillir une nouvelle fleur!

Ce n'était pas une victime, c'était une épouse que cherchait le dieu de la mort. La mère n'en sait rien. Pendant neuf jours, elle parcourt la terre entière, agitant des torches,

[1] On peut voir le moulage de ce groupe au musée des antiques.

[2] Rayet, *Monuments de l'art antique*. Paris, Quantin, 1883. On y trouve une superbe phototypie de ce groupe, planche 32. — Il y en a une gravure dans Collignon, *Manuel d'archéologie*. Paris, Quantin, p. 159.

Digitized by Google

refusant le nectar, oubliant le bain, absorbée dans sa douleur, voulant sa fille. Enfin, elle interroge le Soleil et apprend le rapt. La reine du printemps, la sœur des roses, transportée loin de la terre, dans les ténèbres! Sa douleur s'en irrite davantage; elle renonce à l'Olympe, rejette ses attributs d'immortelle, ses traits divins, et va se cacher dans Eleusis. « Elle allait, tête baissée, et son peplum bleu flottait jusque sur les tendres pieds de la déesse ». Là, elle cherche l'oubli en élevant le fils du roi dont elle veut faire un dieu. Surprise à donner, de nuit, au jeune Triptolème la trempe du feu, elle reprend son aspect et ses droits de déesse, laissant le roi effrayé chercher à l'apaiser en lui élevant un temple, qui deviendra le célèbre sanctuaire d'Eleusis. De là, Déméter, blonde comme les moissons, va se venger :

Assise loin de tous les dieux habitants du ciel,
Elle reste, maigrissant du désir de revoir sa fille à l'ample ceinture.
Alors tomba sur la terre, sur les animaux vivants
Et sur les hommes, une année terrible et cruelle. Car elle ne répandait plus
Les semences au sol : la déesse au beau diadème les cachait toutes.
Nombre de charrues en vain étaient traînées dans les champs par les bœufs;
Nombre de graines blanches inutilement étaient jetées aux sillons;
Tout périssait, parmi les hommes doués de la parole,
De male faim. Et les dieux mêmes n'avaient plus d'offrandes,
Les habitants de l'Olympe étaient privés de sacrifices. (V. 305-313.)

Zeus-père (le Ciel) s'émeut du péril et envoie vers la Dé-mère (la Terre); mais la grande déesse reste inébranlable : elle ne rentrera à l'Olympe qu'après avoir revu sa fille aux doux yeux. Alors, Zeus députe Hermès vers le ravisseur pour qu'il obtienne, « par de douces paroles », que l'Enfer rende à la Terre la beauté de sa fille. Hadès-roi sourit : « Va, Perséphone, vers ta mère au peplum bleu. Je ne suis pas, entre les dieux, un époux indigne de toi... Quand tu reviendras, tu règneras sur les vivants et les morts. » Et déjà Hermès tient les chevaux prêts :

Il les fouette, et ce n'est pas à contre-cœur qu'ils prennent leur course.
Rapidement, ils font de longs trajets. Ni l'océan,
Ni les eaux des fleuves, ni les vallées herbeuses,
Ni aucun frein ne modère l'élan des divins chevaux;

Digitized by Google

A travers tout, ils fendent l'air profond
Et s'arrêtent où Déméter au beau diadème est assise
Dans son temple parfumé... (V. 380-386.)

La joie du revoir, l'histoire du rapt à se raconter, les caresses sans fin des deux femmes, « qui restent embrassées tout un jour », dit le poète, ne sont même pas troublées par la découverte d'une ruse de l'époux pour s'assurer le retour de Perséphone. Il lui a offert à manger un grain de grenade, qui ressemble assez à la fleur d'oranger ou de myrte, notre symbole de la virginité consentant au mariage. « Puisqu'il en est ainsi, tu passeras, dit la mère, le tiers de l'année sous la terre et les deux autres tiers auprès de moi, et chaque fois que la campagne reprendra les fleurs odorantes du printemps, chaque fois tu sortiras des ténèbres. » Ici se montre plus clairement le mythe naturaliste des saisons, où la fille de la grande nourrice personnifie la fécondité des fleurs et des fruits qui disparaît chaque année, à la grande désolation de la Terre. Dans leur joie, cependant, les deux déesses ont oublié le fléau : le sol stérile, les arbres sans verdure, la prairie sans fleurs, la graine pourrissant aux sillons. Zeus les appelle à l'Olympe, confirme le triomphe de l'amour maternel, et la parure des moissons est rendue aux champs. Alors la déesse institue les mystères d'Eleusis qu'elle confie à des rois amis, et Triptolème va porter aux nations le blé. Sophocle avait fait sur Triptolème un drame qui est perdu.

Dès l'époque de la sculpture archaïque, on voit ce sujet largement esquissé. Un bas-relief, trouvé à Pharsale, représente deux femmes de haute taille, occupées à regarder des fleurs. L'une d'elles élève une fleur en haut, comme pour en glorifier la beauté — c'est une Perséphone, dit Heuzey, — Pourquoi ne serait-ce pas la mère avec la fille célébrant ce que le *Journal des savants* a appelé « l'Exaltation de la fleur » ? [1] C'est elle, sans conteste, dans le bas-relief principal

[1] *Journal des savants*, 1868. Deux articles de Heuzey, p. 380 et 443. — Rayet, *Monuments*, pl. 12 et photographie de A. Giraudon, N. 1028.

Digitized by Google

d'un tombeau trouvé à Xanthos, en Lycie, qu'on appelle le Monument des Harpies et où Coré montre une fleur et un fruit à trois nymphes, personnifiant les trois saisons où elle règne[1].

M. Collignon, dont les deux livres le *Manuel d'archéologie grecque* et la *Mythologie figurée de la Grèce*[2], devraient être dans toutes les mains, a résumé, dans le second, ce que cette légende inspira aux artistes grecs. Ne citons que le groupe perdu de Praxitèle : l'*Enlèvement de Coré*, « un des plus beaux bronzes antiques », au dire de Pline; une peinture sur vase où Perséphone est rappelée au jour; une autre, plus belle, où Déméter donne à Triptolème le blé; un bas-relief archaïque, retrouvé à Eleusis[3], où le don du blé semble faire pendant à l'*Exaltation de la fleur;* les sarcophages de Rome et de Florence où se suit toute l'histoire depuis la cueillette des fleurs, etc.[4] Mettons à une place d'honneur la statue assise du musée britannique, découverte à Cnide en 1875, et dont la vue fit s'écrier au savant professeur Brunn qu'il trouvait enfin « la conception purement grecque de la déesse ». On peut en voir une belle reproduction dans les *Monuments*, de Rayet, ce chef-d'œuvre d'archéologie[5]. Il en est une autre, debout, fière, sombre; c'est la déesse déguisée en matrone, « inaccessible au sourire », comme dit Homère. Le conservateur du musée britannique l'a publiée comme l'autre dans l'ouvrage qu'il a consacré à ses découvertes à Cnide[6]. — La liste de ces œuvres serait longue. Ajoutons-y, car ce mythe va de l'archaïsme à la coroplastie, une modeste figurine de Tanagra, reproduite dans un récent catalogue illustré de M. Hoffmann, « la première terre cuite rencontrée sur ce sujet », dit cet homme de goût. C'est une jeune fille

[1] RAYET, *Monuments*, pl. 13.

[2] *Bibliothèque de l'enseignement secondaire*, illustrée, édition Quantin.

[3] Musée d'Athènes. COLLIGNON en donne la gravure : *Manuel*, p. 147.

[4] V. un vase de Naples : le retour de Perséphone, bas-relief. GIRAUDON, 5212.

[5] *Monuments* de RAYET, pl. 49; et aussi une gravure sur bois dans COLLIGNON, *Mythologie*, p. 239.

[6] NEWTON, *History of discoveries at Halicarnassus, Cnidus and Branchidæ*, 2 vol. avec atlas, pl. LV et LVI.

Digitized by Google

diadémée, accroupie auprès d'un panier plein de fleurs : « peut-être Proserpine », dit-il. Elle lève haut le bras, comme pour joncher des fleurs, ou plutôt pour appeler ses compagnes et leur montrer une trouvaille : le narcisse peut-être [1]. Ici, la majesté de la déesse a fait place aux grâces familières de la femme et, des grossières idoles aux délicates figurines, le cycle artistique est parcouru tout entier.

II. — Orphée.

Pour aller, par la poésie, de Perséphone à Eurydice, il faut passer d'Homère à Virgile. Mais on a d'abord les hymnes orphiques, qui sont à Orphée dans le sens que les hymnes homériques sont à Homère.

Ces deux cycles suivent les mêmes phases dans l'époque anté-historique : l'un naturaliste et hiératique, l'autre épique et guerrier. Avant les poètes de la guerre de Troie et des aventures du retour, Orphée symbolise le cycle des cosmogonies, des anciens mystères et des lois primitives : « Interprète des dieux », l'appelle Horace. On le fait naître d'un roi de Thrace, ce pays sacré des anciens temps de la Grèce, par où les mythes de l'Asie et les terreurs du Nord venaient à elle. On dit qu'il alla en Égypte et en rapporta des oracles et des hymnes liturgiques, dont on publie encore sous son nom un recueil qui ne peut être de lui et qu'on croit d'Onomacrite, contemporain de Pisistrate. Dans un poème qui porte aussi son nom, où on l'a fait parler à la première personne, il commence par énumérer tout ce qu'il a chanté avant de suivre Jason à la conquête de la Toison d'or qu'il va raconter :

D'abord, je chantai l'antique chaos et son inenviable fatalité,
Et Kronos (le Temps), qui, après des tiraillements infinis, enfanta
L'Éther, et le dieu des deux sexes, existant partout, le fier Eros,
Glorieux compagnon de la nuit, qu'on nomme Phané (resplendissant)
Dans le langage des hommes, car il resplendit partout.

[1] *Terres cuites de Tanagra*, etc. *Exposition du 20 mars 1890*, par M. Hoffmann, expert. Petit in-12. Paris, 1890, n° 66, planche II. — Le premier catalogue illustré publié par M. Hoffmann : *Catalogue Hoffmann*, in-4°, sur vélin avec vingt phototypies, est par le choix des figurines et les révélations de cet art charmant un vrai chef-d'œuvre. Il est épuisé.

Digitized by Google

Puis, les parents du puissant Bronion, et les œuvres inattendues
Des fils de la Terre, quand, d'une blessure, ils laissèrent, du ciel, couler
Les premiers semences des êtres, d'où sont issues les races
Des hommes qui sur la vaste terre vont errant sans cesse.
Puis, la mise aux fers de Zeus-père [1], et le culte de la montivague
Déméter, qui sur les monts de Cybèle rêvait à sa fille...
. . . . . .
Et les mystères des Idéens, et la grande force des Corybantes,
Et les courses folles de Déméter et son grand deuil pour Perséphone...
. . . . . .
Et les mystères de nuit de Bacchus-roi,
Et la sainte Lemnos, et l'amie d'Adonis, Aphrodite...
Et les fêtes funéraires des Égyptiens, et les mystères d'Osiris.
J'enseignai les nombreux moyens de chercher le sort
Sur les fauves, sur les oiseaux et sur ce qu'on voit dans les entrailles;
Et tout ce que rendent d'oracles les interprètes des songes,
Quand l'esprit de l'homme est agité dans le sommeil.
Et aussi le sens des signes prophétiques, et la route des astres,
Et les expiations qui purifient, grande utilité pour les vivants,
Et les moyens d'apaiser les dieux, dernière ressource des mourants...
(*Les Argonautes*, édition GESSNER. Vers 12-38.)

Plus loin, il dira qu'il a visité l'Égypte et Memphis et « les villes saintes du dieu Apis qui ceignent le Nil ». Et nous voilà loin d'Homère : « Muse, chante la colère d'Achille. — Muse, dis cet homme habile qui erra longtemps après la prise de Troie. » Quand Orphée, dans le même poème, rivalise de chant avec Chiron, celui-ci célèbre la lutte des Centaures et des Lapithes, et la nuance s'accentue, car Orphée chante encore le Chaos et la séparation des éléments : « Comment le Ciel s'en alla à l'extrémité... Et comment naquit la Terre aux larges mamelles. » L'effet produit sur la nature apparaît aussitôt : « Et les hautes cimes l'écoutaient ainsi que les vallées boisées; et sa voix pénétrait les grands chênes ébranlés jusqu'aux racines et se penchant vers la grotte; et les pierres résonnaient, les fauves accouraient l'entendre, les oiseaux entouraient l'antre de Chiron, les ailes ouvertes, oubliant le nid. » [2] On ne peut mieux marquer une phase différente de la poésie primitive.

[1] Sans doute la légende de Briarée, *Iliade*. Ch. I, v. 396-406.
[2] Une fresque de Pompéi le représente ainsi.

Digitized by Google

Homère raconte aussi des voyages sur mer, le retour des vainqueurs, les dangers et les sortilèges, et il mène Ulysse au séjour de la mort : il se souvient des vieilles légendes. Mais, sauf quelques détails religieux, bien rajeunis d'ailleurs, l'héroïsme des hommes est son sujet et l'amour est pour lui une passion humaine. Orphée est plus près de la nature quand il raconte le voyage des Argonautes à la recherche de la Toison, sans doute une idole célèbre à conquérir pour le culte. Ces premières navigations méditerranéennes, espèces de tours du monde ancien, sont des exploits aussi mystiques que guerriers ; le sortilège y préside de préférence aux batailles et l'amour même y est encore de la magie. Argos taille un dieu dans un cep de vigne, Orphée prépare les sacrifices, égorge les taureaux, dicte la formule sacrée du serment, fait avec Médée, éprise de Jason, les mixtures magiques pour conjurer le monstre gardien de l'objet divin, immole trois petits chiens noirs, mêle à leurs entrailles des plantes étranges et des aromates vénéneux, puis, couvert d'un peplum noir, récite les paroles de l'incantation. Quand il se trouve en face du dragon hurlant et que la peur les saisit tous, excepté Médée qui aime, il ne tire pas le glaive, il prend sa lyre, il ne combat pas, il chante, et les effets de son génie sont encore le sujet de la poésie :

J'invoquai le dieu Sommeil, roi de tous, hommes et dieux,
Afin qu'il vainquît par sa puissance la fureur du dragon ;
Aussitôt, il m'exauce et descend sur la terre des Cytaïdes.
Alors, comme après la longue fatigue du jour, tous les peuples d'hommes,
Et les violents souffles du vent, et les flots de la mer,
Et les sources d'eau perpétuelles, et le courant des fleuves,
Et les fauves, et les oiseaux, et tout ce qui marche, et tout ce qui rampe,
Il assoupit tout, sur son passage, sous le vol de ses ailes d'or.
Quand il arriva au pays florissant des nombreux Colchides,
Soudain, sur l'horrible dragon s'appesantit un lourd sommeil
Semblable à la mort. Et le monstre, autour de son cou,
Repliait, sous ses écailles, son énorme tête alourdie.

Le retour des Argonautes n'est pas exempt de dangers. Les Sirènes, dont la puissance est aussi dans la voix, menacent de les égarer sur des écueils qu'elles personnifient.

Digitized by Google

Orphée prend encore sa lyre; il chante la nature : Comment naquirent les îles de l'océan, l'Eubée, la Chypre, etc. Et les Sirènes se taisent, jettent leur flûte, brisent leur cithare et meurent, changées en rochers qu'évite le pilote. — Médée est poursuivie par son père. L'épouse d'Alcinoos, chez qui les ravisseurs de la relique du dieu et de la fille du roi ont relâché, ne la livrera pas si elle est épousée : « Il n'est pas sage de troubler le lit conjugal et d'étouffer les flambeaux de l'amour ». C'est encore Orphée qui préside à l'union improvisée. Cette fois, c'est l'hymen qu'il chante. Dans le poème de l'école d'Alexandrie où Apollonius a repris ce sujet, on voit les navigateurs entourer la grotte où ils ont dressé le lit nuptial, couvert de la Toison, et célébrer l'hymen « aux sons de la lyre d'Orphée ».

Un autre fait social qui, non plus que le culte, le mariage et la navigation, ne put s'enlever d'un seul effort régulier, ni par une génération unique, la suppression de l'anthropophagie est attribuée à cette lyre qui endormait les monstres. Aristophane le fait dire, dans ses *Grenouilles*, à Eschyle et prépare ainsi de beaux vers d'Horace marquant la mission du poète qui fait de son art œuvre de dieu.

Prêtre, poète, musicien, cet homme aima. Son amour ne pouvait être que grand et civilisateur, interprète des dieux, vainqueur de monstres. « Je t'ai raconté, dit-il à son fils, dans les *Argonautes*, d'autres choses que j'ai vues et gardées dans l'esprit, lorsque, par les routes ténébreuses du Ténare, j'entrai chez Hadès, confiant en ma lyre et par amour pour mon épouse. » Il y avait donc un poème orphique sur ses amours. Cela fait supposer aussi qu'il aura survécu assez longtemps pour chanter toutes ces choses et mener à fin l'œuvre de Jason. Son amour l'aurait donc fait grand, et la poésie se donne ici une belle et libre carrière, au service d'une autre cause sainte. Apprivoiser la brute qui s'embusque dans l'amour, réprimer le rapt des femmes, donner à la vierge les droits de la pudeur et la liberté de son choix, assurer le respect du lien conjugal; — la forme de tout pro-

Digitized by Google

grès étant cultuelle aux premiers temps, les inspirés du ciel pouvaient seuls essayer celui-là par des prédications poétiques, et il dut être affecté aux prémisses du mariage des mystères, à l'hymen des rites, dont quelques souvenirs nous restent. La légende de Perséphone nous en transmet un sans doute dans le symbole de la grenade, « ce fruit des noces divines », dit Heuzey. Défendre une femme aimée de l'enfer des amours sauvages et l'amener, par des cérémonies religieuses et des hymnes chantées, au sacrifice légitime de la pudeur et à la consécration de l'amour, cette mission entrait bien aussi dans le type du poète divin qui subjuguait les lions et les tigres.

Enfin, une loi de la philosophie de l'histoire, conforme à la violence des temps barbares, veut que le réformateur paye ses réformes de sa vie, scelle son œuvre de son sang. On dit donc qu'Orphée, pour avoir donné l'exemple de la fidélité conjugale et combattu la licence des mœurs : « préféré le culte d'Apollon à celui de Bacchus », dit Eschyle [1] en style mythologique, fut mis en pièces par les Bacchantes. D'autres prétendent qu'il fut frappé de la foudre, — assassiné sans doute — pour avoir révélé des mystères aux profanes : en d'autres termes, appelé une classe nouvelle à la science de la nature et peut-être aux droits du mariage. Quoi qu'il en soit, les miracles des dieux et la gloire des hommes consacrent encore son œuvre dans la mort, car sa tête coupée rendait des oracles, disent les poètes; Eschyle rapporte que les Muses elles-mêmes recueillirent ses membres dispersés et lui donnèrent la sépulture [2], et Pausanias ajoute que les rossignols qui chantent près de sa tombe ont une voix plus douce.

Ainsi le mythe se complète pour embrasser tout un ordre de faits dont la poésie se fait l'organe, personnifiant dans la lyre l'œuvre de la persuasion, plus puissante que la force, par les révélations du génie et les nobles excitations de la justice.

Et, comme le cycle épique prit le nom d'Homère, celui-ci

[1] Dans une tragédie perdue : *Les Bassarides*, comme le rapporte Ératosthènes, *Fragments d'Eschyle*, n° 16, édition Didot.

[2] *Ibid.*

Digitized by Google

fut réputé tout entier l'œuvre de ce poète, dont le nom *Arif* signifie, dit-on, le savant. Un écrivain moderne s'émerveille « du nombre étonnant d'*écrits* de ce beau génie » et on en donne les titres : Théogonie : un dieu par jour — Cosmogonie — Guerre des Titans — l'Ame du monde — l'Art de prédire — des Traités d'astronomie et de physique — d'autres sur les plantes, sur les pierres (ce dernier existe, mais personne ne peut le croire d'Orphée.) Un père de l'église a été jusqu'à reproduire des vers où ce chantre de tous les dieux proclame un monothéisme primitif.

Homère ne paraît pas dans son œuvre, c'est le poète qui raconte. Orphée, au contraire, emplit toute la sienne; c'est l'apôtre qui civilise. Ce qui lui manque, c'est qu'il nous soit resté sous son nom une *Iliade* ou une *Odyssée*. Il se survit autrement, par la poésie de ses amours.

III. — Orphée et Eurydice.

Le poème antique ne nous en est point parvenu. Il faut le chercher dans les échos affaiblis de Rome. Virgile et Ovide ont dû connaître un modèle commun; mais l'un et l'autre ne traitent ce sujet qu'épisodiquement et comme au passage. Virgile y arrive incidemment dans le dernier chant de ses *Géorgiques*, consacré aux « divins présents du miel ». Aristée, dont Apollonius dit qu'il fit, le premier, connaître aux hommes le suc des abeilles, a vu ses ruches se dépeupler; Protée lui apprend pourquoi : c'est en punition de la mort d'Eurydice, qu'il a effrayée, et le poème des champs se termine par une histoire d'amour. A défaut de l'art grec, écoutons le plus harmonieux des poètes latins :

Elle qui, devant toi, s'enfuyait à grands pas
Sur la berge du fleuve, à ses pieds ne vit pas,
Jeune fille qu'attend la mort, que sur la côte
Un serpent se cachait, terrible, en l'herbe haute.
Les nymphes aussitôt, de leurs cris de regrets,
Font retentir les monts. Tout gémit, les sommets
Du haut Rhodope et du Tangée, et la prairie
De Rhésus, chère à Mars, et la reine Orythie,

Digitized by Google

Et les Gètes nombreux et l'Hèbre aux larges flots.
Lui, sur sa flûte creuse épanchant ses sanglots,
Douce épouse, c'est toi, toi que, seul sur la rive,
Toi qu'il chante au matin, toi quand le soir arrive.
Au Ténare, antre étroit qui chez Pluton conduit,
Au bois sacré couvert des horreurs de la nuit,
Même entré chez les morts et leur roi redoutable
Où nul cœur ne se sent pour l'homme secourable,
Il chante. Alors, du fond du noir Érèbe, accourt
L'essaim des spectres vains à qui manque le jour,
Comme un millier d'oiseaux sous les feuilles s'entasse
Quand la pluie hivernale ou quand la nuit les chasse,
Mères, époux, héros dont le corps a péri,
Enfants, vierges à qui l'hymen n'a pas souri,
Fils portés au bûcher sous les yeux de leurs pères,
Que tous, de son limon, aux plantes funéraires,
L'eau lente du Cocyte, en ses tristes marais,
Des neuf contours du Styx enserre pour jamais ;
Il n'est pas jusqu'au gouffre où le Trépas préside
Qui n'en soit ébranlé, ni jusqu'à l'Euménide
Aux cheveux d'un noir bleu qu'enlacent des serpents ;
Les gueules de Cerbère en restent en suspens,
Sous Ixion la roue arrête sa torture.
Et lui s'en retournait déjà, sauf d'aventure ;
Eurydice, rendue et remontant au jour,
Marchait derrière lui ; c'était à leur amour
La loi que Proserpine avait voulu prescrire.
Soudain, l'amant est pris d'un imprudent délire,
Pardonnable pourtant, si l'enfer pardonnait :
Il s'arrête, Eurydice à l'air pur parvenait,
Il oublie, au désir de son cœur il succombe ;
Hélas ! il la regarde, et, sur le champ, tout tombe :
Ses efforts, le traité rompu par le tyran ;
Et l'Averne, trois fois, jette un cri déchirant.
— « Qui me perd, malheureuse, et qui te perd, Orphée?
Dit-elle. De nouveau, par la Mort appelée,
Je sens déjà mes yeux au sommeil se noyer.
Adieu. L'immense nuit qui vient m'environner
M'emporte, et cette main que le froid décolore,
Hélas ! n'est plus à toi, vers toi se tend encore. »
Elle dit, et soudain disparaît à ses yeux
Comme un peu de fumée évaporée aux cieux.
Il veut saisir son ombre et dire quelque chose,
Elle ne le voit plus, et le nocher s'oppose

Digitized by Google

A ce qu'il passe encor les marais de l'Orcus.
Que faire? Où fuir? Deux fois, son épouse n'est plus!
Quels chants pourraient fléchir les dieux, quels pleurs les ombres,
Quand la barque du Styx l'entraîne aux voûtes sombres?
Jusqu'à sept fois, le mois reprit son cours, dit-on,
Pendant qu'aux rocs déserts, sur les bords du Strymon,
Il pleura, redisant aux antres froids sa peine,
Attendrissant le tigre et remuant le chêne.
Dans le feuillage ainsi Philomèle gémit,
Pleurant ses nourrissons perdus que, dans le nid,
Un cruel laboureur, les guettant avant l'aile,
Et sans plumes encor, lui déroba; mais elle,
Sur la branche, la nuit, pleure, et reprend toujours
Sa plainte, et d'un chant triste emplit les alentours.
Vénus, Hymen, rien ne fléchit son cœur fidèle;
Seul, aux glaces du Nord, sur la neige éternelle
Du Tanaïs, au pied du Rhodope où jamais
Aux frimas désolants n'échappent les guérets,
Il errait, regrettant Eurydice expirée
Et la grâce d'Hadès durement retirée.
Mais les femmes de Thrace, y voyant du mépris,
Dans leur fureur bachique, un jour, l'ayant surpris,
Coupèrent en tronçons le corps du jeune Orphée.
Alors encor, du cou de marbre détachée,
Quand sa tête, au milieu du fleuve Hèbre, roulait,
Eurydice! disait sa gorge qui râlait,
Eurydice! appelait son âme fugitive,
Et l'écho répétait : Eurydice! à la rive.

(*Géorgiques*, v. 457-527.)

Ce n'était sans doute pas la première fois qu'on faisait redire aux échos de la poésie le nom d'Eurydice. Ovide varie en ajoutant une de ses gentillesses de style. Quand l'Hèbre emportait les restes du poète :

....Je ne sais quoi sa lyre
Doucement gémissait, sa langue murmurait
Doucement, et le bord doucement répondait.

L'épisode de Virgile amène la résurrection des abeilles. Aristée immole des taureaux, sacrifie à Orphée, apaise les mânes d'Eurydice, et, des entrailles des victimes exposées au soleil, l'essaim renaît, perce ses larves, bourdonne, se

Digitized by Google

répand en nuage ; le poème finit par un vers qui fait s'abattre les jeunes abeilles sur un arbre :

Et suspendre leur grappe aux flexibles rameaux.

Ovide, plus libre dans son plan, suit Orphée après sa mort. Virgile avait dit : « Si l'enfer pardonnait. » Le poète des *Métamorphoses* ouvre la voie à l'apaisement, avec les mêmes petits traits :

Il descend sous la terre : il vit déjà ces lieux,
Tous il les reconnaît. Aux champs de la sagesse,
Il retrouve Eurydice et dans ses bras la presse.
Tantôt, d'un pas, ils vont ensemble cheminant,
Tantôt il la précède ou la suit : Maintenant
Orphée en sûreté peut voir son Eurydice.

IV. — Hermès conducteur d'ames.

Le messager des dieux prendra toutes les grâces pour être l'interprète de ces sentiments. On croit qu'Hermès fut d'abord la borne des champs ; puis, le dieu qui y veillait. Peu à peu, l'enfant qui dérobait les bœufs d'Apollon, le dieu dont la qualité dominante était la rondeur solide des formes et la grande fonction de présider aux jeux gymnastiques[1] en arrive à une grande beauté et à un rôle délicat. Homère lui donnait la baguette d'or, des ailes, et des sandales d'or parfumées d'ambroisie [2]. Puis, le frère d'Apollon invente une lyre nouvelle, et le voilà un des maîtres légendaires de la musique. Un bas-relief d'autel archaïque [3] le représente portant un agneau sur les épaules, et on l'appelle le *Criophore*, nous dirions le Bon pasteur. Dans un hymne homérique [4], il admire une nymphe jouant, l'hymen s'accomplit, Pan vient au monde, « avec des sabots de chèvre, de

[1] Hermès Enagogios. « Le dispensateur de la force et de l'adresse, en même temps que de la beauté du corps », dit E. Guillaume. (Rayet, n° 29.)

[2] *Iliade*, v. XXIV, v. 339 et suiv.

[3] Bas-relief du Louvre, gravé dans Collignon, *Mythologie figurée*, p. 120.

[4] *Hymne à Pan*, n° 18, édit. Didot.

Digitized by Google

petites cornes au front, une ardeur bruyante et un joli sourire ». La nourrice s'effraye et fuit. Lui, prend l'enfant dans ses bras et « son cœur se réjouit » : un nouvel être divin est né. Il le porte à l'Olympe et les dieux le choient, Bacchus surtout ; car c'est un genre aimable qui vient de naître, s'ajoutant aux joies de la nature, et il se souvient qu'Hermès l'a porté de même, dans ses bras, tout petit. Ce sentiment de mâle douceur et d'intérêt paternel anime un chef-d'œuvre de Praxitèle[1]. Dans l'*Odyssée*, Zeus l'envoie ordonner à Calypso de rendre Ulysse à sa patrie ; un chef-d'œuvre de terre cuite le représente nu, des ailes au pied et au front qui viennent de servir, arrêté à compatir aux plaintes de l'amante. D'une main, derrière le dos, il relève encore sa chlamyde ; l'autre s'appuie, le bras allongé, le long du rocher de la grotte comme lorsqu'on prête attention. Il écoute complaisamment, paraissant la comprendre, mais avec une fierté juvénile dans son sourire et l'aplomb aimable d'un homme sûr d'être exaucé [2].

C'est lui que, dans l'hymne homérique, Zeus a chargé de redemander à Hadès Perséphone « au grand esprit », et la fille de Déméter sauvée lui a confié, dit l'hymne orphique, le soin d'accompagner les âmes vers elle ; le voilà conducteur d'âmes; on dit *Psychopompe* [3]. Une autre fois il guide les Grâces [4], ou conduit les nymphes à Vénus [5]. Un poète grec fait dire à une femme dans une épitaphe :

Maintenant je me mêle aux nymphes, près d'Hermès [6].

Sa beauté en vint à personnifier la forme masculine à l'égal

[1] On peut en voir une reproduction en plâtre au musée des moulages. Curtius, dans sa publication sur Olympie, en a donné des reproductions sous plusieurs faces. — J'en ai publié une photographie dans *Un peu de poésie homérique*. Voir aussi Collignon, *Mythol.*, p. 123.

[2] *Collection Lecuyer*, 2 vol. in-folio. Planche L[4].

[3] ψυχαις πομπος, dit l'hymne déjà cité.

[4] Bas-relief de Thasos, au Louvre. Rayet, pl. 21. Collignon, *Myth.* p. 121.

[5] Furwaengel, *Collection Soubaroff*, bas-relief votif, pl. 27 et 28. L'auteur cite à ce propos l'hymne d'Homère à Vénus.

[6] *Anthologie palatine*, édit. Didot, t. III, chap. II, épigr. 123.

Digitized by Google

de Vénus Aphrodite, la beauté féminine, si bien que lorsqu'on associera le double idéal dans un être mixte qui rappelle l'androgynie biblique et que consacre aussi la religion grecque, c'est son nom qui sera uni à celui de la plus belle des déesses pour former Hermaphrodite.

C'est évidemment à lui qu'il appartenait de conduire Eurydice à Orphée. C'est lui qui, dans un beau bas-relief de Naples [1] et du Louvre [2], l'amène par la main à son époux. Une sorte d'atmosphère religieuse de douleur calmée règne sur le groupe, qui sans doute ne craint plus aucune condition à son retour sur la terre. C'est encore lui qui est auprès d'Alceste rendue à son époux dans plusieurs œuvres d'art antique. Et lorsque :

Psyché, par ses appas, obtint même faveur [3],

c'est lui qui, dans le *Metamorphoséion* d'Apulée, est envoyé vers elle par Jupiter. Raphaël n'a pas négligé ce trait dans ses fresques de la Farnésine; trois fois, il peint Psyché conduite à l'Olympe par le beau messager des dieux [4].

Ce sujet glorifié par Virgile devait servir au premier essai de théâtre classique en Italie. Une tragédie lyrique d'*Orphée*, en vers, fut représentée à Mantoue en 1472. « Ce fut pour l'Italie le signal de la Renaissance dans l'art dramatique », dit son traducteur moderne [5]. Elle est du jeune Politien. Virgile n'avait mis en cause ni Mercure ni l'Amour; le poète précoce ne mit ni l'un ni l'autre en scène. Son explication de l'oubli d'Orphée me paraît préférable à l'idée du librettiste de Gluck. Au lieu de la scène de coquetterie et de reproche, Eurydice suit, muette, obéissante. Lui, il célèbre

[1] Collignon, *Myth.*, p. 129. — Collection Giraudon, n° 5024.

[2] Collection Giraudon, n° 1020.

[3] La Fontaine, *Psyché.*

[4] Stéphani énumère 95 œuvres d'art antique sur Psyché. Commission arch. de Pétersbourg, 1877, p. 160 et s.

[5] Ant. De Latour.

Digitized by Google

son succès : « Enlacez mon front, lauriers de la victoire! Eurydice m'est rendue. » Son bonheur l'exalte, l'enthousiasme le transporte; il ne pense qu'à elle, il la chante, il veut la voir : « Viens, ô conquête de ma lyre! » C'est un élan de poésie et d'amour qui perd l'amant et le poète. Quel hymne de triomphe lui eût fait chanter Gluck si l'idée de Politien avait été développée dans son livret!

Le dénouement heureux de Gluck n'est pas aussi risqué qu'on le croirait bien. Il se retrouve dans Alceste, qui meurt à la place du roi son époux. « Que ne puis-je imiter Orphée! », s'écrie Admète dans la tragédie d'Euripide que Racine avait commencé à adapter au théâtre français. Mais Admète n'était ni jeune ni poète : Euripide fait vaincre la Mort par Hercule dans un combat. D'après Platon, c'est l'admiration des dieux qui fléchit Hadès et rend Alceste à sa famille.

Devant ce souvenir, je revoyais par la pensée un autre bas-relief antique, d'une forme rare. Lorsqu'en 1863, les Chambres anglaises votèrent les fonds pour le déblaiement du temple de Diane à Ephèse, brûlé par Erostrate, l'an 356 avant notre ère, rétabli, plus beau, après trente-trois ans de travail, détruit six cents ans plus tard par les Goths, remplacé bientôt par une basilique chrétienne, puis par une mosquée, sous les ruines de laquelle on le recherchait, on trouva, parmi de précieux vestiges, l'emplacement de 32 des 36 colonnes « ciselées » qu'y avait signalées Pline, et, dans le nombre, un beau bloc de marbre d'une de ces colonnes, entourée au pied d'un bas-relief. Ce tambour sculpté, qui expliquait ce qu'entendait Pline par le mot de colonne ciselée, est le plus beau de ceux qui restent; il représente Hermès, avec Alceste et le génie de la Mort, devant le tribunal d'Hadès et de Perséphone. Le conducteur d'âmes y est nu, sans ailes; il s'avance lentement auprès d'Alceste, regardant en haut comme dans une tranquille fierté devant la victoire, espérée ou obtenue. Cette statue, la seule du bas-relief qui soit entièrement conservée, est d'un beau style. On croit qu'elle rappelle une statue de Polyclète. On peut lire l'histoire de ces recherches et voir une phototypie de ce bas-relief dans

Digitized by Google

Rayet. Cette belle œuvre nous transporte encore aux lieux où l'amour triomphe de la mort [1].

Aussitôt, plus heureuse que la tragédie de Racine détruite par lui-même, une terre cuite sort d'une tombe pour nous montrer cette scène dans la vie intime. A quoi bon Perséphone, Eurydice, Alceste? Une jeune fille nous intéresse autant que toutes les fictions des poètes. C'est une Grecque qu'Hermès conduit ici à l'inévitable port; Charon est là dans sa barque où il l'invite à entrer, d'un geste bonhomme et d'un sourire quelque peu narquois. Elle, ce n'est pas une âme, ni une mourante, c'est une femme; elle vit, elle est jolie, elle est aimable; un peu de laisser-aller sur sa route a mis en vue un « sein printanier »[2]; en présence de cet inconnu qui la surprend avant l'heure des expériences de la vie, elle s'arrête, tenant encore d'une main sa tunique relevée pour la marche; l'autre se porte au menton, vers l'oreille, la tête un peu penchée, comme lorsque, devant l'imprévu, on hésite, on se consulte, se demandant ce qui nous attend, ce qu'on peut faire, ou dire, ou espérer, on ne sait. Lui, le dieu, ne la presse point. Il l'encourage. Il n'a pas la juvénile assurance du messager de Zeus devant Calypso, il a l'expression calme d'une chose simple à faire avec douceur d'âme. Nous y voilà, semble-t-il dire avec de ces bonnes paroles dont parle Homère et qui lui firent donner aussi le nom de l'antique *logos*, le Verbe [3]. La phototypie de ce petit groupe a été publiée deux fois et les deux éditeurs admirent. Cartault vante « la grâce spirituelle avec laquelle l'artiste a transformé une scène poignante de deuil en un petit tableau de mœurs ». [4] — « Merveilleux groupe, un des chefs-d'œuvre de la plastique »,

[1] RAYET, pl. 50. Voir aussi *Archæolog. Zeitung*, un article de PETERSEN sur le même sujet traité par l'art antique et où Hermès prend aussi place, même près d'Hercule. Nov. et déc. 1863, p. 106, avec gravures.

[2] RUFINUS, *Anthol. palat.*, t. I, chap. V, épigr. 76.

[3] *Hermès logios*, statue en marbre de Cléomènes, à Rome. RAYET, notice 69, p. 5, gravure.

[4] *Collection Lecuyer*, 2 vol. in-folio. 1883, t. I, pl. T².

Digitized by Google

dit Froehner [1]. On est tenté de dire au dieu, avec un poète grec :

O messager de Perséphone,
Hermès, au noir séjour d'Hadès qui conduis-tu?

Et un autre poète nous répondrait :

Cette vierge charmante,
Les Naiades l'auront pour sœur, et non la Mort [2].

C'est le même sujet et il reste dans le culte, car la plupart des terres cuites étaient destinées aux sanctuaires privés et aux tombeaux ; mais le culte aussi bien que l'art y est pénétré des grâces individuelles. Après cela il n'y aurait que Psyché, si ce n'était sortir déjà de l'art grec et surtout de son charme intime où il est si doux de s'arrêter.

Ce dieu qui conduit les âmes à la tombe, et parfois les en ramène, symbolise une autre phase des révolutions du vieux temps où la mort, terrifiant les esprits, avait donné lieu à des pratiques religieuses barbares. De même que pour apaiser les éléments, devenus des idoles, conjurer un monstre, venger un ami, obtenir un vent propice, on immolait des victimes humaines : des vierges en tribut au Minotaure, douze prisonniers troyens sur la tombe de Patrocle, Iphigénie sur l'autel d'Artémis — comme Isaac sur le bûcher de Jahvé, — ainsi, pour continuer à servir les morts dans leur dernière route et leur éternel séjour, on les faisait accompagner par leurs meilleurs serviteurs, armes, chevaux, chiens, hommes; par leur concubine la plus aimée, — Polyxène sur la tombe d'Achille — et quelque fois par leur épouse. D'abord, les jeunes dieux, comme les appelle Eschyle, réagissent : ils représentent l'ardeur du progrès, cette éternelle jeunesse de l'esprit. Artémis remplace Iphigénie par une biche — comme Elohim Isaac par un bélier. Quand un dieu se chargea de conduire les âmes et une déesse de les gouverner, les

[1] *Collection Lecuyer*, Catalogue de vente, 1883, 1 vol. in-4°. N° 119, p. 120 et pl. X.

[2] *Anthol. palat.*, t. III, chap. II, n°s 277 et 268.

Digitized by Google

antiques sacrifices devinrent inutiles; le frère d'Apollon et la fille de Déméter y suffisaient. De nouveaux cultes funèbres remplacèrent les sanglantes funérailles par des banquets de mort, des offrandes à Coré, des ornements de tombes, et la poésie qui purifie tout ce qu'elle touche fit oublier ce que ces luttes avaient eu de terrible. L'art y concourut, à son tour, par le beau cycle des stèles, si mélancolique, si grave, si humain, où le chien reste près de son maître, où le cheval accompagne la veuve sur la tombe du héros mort, où la jeune fille retrouve ses fleurs, ses jeux, sa mère; la femme ses bijoux, ses sœurs, son mari; où l'on se donne la main dans une harmonieuse quiétude, où l'on marche en procession dans une paix profonde. Puis, on déposa dans les caveaux mortuaires, avec des couronnes, des armes et des vivres, les figurines préférées du défunt, représentant une légende consolatrice ou rappelant un jour de triomphe, une saison de bonheur, dont il voulait garder la mémoire éternelle[1]; enfin le mort fut censé transformé en dieu, les femmes en Diane ou Vénus, les adolescents en Adonis ou Ganimède, les enfants en amours — on est tenté de dire : anges. On les représentait avec les attributs de la divinité protectrice, on les qualifiait de *divin*, de *saint*, de *bienheureux*[2], de sorte que les inscriptions pourraient bien donner raison à Ménage lorsqu'il supposait que de là vient l'étymologie de notre mot *feu* dans le sens de décédé, qui, selon lui, ne remonte ni à *functus*, défunt, ni à *fuit*, il fut, mais à *felix* [3]. Le mot est latin, mais l'idée est grecque : « Les morts sont considérés comme heureux », dit Aristote. La partie funéraire de l'*Anthologie* varie ces expressions : *saint*, *divin*, *heureux*,

[1] On trouvera une idée des stèles, sans sortir des ouvrages déjà cités : RAYET, COLLIGNON, LECUYER, FROEHNER, FURWAENGEL, etc.

[2] *Dea sancta — Dea domina — Felix Gabina*, etc. V. FROEHNER, *Terres cuites d'Asie Mineure*, p. 41 et HEUZEY, Monuments grecs publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques, 1873-79, III, p. 3.

[3] Le catholicisme emploie encore le mot de *bienheureux* pour le premier degré de canonisation, dont le second est *saint*.

Digitized by Google

bienheureux, bon génie [1], qui font planer sur les tombes « la paix de l'âme ».

Aux hommes il plaisait, aux muses davantage ;
Crantor eut de longs jours sans trop dépasser l'âge ;
Toi, Terre, accueille-le comme un homme sacré,
Car certes, dans la paix de l'âme il est entré.
(T. III, ch. VIII, ép. 28.)

Épitaphe d'un poète : Crantor, par un poète : Théétès.

Uliadès, ici dans la tombe enfermé,
De sa gloire, passant, laissa partout des traces ;
Il fut grand dans les arts, il fut de tous aimé,
Il porte chez Hadès aussi les mêmes grâces. (*Ibid.*, ép. 367.)

Hommage d'un poète anonyme à un artiste.
Et le simple honnête homme n'est pas oublié :

Toi qui vécus en juste, heureux Artémidore,
De ta vertu, parmi les morts, jouis encore. (*Ibid.*, ép. 257.)

Moyens charmants, touchants ou sublimes de remplacer d'odieuses mœurs par les poésies de la vie et les charmes de l'art.

Les poètes — on vient de le voir — sont toujours au poste, depuis les hymnes d'Homère ou d'Orphée jusqu'à ces collections d'Anthologies qui ressemblent assez à des musées de terres cuites. Pindare célèbre les joies de l'outre-tombe : les douceurs de la brise de mer, l'éclat des fleurs d'or, nourries dans les sources ou tombant des arbres, que la main tresse et dont se couronne le front; les jours égaux, la vie sans larmes; — l'astre souterrain, les roses de l'Elysion, les jeux de balle ou de dés [2]. Le mythe de Perséphone devait se transformer à son tour ; ce n'est plus le mystérieux pépin qui la fait rentrer chez Pluton, c'est la beauté même de son royaume extra-terrestre [3].

[1] Entre autres, t. III, chap. II, épigr. 41, 177, 178, 257, 554, etc.

[2] *Deuxième Olympique*, strophe et antistrophe IV, et aussi *Fragments*, édition Mommsen, frag. X. — Pausanias dit que Polygnote avait représenté les filles de Pandarus chez Hadès, couronnées de fleurs et jouant aux osselets.

[3] Heuzey, *Monuments grecs*, etc.

Digitized by Google

Plus gravement, les tragiques grecs, comme les prophètes hébreux, annoncent l'idéal d'une civilisation assez saine et assez éclairée pour conjurer la mort avant l'âge :

Il n'y aura plus d'hommes qui ne rempliront pas leurs jours...
Et ils n'auront plus d'enfants pour les voir mourir [1],

dit Isaie.

Que les hommes atteignent sans infirmité de longs jours,
Que les enfants croissent toujours, pleins de santé,
Que les vierges vivent assez pour avoir un époux [2],

fait chanter Eschyle sur la scène des fêtes nationales de la Grèce.

Et si nous revenons encore de la force à la grâce, le cycle des *épigrammes sépulcrales,* qui en a plus de 1,400 dans l'*Anthologie palatine*, est tout un bouquet de fleurs, dont un de ces poètes a dit : « Ta cendre se mêlera aux lis, aux violettes, aux buissons de roses, au crocus embaumé, à l'amaranthe immortelle, au narcisse, à l'hyacinthe éploré... Et chaque saison aura pour toi des fleurs. » L'immortalité s'y affirme : « Je n'étais pas mortel [3] » ; mais c'est presque toujours avec plus de douce sérénité que d'orgueil. Écoutons une épouse :

Cette tombe est la mienne et mon mari l'a faite,
Mon Océanus dont la sagesse est parfaite ;
La terre, aussi, m'en est légère, et dans l'Orcus,
O mon époux, je vante encore tes vertus.
Mais toi, chez les vivants, à ton tour ne m'oublie ;
Donne parfois des pleurs à celle qui n'est plus,
Cher, et dis-moi souvent : « Dors en paix, Popilie ».
Car, si les bienheureux ne périssent jamais,
Ils peuvent s'endormir dans une douce paix.
(T. III, chap. II, ép. 289.)

[1] Isaie, LXVI, 20 et 23.

[2] *Les Euménides*, v. 908, 909 et 958, 959.

[3] T. III, chap. II, épigr. 373. Il y a des formules qui se répètent, comme celle-ci :

L'âme d'Eurymachus, son esprit vaste et beau
Vit au fluide éther, son corps dans ce tombeau.
(T. III, chap. II, 121. *Id.* 115, 567, etc.)

Digitized by Google

La douleur éclate aussi, en mots parfois profonds; un père s'écrie :

> Je porte à tous les Grecs l'art de la médecine,
> Et je n'ai même pas pu sauver mon enfant.
>
> (*Ibid.*, 420.)

Une mère, sans doute, murmure par la voix du poète :

> Il n'avait que six ans, corps mignon, mais charmant!
> Le tertre est tout petit, mais la douleur est grande.
>
> (*Ibid.*, 384.)

Une de ces épigrammes de l'Anthologie grecque mêle un trait de grâce à ce que la mort a de plus contraire à la nature :

> Inexorable Hadès, que ne fléchit personne,
> Tu prends à Callestris la vie avant sa fleur.
> Le bel enfant s'en va porter chez Perséphone
> Son charme; mais chez lui qu'il laisse de douleur!
>
> (*Ibid.*, t. I, c. VII, ép. 483.)

Martial dira de même en latin d'une toute petite fille :

> Terre, ne pèse pas sur elle,
> Elle ne pesait pas sur toi. [1]

Faire de l'amour une force morale qui inspire les beaux dévouements et préside aux grandes entreprises; puis adoucir, même poétiser la mort, en attendant de lui ôter son venin, cela est bien dans le génie de ce peuple qui, après avoir remplacé ses *xoanons* taillés dans un cep de vigne, par des chefs-d'œuvre de la forme humaine, ne trouva rien de mieux, pour se rapprocher encore des dieux, selon le vers de son grand lyrique,

> Par la force du corps et la grandeur de l'âme, [2]

que de pénétrer son art, son culte, sa civilisation, de tout ce que l'humanité a de traits individuels les plus profonds et de charmes les plus intimes.

CH. POTVIN.

[1] Epigr., VIII, 12.
[2] PINDARE, 6e *Némésienne*, au début.

Digitized by Google

LES CAUSES ET LES CONSÉQUENCES DE LA GRANDEUR COLONIALE DE L'ANGLETERRE

L'empire britannique est certainement le plus prodigieux des édifices politiques que le monde a vu s'élever depuis les origines de l'histoire. Il couvre une superficie qu'il est impossible d'évaluer exactement, les frontières de vastes territoires anglais en Afrique n'étant pas déterminées, mais qui dépasse certainement 23 millions ou 24 millions de kilomètres carrés; c'est le vingtième de la surface totale du globe, le cinquième de la surface totale des terres, deux fois et demie la superficie de l'Europe. L'empire romain n'avait point une telle extension. Jamais Alexandre-le-Grand, Charlemagne et Napoléon, à l'apogée de leur puissance, n'ont régné sur une aussi grande portion de notre planète. L'empire russe, qui englobe la moitié de l'Europe et le tiers de l'Asie, n'occupe parmi les États des cinq parties du monde que le deuxième rang quant à l'étendue territoriale. Si l'on met à part la Chine, l'empire britannique a également la première place au point de vue du nombre des habitants; il compte 314 millions de sujets, c'est-à-dire que le cinquième de la population totale du globe vit sous ses lois et qu'il est plus peuplé à lui seul que le continent européen tout entier. L'influence intellectuelle et morale exercée par la race anglo-saxonne dépasse incomparablement celle des autres races et elle grandit sans cesse. Aujourd'hui plus de 100 millions d'hommes parlent la langue des négociants de Londres et de Manchester. Il est probable qu'elle finira par devenir, en

Digitized by Google

vertu de la force des choses, cette langue universelle qu'on ne parviendra pas à créer de toutes pièces et qui serait d'une utilité capitale pour permettre à tous les hommes qui ne sont plus des sauvages, de communiquer facilement les uns avec les autres et d'échanger leurs idées. Demi-germanique et demi-latine, cette langue est aisément apprise par les Allemands, les Scandinaves et les Néerlandais, aussi bien que par les Français, les Espagnols et les Italiens, c'est-à-dire par toutes les populations civilisées, à l'exception seulement des Slaves. Dans toutes les écoles, on devrait apprendre aux enfants leur langue maternelle d'abord, ensuite l'anglais dont la connaissance ouvre le vaste monde aux hommes hardis et entreprenants. L'Européen qui ne sait que le français ou l'italien se trouve maintenant confiné dans un trop petit coin du globe ; le domaine presque entier de l'humanité se ferme devant lui ; la langue anglaise est la seule clef qui en ouvre toutes les portes. Un savant illustre qui avait beaucoup voyagé, J.-C. Houzeau, préconisait comme une œuvre d'une utilité extrême, « la création dans nos communes populeuses de cours d'anglais à la portée de tous, donnés gratuitement [1]. »

L'expansion extraordinaire de l'empire britannique, la conquête progressive du globe par la langue qui se parle à Londres et à Glasgow, propagent les mœurs, les habitudes, les idées anglo-saxonnes; comme le dit très justement M. É. Reclus, « la forme spécialement anglaise de la civilisation est celle qui se répand le plus rapidement dans le monde entier ». Quelles sont les causes principales de cette extension merveilleuse de l'empire britannique, quel en est le profit pour les habitants du Royaume-Uni, c'est ce que nous nous proposons de rechercher. Mais d'abord, traçons à grands traits le tableau de cet empire.

Le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande se compose de six territoires qui sont : L'Angleterre proprement dite, la principauté de Galles, l'Écosse, l'Irlande, l'île de

[1] Introduction à l'ouvrage de M. Lancaster : *Quatre mois au Texas.*

Digitized by Google

Man et les îles Normandes ou Channel Islands (Jersey, Guernesey et Alderney.) Ces six contrées forment la puissance de laquelle dépend le reste de l'empire britannique. Elles ne constituent point un ensemble politique fortement centralisé comme la plupart des nations européennes; l'Écosse et l'Irlande sont demeurées en possession de législations particulières, du moins partiellement; l'île de Man et les îles Normandes ont des Parlements quasi indépendants et des institutions judiciaires en propre. L'unité du Royaume-Uni se personnifie seulement dans le souverain.

Les Iles-Britanniques — autre nom du Royaume-Uni — ont une étendue territoriale de 314,628 kilomètres carrés et une population de 38,165,526 habitants (1889). Nulle part ailleurs, les hommes ne s'entassent davantage dans des villes. En 1871, l'agriculture anglaise employait moins de 2,400,000 personnes. On compte dans le Royaume-Uni, d'après le « Registrar general », en 1888, vingt-cinq villes de plus de 100,000 habitants, mais ce total est beaucoup trop faible, car les chiffres du « Registrar general » indiquent le nombre des habitants des communes et non celui des agglomérations urbaines (villes avec leurs faubourgs). Londres, la plus grande, la plus peuplée et la plus riche de toutes les villes, a une population de près de 5 millions d'hatants; c'est le double de la population rurale du Royaume-Uni entier. Quelques personnes, pensant avec raison que les villes sont des foyers d'agitation politique et qu'en France la conservation de l'ordre social repose sur l'existence de ces millions de petits propriétaires campagnards qui font défaut en Angleterre, croient que la révolution menace particulièrement la Grande-Bretagne. Cette opinion nous semble erronée, car, ainsi que nous le verrons plus loin, il existe en Angleterre un principe de stabilité politique d'une singulière puissance : c'est le bon sens pratique propre à la race anglo-saxonne. Ce bon sens préservant les Anglais des dangers politiques que crée ailleurs l'agglomération des hommes dans les villes, ils peuvent jouir en paix de tous les avantages que procure la concentration des masses populaires dans les

Digitized by Google

cités; c'est-à-dire qu'il leur est impunément permis d'étendre l'industrie, laquelle rapporte plus que l'agriculture, et de faire participer une grande partie de la population à la vie urbaine, moins dure, moins pénible et plus active au point de vue intellectuel que ne l'est la vie dans les campagnes.

Les possessions anglaises en Europe sont l'île d'Héligoland, l'île de Malte et le château de Gibraltar. La petite île d'Héligoland, située dans la mer du Nord et peuplée de 2,000 habitants, fut cédée à l'Angleterre par le traité de Kiel en 1814. Comme la plupart des pays dépendant de la Grande-Bretagne, elle a conservé ses institutions propres et son code particulier.

Gibraltar n'est guère qu'un rocher fortifié, mais il garde l'entrée de la Méditerranée, de sorte que les Anglais peuvent à leur gré ouvrir ou fermer cette entrée. Peu de positions dans le monde ont une telle importance stratégique, car être maître de Gibraltar, c'est être maître de la Méditerranée.

L'île de Malte, qui a conservé comme Héligoland sa législation et ses institutions particulières, doit à la position centrale qu'elle occupe dans la Méditerranée d'avoir joué un grand rôle militaire depuis le temps des Phéniciens et des Carthaginois. Mais la possession de Malte n'a jamais été aussi précieuse qu'aujourd'hui pour une puissance maritime qui prétend régner sur les mers. En effet, les navires composant les escadres sont munis actuellement de machines motrices tellement puissantes qu'ils ne peuvent tenir la mer longtemps sans renouveler leurs approvisionnements de charbon. En cas de guerre, les cuirassés anglais auraient toutes facilités pour se ravitailler dans le beau port de La Valette où se trouve, dit-on, le plus grand bassin de carénage du monde entier et où des flottes nombreuses peuvent s'abriter sous la protection des canons de la forteresse.

Si nous additionnons la superficie d'Héligoland, de Malte et de Gibraltar à celle de la métropole, nous constatons qu'en Europe l'empire britannique s'étend sur un territoire de 314,956 kilomètres carrés habité par 38,346,670 êtres humains.

Digitized by Google

L'occupation de Gibraltar et de Malte assure à l'Angleterre dans la Méditerranée la possession de la route la plus courte des Indes, laquelle passe par cette mer depuis l'ouverture du canal de Suez. Quant à celui-ci, il se trouve en fait dans les mains des Anglais, le gouvernement de Londres ayant acheté, en 1875, les 176,602 actions appartenant au khédive; ce sont, du reste, comme il fallait s'y attendre, surtout les vaisseaux anglais qui utilisent cette voie nouvelle. En 1888, sur un mouvement total de 6,631,000 tonneaux dans le canal, la part de la marine anglaise fut de 5,223,000 tonneaux. L'Égypte entière, d'ailleurs, est maintenant sinon officiellement, du moins en réalité, une dépendance de l'Angleterre. Un major-général anglais commande l'armée khédiviale qui est placée sous les ordres d'officiers en partie tirés des régiments britanniques. Plus de la moitié des échanges entre l'Égypte et le reste du monde a lieu avec l'Angleterre et ses colonies. En 1888, le commerce des ports égyptiens s'élevait à un peu plus de 18 millions de livres du pays; sur ce total, les échanges avec l'empire britannique dépassèrent 10 millions de livres. Récemment, le Soudan égyptien a échappé au gouvernement du Caire, à l'influence anglaise, à la civilisation; mais cette perte n'est, sans doute, pas définitive. Deux routes peuvent conduire le drapeau égyptien ou le drapeau anglais sur le haut Nil : celle de ce fleuve même et celle des territoires de l'Afrique orientale britannique, qui part de Mombas sur les rivages de l'océan Indien. Peut-être la belle expédition de Stanley au secours d'Émin-Pacha aura-t-elle contribué à fournir aux Anglais les moyens de reconquérir les provinces égyptiennes aujourd'hui perdues.

En Afrique, comme dans les autres parties du monde, les plus belles colonies sont celles qui appartiennent à l'Angleterre. La colonie du Cap avec ses annexes, le Griqualand occidental, le Transkei, le Griqualand oriental, le protectorat de Pondoland, le Basoutoland, Natal, le Zoulouland et le protectorat de Bechuanaland s'étend sur un territoire de plus d'un million de kilomètres carrés où vivent environ 2,500,000 individus. La colonie du Cap proprement dite

Digitized by Google

a une population de 919,000 habitants. Le climat, semblable à celui de l'Europe, y est d'une exceptionnelle salubrité; aussi le nombre des blancs augmente-t-il rapidement ; on y rencontre, dit Reclus, des villages où la natalité est le triple de la mortalité.

L'organisation politique de la colonie du Cap offre une singulière analogie avec celle de la Belgique. Le Parlement, formé de deux Chambres, est élu par un corps électoral composé des citoyens possédant un domaine d'une valeur d'au moins 625 francs ou gagnant un salaire annuel de plus de 1,250 francs, ce qui écarte les pauvres comme notre cens. Les membres de la Chambre basse reçoivent une indemnité de 25 francs par jour de séance; ceux de la Chambre haute doivent être choisis parmi les habitants ayant une fortune immobilière de 50,000 francs ou une fortune mobilière de 100,000. Le pouvoir exécutif appartient au souverain anglais, qui a le droit de veto et qui est représenté par un gouverneur; celui-ci prend dans la majorité du Parlement les ministres, lesquels sont responsables devant les Chambres.

Longtemps la colonie du Cap fut obligée de ne commercer qu'avec sa métropole. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi; elle a le droit de régler son régime douanier comme elle l'entend et conformément à ses seuls intérêts. Chose bien remarquable, son commerce qui, sous l'influence de cette liberté, a acquis une importance énorme, se fait presque exclusivement avec l'Angleterre; celle-ci, par conséquent, a grandement profité de l'indépendance de sa colonie. En 1886, sur un total d'importations et d'exportations de 273 millions de francs, les échanges de la colonie du Cap avec le Royaume-Uni se montaient à 244 millions de francs ; il faut y ajouter un commerce de 11 millions de francs avec les autres colonies anglaises. Presque tout cet énorme trafic se fait par des vaisseaux de la métropole. Le mouvement de la navigation dans les ports de la colonie du Cap fut, en 1885, de 5,447,000 tonneaux sur lesquels 5,140,000 doivent être inscrits au compte de la marine anglaise.

La principale source de richesse de la colonie du Cap

Digitized by Google

consiste dans l'élevage du bétail, des moutons surtout. La laine tient le premier rang parmi les produits d'exportation. L'agriculture occupe également beaucoup de bras. Bien que la colonie soit surtout un pays de pâturages et de champs, elle compte déjà plusieurs agglomérations urbaines importantes. La capitale, Cape-Town, est une ville de plus de 50,000 habitants. Des chemins de fer et des lignes télégraphiques sillonnent les campagnes. Vers la fin de 1886, près de 3,000 kilomètres de voies ferrées étaient livrés à la circulation.

Si, partant du cap de Bonne-Espérance, nous longeons la côte occidentale de l'Afrique, la première possession britannique que nous rencontrons est la petite enclave de Walfisch-Bay, située au milieu des possessions allemandes de la « Südwest-Afrika ». Dans l'Afrique équatoriale, le protectorat anglais s'étend le long de la côte de Calabar et, dans le bassin du Niger, sur des contrées immenses dont il est impossible d'évaluer, même approximativement, l'étendue et la population. En Guinée, les Anglais possèdent la plus grande partie de la côte d'Or et de la côte des Esclaves; la côte de Sierra-Leone et la Gambie sont également à eux. La Grande-Bretagne envoie dans ces pays des cotonnades, des armes, de la coutellerie, de la verroterie et en tire de la poudre d'or, de l'ivoire, des bois de teinture et de l'huile de palme; ces échanges donnent lieu annuellement à un chiffre d'affaires d'une cinquantaine de millions de francs.

Sur la côte orientale de l'Afrique, l'Angleterre occupe Zeiba et Berbera dans le pays des Somalis, à l'entrée de la mer Rouge. Plus au sud, son protectorat englobe de vastes territoires désignés sous le nom d' « Afrique orientale britannique ». Ces territoires s'étendent depuis la côte jusqu'au Victoria-Nyanza et l'on prévoit qu'ils entameront peu à peu le Soudan. Enfin, dans le voisinage du continent africain, la Grande-Bretagne possède les îles de Sainte-Hélène, de l'Ascension et Maurice.

La plupart des territoires anglais de l'Afrique n'ont point de frontières précises, aussi ne saurait-on en indiquer

Digitized by Google

exactement les dimensions. Toutefois, on calcule que, si on laisse de côté les régions encore inconnues, l'empire britannique s'étend, en Afrique, sur une superficie de 1,200,000 kilomètres carrés et compte environ 3,500,000 sujets.

Outre l'île de Malte, l'Angleterre possède encore dans la Méditerranée l'île de Chypre, mais celle-ci fait partie de l'Asie. Lorsque, après une campagne terrible, la Turquie fut obligée de traiter avec les Russes vainqueurs qui étaient arrivés aux portes de Constantinople, l'Angleterre s'engagea à défendre, même au prix d'une guerre, les territoires qui resteraient au sultan après la conclusion de la paix, et la Porte autorisa la Grande-Bretagne « à occuper et à administrer » l'île de Chypre « afin de se mettre en mesure d'assurer les moyens nécessaires pour l'exécution de son engagement ». En fait, l'île de Chypre est actuellement une possession anglaise dans toute la force du mot.

Depuis le percement de l'ithsme de Suez, la route la plus directe de l'Angleterre vers les Indes passe, avons-nous dit, par la Méditerranée et la mer Rouge. Les Anglais sont assurés de demeurer en toutes circonstances maîtres de cette route, grâce à la possession de Gibraltar et de Malte dans la Méditerranée, des îles Perim et des îles Kamâran dans la mer Rouge, et d'Aden dans le golfe de ce nom; de plus, ils exercent une véritable suzerainété sur l'Égypte qui, de fait, se trouve entre leurs mains. Le chemin de l'Inde est encore protégé par les îles africaines de Socotra et les îles de Kuriâ-Muriâ situées dans la mer d'Arabie.

L'établissement anglais d'Aden offre de nombreuses analogies avec Gibraltar. De même que ce dernier poste surveille l'entrée de la Méditerranée, de même Aden commande le détroit de Bab-el-Mandeb par où l'on sort de la mer Rouge pour pénétrer dans l'océan Indien. Chacune de ces deux positions est une forteresse munie de puissants moyens de défense. Manquant d'eau, le territoire d'Aden n'a pas une grande importance au point de vue de la colonisation, mais c'est dans son port, protégé par des fortifications formidables, que les Anglais ont établi leur principal dépôt de charbon

Digitized by Google

sur la route de l'Inde. La petite île de Perim, occupée jadis une première fois par l'Angleterre, abandonnée puis réoccupée par elle dans le courant de l'année 1857, garde les passes de Bab-el-Mandeb dans lesquelles les navires voguent sous le canon de ses forts ; « elle présente au sud-ouest, dit M. Vogel, un port magnifique, assez vaste pour recevoir une quarantaine de vaisseaux de guerre ». L'île de Socotra, qui se trouve dans le prolongement de la côte africaine des Somalis, dépend, au point de vue politique, d'Aden. Les îlots de Kuriâ-Muriâ, situés un peu à l'écart, le long des côtes méridionales de la péninsule arabique, ont été acquises par les Anglais en 1838. Elles pourraient former, en cas de besoin, une excellente station navale pour une nombreuse flotte de guerre, dans les parages de l'océan Indien.

L'Inde anglaise est de beaucoup la plus peuplée des possessions britanniques. D'après les dernières statistiques, elle a près de 260 millions d'habitants; l'étendue de son territoire est d'environ 3,800,000 kilomètres carrés. On y compte vingt-deux villes de plus de 100,000 âmes. Quelques-unes de ces villes : Hyderabad, voisine de Golconde, si célèbre par les diamants entassés dans les magasins de ses marchands; Luknow, la capitale de l'ancien royaume d'Oude, le « jardin de l'Inde » ; Bénarès, la ville sainte du brahmanisme; Delhi, où régnèrent des grands-mongols et où la reine Victoria fut proclamée impératrice des Indes, le 10 janvier 1877; Lahore, autre ancienne résidence des grands-mongols; ces villes fameuses nous apparaissent comme des cités féeriques pleines de temples merveilleux et de palais où vivent, au sein d'une opulence fantastique, couverts de pierreries et de précieux tissus du Cashmeere, des nababs et des radjahs qu'entoure tout le faste oriental. La richesse de l'Inde se révèle aujourd'hui surtout par son commerce extérieur. Il est annuellement, importations et exportations réunies, d'environ 4 millards de francs. L'opium excepté, la plus grande partie des échanges se fait avec l'Angleterre. L'Inde envoie à sa métropole du coton qui alimente les filatures de Manchester et des céréales; l'Angleterre expédie à sa colonie des tissus.

Digitized by Google

Plus de la moitié de l'importation totale dans la péninsule hindoustanique se compose de cotonnades diverses d'origine anglaise. Le commerce de l'Angleterre avec l'Inde se monte à plus de 1,500,000,000 de francs; ce total ne concerne que les marchandises; il n'a pas été tenu compte des métaux précieux dont l'Europe expédie d'énormes quantités en Orient.

La possession de l'Inde est pour l'Angleterre d'une très grande utilité encore à d'autres points de vue que celui de l'extension du commerce. La Grande-Bretagne est le pays où, à cause du régime des majorats et de la liberté testamentaire, l'on s'attend à rencontrer le plus de ces jeunes gens qui, ayant reçu une éducation et une instruction les écartant des métiers manuels, tombent dans les rangs des déclassés, parce qu'ils ne peuvent trouver l'emploi des connaissances qu'on leur a données. Or, nulle part ces jeunes gens, dont la pullulation est un sérieux danger pour la société, ne sont aussi peu nombreux qu'en Angleterre : c'est que les cadets des familles anglaises trouvent à se caser aux colonies, et surtout dans l'Inde où l'on compte 1,250,000 fonctionnaires. La plupart de ceux-ci, il est vrai, notamment dans les emplois inférieurs, sont indigènes; mais dans les emplois élevés, quantité de postes sont réservés aux enfants de la mère patrie et les titulaires de ces postes touchent des émoluments élevés. Donner à ses agents de gros traitements en échange d'une très grande responsabilité est un principe qui a toujours guidé le gouvernement de la colonie hindoustanique. L'armée indienne, forte de 130,000 hommes et commandée par 3,000 à 3,500 officiers anglais, sert aussi de débouché aux jeunes gens des classes moyennes et supérieures de la Grande-Bretagne.

Sous la domination de l'Angleterre, l'Inde se transforme rapidement, tant au point de vue moral qu'au point de vue matériel. Sa population a presque doublé en une cinquantaine d'années. Il existait, au mois de mars 1889, de l'Himalaya à Ceylan, 24,534 kilomètres de chemins de fer et 150,498 kilomètres de fils télégraphiques. Les usages atroces

Digitized by Google

légués par l'ancienne barbarie ont été supprimés; les assassins religieux, connus sous le nom de «thugs», n'existent plus; les «suttees» ou sacrifices de veuves qui se brûlaient ou plutôt qu'on brûlait avec les cadavres de leurs maris, sont définitivement abolis; enfin, la coutume si généralement répandue jadis de tuer les nouveaux nés du sexe féminin est presque complètement déracinée; il suffit que dans un village le nombre des naissances féminines inscrites soit inférieur d'un tiers à celui des naissances masculines pour que ce village soit immédiatement placé sous la plus rigoureuse surveillance de la police. Le gouvernement dépense actuellement par an, dans l'Inde, 575 millions de francs pour les travaux publics et près de 50 millions de francs pour l'enseignement. On y comptait, en 1871, 65,500 écoles avec 1,812,000 élèves. Six millions d'Hindous savent la langue de leurs maîtres. Ceux-ci ont introduit récemment dans leur colonie la liberté de la presse et l'organisation communale qui caractérisent le régime politique de leur brumeuse patrie. La forme anglaise de la civilisation, comme dit M. Reclus, conquiert rapidement la population de l'Inde, laquelle forme plus du sixième de la population totale du globe terrestre.

La plus grande partie de la péninsule indo-chinoise appartient à l'Angleterre ou se trouve soumise à son influence directe. La Barmanie britannique, ou Lower Burma, qui s'étend le long des côtes occidentales de l'Indo-Chine jusqu'à la péninsule malaie, dépend politiquement du Bengal. La haute Barmanie, ou Upper Burma, fut déclarée possession britannique le 1^er^ janvier 1886, par lord Dufferin, vice-roi des Indes. Un mois auparavant, le général anglais Prendergast avait fait prisonnier le roi Thibo et était entré dans Mandalay, sa capitale. L'occupation anglaise, en mettant fin à l'odieux régime sous le poids duquel succombaient les malheureux Birmans, paraît devoir être pour ces contrées le point de départ de temps prospères tels qu'ils n'en ont point encore connus. Actuellement (1886), la haute Barmanie compte environ 5 millions d'habitants, et elle a une étendue territoriale de près de 500,000 kilomètres carrés.

Digitized by Google

Le royaume de Siam, le plus grand, le plus puissant et le plus riche des pays de la péninsule indo-chinoise, a conservé jusqu'à présent son indépendance politique, mais l'influence britannique y est tout à fait prépondérante. « La plupart des étrangers que le gouvernement siamois emploie à la direction de ses armées et de sa flotte sont Anglais, dit M. Reclus; l'influence britannique a succédé à celle de la Chine. Ce sont les Anglais qui ont introduit le régime des monopoles dans le Muang-Thaï en le modelant sur ceux de l'Inde, eux qui font remanier, à leur profit, le régime des douanes. Ils font remplacer peu à peu les corvées par l'impôt, et c'est grâce à eux surtout que l'institution de la servitude a été officiellement abolie. Enfin, ils réussissent même à modifier les cérémonies, et le serrement de main a succédé au prosternement. Le journal officiel, *The Bangkok Recorder*, est publié en deux langues, le siamois et l'anglais, et de jeunes princes sont envoyés en Angleterre pour leur éducation [1]. » Sur 343 navires qui visitèrent, en 1884, le port de Bangkok, 240 étaient anglais. « Grâce à la supériorité du commerce de la Grande-Bretagne, dit encore M. Reclus, le consul anglais de Bangkok ne le cède guère au souverain en pouvoir effectif. »

La Barmanie anglaise se prolonge jusqu'à l'ithsme de Kra, qui sépare l'Indo-Chine péninsulaire de la presqu'île de Malacca ou Malaie. L'Angleterre possède dans cette dernière contrée plusieurs colonies qui forment les Straits-Settlements ou établissements du détroit, nom qu'on leur a donné parce qu'ils se trouvent sur une rive (rive orientale) du détroit de Malacca. Ces établissements comprennent les provinces de Wellesley et de Malacca, l'île de Penang, le groupe des îles Dindings et Singapore, la capitale des Straits-Settlements. Il faut ajouter à ces dépendances les territoires placés sous le protectorat de la Grande-Bretagne : Pérak, Selangor, Sungei, Ujong, Negri Sembilan, Johore et Pahang. Les possessions britanniques de la presqu'île de Malacca s'étendent sur une

[1] Reclus, *Nouvelle géographie*, tome VIII, p. 829.

Digitized by Google

superficie de 68,000 kilomètres carrés et comptent environ 900,000 habitants. Singapore est un des principaux centres commerciaux de l'Orient; en 1879, les importations et les exportations y montaient à 570 millions de francs.

Dans la Malaisie, l'Angleterre tient sous son protectorat la région la plus belle et la plus riche de Bornéo. Tout le nord de l'île, un territoire de 220,000 kilomètres carrés peuplé de 600,000 êtres humains, lui appartient. L'île de Labuan, située dans la mer de Chine, sur la route de Singapore à Hong-Kong et habitée par 6,000 Malais environ, fait également partie de l'empire britannique.

Sur les côtes inhospitalières de la Chine, les Anglais possèdent, depuis 1843, l'île de Hong-Kong, dans la baie de Canton. Cet établissement a complètement supplanté l'île portugaise de Macao située dans la même baie. La plupart des négociants anglais installés à Hong-Kong réalisent, grâce à la proximité des plus riches provinces de la Chine, d'énormes fortunes. Actuellement, la population de l'île est d'environ 200,000 individus, Européens et Chinois.

Si l'on ajoute aux possessions anglaises que nous venons d'énumérer quelques petits territoires, tels que ceux des îles Keeling et de l'île Christmas, on trouve que l'empire britannique s'étend, en Asie, sur une superficie de 4,622,000 kilomètres carrés et compte, dans cette partie du monde, plus de 265 millions de sujets.

LOUIS NAVEZ.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

MIRABEAU

A propos de quelques publications récentes.

Si vous vous trouvez devant un monument immense, — le palais de justice de Bruxelles, par exemple, ou la trop fameuse tour Eiffel,— il vous est impossible de vous faire une juste idée de sa grandeur. Sa hauteur même rapetisse pour nos yeux les proportions de ses parties supérieures, trop éloignées du spectateur pour qu'il puisse les voir dans leurs véritables dimensions. Mais éloignez-vous de l'édifice et de tout ce qui l'entoure, et regardez-le d'une distance considérable, vous le verrez s'élever dans toute sa splendeur gigantesque au-dessus des constructions ordinaires, monter vers le ciel et servir de marque caractéristique et distinctive pour un quartier, pour une ville entière. Cette observation, si facile à faire et si souvent faite, s'applique, avec la même force, aux grands hommes, aux intelligences et aux caractères hors ligne. Vus de près, leur taille semble ne dépasser que de peu celle de leurs contemporains. On comprend facilement leurs faiblesses, leurs petits côtés, les points par lesquels ils ressemblent au vulgaire; mais on ne juge que fort imparfaitement les côtés par lesquels ils s'élèvent au-dessus de leur entourage et sont en avant de leur siècle. La postérité, placée à distance, est seule capable de voir leur taille géante, pour ainsi dire surhumaine, de se rendre compte de l'énorme influence qu'ils ont exercée sur leur propre époque et sur les temps qui suivent.

Mirabeau s'est trouvé exactement dans cette situation.

Digitized by Google

Blâmé, attaqué, bafoué de son vivant, à cause de ses nombreux défauts moraux qui, en effet, sautaient aux yeux du plus vulgaire spectateur, ce grand homme d'État n'a jamais pu jouer le rôle important auquel le destinaient ses admirables qualités politiques. Sa mort soudaine fit reconnaître pour un instant sa grandeur, par le vide que sa disparition avait laissé; alors, momentanément, on reconnut et l'on admira tout son talent. L'Assemblée constituante décida, par décret, de changer l'église Sainte-Geneviève en Panthéon pour les grands hommes de la France et d'y enterrer Mirabeau, avec les restes de Voltaire et de Rousseau. Le pays entier participa aux funérailles, plus grandioses, plus pompeuses que celles d'un roi. Mais cet enthousiasme ne dura guère ; et deux ans et demi plus tard, la Convention arracha les ossements du grand tribun de la tombe pour les remplacer par ceux d'un monstre tel que Marat! Les historiens eux-mêmes n'ont pas été d'abord justes pour la mémoire de Mirabeau. Mignet et Thiers le dépeignent plutôt comme un homme plein d'audace et d'ambition et tout personnel que comme un politique de premier ordre, et la seule qualité qu'ils sont bien forcés de lui concéder, c'est son éloquence admirable. Louis Blanc, dans le chapitre VIII du cinquième livre de son *Histoire de la Révolution*, plaide pour Mirabeau les circonstances atténuantes et implore la pitié de la postérité pour cet homme doué de *qualités charmantes*, et qui avait eu *des jours où il combattait pour le droit!* Il serait difficile de méconnaître plus foncièrement le caractère d'un personnage historique. Dans l'œuvre de Taine, le nom du tribun ne revient que deux ou trois fois, par hasard; il aurait été, cependant, fort intéressant de posséder un portrait de cette nature étrange, tracé par la main délicate de ce maître en miniatures qui s'appelle Hippolyte Taine.

Ce sont les historiens allemands, les Dahlmann, Niebuhr, Haeusser, Sybel, qui ont été les premiers, si je ne me trompe, à reconnaître toute la grandeur intellectuelle de Mirabeau et la justesse de ses idées et de ses intentions. Venait ensuite Carlyle : loin de l'apprécier en détail, il le déclare pourtant

Digitized by Google

le seul homme en France qui ait pu faire un bon ministre. « C'est lui, dit-il, qui ébranlait la vieille France sur ses fondements; et cependant elle ne tombait pas, comme si sa seule main avait pu l'empêcher de tomber. » Edgar Quinet, ce penseur nourri aux sources de la philosophie allemande et anglaise, est le seul auteur français qui ait bien compris Mirabeau. Il caractérise la constitution que celui-ci voulait créer, du nom très juste de *démocratie royale*; lui-même, il l'appelle « le lest et la raison de l'Assemblée, » un *génie foudroyant*. Lorsqu'il devient malade, Quinet voit en lui « la figure de la Révolution étendue sur son lit de parade ». Mais, avec une sévérité exagérée, avec une véhémence évidemment stimulée par les événements de 1851 et de 1852, cet auteur (livre VI, chap. VII) flétrit en même temps Mirabeau comme le *Judas* de la Révolution, comme son *Machiavel*, le maître qui aurait rédigé le code parfait de la contre-révolution.

L'historiographie française avait donc toujours tenu en suspicion la mémoire de Mirabeau. Cette circonstance explique le fait curieux que, pendant quatre-vingt-dix ans, le fougueux orateur n'a trouvé en France aucun biographe digne de lui. On dirait que les écrivains avaient peur de lui encore après sa mort, aussi bien que de son vivant ses collègues de la Constituante tremblaient devant la terrible énergie de sa parole. Ce n'est qu'en 1879 que parurent les deux premiers volumes d'un ouvrage qui promettait enfin de nous faire connaître sous toutes ses faces la vie de Mirabeau. Louis de Loménie, de l'Académie française, après nous avoir déjà donné une monographie magistrale sur *Beaumarchais et son temps* [1], avait consacré sa vieillesse à l'histoire de Mirabeau. Allié par une amitié constante à Lucas de Montigny, fils adoptif du grand orateur et auteur de *Mémoires de Mirabeau* qui, malheureusement, se ressentent trop des effets de l'amour filial, M. de Loménie fut tout naturellement amené à une telle occupation, pour laquelle M. de Montigny fils mit à sa disposition les documents précieux réunis par son

[1] Deux vol. Paris, 1855; 2e édition, 1858.

Digitized by Google

père. En dehors d'une foule d'articles publiés dans différentes revues, il composa deux premiers volumes de l'histoire *des Mirabeau* [1]. Comme ce titre l'indique, l'auteur commence par nous faire connaître les aïeux de Gabriel Honoré; et il ne leur consacre pas moins de deux volumes, forts ensemble de onze cents pages! Malgré tout le talent de l'auteur, malgré tous les renseignements nouveaux qu'il donne, malgré la lumière qu'il répand sur un grand nombre de points, restés obscurs et même parfois faussement éclairés jusqu'alors, c'est incontestablement trop, que ces deux énormes volumes sur les anciens Mirabeau, oubliés depuis longtemps. Même le plus connu d'entre eux, le père de l'orateur, le fameux *ami des hommes*, cet économiste qui, en voulant faire le bonheur et la richesse de l'humanité, n'a su administrer ni sa propre famille ni sa fortune, ne mérite guère un tel luxe de détails biographiques. Ce physiocrate aux instincts autoritaires et despotiques n'a pas exercé beaucoup d'influence sur son temps et sur la marche des événements qui ont amené la Révolution. Il n'est pas comparable, à cet égard, à un Quesnay ou à un Turgot.

Après la mort prématurée de M. Louis de Loménie, son fils a tenu à honneur de continuer, sur les notes laissées par le père, l'œuvre de ce dernier. Il vient d'éditer le troisième volume qui, heureusement, s'occupe du vrai Mirabeau [2]. Cependant ses 734 pages ne nous conduisent que jusqu'au séjour du héros en Angleterre, en 1785, c'est-à-dire avant que celui-ci ait encore eu l'occasion de se faire connaître par autre chose que par des scandales retentissants. Si le travail de M. Charles de Loménie est continué sur le même pied, nous craignons beaucoup que sa vie ne suffise pas pour le terminer.

Dans ces circonstances, il est très heureux qu'un jeune historien allemand de beaucoup de talent, M. Alfred Stern, actuellement professeur à Zurich, nous ait dotés d'une biographie de Mirabeau, beaucoup plus concise que celle entre-

[1] Paris, Dentu. — Nouvelle édition, 1889.
[2] Ibid.

Digitized by Google

prise par les Loménie, mais complète, embrassant sa vie entière, en deux volumes, de 650 pages ensemble [1]. L'on se tromperait fort en supposant que l'ouvrage de M. Stern ne fût qu'une compilation, puisée dans les travaux des deux écrivains français dont je viens de parler. Bien au contraire, même pour l'époque traitée dans les trois volumes de MM. de Loménie, le professeur de Zurich a su découvrir encore des matériaux jusqu'alors inconnus. Il a fait des recherches, fécondes en résultats, aux archives nationales et des affaires étrangères à Paris, aux archives publiques de Vienne, de Berlin et de Suisse. Ainsi, il a pu jeter une lumière nouvelle sur plusieurs épisodes de la jeunesse de Mirabeau, comme sur l'histoire de l'enlèvement de Sophie Monnier, la captivité de Vincennes, le procès de Pontarlier. D'ailleurs, les rapports entre les deux auteurs, le français et l'allemand, furent excellents et constituent un vrai modèle de courtoisie littéraire internationale. Ils se sont mutuellement communiqué des documents importants et ont pu se servir chacun des matériaux réunis par l'autre. M. de Loménie reconnaît ce fait avec la même gratitude que M. Stern [2]. Dans les parties non encore décrites par MM. de Loménie, l'auteur allemand fournit des indications nouvelles et bien curieuses sur le séjour de Mirabeau à Berlin, en qualité d'agent officieux du gouvernement français; et il complète ainsi la fameuse *Histoire secrète de la cour de Berlin*, publiée par Mirabeau même, sous le voile de l'anonyme. Pour l'époque de la Révolution, où la vie du comte était entièrement publique, M. Stern n'a pas su découvrir de sources inédites; mais il a puisé largement aux trésors des bibliothèques de la ville de Paris et de Zurich pour y trouver tous les journaux et brochures, relatifs à l'activité de son héros pendant les années 1789, 1790 et 1791. Dans des appendices, il publie *in extenso* une partie des documents nouvellement découverts par lui.

[1] *Das Leben Mirabeaus*. Berlin, Cronbach, 1889.

[2] Voir, entre autres, Ch. de Loménie, t. III, préface, p. ix, et p. 449; Stern, t. Ier, préface, p. vi, et p. 115, note.

Digitized by Google

Les deux ouvrages dont nous venons de parler permettent de nous faire une idée plus exacte du caractère du membre le plus célèbre de la Constituante.

I

Si nous pouvons dire d'un homme remarquable qu'il fut le produit de son époque et de sa famille, c'est certes de Mirabeau. Qui ne connaît pas ces hommes du XVIII^e^ siècles, faciles à émouvoir pour le bien, sensibles, prêts à se sacrifier pour une idée, mais aussi débauchés, corrompus, sans aucun égard pour la morale, mentant avec une effronterie presque naïve? Les contemporains d'un Voltaire, d'un Helvétius, d'un chevalier d'Éon, d'un Casanova doivent être jugés d'après une autre mesure que les nôtres. Meilleurs jusqu'à un certain point, parce qu'ils étaient moins froids, moins indifférents et blasés que nous, ils nous ont été inférieurs par leur énorme immoralité et par leur manque absolu de la bonne foi la plus élémentaire. Tels sont les traits caractéristiques de l'époque : on les retrouvera dans Mirabeau. Mais il était encore davantage le fils de sa race, de ces Riqueti de Mirabeau qui avaient toujours formé un amalgame étonnant de force, de bravoure, d'éloquence, d'arrogance et de folie, et qui, pour leurs qualités et pour leurs défauts, n'étaient pas moins admirés que craints dans toute la Provence. Le père de Gabriel, *l'ami des hommes,* a souvent été jugé avec une sévérité exagérée par la postérité, qui a ajouté trop de foi aux récriminations du fils; on a vu en lui un tyran hypocrite, vrai fléau de sa femme et de ses enfants. Il faut bien rabattre de ces accusations, d'après les livres de MM. de Loménie et Stern. Le marquis supporte longtemps avec patience les extravagances de sa femme, et dans ses nombreuses luttes avec ses enfants, le rôle le plus vilain n'est certes pas le sien. Cependant, quoiqu'il cesse de paraître pareil à un monstre furieux, le père de Mirabeau reste toujours un homme d'un sang bouillant, un esprit supérieur mais désordonné, faisant tout au

Digitized by Google

rebours du bon sens, se ruinant tantôt par un luxe effréné, tantôt par de folles spéculations, plein de feu et de bile, inconstant, orgueilleux, affamé de plaisirs, de connaissances et d'honneurs. Cet illuminé égoïste se croit appelé à réformer l'univers, à fonder une société nouvelle et heureuse, à jouer un rôle important dans le monde, à faire de sa famille une des premières de France. Et la mère! Tandis que pour d'autres enfants la mère est le modèle de toutes les vertus, un être respecté et vénéré dont l'image sacrée leur montre toujours le chemin de la morale et de l'honneur, la mère de Mirabeau était, selon le mot cruel d'un parent impartial, « une femelle qui, sans avoir aucun des agréments de son sexe, en avait tous les vices et ceux du nôtre ». Non seulement elle se donna à un roué mal famé, mais elle lui laissa aussi un certificat de sa honte, signé de sa main. Elle était hantée par une sensualité maladive et agitée par une soif insensée de haine et de vengeance. Elle persécuta son mari avec la dernière passion et l'accusa publiquement des faits les plus infâmes; lorsque son fils aîné lui conseilla, en 1771, de se rapprocher du marquis, elle tira sur lui un coup de pistolet!

Ainsi furent implantés dans l'âme de Mirabeau, par sa naissance même, les germes de toutes les passions : l'ambition, la sensualité, la prodigalité, le désir de briller et de gouverner, l'extravagance, le mépris de l'honnêteté. L'aspect journalier de la lutte honteuse déchaînée entre ses parents devait fermer son cœur à tout respect des autorités les plus sacrées, à tout amour pur et désintéressé. Mais il avait aussi hérité de ses aïeux l'esprit élevé et hautain, le goût des études, l'éloquence naturelle, l'indomptable énergie, la conscience de sa valeur. Le génie qui lui était propre ajouta à ces qualités une facilité merveilleuse de compréhension, la justesse et la précision incomparables du coup d'œil, un tact politique tel, comme il n'appartient qu'aux hommes d'État prédestinés par la nature. C'est ainsi que fut Gabriel Honoré de Mirabeau, méprisable et haïssable comme particulier, grand, étonnant, admirable comme homme politique.

Digitized by Google

Il lui était malheureusement impossible de séparer entièrement son existence politique de son caractère privé. Certes, son intention, pendant les deux années qu'il servit la Révolution, était bonne, honorable et salutaire : allier la liberté à l'ordre ; fonder un état de choses où un gouvernement fort et stable s'élèverait sur les bases de la liberté publique et personnelle ; détruire toutes les inégalités matérielles, afin de confier la direction de l'État et de la société à la seule supériorité du talent et du caractère. Mais ce beau programme, il le souillait par son avidité, en exigeant et en acceptant de la cour des sommes considérables qui ne servaient qu'à lui rendre possible une vie de luxe et de débauche. Non pas qu'il eût trahi ses idées et ses aspirations pour l'or qui sortait de la cassette royale : « On peut m'acheter, disait-il, mais je ne me vends pas. » Cependant, il était honteux qu'il se fît payer pour des services qu'il devait rendre au monarque dans l'intérêt de sa propre cause, et très souvent pour des services qu'il promettait, mais que son système l'empêchait de réaliser. De plus, son immoralité cyniquement affichée, et sa vénalité que tout le monde soupçonnait et dont, naturellement, on exagérait les conséquences, furent des obstacles constants pour l'exécution de ses desseins patriotiques et rationnels. Personne n'avait confiance en Mirabeau ; son autorité souffrait du mépris que tous les gens honnêtes nourrissaient contre lui. Ses terribles défauts ont fait que la cour et que la reine surtout n'ont jamais placé dans ses mains la direction des affaires. Son ambition, très juste et très fondée, était de devenir premier ministre, afin de pouvoir réaliser ce système bienfaisant qui se trouvait tout formé dans sa puissante intelligence. Il méprisait profondément Necker, ce banquier prudent qui manquait absolument de grandes idées, de vues générales et de l'énergie virile d'un véritable homme d'État. Il méprisait également les rhéteurs bien intentionnés, mais nullement pratiques, de l'Assemblée nationale, qui voulaient créer un État chimérique, sans égard pour le passé et pour les besoins effectifs du peuple français, d'après les seules

Digitized by Google

exigences de la raison pure; qui désarmaient les pouvoirs publics, en abandonnant l'administration et la justice aux caprices d'électeurs ignorants et passionnés. « Je crois, dit-il, une contre-révolution aussi dangereuse et criminelle, que je trouve chimérique, en France, l'espoir ou le projet d'un gouvernement quelconque, sans un chef revêtu du pouvoir nécessaire pour appliquer toute la force publique à l'exécution de la loi [1] ». Avec son admirable perspicacité, il reconnut qu'une guerre avec l'étranger, heureuse ou défavorable, devait amener, tôt ou tard, la dictature militaire. En conséquence, aux dépens de sa popularité, il s'opposa aux efforts belliqueux des partis radicaux dans l'Assemblée. Il sentait en lui-même son immense supériorité, l'étoffe d'un véritable chef de l'État. Tous les contemporains intelligents, d'ailleurs, lui donnaient raison sur ce point. Madame de Staël, qui le haïssait comme l'adversaire principal de son père, et qui l'appelait le *Catilina moderne,* dit cependant de lui : « Il savait tout et prévoyait tout. » Un journaliste, dans les *Révolutions de Paris*, écrit dans la nécrologie de Mirabeau : « Il possédait le don de faire tout au moment propice. » Déjà, au mois de septembre 1789, lorsque Necker eut montré sa profonde incapacité de sauver la monarchie et d'éviter l'anarchie, Mirabeau essaya de convaincre la cour et l'Assemblée de la nécessité d'un ministère parlementaire, dont il serait le chef tout indiqué. A différentes reprises, il entama à cet effet des négociations avec les hommes les plus influents. Il refusa le poste d'ambassadeur à Constantinople, et même à Londres, qu'on lui offrait, et se crut plusieurs fois sur le point de réaliser son rêve. « Revenez quand je serai ministre, » répondit-il hardiment aux créanciers venus pour exiger leur argent. Mais chaque fois il vit se dresser contre lui et contre ses projets le spectre de son passé scandaleux : personne n'avait confiance dans ce fils révolté contre son père, dans cet époux en lutte avec sa femme, dans ce viveur criblé de

[1] Mirabeau à Louis XVI, 10 mai 1790; DE BACOURT, *Correspondance entre le comte de Mirabeau et le comte de La March.* Bruxelles, 1851, t. Ier, p. 318.

Digitized by Google

dettes et tirant ses ressources des plus honteux tripotages, dans cet écrivain qui avait trahi tous les secrets et pillé tous ses amis. Un spectateur calme et judicieux, l'ambassadeur américain Morris, déconseilla fortement à Lafayette de se souiller par le contact de Mirabeau : « A son entrée dans le monde, la liberté rougirait, conduite par une main impure. » Le ministre Montmorin opina : « Je n'aurai jamais confiance dans un tel homme » ; et Necker jugea inutile de s'occuper d'un député qui ne jouirait jamais d'aucun crédit. En effet, quand Mirabeau se leva dans l'Assemblée constituante pour prononcer son premier discours, il fut reçu par un murmure général, signe de la désapprobation, sinon de l'aversion générale. Il a fini par subjuguer l'Assemblée par la puissance de son éloquence irrésistible, mais elle n'a jamais abdiqué sa méfiance envers lui. Elle ne cacha point que sa décision du 7 novembre 1789, qui déclarait incompatible le mandat de député avec les fonctions publiques, fût surtout dirigée contre Mirabeau. Lanjuinais le disait ouvertement : « Un génie éloquent vous entraîne et vous domine ; qu'arriverait-il, si cet homme était ministre? » Le député d'Aix le comprit fort bien. « Je propose l'amendement, s'écria-t-il, de limiter cette exclusion au seul M. de Mirabeau ! » La proposition fut cependant votée. Mirabeau avait perdu la bataille, la campagne même : il lui était désormais impossible de prendre en main le gouvernement. Et avec lui était perdue la cause de la monarchie parlementaire.

A partir de ce moment, Mirabeau devint conspirateur, intrigant. Il s'adressa à la cour, afin d'obtenir par des moyens secrets et indirects ce qu'il ne pouvait faire ouvertement et comme dépositaire reconnu du pouvoir. Mais là aussi, il rencontra les plus sérieuses difficultés, conséquences de son abominable réputation. La première fois qu'il s'adressa à Marie-Antoinette, celle-ci lui fit répondre, « qu'elle pensait n'être jamais assez malheureuse pour être réduite à la pénible extrémité de recourir à Mirabeau [1] ». Plus tard, la cour le paya,

[1] De Bacourt, I, 78.

Digitized by Google

afin de modérer son opposition, mais elle le fit avec dédain. Elle le traita, non pas comme un homme digne d'intérêt, mais comme une marchandise qu'on achète. Les sommes destinées à payer ses créanciers n'étaient pas confiées à lui-même; c'est M. de Fontanges, archevêque de Toulouse, qui payait pour lui. Le génie même de Mirabeau effrayait le couple royal; il ne pardonnait jamais au grand politique de lui avoir montré, avec une prévoyance vraiment prophétique, le spectre menaçant de l'échafaud.

Le peuple, lui aussi, croyait le tribun capable de toutes les vilenies. Ses tripotages financiers avec la cour ne restèrent pas inconnus. On le menaça de la *lanterne*, du sort de Foulon, on lui montra l'arbre qui lui servirait de gibet. On cria dans les rues un pamphlet intitulé : *Grande trahison du comte de Mirabeau;* « jadis, y disait-on, nous avons rendu hommage à ton talent, mais tu aimais mieux l'or que les hommages. » La presse et l'Assemblée l'accusèrent de s'être vendu également au duc d'Orléans, dont il aurait été l'instrument principal. Quand il demanda aux députés de sacrifier une partie de leur solde à un but patriotique, Buzot lui répondit : « Il importe que les hommes qui travaillent pour le peuple soient payés par le peuple; sinon, ils seraient bientôt payés par d'autres. »

Mirabeau comprit fort bien l'immense dommage que lui portaient son passé et son affreuse réputation. « Ah! s'écria-t-il douloureusement, que l'immoralité de ma jeunesse fait de tort à la chose publique! » — « Je sais, dit-il à une autre occasion, qu'une montagne de préjugés s'est élevée contre moi, et que le temps seul pourrait la détruire. »

Malheureusement pour lui et pour la grande œuvre à laquelle il s'était consacré, il ne possédait pas assez de force morale pour laisser agir le temps et ses propres talents si extraordinaires. Au lieu de racheter ses fautes antérieures par une vie irréprochable, il était tellement dévoré par la soif du luxe et des plaisirs sensuels, qu'il brigua sans cesse l'or de la cour, et qu'il établit un honteux trafic de son influence et de ses qualités politiques et oratoires.

Digitized by Google

Dans ces circonstances, un Belge, le comte de La Marck, qui a joué un rôle important dans les intrigues politiques de ces années, devint l'intermédiaire entre lui et la cour. Il vaut la peine de nous arrêter un instant devant cette singulière figure historique.

II

Auguste-Marie-Raymond, prince d'Arenberg, était né à Bruxelles, le 30 août 1753 [1]. Second fils du prince Charles d'Arenberg, feld-maréchal autrichien, il prit le nom de famille de sa mère, dernière descendante des illustres comtes de La Marck. Avec la permission de l'impératrice Marie-Thérèse, il entra au service de la France pour succéder à son grand-père maternel dans le commandement du régiment de La Marck. Il fit bravement son devoir de soldat et fut grièvement blessé d'un coup de fusil à la poitrine, au combat de Gondelour, dans l'Inde. Il ne rechercha cependant jamais l'indigénat français. Mais possédant, du chef de sa femme, des fiefs dans le baillage du Quesnoy, il s'y porta candidat pour l'Assemblée constituante, et obtint les suffrages de la noblesse du district. Il fut un des premiers nobles qui s'allièrent au Tiers, et prit une part active aux séances de l'Assemblée.

Toutefois, il n'oublia pas sa patrie. Après la révolution brabançonne, il retourna à Bruxelles, en décembre 1789, pour offrir ses services à Van der Noot, qu'on glorifiait alors sous le nom du *Franklin belge*. Il avait écrit au comité révolutionnaire de Gand « qu'il verserait jusqu'à la dernière goutte de son sang pour recouvrer la liberté de son pays ». — « Son système, disait un de ses amis, le général de Salis-Marschlins, est de conserver à l'empereur les provinces, dans le cas que les Brabançons veuillent un souverain ; et il

[1] Voir sur lui une notice de Th. Juste aux *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2e série, t. XVIII, p. 413 et suiv. De même, de Bacourt, ouvrage cité, t. Ier, p. 11 et suiv.

Digitized by Google

dit qu'il ne sera jamais leur homme, s'ils ont le projet de se donner à un autre; mais que s'ils veulent s'établir en république fédérale et vivre désormais indépendants, il examinera leurs moyens, et il verra si leurs projets peuvent se réaliser [1]. » Mais il fut bientôt déçu dans ses espérances. Membre libéral de la Constituante, il était naturellement suspect à Van der Noot et aux partisans de ce chef de la faction cléricale et rétrograde. Repoussé de ce côté, le comte, aussi bien que son frère, le duc Louis d'Arenberg, et leur beau-frère, le duc d'Ursel, se liguèrent avec les démocrates, amis de la France, dirigés par Vonck. La Marck fut impliqué dans la ruine des vonckistes et dut faire valoir sa qualité d'officier-général au service de la France pour se soustraire à la vengeance des amis victorieux de Van der Noot. Complètement désillusionné, et se repentant d'avoir manqué à la fidélité envers la maison impériale, il rentra à Paris, au milieu du mois de mars 1790.

La Marck avait déjà fait la connaissance de Mirabeau en 1788, chez le prince de Poix, gouverneur de Versailles. La conversation étincelante de Mirabeau avait séduit le gentilhomme brabançon, et en le retrouvant aux États-Généraux, il se lia avec lui d'une amitié qui ne se démentit plus un moment jusqu'à la mort du grand tribun, et qui certes était toute à son honneur. Les idées politiques de Mirabeau produisirent un grand effet sur le descendant des Arenberg; « nous n'avons plus, dit-il, l'un et l'autre entrevu rien de mieux pour la France qu'un gouvernement monarchique et constitutionnel. » La Marck, qui, soit dit en parenthèse, ouvrit largement sa bourse à son nouvel ami, chercha avec le plus grand zèle à lui procurer une position qui le mît à même de sauver le trône sans que la liberté en souffrît. Il s'adressa surtout à Marie-Antoinette, qui avait beaucoup plus de caractère que son faible mari, incapable de n'importe quelle résolution. Quoique la reine repoussât d'abord ces

[1] Lettre du général du 21 décembre 1789, conservée aux archives de Zurich et imprimée pour la première fois dans STERN, t. II, p. 139.

Digitized by Google

avances, Mirabeau lui fit parvenir des conseils sincères et excellents par le moyen de La Marck. « La France, le roi et la reine sont perdus, lui dit-il dès le 15 octobre 1789, une semaine après les événements de Versailles, s'ils ne s'évadent pas de Paris. » La cour se montra reconnaissante, en lui jetant de temps en temps une aumône, qu'il ramassa, hélas, avec une avidité de chien affamé et en demandant toujours davantage. Mais elle le tint éloigné, et même La Marck devint beaucoup plus suspect à la reine qu'il ne le croyait, à cause de son amitié pour Mirabeau. Cependant le roi et la reine n'eurent bientôt plus la possibilité de se passer de l'aide du tribun. Au printemps de 1790, Necker avait perdu la faveur de l'Assemblée aussi bien que de la cour, et il n'y avait pas d'autre ministre qui possédât la moindre autorité. C'est dans ces conditions que Marie-Antoinette, par l'intermédiaire de La Marck, s'adressa à Mirabeau et réclama ses services. Celui-ci, en effet, ne se laissa pas longtemps prier, heureux de trouver enfin le moyen de conquérir le pouvoir. Dans un mémoire, daté du 10 mai, et confié aux soins du fidèle La Marck, Mirabeau se mit entièrement à la disposition du roi, en lui promettant de lui faire parvenir des conseils réguliers et d'influencer, en sa faveur, l'opinion publique. Cette fois, Louis XVI et la reine acceptèrent, en comblant d'or leur allié besogneux. Quelques jours plus tard, Mirabeau commença son action : par son éloquence claire, tranchante et impétueuse, il sauva pour la couronne le droit important de participer à la déclaration de guerre.

Ses projets visaient plus haut : il désirait soustraire le souverain et l'Assemblée à la force brutale de la populace de Paris. A cet effet, il donna au roi l'avis de former une troupe bien disciplinée et digne de confiance, composée des régiments suisses et des officiers fidèles des autres corps, sous la direction d'un gentilhomme estimé, tel que La Marck, et de se placer sous sa protection. Mais la cour n'osa point prendre une telle résolution, qui s'est imposée plus tard, dans des conditions moins favorables, et qui a amené alors un véritable désastre. La résistance que Marie-Antoinette

Digitized by Google

opposa aux projets de Mirabeau était due en grande partie au rôle important que celui-ci avait attribué dans ses conseils à La Marck, devenu suspect comme son ami trop intime.

La froideur de la cour força l'orateur à se rapprocher des Jacobins, afin de ne pas laisser tarir la source primitive de sa puissance, la popularité. De là, nouveaux soupçons dans le cœur du couple royal. La Marck lui-même désespéra quelquefois de retenir dans la bonne voie le *caractère orageux* de son ami. C'était en effet, une triste situation que celle du prince d'Arenberg, ballotté sans cesse entre la fougue et les exigences de Mirabeau, les réticences et la mauvaise volonté de la cour. Enfin, en décembre 1790, le ministre des affaires étrangères, Montmorin, ne sachant plus où se tourner, s'adressa sincèrement à Mirabeau, et la reine se laissa convaincre par La Marck; le roi, dont on craignait l'irrésolution et l'indiscrétion, resta exclu de l'intrigue. Selon son habitude, Mirabeau proposa un grand projet pour la consolidation successive de l'autorité et du pouvoir de la couronne, et s'y réserva une part importante. Pour le moment, les aspects devinrent fort satisfaisants. La popularité et l'influence de Mirabeau augmentèrent considérablement. Soutenu à la fois par la gauche et par la droite, qui avait reçu ses instructions de la cour, il fut nommé, coup sur coup, chef d'un bataillon de la garde nationale de Paris, membre du directoire de la Seine, et président de l'Assemblée nationale. Le roi lui-même se montra favorable au grand tribun. Le gouvernement sembla devoir passer dans ses mains : telle était la conviction de l'ambassadeur anglais, lord Gower.

Nous connaissons très bien le plan de campagne de Mirabeau; pour le mettre à exécution, il envoya La Marck au général Bouillé, qui commandait à Metz et dont la fidélité était hors de doute. Le roi devait se retirer à Compiègne ou à Fontainebleau et publier une proclamation, appelant la nation à la défense de l'ordre et de la liberté, menacés tous les deux par l'anarchie parisienne. Mirabeau croyait être sûr de trente-six départements, Bouillé en devait gagner six

Digitized by Google

autres. Les Suisses et les meilleures troupes françaises du général aurait formé le noyau d'une force armée qu'on aurait opposée aux hordes de Paris et de Marseille. Le 8 février 1791, La Marck partit pour Metz, sous prétexte d'accompagner à Strasbourg sa sœur qui se rendait en Allemagne. Annoncé par le roi, il rencontra le meilleur accueil chez Bouillé; le neuvième jour, il était de retour à Paris, et Mirabeau se sentit encouragé et confirmé dans ses projets par les nouvelles que son ami venait de lui apporter.

Il ne fut pas donné à Mirabeau de mettre ses desseins à l'épreuve de l'exécution. Au milieu de ses gigantesques efforts, miné par les passions les plus diverses, les excès d'orgie et de travail, ne se permettant de repos ni jour ni nuit, il tomba d'épuisement, d'un mal dont il reconnut immédiatement toute la gravité. Il semble n'avoir guère regretté sa fin prématurée. Déjà son influence déclinait fortement de nouveau; on le traitait sans égard, même avec mépris, comme un homme ouvertement vendu à la cour; toute sa position menaçait de crouler. Il n'était pas sans avoir contribué lui-même à cette nouvelle révolution dans l'opinion publique. Malgré les avertissements de La Marck, lui qui cessait à peine d'être poursuivi par des créanciers, se conduisait en Crésus et achetait une campagne près d'Argenteuil. Ses adversaires exagéraient, tout naturellement, ces faits et leur donnaient des proportions énormes. « Il aurait mieux valu pour vous, lui disait avec raison La Marck, d'acheter Versailles dans six mois, que actuellement cette bicoque. » Malade et épuisé, Mirabeau se traîna à la séance de l'Assemblée, le 27 mars 1791, pour y défendre quelques intérêts de La Marck. Il l'emporta. « Votre cause est gagnée, dit-il à son ami, et moi, je suis mort. » Il ne prononça pas un mot qui donnât à croire qu'il tenait encore à la vie.

C'est dans les bras de ce Belge que Mirabeau expira, le 2 avril.

Digitized by Google

III

Auguste d'Arenberg est le seul véritable ami que Mirabeau ait jamais possédé; je ne compte pas comme tels les confidents passagers que sa verve étincelante et son amabilité enchanteresse lui ont procurés dans toutes les situations de sa vie mouvementée, et que son égoïsme cynique lui a fait tous perdre après peu de temps. Mais il possédait encore le don d'enchaîner à sa personne un grand nombre d'hommes de second ordre, capables et modestes, qu'il exploitait, avec ou sans rétribution, avec une naïveté étonnante. En voici quelques exemples. L'écrit sur la caisse d'escompte (Londres 1785), qu'il prétendait avoir composé lui-même, est dû, dans sa presque totalité, à Brissot, à Du Pont et à Clavière. La même année, Brissot et Clavière commencent à faire imprimer un livre sur la banque espagnole de Saint-Charles; Mirabeau parvient à se faire céder cet ouvrage, par l'entremise du ministre Calonne, lui donne son nom, empoche les honoraires et laisse aux véritables auteurs l'honneur d'en avoir payé les frais d'impression. Il n'y avait contribué que par quelques sentences spirituelles et incisives. A la prison de Vincennes, il avait trouvé le manuscrit d'un mémoire, rédigé par Du Pont et relatif à l'organisation d'une représentation communale et provinciale. Il l'avait copié, et en 1787, il le publia, sous son propre nom, cela va sans dire. Lorsque les amis de l'infortuné auteur réclamèrent, il les menaça de la Bastille, en s'appuyant de l'autorité de Calonne. En même temps, il édita un autre écrit de Du Pont, sur la loterie. Il n'est pas étonnant qu'après de tels exploits Du Pont, qui lui avait rendu les plus signalés services, ait renoncé à l'amitié de ce noble plagiaire.

Quand Mirabeau parvint à une importante position politique au sein de l'Assemblée constituante, il organisa cette exploitation d'autrui en véritable système, s'entourant d'un état-major de secrétaires, qui devaient non seulement élucider les questions, réunir des matériaux et donner des conseils,

Digitized by Google

mais encore rédiger des discours entiers pour leur patron. C'étaient, en majeure partie, des Génevois démocrates, exilés de leur patrie et réfugiés à Paris, gens bien instruits et de solides qualités, qu'il cherchait à s'attacher par toutes sortes d'avances, d'amabilités et de flatteries, lorsqu'il les reconnaissait aptes à lui être utiles. Le plus important d'entre eux fut Salomon Reybaz, qui, après avoir résisté longtemps à ses essais de séduction, finit par s'y laisser prendre et devint le fidèle et discret collaborateur du grand tribun. Mais au nombre de ses aides se trouve aussi un Anglais, Romilly; un Provençal, Pellenc, enfin le fameux Chamfort. Il s'appropria leurs travaux avec un sans-gêne admirable. M. Stern publie la liste de vingt-sept grands discours de Mirabeau, qui ne sont pas de lui. Parmi eux, on rencontre des harangues célèbres, telles que celle sur le droit de véto, sur les biens ecclésiastiques, sur le droit de la guerre et de la paix, sur les assignats.

Est-ce à dire que Mirabeau ne fut qu'un plagiaire, qu'il faut lui arracher cette gloriole d'éloquence incomparable dont ses contemporains et la postérité ont entouré sa tête? Certainement non. En premier lieu, Mirabeau prêtait à ces productions étrangères la force de sa voix, la majesté et la grandeur de ses gestes, l'intonation oratoire. C'est sa *voix argentine*, son *accent solennel* qui produisaient le plus grand effet [1]. Mais il usait aussi librement des travaux de ses secrétaires : il les changeait, y ajoutait et en enlevait des passages, selon les besoins du moment et d'après les inspirations de son propre génie. Il aimait surtout à émailler ses discours de quelques mots surprenants et originaux, de quelques phrases sonores et spirituelles qui s'imprégnaient fortement dans l'esprit des auditeurs et des lecteurs. Le véritable élément oratoire est donc dû à Mirabeau lui-même. En outre, combien de fois fut-il obligé de parler librement, sans aucune préparation possible, au milieu d'une ardente discussion qui exigeait des réparties immédiates ! Il prit souvent la parole

[1] ARNAULT, *Mémoires d'un sexagénaire*, I, 179.

Digitized by Google

deux ou trois fois dans le même débat, et c'est à ces improvisations qu'il doit ses plus grands triomphes d'orateur. Ce sont elles qui écrasaient si foncièrement ses adversaires, qui les rendaient incapables de parler, de faire même un mouvement, un geste. Plus il s'enflammait, plus son esprit devenait clair et lucide, plus les arguments affluaient, plus pressants, plus convaincants, plus entraînants. Combien de fois n'a-t-il pas saisi une objection, même une injure qu'un adversaire venait de lui lancer, pour s'en forger sur-le-champ une arme formidable, portant un coup décisif à ses ennemis et à la cause qu'ils défendaient ? Sans doute, Mirabeau s'est servi du travail d'autrui avec une désinvolture indigne d'un homme honnête; mais cette collaboration ne diminue en rien dans lui le grand homme politique et l'orateur de génie.

IV

Depuis le mois de mai 1790, des relations régulières s'étaient établies entre Mirabeau et la cour; le comte avait fait parvenir au roi et à la reine de nombreuses notes, qui lui étaient fidèlement restituées après qu'ils en avaient pris connaissance. Mirabeau attachait une grande importance à ces documents et désirait surtout éviter qu'après sa mort ils tombassent dans les mains de ses adversaires. Se trouvant sérieusement indisposé, le 17 juillet 1790, il les avait réunis en deux paquets et transmis à son fidèle La Marck. Mais il se rétablit promptement et se les fit restituer par le comte.

Le 27 mars 1791, l'orateur retomba malade, comme nous le savons, et plus gravement que jamais. Il savait qu'il allait mourir, et il envisageait cette perspective avec une fermeté héroïque. Ses correspondants de la cour royale se sentaient moins tranquilles; ils craignaient qu'après la mort du tribun, ses adversaires ne s'emparassent de ses papiers et ne s'en servissent contre Montmorin, contre ses amis, les députés Duquesnoy et Talon, contre le monarque et Marie-Antoinette eux-mêmes. On croyait voir rôder autour de la maison du

Digitized by Google

moribond des émissaires de Lafayette et des Jacobins, épiant avec impatience le moment de s'emparer d'une proie si précieuse. M. de Sémonville (depuis grand référendaire de la Chambre des pairs) n'avait pénétré dans l'appartement, disait-on, que pour mettre la main sur les papiers accusateurs. La cour envoyait donc à La Marck des messages réitérés afin qu'il mît en lieu sûr ces témoignages dangereux. Le comte croyait cependant indélicat d'entretenir son ami malade d'un tel sujet; heureusement, Mirabeau s'aperçut à la fin des inquiétudes de La Marck et l'engagea lui-même à disposer de ses papiers, qui serviraient un jour à justifier sa mémoire. Avec l'aide de Pellenc, un des secrétaires du malade, le comte fit le triage, jeta dans le feu de la cheminée ceux des documents qui ne possédaient pas de valeur historique, et transporta le reste chez lui, dans la soirée du 30 mars, en prenant toutes sortes de précautions pour n'être vu de personne.

Après la mort de Mirabeau, La Marck, désespérant de l'avenir de la monarchie constitutionnelle en France, rentra en Belgique et au service de l'Autriche. Avec les armées de cette puissance, il quitta de nouveau la Belgique, en 1794. Après avoir séjourné à Vienne et avoir été employé en différentes missions diplomatiques, il assista à l'organisation du royaume des Pays-Bas, en 1814. Il s'empressa de donner sa démission du service d'Autriche pour retourner à Bruxelles, où le roi Guillaume Ier l'admit avec le grade de général de l'armée néerlandaise. Son hôtel, situé au coin de la rue Zinner, fut renommé pour son hospitalité plutôt distinguée que fastueuse. En 1826, à l'âge de soixante-treize ans, il prit la résolution d'exécuter la promesse qu'il avait jadis faite à Mirabeau mourant, de mettre en ordre les importants papiers que celui-ci lui avait confiés, et de rendre témoignage des efforts que le grand tribun avait faits pour sauver la monarchie et la patrie. Aidé de M. J.-Ph. Staedtler, son fidèle secrétaire, il commença le classement des documents et la rédaction de ses mémoires. Mais il ne voulut rien publier de son vivant. Ce ne fut qu'en 1851, dix-huit ans après la mort

Digitized by Google

du prince, arrivée en 1833, et même après les orages de l'année 1848, que M. Adolphe de Bacourt, ancien ambassadeur de France près la cour de Sardaigne, exécuta la commission dont Auguste d'Arenberg l'avait chargé, en publiant la correspondance entre celui-ci et Mirabeau. M. Stædtler a fait paraître une traduction allemande de cet ouvrage, enrichie de nombreux éclaircissements et de notes intéressantes [1].

Tous ces documents historiques se trouvent encore aujourd'hui dans les archives de la maison d'Arenberg, place du Petit-Sablon, à Bruxelles. Feu Théodore Juste a été admis à les y voir et à les manier.

« Celui qui écrit ces lignes, dit cet historien dans la brochure qu'il a publiée sur Mirabeau dans la *Bibliothèque Gilon* [2], a touché de ses mains, il a vu de ses yeux les célèbres mémoires et avertissements que Mirabeau adressait vainement à Louis XVI. Il pourrait même dire que la plupart de ces *Notes*, écrites de la main de Mirabeau, sans excepter les plus volumineuses, n'ont point de ratures. C'est une écriture ferme, pesante, massive. On y reconnaît comme la griffe du lion, puissante et acérée. » Il est vrai que l'absence de ratures s'expliquerait facilement par la circonstance très probable que Mirabeau aurait mis au net des mémoires destinés au souverain en personne.

On s'est tout naturellement posé la question : Quelle aurait été la marche ultérieure de la Révolution, si Mirabeau, plus avare de ses forces, ne les avait pas prodiguées dans sa vie privée et publique et avait pu continuer sa carrière? Plusieurs observateurs contemporains, tels que le célèbre naturaliste et révolutionnaire Georges Forster, croyaient que le cours des événements aurait pris une tout autre direction sous l'impulsion puissante du grand homme d'État. Nous sommes d'un avis contraire, de concert avec son dernier

[1] *Briefwechsel zwischen dem Grafen von Mirabeau und dem Fürsten A. von Arenberg, Grafen von der March.* Brüssel und Leipzig, Mayer und Flatau, 1851-52, en 3 vol.

[2] Verviers, 1884.

Digitized by Google

biographe, M. Stern. Des mouvements historiques aussi immenses que celui de la première Révolution française n'obéissent pas à la volonté d'une individualité, fût-elle de la force d'un Mirabeau, et se développent selon des lois intérieures, fatales, inéluctables. Le tribun les aurait d'autant moins pu changer qu'au printemps de 1791, sa position était fortement ébranlée, par ses propres fautes : lorsqu'il mourut, il avait perdu son autorité sur les masses, sans avoir trouvé un appui sûr et ferme dans ses relations avec la couronne. Il est mort à temps, pour sa grandeur et pour sa gloire.

M. PHILIPPSON.

Digitized by Google

MARIAGES FRŒBEL

Chaque jour, dans le cercle de nos relations, on nous annonce les fiançailles de tout jeunes gens, véritables enfants. Et chacun se demande alors si les parents ont pour devoir d'encourager ou d'enrayer les impatiences matrimoniales de leurs jeunes fils de vingt ans, tout neufs, ne s'étant formé des nécessités de l'existence aucune notion, et destinés, en dépit de leur inexpérience, à créer une famille et à en assurer la direction.

Ces mariages Frœbel, unions d'école primaire, fiançailles de jardin d'enfants, nous paraissent condamnables; non pas que nous ressentions quelque répugnance pour le mariage, tant s'en faut. La question du mariage n'est pas ici en jeu, et si nous avions à formuler notre avis à cet égard, nous conviendrions que l'union monogamique, telle qu'elle est aujourd'hui constituée, représente la dernière étape de la longue évolution poursuivie par les institutions familiales.

Le mariage est une nécessité sociale qui garantit la dignité de l'homme, et sauvegarde en même temps la sécurité et le respect de la femme, tout en assurant la protection de l'enfant.

Loin d'éprouver quelque sentiment d'hostilité pour l'institution du mariage, nous en sommes, tout le premier, à regretter que, par suite d'obstacles résultant de la loi et des conventions sociales, le nombre des mariages aille sans cesse décroissant. L'amoindrissement de la matrimonialité présente d'incontestables inconvénients que Montesquieu a indi-

Digitized by Google

qués dans son *Esprit des lois* : « C'est une règle tirée de la nature, écrit-il, que plus on diminue le nombre des mariages qui pourraient se faire, plus on corrompt ceux qui se font : moins il y a de gens mariés, moins il y a de fidélité dans les mariages, comme lorsqu'il y a plus de voleurs, il y a plus de vols [1]. »

La démographie non seulement signale une diminution constante de la nuptialité, elle enregistre encore une élévation progressive de l'âge auquel on se marie.

En France, à la fin du siècle dernier, on se mariait en moyenne à vingt-sept ans; cet âge s'est élevé de nos jours à trente et un ans. En général, les femmes s'y marient, à présent, entre vingt et vingt-cinq ans, et les mariages les plus nombreux ont lieu, pour les hommes, entre vingt-cinq et trente ans.

De tous les pays d'Europe, la Russie est celui où les jeunes gens se marient le plus tôt. L'extrême précocité des mariages, dans ce pays, doit être attribuée à la nature particulière de la propriété communale, qui ne peut s'y acquérir que par la création d'une famille. La participation à la propriété communale n'étant admise qu'en faveur des chefs de famille, les jeunes gens russes se marient de bonne heure, et obtiennent ainsi leur part dans la distribution des revenus des biens communaux. Le fait n'a rien de bien étrange : l'histoire enregistre, en effet, l'intime corrélation qui, de tout temps, a existé entre la constitution de la famille et les formes particulières de la propriété.

Après la Russie, les mariages précoces sont les plus nombreux en Angleterre, en Écosse, puis, au delà de l'Atlantique, dans le Rhode-Island.

L'Angleterre présente, au point de vue de la famille, des conditions exceptionnellement favorables. Aussi, peut-elle être considérée comme la terre classique du mariage : on s'y marie beaucoup, on s'y marie jeune, et les familles ne craignent pas d'avoir de nombreux enfants.

[1] MONTESQUIEU, *Esprit des lois*. L. XXIII, ch. XXI.

Digitized by Google

En France, d'autre part, la nuptialité n'est pas insuffisante : on s'y marie non moins qu'ailleurs ; les mariages en moyenne ne sont même pas trop tardifs ; seulement, ils ont le malheur d'être inféconds.

Tous les pays catholiques, la Bavière, l'Irlande, la Belgique, se distinguent par le nombre peu considérable de leurs mariages, et, là aussi, l'âge moyen du mariage est le plus retardé.

***

Les législations positives varient assez notablement quant à la fixation de l'âge auquel elles autorisent le mariage. Cet âge est fixé ainsi qu'il suit :

PAYS.	AGE. GARÇONS.	AGE. FILLES.
Russie	18 ans.	16 ans.
France	18 —	15 —
Belgique	18 —	15 —
Hongrie [1]	18 —	15 —
Hongrie [2]	14 —	12 —
Autriche	14 —	14 —
Espagne.	14 —	12 —
Portugal	14 —	12 —
Grèce	14 —	12 —
Suisse	14 —	12 —

L'Angleterre et la Turquie n'ont pas déterminé d'âge minimum.

Il faut bien le reconnaître ; en fixant, ainsi qu'ils l'ont fait, l'âge du mariage, les législateurs européens ont agi avec inconscience, sans s'inspirer des lois de l'hygiène et sans tenir nul compte des intérêts de l'individu ni de ceux de la reproduction de l'espèce.

Heureusement, les mœurs, plus puissantes qu'un texte légal, ont corrigé l'imprévoyance de la loi. Et, en fait, les jeunes gens se marient à un âge plus avancé que celui auquel le mariage peut légalement se contracter.

[1] Pour les catholiques.
[2] Pour les protestants.

Digitized by Google

On se marie aux âges suivants :

PAYS.	AGE. GARÇONS.	FILLES.
Angleterre	25 1/2 ans.	24 ans.
France	28 1/2 —	25 —
Italie	29 —	24 —
Hollande	29 —	27 —
Paris	30 —	26 —
Belgique	30 —	27 —
Suède	30 —	27 —

Ainsi qu'on peut le constater, le célibat antérieur au mariage a, en France, une durée moyenne de dix ans et demi chez les hommes et de dix ans chez les femmes; et, en Belgique, la durée de ce célibat est de douze ans pour l'homme comme pour la femme.

Les chiffres qui figurent au tableau précédent représentent des moyennes et n'ont rien d'absolu, car, dans chaque pays, les régions, les professions, la condition sociale, le degré de richesse des habitants sont des circonstances qui exercent leur influence sur le moment de la vie où l'homme contracte mariage. Ainsi, en ce qui concerne la France notamment, les départements agricoles sont des départements à nuptialité hâtive, tandis que les départements à grands centres industriels sont des départements à nuptialité tardive. De même, plus les populations sont agglomérées, plus l'âge moyen de l'homme, au moment du mariage, est élevé. Dans les grandes villes, on se marie moins et plus tard que dans les campagnes. On peut observer une différence non moins sensible, dans l'âge du mariage, entre les quartiers riches et les quartiers populaires d'une même ville. Enfin, dans la même cité, les jeunes gens s'adonnant aux professions libérales se marient plus tard que les artisans.

* * *

La science nous montre que, s'il est avantageux pour l'homme de se marier jeune, les mariages prématurés présentent de réels dangers pour l'individu et pour sa descendance.

Digitized by Google

Tandis que les hommes mariés à un âge rationnel présentent une mortalité plus faible de beaucoup que celle offerte par les célibataires, on observe, au contraire, chez les personnes mariées prématurément, une mortalité exceptionnelle, onze fois plus considérable que celle des célibataires.

La jeune mariée de quinze à vingt ans, voire de vingt à vingt-cinq ans, offre une mortalité supérieure de moitié, puis d'un huitième à celle de la jeune fille du même âge. Cette aggravation des probabilités de décès, chez la jeune épouse, résulte des dangers de la parturition et du premier accouchement.

Les mariages prématurés ont une autre conséquence funeste : ils déterminent une extension de la phtisie pulmonaire.

Enfin, les mariages trop précoces étant le plus souvent des mariages irréfléchis, amènent un accroissement exagéré des divorces et des séparations. La trop grande jeunesse des époux est une circonstance qui rend le divorce plus fréquent.

Autant donc le mariage est favorable aux jeunes gens formés moralement et physiquement, autant il est préjudiciable aux tout jeunes gens.

* * *

Les dangers des mariages prématurés ont été signalés de tout temps et n'ont pas échappé à l'attention des penseurs de l'antiquité.

Partout, nous dit Aristote, où l'on permet à des enfants de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse, s'étiole et dégénère.

Chez les Grecs, ajoute Plutarque, les transports d'un amour naissant ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré.

Aussi les philosophes grecs éloignent-ils la limite d'âge fixée pour le mariage. Hésiode veut que tout garçon se marie à trente ans environ. Dans sa république, Platon fixe

Digitized by Google

l'âge du mariage des hommes à trente ans, et celui des femmes à vingt.

Auguste avança à dix-huit ans l'époque du mariage. Il se berça de l'illusion d'espérer qu'il parviendrait à favoriser l'accroissement de la population de l'empire, en confiant à des enfants le soin de reproduire l'espèce humaine.

Les Juifs, eux, se sont toujours prononcés en faveur des mariages jeunes. Leur penchant marqué pour le mariage et l'esprit de famille si éveillé chez eux ont été les facteurs les plus puissants de la vitalité de leur race.

« Jusqu'à vingt ans, dit le Talmud, Dieu prend patience. Il détourne sa sollicitude de celui qui, ayant dépassé cet âge, n'est pas encore engagé dans les liens de l'hyménée. » (*Talmud Kidouschim.*)

Et la législation prenait soin de dispenser de toute corvée comme de toute servitude militaire, le jeune marié, durant la première année du mariage, afin, dit le texte de la loi, « qu'il puisse se consacrer tout entier à l'amour de sa femme ». (*Deutér.* XIV, 5.)

L'extrême précocité des jeunes gens, chez les Juifs, à l'époque où ceux-ci constituaient une nation orientale, justifie l'âge de vingt ans assigné par la loi comme dernière limite pour le mariage des jeunes gens.

Rabelais mentionne la loi que je viens de citer. « En quelle loy, demande Panurge, estait-ce constitué et estably que les nouveaux mariés seraient exempts d'aller en guerre pour la première année? En la loy de Moses (Moïse), répond Pantagruel... Affin que pour la première année ils jouissent de leurs amours à plaisir, vocassent à production de lignage et feissent provision de héritiers... [1]. »

La législation de Louis XIV renferme une disposition calquée sur celle du Deutéronome.

Par son édit de novembre 1666, Louis XIV exempta des charges publiques ceux qui se marieraient avant d'avoir accompli leur vingtième année. C'était là une disposition

[1] Rabelais. Liv. III, chap. VI.

Digitized by Google

imprévoyante et funeste, favorisant par un édit ce qu'un édit eût dû proscrire.

* * *

L'époque rationnelle que la démographie et les lois de l'hygiène fixent pour le mariage est de vingt-cinq à trente ans pour l'homme, et, pour la femme, de vingt à vingt-cinq ans.

Si les parents ont pour devoir d'empêcher leurs fils de se marier prématurément, ils n'en doivent pas moins encourager la tendance de leurs enfants à se marier dans l'éclat et la vigueur de la jeunesse. Il est incontestable que l'homme doit se marier jeune. C'était l'avis notamment de Luther et de Franklin. Un jeune homme demanda un jour à Luther conseil pour se marier. Le grave Luther lui adressa cette réponse typique :

« Si tu brûles, prends femme... Tu voudrais bien en posséder une belle, pieuse et riche. Fort bien, mon cher; on t'en donnera une en peinture, avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses; mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit...

« Se lever de bonne heure et se marier jeune, personne ne s'en repentira [1]. »

Interrogé dans un cas analogue, Franklin envoya à M. John Alleyne, fils d'un de ses bons amis, la lettre que voici. Il nous paraît intéressant de la reproduire presque en entier :

« ..... Tous les ménages que j'ai observés me font penser que les personnes qui se marient jeunes sont plus communément heureuses que les autres.

« Les jeunes époux ont toujours un caractère plus flexible et tiennent moins à leurs habitudes que lorsqu'ils sont plus avancés en âge. Ils s'accoutument plus aisément l'un à l'autre, et par là ils préviennent beaucoup de contradictions et de dégoûts.

« Si la jeunesse manque un peu de cette prudence nécessaire pour conduire un ménage, elle trouve assez de parents et d'amis

1 *Mémoires de Luther*. Édition Michelet. Tome II, p. 76.

Digitized by Google

d'un âge mûr pour remédier à ce défaut, et elle est plus tôt habituée à une vie tranquille et régulière. En se mariant jeune, un homme prévient peut-être très heureusement ces accidents, ces liaisons qui auraient pu nuire à sa santé ou à sa réputation, et quelquefois même à toutes les deux.

« Quelques personnes peuvent se trouver dans des circonstances où la prudence exige qu'elles diffèrent de se marier; mais quand la nature nous a rendus physiquement propres au mariage, on doit penser qu'elle ne se trompe point en nous le faisant désirer.

« Les mariages tardifs sont souvent suivis d'un inconvénient de plus que les autres, c'est que les parents ne vivent pas assez longtemps pour veiller à l'éducation de leurs enfants. Les enfants qui viennent tard sont de bonne heure orphelins, dit le proverbe espagnol...

« Nous autres Américains, nous nous marions ordinairement dès le matin de la vie. Nos enfants sont élevés et établis dans le monde à midi, et nos affaires, à cet égard, étant achevées, nous avons une après-midi et une soirée de loisir agréables.

« En nous mariant de bonne heure, nous avons la joie d'avoir un plus grand nombre d'enfants, et chaque mère suivant, parmi nous, l'usage de nourrir elle-même ses enfants, usage si conforme au vœu de la nature, nous en conservons davantage. Aussi, dans nos contrées, les progrès de la population sont bien plus rapides qu'en Europe.

« Enfin, je suis content de vous voir marié, et je vous en félicite cordialement. Vous êtes dans le sentier où l'on devient un citoyen utile, et vous avez échappé à un état contre nature, à un éternel célibat. C'est pourtant là le sort d'un grand nombre d'hommes qui ne s'y étaient pas condamnés, mais qui, ayant trop longtemps différé de changer de condition, trouvent enfin qu'il est trop tard pour y songer, et passent leur vie entière dans une situation où un homme semble toujours valoir beaucoup moins. Un volume dépareillé n'a plus la même valeur que lorsqu'il fait partie d'une collection complète. Quel cas fait-on de la moitié isolée d'une paire de ciseaux? Elle ne coupe jamais bien et ne peut servir que de mauvais racloir...[1] »

* * *

Il n'est que trop vrai, hélas! que le nombre de ces *mau-*

[1] *Correspondance de Benjamin Franklin.* Lettre à M. John Alleyne.

Digitized by Google

vais racloirs augmente, et doive augmenter chaque jour davantage.

Des causes multiples, que nous nous bornerons à esquisser sommairement, produisent cet affaiblissement constant de la nuptialité.

Il y a d'abord l'inégale répartition des individus de chaque sexe. Presque dans tous les pays, le nombre des femmes est supérieur à celui des hommes. En Allemagne, par 100 habitants, on rencontre 49 hommes et 51 femmes. En France, sur 1,000 célibataires, il y a 485 garçons et 515 filles : cette prédominance des filles s'observe dans 54 départements sur 86.

D'autre part, les maladies physiques et morales, l'aliénation mentale, la criminalité atteignent plus l'homme que la femme. De plus, la mortalité naturelle des mâles est supérieure à celle des filles ; de même, les suicides sont plus fréquents chez l'homme que chez la femme. En supposant, par exemple, 10,000 individus du sexe masculin et 10,000 enfants du sexe féminin naissant aujourd'hui, si nous en croyons les données fournies par les tables de mortalité et de survivance, nous ne retrouverons, dans vingt-cinq ans, que 5,074 hommes et 5,536 femmes. D'où un excédent de 462 femmes par 20,000 individus. Il convient toutefois d'observer que cette mortalité excessive des mâles tend à établir une parité de nombre entre les deux sexes, car dans tous les pays, il naît plus de garçons que de filles : pour chaque série de vingt naissances de filles, on compte environ vingt et une naissances de garçons [1].

[1] Au sujet des chiffres que je cite, on peut consulter les travaux suivants :

G. Mayr et G.-B. Salvioni, *La Statistica e la Vita Sociale*. Torino, Lœscher, 1886.

Emilio Morpurgo, *La Statistica e le Scienze Sociali*. Firenze, 1882.

Marquis de Nadaillac, *L'affaiblissement de la natalité en France*. Paris, Masson, 1886.

Dr Gustave Lagneau, *Remarques démographiques sur le célibat en France*. Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, 1885.

Digitized by Google

La conséquence qui se dégage de ces premières constatations démographiques, c'est que, à moins de légitimer la polygamie ou la débauche, et à moins de prétendre que des femmes saines d'esprit et de corps, morales et honnêtes, dussent épouser des hommes criminels, malingres ou aliénés, il faut bien reconnaître qu'un groupe considérable de femmes se trouve dans l'impossibilité absolue de se marier.

* * *

A ces causes physico-sociales, diminuant les possibilités de mariage, il convient d'ajouter les obstacles multiples dérivant de la loi et des conventions sociales.

Dans grand nombre de pays, le législateur a reconnu la nécessité de rendre le mariage civil plus facilement réalisable. On a proposé de supprimer les trop longs délais et les trop grandes difficultés s'opposant à la prompte conclusion du mariage, en abrogeant les formalités surannées et vexatoires. Il existe à Bruxelles la Société de Saint-François-Régis, dont le but est de faciliter les mariages dans la classe ouvrière, en se chargeant notamment de la réunion des pièces réclamées par l'état civil. Depuis 1837, année de sa fondation, jusqu'en 1886, cette société a participé à la conclusion de plus de 42,000 mariages. Devant la commission du travail, M. Bertrand, secrétaire de cette société, a insisté pour obtenir la simplification des formalités du code civil réglementant le mariage, et a demandé la suppression des actes respectueux [1]. Le Parlement belge a fait un premier pas dans cette voie, en supprimant, sur la proposition de M. Woeste, deux des actes respectueux sur trois. La Suisse a été plus loin encore. Suivant à cet égard l'exemple des pays anglo-saxons, la législature fédérale a supprimé récemment la formalité du consentement des parents. Chez nous, M. Laurent, dans son avant-projet de revision du code civil belge, s'est prononcé également pour l'abolition de cette formalité.

[1] Commission du travail. Séance tenue à Bruxelles, le 12 août 1886.

Digitized by Google

D'autres faits constituent encore de véritables entraves au mariage. D'abord, l'émigration éloignant de la patrie de nombreux jeunes gens qui abandonnent au pays nombre de jeunes filles ; puis, les exigences croissantes du service militaire; le sentiment religieux qui, dans les pays catholiques, astreint à un éternel célibat des milliers de jeunes gens [1] ; les préjugés religieux qui s'opposent à l'extension des mariages mixtes [2] ; l'esprit de caste et les froids calculs qu'in-

[1] En France, 130,000 habitants sont astreints au célibat religieux.

[2] Il importe de reconnaître toutefois que le nombre des mariages mixtes devient de plus en plus considérable : c'est la preuve d'une consolante tolérance religieuse. On peut en juger d'après les chiffres fournis par les statistiques allemandes, qui tiennent compte de la religion des habitants dans tous les actes de recensement. En Bavière, où les mariages mixtes n'atteignaient que 3 p. c. des mariages il y a cinquante ans, la proportion s'élève aujourd'hui à 7 p. c. Dans le Palatinat, 10 p. c. des mariages sont mixtes. En Franconie, la proportion, qui était de 2 p. c. il y a quarante ans, est montée aujourd'hui à 11 p. c.

Les israélites, toutefois, paraissent plus exclusivistes que les protestants et les catholiques, et contractent peu de mariages mixtes. Ainsi, en Prusse, en 1885, sur 228,045 jeunes gens chrétiens qui se sont mariés, 156 ont épousé des femmes juives; et sur 2,796 israélites qui se sont mariés, 125 ont épousé des femmes chrétiennes. Sans qu'il soit possible de fournir aucun chiffre pour la France, on peut affirmer cependant que les mariages mixtes y deviennent fréquents. Les grandes familles juives, les Fould, les Heine, les Pereire, les Halévy, les Bamberger et d'autres se sont fusionnées dans la masse chrétienne, et d'autre part des membres de l'aristocratie française n'ont pas hésité à s'allier à des familles juives : notamment le duc de Gramont, le prince de Wagram, le baron de Zuylen, le prince de Tarente, le duc de Richelieu, le prince régnant de Monaco, etc.

L'exemple le plus curieux de mariage mixte est celui de Crémieux. L'illustre fondateur de l'Alliance israélite universelle, qui fut membre du gouvernement provisoire de 1848 et ministre de la justice à diverses reprises, Crémieux, que les israélites français considèrent comme une de leurs illustrations les plus pures, épousa une femme catholique, et ses enfants furent baptisés.

Il faut en convenir, l'obstacle le plus sérieux qui s'oppose aux mariages mixtes consiste dans l'éducation à donner aux enfants qui pourraient être issus de ces unions. La difficulté se résout d'ordinaire en admettant que les enfants suivront la religion de leur mère. De temps immémorial, le code talmudique a proclamé le principe que l'enfant suivait en tous points la condition de sa mère.

Digitized by Google

spire l'égoïsme, l'orgueil et la vanité de familles aisées; la facilité que trouvent les jeunes gens à se passer d'un ménage; les difficultés qu'ils éprouvent, d'autre part, à se créer une position et des moyens d'existence; les études trop étendues, les examens rendus de plus en plus difficiles; les longs apprentissages, les stages trop prolongés, etc.

Ajoutez à ces causes la mauvaise éducation donnée à la plupart des jeunes filles que des mères élèvent trop souvent, suivant l'expression de Voltaire, « non comme des êtres pensants dont il faille cultiver l'âme, mais comme des poupées qu'on ajuste, qu'on montre et qu'on renferme le moment d'après » [1].

En outre, la passion désordonnée du bien-être sévissant dans la jeunesse actuelle; le désir égoïste d'une vie commode et le goût excessif du luxe, ce fléau qui a pour résultat, ainsi que le reconnaissait Montesquieu, de « rendre le mariage onéreux » [2].

Enfin, il ne faut pas perdre de vue cette cause psychologique, c'est que les garçons sont moins enclins au mariage que les filles.

« Les filles, écrivait l'auteur de *L'Esprit des lois*, que l'on ne conduit que par le mariage aux plaisirs et à la liberté; qui ont un esprit qui n'ose penser, un cœur qui n'ose sentir, des yeux qui n'osent voir, des oreilles qui n'osent entendre; qui ne se présentent que pour se montrer stupides; condamnées sans relâche à des bagatelles et à des préceptes, sont portées au mariage. Ce sont les garçons qu'il faut encourager [3]. »

Les filles, en effet, semblent éprouver pour le mariage une force attractive, tandis que, chez les garçons, cette force serait plutôt répulsive. La différence a un fondement rationnel : le mariage émancipe la femme, tandis qu'il asservit l'homme.

Toutes ces causes que nous venons de parcourir brièvе-

[1] VOLTAIRE, *Œuvres choisies*. — *De l'éducation des filles*. Édition du Centenaire, p. 709.

[2] MONTESQUIEU, *Esprit des lois*. L. XXVII, ch. I.

[3] IBID., *Des filles*. L. XXIII, ch. IX.

Digitized by Google

ment, sans y insister, ont pour effet de diminuer la nuptialité, de détourner du mariage beaucoup de jeunes gens, ou tout au moins d'éloigner de plus en plus l'époque où l'homme peut se trouver en situation de se créer une famille. Les probabilités de mariage diminuent sans cesse pour les jeunes filles, qui sont sous ce rapport bien moins avantagées que les jeunes gens, et trouvent moins aisément qu'eux à faire un choix à leur convenance.

Dans la lutte pour le mariage, en vertu des lois de la sélection et de la concurrence vitale, les jeunes filles auxquelles les hasards de la naissance n'ont accordé en partage ni talents, ni beauté, ni fortune, sont destinées en général à être écartées par d'autres mieux douées ou mieux dotées. Beaucoup d'entre elles sont contraintes à rechercher les joies et les satisfactions de l'existence ailleurs qu'au sein d'un foyer que la nature leur avait pourtant donné mission de fonder.

Plus d'un malheureux père de famille, sans fortune, qui, dans le cours de sa carrière, n'a pas eu la prévoyance d'économiser le moindre pécule pour l'établissement de sa fille, en est réduit à répéter les lamentations de l'Euclion de Plaute :

.....Meam pauperiem conqueror
Virginem habeo grandem, dote cassam atque inlocabilem
Neque eam queo locare quoiquam [1].

« Je déplore ma misère. J'ai une grande fille sans dot à placer, et vraiment je ne sais où lui trouver un mari! [2] »

Mai 1890. LOUIS FRANK.

[1] PLAUTE, *L'aululaire*. Acte II. Scène II. 14.

[2] Cette étude était déjà livrée à l'impression, quand un correspondant, très versé dans les questions concernant l'Inde anglaise, m'écrivait que dans toute la presqu'île du Gange sévit l'habitude des mariages prématurés. Il s'y produit, en ce moment, une agitation intéressante contre les mariages Frœbel de là-bas.

Mme Fawcett, veuve de l'ancien ministre anglais, a entamé dans la revue : *The Vigilance Record* une vigoureuse campagne contre les abus de l'*infant marriage*. Un des principaux organes des Indes, l'*Indian Messenger* de Calcutta, journal réformiste, applaudit à cette agitation, et, rendant compte des efforts de Mme Fawcett, signale à son tour les dangers de ces mariages d'enfants dont il réclame l'interdiction formelle. (Vol. VII, nº 34, 27 avril 1890.)

Digitized by Google

LE CHANT DU CYGNE

Ceci est mon testament.

J'institue mon neveu, Joseph-Gustave-Frédéric Lonlier, mon légataire universel.

Bruxelles, 17 janvier 1885.

André-Omer Delmotrie.

P.-S. — Je prie M. le notaire Paschal, à qui je confie mes dernières volontés, d'aider mon neveu à recueillir ma succession, et, en même temps, de lui remettre en mains propres le pli joint au présent acte, lequel fait partie de ma fortune morale. Je voudrais être assuré que ces pages seront plus utiles à mon héritier que les objets modestes qu'il aura bientôt en sa possession. A. O. D.

—

Tu sais, mon cher Frédéric, que j'ai vécu en célibataire, mais ce que tu ne sais pas, c'est que j'ai mené une vie accidentée : j'y ai gagné beaucoup d'ennuis et une certaine expérience.

J'ai été pendant quarante ans au service de l'État; à soixante-cinq ans, j'ai fait valoir mes droits à la pension et me suis retiré dans mon petit appartement, comme un rat dans un fromage, comme un moine en son couvent, comme un curé en son presbytère. Point de soucis et 3,900 francs de rente! C'est une position agréable. J'ai aujourd'hui soixante-dix-neuf ans, et je commence à me sentir usé. La tête déménage quelquefois; je marche sans assurance; l'ap-

Digitized by Google

pétit s'en va; il y a plusieurs années que je pense du mal des femmes : il est temps que je fasse mes préparatifs de départ.

Je durerai peut-être encore quelques années; je suis résigné. La vie n'a pas été mauvaise pour moi, et j'aurais mauvaise grâce à me sentir sans regret abandonné d'elle. J'ai la conscience absolument tranquille; du reste, je ne crois pas à un Dieu vengeur : ce Dieu-là n'est qu'une invention du cerveau humain, qui est borné. Voilà ma religion.

J'ai fait quelques folies, et je pourrais te raconter des histoires qui t'amuseraient peut-être. Mais je suis discret. Philosophe, ne pouvant plus être que cela, je veux, et l'idée est peut-être naïve, te faire quelque bien au moyen des connaissances que j'ai acquises.

Tu entreras dans mes meubles; je désire que tu y entres avec l'esprit nécessaire pour te guider dans la vie.

Je dis plus haut que j'ai commis quelques peccadilles. Je ne m'en répens pas, je mourrai dans l'impénitence finale [1]. J'ajoute que nous avons toujours été deux, et très consciencieusement, dans ces fautes qui pèsent si peu sur mon for intérieur. J'ai fait ce qu'on nomme le mal — il s'agit de s'entendre — avec un plaisir quelquefois très vif. Quand je me souviens de ce temps passé, où j'avais des croyances, mortes aujourd'hui, je sens encore de légers tressaillements qui me prouvent que je ne suis pas tout à fait desséché. Mais le souvenir veut en vain me galvaniser : c'est bien fini. Le bois mort craque de temps en temps, il n'en a pas moins perdu sa sève. Je souris à des fantômes et je les vois se mouvoir dans la fumée de ma pipe. C'est tout ce qui reste de l'homme vivant d'autrefois.

Ne te mets pas martel en tête. Je n'ai rien fait qui ne soit avouable en petit comité. Je suis certain, d'ailleurs, que tu as déjà compris quelle est la nature des fautes que les gens d'humeur morose pourraient me reprocher. Tu as du flair...

[1] Il y a beaucoup de banalités dans ce testament; il faut pardonner à l'auteur, qui n'est pas un artiste de lettres, et qui n'a pas pensé que son œuvre pourrait avoir les honneurs de la publicité. (*L'éditeur.*)

Digitized by Google

D'ailleurs, tu m'as quelquefois entendu discourir sur certains sujets, et tu sais qu'il en était un surtout qui me tenait au cœur.

Oui, mon cher neveu, c'est là mon sentiment : tant qu'on est un homme, les femmes, il n'y a que ça.

Tu aurais tort de conclure de cet aveu qu'il faille s'abandonner à ses caprices comme un étourdi. Mais mon opinion est qu'on doit tirer de toutes choses le plus de suc possible. Le tabac a son âcreté, un fond de nicotine : ce n'est pourtant pas une médiocre jouissance que de le réduire en fumée. Quel est le jeune homme qui ne danse pas, de crainte d'une fluxion de poitrine? Quelle est la mondaine qui se refusera le plaisir de montrer son dos, ses épaules, ses bras et le reste, malgré une certaine honte qu'elle éprouve à étaler ainsi sa nudité au public? Toutes choses ici-bas ont un arrière-goût d'amertume. Cela n'empêche pas la femme d'être un animal vraiment agréable.

Je suis un peu fatigué; je continuerai de philosopher un autre jour.

—

Quel âge as-tu? Est-ce trente et un ou trente-deux ans? Peu importe! C'est un bel âge, l'âge auquel on commence à se déniaiser. Mais ne t'en fais pas trop accroire; tu auras beau être sceptique, même soupçonneux et ainsi sur tes gardes, tu seras dupe encore bien des fois.

Tu ne te maries pas? Je suis bien obligé de t'approuver, pour ne pas avoir à critiquer ma conduite. Mais ne te fais pas illusion; tu auras peut-être envie de te marier dans huit jours : il suffit pour cela d'une paire d'yeux, d'une voix particulière, d'une certaine tournure, que sais-je? d'un rien qui te retourne comme un gant. L'homme, tant qu'il n'a pas abdiqué forcément, est toujours sous le coup d'un de ces orages qui prennent feu dans les yeux, la voix, le sourire, la taille d'une femme.

Tu as échappé au diable jusqu'aujourd'hui; c'est une victoire. Il ne faut pas en être trop fier. Qui sait si, demain matin, tu ne seras pas un fou comme tant d'autres, capable

Digitized by Google

de te jeter dans le mariage avec enthousiasme et qui y tomberas comme dans un puits insondable? Un premier conseil: Le jour où tu te sentiras « pris », s'il te reste encore un peu de raison, éprouve la fascinatrice en lui disant que tu la trouves laide, mais que ce sont ses qualités morales qui t'ont séduit. Je ne dis pas que tu réussiras : elle t'entendra venir avec tes gros sabots, pour peu qu'elle soit vraiment femme, et elle fera fi de la beauté physique avec une conviction touchante. C'est avec l'âme qu'elle voudra être aimée, et tu lui verras pousser des ailes. Cependant, elle sera peut-être irritée en t'écoutant débiter de pareilles niaiseries, et tu pourras alors te tirer d'affaire.

Défie-toi aussi de celles qui jouent l'indifférence; elles sont des plus dangereuses. N'oublie jamais qu'il n'y a pas de femmes indifférentes. Toutes sont enchantées qu'on les remarque; la plupart des femmes aiment mieux être compromises que dédaignées.

Cela se comprend; c'est dans leur instinct; c'est la nature qui les a faites ainsi.

Leur rôle est d'attirer, de tendre des pièges; le rôle de l'homme est de ne point résister. Sans doute, il est l'initiateur, le propulseur, et en même temps c'est lui qui est le chasseur; il l'a dit de tout temps, ce doit donc être la vérité.

Mais j'ai remarqué que nous nous faisons à ce sujet beaucoup d'illusions. En réalité, dans toutes mes aventures, j'ai été entraîné. Alors que je me croyais un victorieux, j'étais un fasciné. Tu as dû t'apercevoir peut-être que le fond, c'est-à-dire l'âme de la femme, c'est la malice [1].

Oh! il y a des exceptions, et en grand nombre, comme il y a des maladies dans les moments où la situation sanitaire est excellente.

L'état de santé de la femme, c'est d'être malicieuse. Souvent, elle ne s'en doute pas, elle agit d'instinct, comme un joli animal qu'elle est. Dès qu'elle est sensée, modeste, juste dans ses appréciations, croyante, capable d'être dupe, c'est

[1] Shakespeare a déjà dit : « Perfide comme l'onde ». A. O. D.

Digitized by Google

qu'elle est malade. Et tu sauras plus tard que ceci n'est pas un sophisme, une pantalonnade philosophique. L'ensemble des facultés de la femme, la synthèse de son esprit, c'est la malice. Ses ressources sont infinies. Quand on la croit à bout de mauvais arguments, de menaces, de caresses, de déclarations nettes, de suppositions bizarres, d'accusations en l'air, elle en trouve encore, et de plus véhéments, et de plus insensés. Sa richesse d'imagination, dans un certain ordre d'idées, dépasse tout ce qu'ou peut rêver. La chose qu'elle suppose, quand elle se laisse emporter, c'est comme si c'était arrivé. Sur un indice plus vague que la fumée de ma pipe, que la buée du matin qui se dissipe aux premiers rayons du soleil, elle construit des faits, elle échafaude des scènes; elle bouleverserait le monde pour satisfaire ses fantaisies, pour apaiser le diable qui s'agite en elle...

Ouf! Je vais me reposer. Après tout, j'ai le temps; ce n'est pas demain que je pousserai mon dernier souffle.

—

Lorsque trois ou quatre hommes sont ensemble, intimes ou à demi étrangers, ils ont beau faire, discuter de politique ou de science, raconter des voyages ou ressasser de vieux mots spirituels, ils en viennent toujours à parler de la femme.

C'est un sujet naturel; c'est l'éternelle pente où l'on glisse depuis que l'humanité existe; c'est la rivière qui descend vers son embouchure; c'est le monde qui gravite. La femme n'est pas une préoccupation, c'est une obsession: c'est le point de mire visé sans cesse; c'est l'oasis qu'on ne perd jamais de vue; c'est le met délicat qui excite sans cesse l'appétit.

La nature l'a voulu ainsi Nous suivons, en cela, l'instinct qui anime tous les animaux.

L'amour, en réalité, n'est pas autre chose que...

Je crois que je ferai bien, avant d'achever cette phrase, dont la brutalité soulèvera peut-être tes protestations, de prendre quelques précautions oratoires. Avec l'âge, on devient quelquefois prudent : cela s'est vu. Or, je ne voudrais pas, en ces dernières manifestations de ma pensée encore vivace

Digitized by Google

— est-ce une illusion? — qu'on pût m'accuser d'irréflexion et de légèreté.

A force de raffinement, à mesure que l'état civilisé s'est développé, nous avons découvert de la poésie un peu partout et dans tout. En apparence, nous nous sommes éloignés de l'état de nature, nous avons enveloppé d'une gaze, d'un charme, d'une nuée lumineuse les choses et les actions même grossières qui font partie de la défroque humaine. Autant qu'il l'a pu, l'homme a repoussé de lui, de sa pensée s'élevant peu à peu, les preuves de son animalité originelle. Tout en obéissant à ses instincts les plus matériels et à ses nécessités les plus basses, il a fait des efforts héroïques pour se débarrasser de sa « dépouille mortelle », pour devenir une âme savante et tendre aspirant à l'idéal. Mais cette ambition noble a toujours été contrariée par les réalités de tous les instants; toujours Icare est retombé sur la terre pour y continuer son rôle d'animal intelligent; toujours l'amour le plus éthéré a eu pour résultat une sorte d'effondrement matériel, une fin — ou un commencement — de caractère lamentablement substantiel, qui l'a remis du coup à la place assignée par la nature.

Vois-tu, mon neveu, nous aurons beau faire : nous serons toujours ainsi ramenés à la vérité, quoi que nous essayions pour nous éloigner d'elle et pour changer de substances. Tant que l'homme mangera, dormira, marchera, se nettoiera, transpirera, etc., ses efforts pour devenir un ange seront impuissants.

Eh bien, l'amour, tel que nous l'ont fait les poètes et la poésie, n'est pas tout l'amour; ce n'est même qu'une apparence trompeuse, destinée, par notre propre génie, à enguirlander sa fin substantielle, comme je viens de le dire.

Et je reprends ma phrase inachevée, après ce prudent exorde.

L'amour, en réalité, n'est pas autre chose qu'un instinct physique, dont le but est la reproduction de l'espèce.

Voilà pourquoi nous avons l'esprit toujours tourné vers la femme; voilà pourquoi des hommes ne peuvent causer ensemble pendant un certain temps sans retomber sur l'éter-

Digitized by Google

nel féminin, dont ils sont obsédés. Dès que des hommes ont réussi, pour n'importe quelles raisons, à se débarrasser de cet aiguillon, ils se sont dépouillés en même temps du caractère humain, ils deviennent des êtres à part dans le monde et ils sont fatalement amenés à travailler contre l'état naturel et social.

La femme *doit* nous préoccuper ; cette préoccupation est un *devoir* pour nous, et en même temps une fatalité inflexible. Si notre pensée s'éloignait de ce devoir, nous commettrions un crime envers nous-mêmes. L'entraînement est universellement irrésistible ; les exceptions sont des monstruosités : il y a de mauvaises herbes dans les champs les mieux cultivés.

Sur cette belle pensée, qui n'en est qu'à sa cent millième expression [1], j'allume ma pipe et je contemple l'intérieur de mon cerveau avec une certaine satisfaction.

—

Cette obsession se traduit par une chasse ; l'homme est destiné à poursuivre, la femme est destinée à être poursuivie, et elle est ainsi faite que tous ses mouvements, toutes ses manœuvres ont pour but d'attirer l'homme dans son sillage. Elle aussi a son obsession, son désir à satisfaire, son devoir à remplir : être aimée. Quoi qu'elle veuille et quel que soit son caractère, elle agit dans ce sens. Tout la pousse à jouer ce rôle, qu'elle soit sauvage ou civilisée (pour les sauvages, j'en parle par intuition, mais je suis évidemment dans le vrai, les sauvages étant plus près de la nature que les civilisés).

Elle a toute sorte de petits et de grands moyens, qui lui sont suggérés par les circonstances, et qu'elle emploie instinctivement ou volontairement, selon les tendances et la force de son esprit.

La coquetterie, avec ses mille ramifications, est un de ces grands moyens.

[1] L'auteur, ici, a eu une lueur d'écrivain expérimenté ; mais elle s'est vite éteinte, comme on verra.

Digitized by Google

On a beaucoup blâmé la coquetterie de la femme, et je n'ai pas été des derniers à la signaler comme un défaut, quelquefois comme un vice.

Il faut tâcher d'aller au fond des choses, de ne pas se contenter de répéter les vieilles formules, comme si notre intelligence en était arrivée à s'enfermer dans un cercle de vérités irréfutables, où elle serait obligée de se mouvoir sans plus jamais espérer de rien découvrir dans le domaine de la réalité.

Depuis que l'homme est libre de donner à son cerveau tous les développements que comporte cet organe — depuis un siècle — que n'a-t-on pas trouvé, non seulement dans le monde physique, mais dans le monde moral?... Si je devais répondre à cette question, je serais obligé d'écrire plusieurs volumes, et l'on dirait que je radote. D'ailleurs, je n'ai plus le temps.

La coquetterie n'est un défaut ou un vice que quand elle sert à faire le mal ou à corrompre, que quand elle est un parti pris, une manœuvre voulue, le résultat d'une pensée mauvaise, l'instrument d'un esprit porté à la méchanceté.

Lorsqu'elle est naturelle, inconsciente, lorsqu'elle est l'impulsion instinctive, elle est un charme.

Mais les coquettes savantes sont des êtres insupportables; on lit dans leur jeu, elles travaillent donc contre elles-mêmes, contre le but qu'elles se proposent d'atteindre. Leurs paroles, leurs mouvements, leurs regards, sont faux pour toute intelligence clairvoyante, et le faux est répulsif. Pour se prouver à elles-mêmes leur puissance, elles sont capables de jeter le trouble autour d'elles, de transformer des amis en adversaires, de fomenter la discorde, de se faire haïr quand elles ne parviennent pas à se faire aimer. Elles ne craignent qu'une chose, l'indifférence de leur entourage. Elles veulent dominer, sans aimer elles-mêmes. Cela est encore bien féminin; mais la coquetterie, ainsi entendue, n'est plus qu'un ferment nuisible, l'écume amassée sur la vague par la violence des courants ou les poussées incessantes des rafales.

Mon neveu, défie-toi de cette nature de coquettes : ce

Digitized by Google

sont les pires animaux qu'on puisse rencontrer dans ce court voyage qu'on appelle la vie, et leurs succès ne prouvent qu'une chose, c'est l'imbécillité de leurs victimes.

Mais ne fais pas le procès à la coquetterie naturelle : elle double l'attrait, elle accentue la beauté, elle donne du piquant et de l'imprévu.

Comment distinguer la bonne de la mauvaise coquetterie? C'est affaire de clairvoyance. Il ne faut être ni trop sceptique ni trop naïf, mais il est indispensable d'avoir toujours les yeux bien ouverts. Quand on est « pris », on est aveuglé; il est donc nécessaire avant tout de ne pas se laisser prendre. Est-ce trop demander de ne point obéir à son premier mouvement, de se tenir sur ses gardes, de voir venir? Je sais bien que les plus profonds ont été dupes comme les plus ingénus, et qu'on peut rencontrer son tyran dans une jolie fille qui sort à peine de sa coquille, qui a des cheveux blonds d'enfant, des yeux bleus aussi limpides que l'air, et un sourire tellement pur que nous avons pris l'habitude de le comparer au sourire des anges, que personne n'a jamais vu, mais qui nous semble être l'idéal du sourire. Défie-toi, c'est peut-être le diable — qu'on n'a jamais vu non plus qu'au théâtre. Ce séraphin est peut-être une peste; ce lac azuré est peut-être plein de tempêtes.

Il faut qu'une femme soit terriblement affolée pour oublier qu'elle est femme et qu'elle doit charmer. Dans les circonstances ordinaires, elle ne cesse pas un moment de sa vie d'être aux aguets, prête à user de sa beauté ou de sa grâce, à faire des avances imperceptibles, à user de mille petits moyens, délicats ou maladroits, pour être remarquée. Cette préoccupation est dans son sang, dans ses muscles, dans ses nerfs; elle en est imprégnée, saturée; on pourrait dire que son âme n'est qu'un composé de coquetteries, un faisceau de malices, un assemblage de rouages toujours en mouvement et qui ont pour fonction d'attirer le regard de l'homme, puis de le retenir, maîtrisé.

Hypnotisme, fascination, suggestion, je n'en sais rien. Je ne suis pas un savant pour expliquer les causes. J'observe les

Digitized by Google

effets, je vois l'être se mouvoir, je vois les ressorts cachés apparaître dans les gestes, dans les regards, dans les mines discrètes, dans le ronronnement de la femme qui vient d'obtenir un triomphe : ce sont des réalités que je constate. Fais-en ton profit, si tu as réussi à garder quelque sagesse dans tes luttes avec la sirène.

—

Je crois pouvoir affirmer que la plupart d'entre nous ont été trompés dans leurs opinions sur la femme.

Ces opinions se forment très tard, quand on a abandonné le champ de bataille. Le soldat ne s'occupe pas de stratégie; si le torrent avait un cerveau, il n'aurait pas le temps de réfléchir. Tant que la femme reste une attraction, l'homme attiré ne peut guère en connaître que des fragments — au moral, bien entendu.

Or, suppose que tu brises un vase en vingt morceaux, et que tu n'en retrouves que cinq, tu auras beau être ingénieux, au moyen de ces cinq morceaux tu ne reconstitueras pas le vase.

Eh bien, mon cher neveu, le plus ingénieux des hommes n'est jamais parvenu à connaître les cinq vingtièmes d'une femme, même de celle avec laquelle il a vécu dans une longue intimité, de celle même qu'il a aimée et dont il a été aimé.

Ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est que la grande majorité des femmes ne se doutent pas qu'elles soient aussi mystérieuses et indéchiffrables que cela. Et cette ignorance est un danger de plus pour l'homme. Il s'abandonne, il croit avoir affaire à un être simple, sensé, expansif, tendre et dévoué, tel qu'il le voit, nettement, sans erreur possible. Et tout à coup, une circonstance se présente qui montre la même créature sous un aspect tout nouveau, avec un défaut énorme, ou avec une lacune qui la transforme complètement et, en tout cas, effroyablement complexe.

Si tu vis aussi longtemps que moi, tu en verras de toutes les couleurs, à la condition de bien ouvrir les yeux.

Une chose stupéfie les gens qui ont « le cœur bien placé »,

Digitized by Google

comme on dit : c'est qu'une fille de dix-huit ou vingt ans puisse épouser un vieillard, une sorte de grand-père, à cheveux gris, tout ridé, déjà se courbant sous la lourdeur des ans, et tout près de la tombe. On dirait que l'homme n'a pas d'âge pour la femme et qu'il lui suffit d'être un homme pour conserver ses droits pendant toute sa vie. Qu'est-ce que cela veut dire? Un jeune homme de vingt ans considérerait comme un crime odieux d'épouser une femme de soixante ans, non seulement comme un crime, mais comme une lâcheté, une honte. Et le contraire semble légitime! Explique-moi cela! Je me suis souvent trouvé en arrêt devant ce problème, sans parvenir à une solution plausible; et pourtant j'ai été jusqu'à penser — ce qui était un peu fort — qu'il y avait peut-être dans la femme une perversité native, dont elle ne se doute pas, qui lui fait commettre en souriant les actions les plus blâmables.

C'est donc que son sens moral serait « naturellement oblitéré ». Je n'oserais dire cela en public, dans un salon, au café; je passerais pour un grincheux, sinon pour un haineux.

Il est bien une autre solution, toute matérialiste, qui m'a quelquefois tourmenté : c'est que du mariage d'un vieillard avec une jeune fille peut résulter encore, par miracle, une famille, tandis que d'un jeune homme et d'une vieille femme il n'y a plus que de la honte à tirer.

Ceci viendrait à l'appui de l'appréciation de l'amour telle que tu l'as lue plus haut : conservation de l'espèce.

—

Dans la nombreuse variété des caractères généraux de la femme, il en est deux surtout qui m'ont frappé.

On pourrait les nommer les implacables.

Une de ces catégories représente la femme qui a commis secrètement ce qu'on est convenu de nommer une faute : dans ses appréciations des fautes d'autrui, elle se montre d'une rigueur excessive; de plus, à la moindre apparence de culpabilité, sur un bruit qui court les salons, sur des suppositions quelquefois gratuites et trompeuses, elle affirme la

Digitized by Google

défaillance d'une femme qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a jamais vue. Parce qu'elle a trébuché, il semble que toutes les autres soient tombées. On dirait qu'elle veuille s'absoudre en se démontrant à elle-même et en démontrant aux autres que la vertu n'est qu'une fiction philosophique, un lointain idéal, et l'honnêteté selon la civilisation une sorte de paravent derrière lequel se cachent les grandes, les moyennes et les menues turpitudes.

L'autre catégorie est celle des femmes qui n'ont pas été appelées à commettre quelque aimable faute : elles ont une véritable haine pour celles qui ont eu « la chance » de buter et d'être vaincues; elles ne pardonnent point; elles inventeraient des supplices; elles sont indignées lorsqu'on exprime un sentiment de pitié pour ces « coupables », lorsqu'on fait remarquer qu'en toute justice, il y a un complice qu'il faudrait juger et condamner d'abord, l'homme. Il semble que plus elles se montrent inflexibles, plus en même temps elles se sentent immaculées, et que les éclaboussures constatées sur les autres fassent resplendir davantage leur inaltérable pureté.

Ces sentiments absolus n'ont plus rien d'humain. Ils sont le produit d'un parti pris, ils ont grandi et se sont développés dans un fond d'amertume; ils n'ont point ce caractère de placidité et cette sérénité dans la réflexion qui font les appréciations équitables.

Si sceptique qu'on soit, on doit admettre des consciences droites et en même temps des fautes dignes d'absolution.

L'humanité n'est de bronze ni dans le bien, ni dans le mal. La femme est un être faible, et la force morale de l'homme est toute relative, comme sa force physique. Il ne faut donc pas exiger d'eux des vertus inflexibles; mais il n'est pas juste non plus de croire qu'il n'y a que des méchants. De sorte que la défiance absolue comme la foi sans borne sont des exaspérations, des sentiments extrêmes sur lesquels il serait plus qu'imprudent de construire une philosophie universelle.

La femme, en général, ne comprend pas cela : les lignes principales d'une question lui échappent, elle n'en voit que

Digitized by Google

les détails et elle se fait une opinion sur le rapide examen des choses vues par leurs petits côtés. Combiner des faits ou des observations n'est pas son affaire; elle a horreur de ce qui est analytique et elle se fait un jugement sur des impressions et sur des apparences. C'est pour cette raison que la femme n'invente pas : les combinaisons et les calculs lui sont antipathiques. C'est pour cela aussi qu'elle n'a point produit jusqu'aujourd'hui d'œuvre de génie dans les arts et dans les sciences. C'est pour cela qu'elle juge mal les actions et les caractères : elle ne les voit que de profil, elle ne sait pas les mettre en lumière. Très sensible et nerveuse à l'excès, elle est fatalement portée à l'exagération. Il n'y a rien au monde de plus cruel qu'une mauvaise mère; il n'y a rien de plus beau qu'une mère bien douée. La grande majorité des femmes qui aiment placent toute leur vie dans leur affection; il n'y a plus rien que leur amour dans l'univers et tout gravite en elles sur cet unique maître. En un mot, la femme, par nature, est exclusive : c'est encore une raison pour laquelle elle se meut dans une sphère étroite. (*A continuer.*)

L'éditeur,
Émile Leclercq.

A. O. Delmotrie.

Digitized by Google

LES CAUSES ET LES CONSÉQUENCES DE LA GRANDEUR COLONIALE DE L'ANGLETERRE [1]

Le nom de colonies que l'on donne souvent aux possessions anglaises d'Asie, n'est pas étymologiquement exact. En effet, ces possessions ne reçoivent pas de colons; aucun Anglais, pour ainsi dire, ne s'y rend sans esprit de retour. Officiers, fonctionnaires, commerçants, industriels y passent leur jeunesse, espérant réaliser des économies suffisantes pour mener pendant leur âge mûr une existence plus ou moins aisée en Angleterre. Presque toutes ces possessions asiatiques se trouvent dans la zone torride; les Européens du Nord ne peuvent s'y acclimater entièrement. Même dans la partie septentrionale de l'Inde située au nord du tropique du Cancer, et où, de plus, la température due à la latitude est abaissée par l'effet de l'altitude assez élevée qu'atteignent les plateaux arrosés par l'Indus et le Gange; même dans cette contrée si fertile où de si vastes étendues de terre restent vacantes, les laboureurs de la métropole ne vont point fonder des exploitations agricoles. L'Inde, le Burma, Bornéo, Hong-Kong, Singapore sont des établissements dont le commerce enrichit l'Angleterre, mais non des territoires où s'étend et se multiplie la race anglo-saxonne.

Tout autres se montrent les dépendances anglaises en Australie; celles-ci sont bien des colonies dans toute la force

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 mai 1890.

Digitized by Google

du mot; même, comme on l'a dit, c'est avec raison que les Anglais les citent comme le chef-d'œuvre de leur colonisation.

Quel chemin parcouru depuis le jour où Cook aborda sur la côte orientale du continent australien que nul Européen n'avait encore visitée. C'était en 1770. « Il y a soixante et onze ans que la première colonie australienne a été fondée! disait, en 1858, sir Bulwer-Lytton. Seulement soixante et onze ans! C'est juste la vie d'un homme, et cette période, qui peut être parcourue par le premier paysan venu dans un village obscur, a permis à l'Australie de posséder plus d'un million de sujets britanniques, d'avoir un revenu de plus de 5 millions de livres sterling, d'importer pour plus de 27 millions de livres sterling et d'exporter pour plus de 22 millions. Et, tandis que son progrès matériel et sa prospérité se développaient si étonnamment, quel a été le progrès de l'Australie dans tout ce qui ennoblit et élève l'homme! A la place d'une colonie pénitentiaire, premier spectacle qu'a présenté l'Australie, nous trouvons des sociétés arrivées au plus haut degré de moralité, jouissant de la plus grande liberté et prouvant, par leur loyauté et leur bon ordre, qu'elles apprécient et méritent les bienfaits dont elles jouissent... » Merivale rapporte ainsi les progrès accomplis par la Nouvelle, Galles du Sud depuis la fondation de l'établissement de Botany-Bay : « En 1789, on recueillit la première moisson; en 1790, le premier colon fixe, un convict, prit possession du coin de terre qui lui était personnellement concédé; en 1793, le premier achat de grain colonial, 1,200 boisseaux, fut fait par le gouvernement; le premier journal imprimé parut en 1802; en 1803, M. Mac-Arthur expose à Londres le premier échantillon de laine mérinos des colonies; en 1807, l'on exporte de Sydney 245 livres de cette laine; 100,000 livres en 1820; en 1830, 3,561,532 livres et environ 7 millions de livres en 1840. »

Un flot de chercheurs d'or envahit les colonies australiennes après l'annonce de la découverte de placers; « c'est le 2 mai 1851, le lendemain du jour où fut ouverte l'exposi-

Digitized by Google

tion universelle de Londres, que la nouvelle officielle de l'existence de gîtes aurifères en Australie fut publiée à Sydney [1]. » En 1853, la déportation déjà supprimée dans la Nouvelle-Galles, le fut également dans les autres colonies australiennes ; l'émigration libre continua seule à renforcer la population blanche de ces contrées ; outre des mineurs pour les placers, elle fournit surtout des éleveurs de bestiaux, de moutons principalement. Le continent australien est actuellement de tous les pays du monde celui qui produit la plus grande quantité de laine.

Aujourd'hui, l'Australie, y compris l'île de Van Diémen, se divise en six États : Western Australia (Australie occidentale); South Australia (Australie du Sud); Queensland; New South Wales (Nouvelle-Galles du Sud), à laquelle sont annexées les îles Norfolk et Lord Howe; Victoria et Tasmania (Van Diémen). En 1888, la population de ces six États dépassait 3 millions d'individus. Melbourne (Victoria) a 400,000 habitants; Sydney (Nouvelle-Galles), 350,000, et Adélaïde (Australie du Sud) plus de 110,000. Des voies ferrées relient entre elles les principales cités; près de 14,000 kilomètres de chemins de fer sont en exploitation. Quant au commerce extérieur des six États australiens, il dépassait 2,367,000,000 de francs. Près de la moitié des échanges se fait avec l'Angleterre. L'exportation de la laine entre dans le commerce de l'Australie pour une somme annuelle de 575 à 600 millions de francs.

Sans être complètement autonomes, les colonies australiennes jouissent cependant d'une très grande indépendance. Dans chacune d'elles, le pouvoir exécutif est exercé, à vrai dire, par un gouverneur représentant la métropole, lequel a le droit de veto, mais le pouvoir législatif appartient à un Parlement composé de deux Chambres dont les membres sont choisis en totalité ou en partie par la population. Partout, la Chambre basse est élue sous le régime du suffrage universel ;

[1] P. LEROY-BEAULIEU, *De la colonisation chez les peuples modernes*, p. 579.

Digitized by Google

quant à la Chambre haute, elle se compose dans South Australia, Victoria et Tasmania, de membres élus par un corps électoral formé de censitaires, et dans Queensland et New-South Wales, de membres à vie nommés par la Couronne. Pour l'enseignement public, l'Australie devance l'Angleterre; l'instruction y est gratuite et obligatoire; presque tous les enfants savent lire. La presse australienne compte environ 800 journaux et autres périodiques. D'après le *Times*, lors de la publication du dernier poème de Tennyson, les libraires anglais firent un premier envoi de 10,000 exemplaires en Australie. Peu d'ouvrages français se vendent à 10,000 exemplaires, non pas aux antipodes, mais dans le monde civilisé entier.

La Nouvelle-Zélande (y compris les îles Chatham, Kermadec, Auckland, Campbell, Antipode et Bounty) où, il y a moins de cinquante ans, les explorateurs ne rencontraient que des tribus de Maoris sauvages, est aujourd'hui l'une des colonies les plus florissantes de l'empire britannique. La population de cet archipel dépasse 650,000 individus, dont 42,000 indigènes seulement. Quatre villes : Dunedin, Auckland, Christchurch et Wellington ont plus de 30,000 habitants chacune. Le commerce extérieur atteint presque 330 millions de francs. En 1888, le mouvement des ports a été de plus de 1 million de tonneaux. La Nouvelle-Zélande possède de riches mines d'or et, propriété plus précieuse encore, des gisements de charbon dont l'exploitation a permis l'établissement de grandes manufactures et d'importantes usines. Celles-ci fournissent les rails et les locomotives des chemins de fer indigènes lesquels avaient, à la fin de 1887, une longueur de 2,927 kilomètres. L'organisation politique de la Nouvelle-Zélande est analogue à celle des colonies australiennes. Le pouvoir exécutif appartient à un gouverneur représentant la métropole; le pouvoir législatif à un parlement composé de deux Chambres : la Chambre haute dont les membres sont nommés par la Couronne, et la Chambre basse élue sous le régime du suffrage universel. Deux Maoris font partie de la première Chambre et quatre de la seconde. L'instruction

Digitized by Google

obligatoire, laïque et gratuite, existe dans ces îles comme à Victoria et à la Nouvelle-Galles.

Les plus importantes possessions britanniques dans l'Océanie, après celles que nous venons d'indiquer, sont l'archipel des îles Fidji, les îles de Cook ou archipel de Hervey et le territoire anglais de la Nouvelle-Guinée. Celui-ci a une étendue de 230,000 kilomètres carrés et une population de 137,000 individus appartenant presque tous aux tribus papoues indigènes. L'archipel Fidji, avec l'île Rotuma ou Grenville, compte environ 125,000 habitants; l'archipel de Cook, 7,400.

Les autres terres océaniques faisant partie de l'empire britannique, c'est-à-dire les îles Caroline, Penrhyn, Starbuck, Fanning, Christmas, etc., ne sont guère que des rochers émergeant des eaux marines. La possession de ces îles permet à l'Angleterre de faire flotter son drapeau dans toute l'étendue du Pacifique équatorial, mais n'augmente pas sensiblement la superficie de ses domaines et leur population. En résumé, les terres possédées par l'empire britannique, dans l'Océanie, mesurent environ 8,217,000 kilomètres carrés, et sur ces territoires vivent plus de 4 millions d'hommes.

En Amérique, l'Angleterre a perdu la plus belle de ses colonies, les États-Unis. Cependant, cette perte ne fut pas aussi désastreuse qu'on le crut d'abord à Londres. Chose curieuse, à peine la séparation de la métropole et de sa colonie fut-elle un fait accompli, que le commerce de la Grande-Bretagne avec les provinces émancipées, commerce dont les hommes les plus compétents prédisaient l'anéantissement, prit un essor extraordinaire et rapporta à l'Angleterre des gains que celle-ci n'avait jamais réalisés quand elle tenait sa colonie dans une étroite dépendance. Ceci prouve qu'il importe moins à un peuple européen de posséder des colonies auxquelles il impose des monopoles à son profit, que d'avoir des possessions lointaines libres, mais peuplées d'hommes de sa race rattachés à la mère patrie par la communauté des mœurs, des goûts et des habitudes. D'ailleurs, si le rapide accroissement de la puissance des États-Unis n'est

Digitized by Google

pas avantageux pour l'Angleterre au point de vue de ses intérêts politiques, il contribue toutefois à grandir dans le monde le rôle de la race anglo-saxonne, et les Anglais en profitent comme anglo-saxons.

Malgré la perte des États-Unis, l'Angleterre possède encore presque la moitié de l'Amérique du Nord. Le Dominion du Canada, la plus vaste des colonies britanniques, occupe toute la partie septentrionale de ce continent, entre l'Atlantique, le Pacifique et l'océan Arctique. La superficie du pays formé, en 1867, par la réunion du bas Canada, du haut Canada, du Nouveau-Brunswick, de la Colombie britannique, de l'île du Prince-Édouard, de la Nouvelle-Écosse, du Manitoba et des territoires du Nord-Ouest, égale celle de l'Europe. Il existe des mines d'or dans la Colombie britannique; mais elles sont relativement peu importantes. Le Canada est une contrée presque exclusivement agricole. Certaines régions, le Manitoba, par exemple, ont un terroir d'une exceptionnelle fertilité. Les émigrants qui viennent s'y installer sont, pour la plupart, des fermiers anglais ou écossais que la constitution quasi féodale de la propriété foncière dans leur patrie chasse vers les terres vierges du nouveau monde.

En 1881, la puissance du Canada comptait 4,325,000 habitants; actuellement, cette population dépasse probablement 5 millions d'individus. Le commerce extérieur du Dominion se montait, en 1888, à plus d'un milliard de francs; les échanges avec l'Angleterre entrent dans ce total pour près de 400 millions de francs. Le Canada exporte des bestiaux, du blé et des bois; il importe du fer et des tissus. Les filatures de Manchester et les établissements métallurgiques de Sheffield y trouvent d'importants débouchés pour leurs produits. La flotte marchande du Canada occupe le sixième rang dans le monde; elle n'est dépassée, quand au tonnage, que par celles de l'Angleterre, de la Chine, des États-Unis, de la Norvège et du Japon.

L'île de Terre-Neuve (Newfoundland) et le Labrador font partie de l'Amérique anglaise du Nord, mais non du Dominion canadien. Terre-Neuve est habitée par environ 200,000

Digitized by Google

individus qui vivent surtout de la pêche. Le commerce extérieur de cette île a plus d'importance qu'on ne le pense généralement. Il se montait, en 1887, à 58 millions de francs. Le Labrador, qui dépend administrativement de Terre-Neuve, est une contrée très étendue (318,000 kilomètres carrés), mais presque stérile et habitée seulement par un peu plus de 4,000 êtres humains.

Dans l'Amérique centrale, l'Angleterre possède sur les bords de la mer des Caraïbes, le territoire de Belize ou Honduras britannique, qui compte 27,000 habitants. En face de cette dépendance, de l'autre côté de la mer des Caraïbes, se prolonge, de la Floride au Venezuela, la longue traînée des Antilles. Nombre de ces îles appartiennent à l'Angleterre : l'archipel de Bahama, les îles de Turk et de Caïcos, la Jamaïque, les îles Cayman, Vierges, Saint-Christophe, Anguilla, Nevis et Rotonda, Antigoa et Barboude, Montserrat et Dominique, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Tobago, Grenade et Grenadines, la Barbade et la Trinité.

Ces îles, dont l'ensemble constitue une importante partie des Indes occidentales, ont joué un grand rôle dans l'histoire coloniale de l'Europe. Actuellement, elles occupent dans l'empire britannique un rang bien inférieur à celui des colonies vers lesquelles se dirige le courant d'émigration des agriculteurs et des artisans ; elles ne peuvent se mesurer avec les possessions anglaises du Cap de Bonne-Espérance, de l'Amérique du Nord et de l'Australie. Les échanges qu'elles font avec leur métropole entrent pour moins d'un centième dans le commerce de celle-ci. Pourtant les Antilles anglaises, qui ont environ 34,500 kilomètres carrés de superficie, comptent plus de 1,314,000 habitants, et leurs importations réunies à leurs exportations s'élèvent au total de 268 millions de francs.

La Guyane anglaise, située comme les Antilles dans l'Amérique tropicale, est également une colonie de plantations. Elle a une population d'environ 277,000 individus. Quant aux îles Falkland, qui gardent le passage du cap Horn, et aux Bermudes placées sur la route de Londres aux

Digitized by Google

Indes occidentales, ce ne sont guère que des postes servant à consolider la domination maritime de l'Angleterre.

Nous n'avons pu mentionner, on le comprend, dans la rapide énumération qui précède, toutes les dépendances anglaises; nombre de celles-ci — les moins importantes — ont été laissées de côté, telles sont les îles Tristan d'Acunha, Seychelles, Amirantes, Saint-Paul, Kerguelen, Rodriguez, des Cocos, Chagos, Chatham, South-Georgia, Maldives, Laccadives, etc. En résumé, l'empire britannique s'étend sur une superficie de 23,645,000 kilomètres carrés, non compris les territoires dont les limites n'ont point encore été reconnues. La population totale de cet empire est évaluée à 314 millions d'habitants. Pour remplir le programme que nous nous sommes tracé, nous avons maintenant à rechercher les causes de cette immense extension, en étendue et en puissance, du plus grand État de la terre. Nous commencerons, comme le veut la logique, par étudier les causes d'ordre physique, puis nous passerons à celles qui dépendent de la nature morale des populations anglaises.

La Grande-Bretagne est située entre le 50e et le 60e degré de latitude septentrionale, par conséquent, en pleine zone tempérée. C'est là, pour elle, une première cause de supériorité, du moins sur les populations habitant la zone torride et les zones glaciales. La nature est hostile à l'homme entre les tropiques et à l'intérieur des cercles polaires. Accablé par les chaleurs des régions équatoriales et par les froidures des régions circumpolaires, il ne peut réagir suffisamment contre ces températures meurtrières qui détruisent l'activité de ses facultés, sinon ses facultés elles-mêmes. Les zones tempérées, au contraire, sont le véritable habitat de l'être humain ; il s'y trouve dans le milieu physique le plus favorable à son complet développement; aussi est-ce entre le tropique du Cancer et le cercle polaire arctique (car la superficie des terres émergées est très petite dans la zone tempérée australe), qu'on a vu briller les grandes civilisations progressives et conquérantes, c'est-à-dire celles qui ont marqué jadis et celles qui marquent aujourd'hui encore

Digitized by Google

les étapes successives de l'évolution humaine. L'Angleterre doit tout d'abord sa haute fortune à ce fait qu'elle ne se trouve ni trop près des pôles, ni trop près de l'équateur. Nous verrons plus loin que l'extension de l'empire britannique est née, en grande partie, de la puissance de travail propre à la population anglaise ; or, au voisinage des pôles et sous la ligne, l'homme est presque incapable de travailler.

Mais dans cette zone tempérée boréale si bien partagée, tous les emplacements ne conviennent pas également à l'être humain et il importe de tenir compte de la longitude aussi bien que de la latitude. Au point de vue de la distribution des terres et des mers, il faut considérer l'Europe et l'Asie comme ne formant qu'un seul continent, continent énorme de 52 millions de kilomètres carrés. Or, l'on sait qu'au centre des grandes masses terrestres règnent des climats excessifs, c'est-à-dire affectés d'écarts très étendus, tandis que les pays situés dans le voisinage de l'océan jouissent de climats maritimes, c'est-à-dire d'étés relativement frais et d'hivers doux. Dans la ville sibérienne de Yakutsk, la température moyenne du mois de février n'atteint pas — 40° C.; celle du mois de juillet dépasse 20° C.; différence, 60° C. Aux îles Färoë, situées comme Yakutsk sous le 62e parallèle nord, les variations moyennes des températures de l'hiver et de l'été n'excèdent pas 7° C. Or, la succession rapide de grands froids et de fortes chaleurs est extrêmement défavorable au corps humain ; aussi les plaines de la Sibérie et de l'Asie centrale sont-elles habitées surtout par des hordes nomades, tandis que les hommes formant les nations chez lesquelles la civilisation atteint son apogée se pressent en masses compactes à l'extrémité occidentale du continent asiatico-européen, extrémité qui, découpée en golfes profonds, en mers intérieures, allongée en péninsules, baigne, pour ainsi dire, dans l'océan. A mesure qu'on s'éloigne de la massive Asie pour se rapprocher des rivages dentelés de l'Atlantique, on rencontre des peuples qui ont un rang plus élevé parmi les nations au sein desquelles s'accomplit l'évolution progressive de l'humanité. L'Angle-

Digitized by Google

terre occupe l'extrême pointe occidentale du continent asiatico-européen ; ses plaines et ses plateaux sont les terres que ce continent projette le plus avant dans l'océan ; si avant même que, complètement détachées de la masse terrestre à laquelle elles appartiennent géographiquement, elles forment des îles. Aucun point de l'Angleterre proprement dite n'est éloigné de la mer de plus de 16 milles. Il en résulte que la Grande-Bretagne jouit d'un climat d'une remarquable égalité ; de sorte que le milieu physique dans lequel l'être humain doit se développer y est meilleur que dans les autres contrées de l'Europe. Le Royaume-Uni est un pays à mortalité faible, dit le Dr Bertillon.

Une circonstance particulière augmente les avantages climatériques que l'Angleterre retire de sa situation à l'extrémité occidentale du continent européen. Le puissant courant océanique qui porte le nom de *Gulf stream*, pousse les eaux tièdes de l'Atlantique tropical sur les côtes anglaises qu'elles réchauffent en hiver. Ce fait a une importance capitale. « L'influence générale que le grand courant d'eau tiède exerce sur le climat de tout le continent d'Europe, dit É. Reclus, est si considérable que sans lui les Iles Britanniques et la Scandinavie seraient des pays inhabitables ; autres terres du Labrador, elles resteraient le séjour des animaux sauvages ; à peine quelques peuplades pourraient-elles vivre sur le bord des criques abritées : c'est le courant méridional de concert avec les vents du sud-ouest qui a permis au peuple anglais de naître et de se développer ; il a donc une part capitale dans l'histoire moderne de l'humanité. » Les vapeurs qui s'élèvent de la surface de l'océan au-dessus du *gulf stream* couvrent constamment les Iles Britanniques de brouillards protecteurs qui empêchent la déperdition de la chaleur par rayonnement ; jamais on n'y voit ces ciels d'une sérénité absolue qui règnent dans les régions continentales lors des fortes gelées. Le thermomètre ne descend que tout à fait exceptionnellement à — 10° C. en Angleterre, tandis que le mercure gèle souvent à Kasan, ce qui suppose une température au-dessous de — 40° C., et

Digitized by Google

pourtant la ville russe est plus rapprochée de l'équateur que Glasgow ou Édimbourg. On peut cultiver des palmiers en plein air dans les jardins de l'île de Tresco, l'une des Scilly, et sur la côte occidentale de l'Irlande, où les hivers sont plus doux qu'à Naples et à Athènes, le myrte fleurit comme sur les bords de la Méditerranée.

Les brumes éternelles qui voilent le soleil en Angleterre ont pour effet, disent Montesquieu et Voltaire, d'engendrer la mélancolie et cette maladie spécialement anglaise, le spleen. Mais, si la lumière brillante du soleil porte l'homme à la gaieté comme cela se constate en Italie, cette gaieté s'accorde généralement avec une insouciance et un amour du « dolce far niente » qui sont pour une population des causes de faiblesse. L'Anglais paraît triste aux gens du Midi, parce qu'il est froid et à cause du sérieux et de la dignité de sa vie; mais ce sérieux et cette dignité s'accordent avec un amour du « home », c'est-à-dire de la famille, et une énergie dans le travail qui sont des forces communiquant à la nation qui les possède, les vigoureuses qualités qui distinguent les peuples conquérants.

Le fait d'habiter des îles contribue sans doute beaucoup à rendre les Anglais possesseurs d'un empire immense. Il y a de cela plusieurs raisons. D'abord, les peuples insulaires sont naturellement marins; ils aiment la mer et ses dangers, les expéditions lointaines et les courses hasardeuses dans les cinq parties du monde. Les Anglais éprouvent pour leur flotte une sympathie passionnée. Elle est l'objet de leur admiration et de leur amour; aucune charge ne leur paraît trop lourde, aucun sacrifice trop dur quand il s'agit de leur marine. Ils s'abstiennent volontiers d'intervenir dans les affaires européennes; ils y restent étrangers et indifférents lorsqu'ils le peuvent, mais les mers éloignées et les contrées que ces mers baignent exercent sur eux une singulière attraction. Ils laissent l'Allemagne, la France, l'Autriche, l'Italie se débrouiller entre elles et, au besoin, s'entr'égorger, mais ils surveillent avec une vigilance jalouse, avec un soin de futur propriétaire, les parties de l'Afrique, de l'extrême

Digitized by Google

Orient, de l'Océanie qu'ils ne possèdent pas encore. Nous verrons plus loin que ce n'est pas seulement par goût qu'ils agissent ainsi, mais encore parce qu'ils ont un intérêt vital à adopter cette politique.

L'Angleterre regarde l'océan comme son domaine et son bien auquel nul ne peut toucher. Cette idée s'exprime avec un orgueil grandiose, presque sauvage, dans le plus populaire des hymnes patriotiques anglais, le « Rule Britannia » :

« Lorsque l'Angleterre à la voix du Tout-Puissant, surgit de l'azur des flots, elle reçut en partage l'empire des mers, et ses anges gardiens la saluèrent de ce chant : « Règne, Albion, sur l'océan, car les Bretons ne seront jamais esclaves ! »

« Les nations moins heureuses que toi doivent tour à tour tomber sous le joug des tyrans ; mais toi, tu fleuriras grande et libre, objet de crainte et d'envie pour le reste de la terre. »

Cette tendance des Anglais à considérer l'océan et les contrées neuves ou barbares comme le théâtre naturel de leur activité exerce certainement une grande influence sur leur propension à étendre de plus en plus leur empire colonial.

L'amour de la mer trempe le caractère. « Les populations maritimes sont intrépides, dit M. Reclus ; elles livrent à la tempête, aux coups de vent, à la mort sous ses mille faces, trop de combats terribles pour qu'elles n'apprennent pas aussi à se redresser devant l'homme; elles ont de la persévérance et du sang-froid, parce que leur lutte contre les éléments dure souvent sans répit pendant des heures ou des journées et qu'un instant d'inattention peut amener la mort; pour vaincre la nature dans ses colères, il leur faut non pas le courage de l'enthousiasme, mais celui de la raison. Leurs idées sont sobres et énergiques, mais uniformes comme la mer ; elles ont rarement pour elles la grâce ou la douceur, mais elles ont la force et parfois la violence ; fils de l'océan, les marins gardent dans leur vie comme un reflet puissant de ces flots qui les ont bercés dès leur enfance... Or, où passent-ils la plus grande moitié de leur vie, ceux qui sont nés sur les rives d'Angleterre? Sur le banc de quart, sous le

Digitized by Google

mât, au milieu des vergues et des vagues, contemplant les nuages et le bleu du ciel [1]. » Les fortes qualités que la pratique de l'aventureuse vie du marin donne aux Anglais sont précisément celles que les peuples colonisateurs doivent posséder à un haut degré. Le goût des arts, la délicatesse ou l'agilité de l'esprit sont inutiles sinon nuisibles aux colons, qui se tourmentent de ne pouvoir faire briller ces heureux dons parmi les sauvages ; mais le courage, la persévérance, la ténacité et la vigueur de la volonté leur sont indispensables.

Habitant des îles dont les côtes se découpent en une multitude de havres, de baies et de ports naturels, passionnés pour les expéditions maritimes, prétendant à la souveraineté de l'océan, les Anglais ont dû, de tout temps, entretenir des flottes de guerre et de commerce formidables.

Il est difficile de connaître exactement la force de la flotte militaire anglaise. D'après des renseignements puisés aux sources les plus sûres, l'Angleterre possédait, en 1889, environ 730 vaisseaux de guerre comprenant : 70 navires cuirassés, 319 navires à vapeur non cuirassés, 150 bateaux torpilleurs, 30 voiliers, 137 stationnaires, pontons, etc., et 23 paquebots-croiseurs de la marine marchande retenus par l'État. De ces 730 navires, 250 étaient en activité ; 130 gardaient les côtes du Royaume-Uni ; 120 faisaient flotter le pavillon anglais sur toutes les mers du globe. La répartition de ces derniers est curieuse : 22 croisaient dans la Méditerranée, 13 sur les côtes orientales de l'Amérique, 3 sur celles du Brésil, 8 sur les côtes occidentales de l'Amérique, 9 sur celles de l'Afrique occidentale, 13 sur celles de l'Inde et de l'Afrique orientale, 20 dans les mers de Chine et 7 dans les parages de l'Australie [2]. Cette flotte, assurément très supérieure à celle de n'importe quelle autre nation, paraît suffisante aux hommes les plus compétents pour maintenir intacte la suprématie maritime des Iles Britanniques.

[1] RECLUS, *La terre*, tome II, p. 648.

[2] Pour trouver le total de 120, il faut ajouter 25 vaisseaux employés à des transports ou faisant partie de l'escadre d'instruction.

Digitized by Google

En 1877, la flotte de commerce de l'Angleterre représentait à elle seule presque le tiers de la marine marchande européenne; les vaisseaux du Royaume-Uni avec ceux des possessions coloniales britanniques formaient beaucoup plus du tiers de la marine marchande du monde entier. A la fin de 1888, la Grande-Bretagne avait une flotte de commerce comptant 14,685 voiliers jaugeant 3,083,000 tonneaux et 6,839 vapeurs jaugeant 4,345,000 tonneaux. Les colonies anglaises possédaient, à la même époque, 12,334 voiliers jaugeant 1,445,000 tonneaux et 2,604 vapeurs jaugeant 337,000 tonneaux. L'Angleterre et ses colonies équipaient donc ensemble 36,462 vaisseaux jaugeant 9,210,000 tonneaux. La flotte de commerce anglaise l'emporte sur celles des autres nations, principalement par le nombre des bateaux à vapeur; on se rend compte de cette supériorité en constatant que la France, qui occupe cependant le second rang en Europe parmi les nations maritimes quant au tonnage total des steamers, ne possède que 984 de ces navires jaugeant ensemble 500,000 tonneaux seulement.

La puissance de la flotte de guerre et de la flotte de commerce des Iles Britanniques est l'un des principaux facteurs de la grandeur coloniale de l'Angleterre; l'observation des faits permet d'établir comme règle, que l'extension de l'empire colonial d'une nation est proportionnelle à la force des flottes de cette nation.

Les populations maritimes ont toujours été des populations commerçantes. Les Anglais étant le premier peuple du globe au point de vue maritime, il est naturel qu'ils soient également le premier peuple du monde au point de vue commercial.

Le commerce extérieur des Iles Britanniques se monte annuellement à la somme énorme de près de 20 milliards de francs. En 1888, les navires chargés qui sortirent des ports anglais jaugeaient ensemble 31,664,440 tonneaux; les exportations de l'Angleterre valaient 8 milliards de francs. Si l'empire britannique ne couvrait pas le vingtième de la sphère terrestre, comment le commerce anglais pourrait-il

Digitized by Google

écouler une telle masse de marchandises ayant une telle valeur, surtout aujourd'hui que la plupart des pays civilisés, ralliés à la politique protectionniste, ferment leurs frontières aux produits étrangers? Les chiffres que nous venons de citer suffiraient seuls pour prouver que la possession de vastes marchés, d'immenses débouchés coloniaux est une inéluctable nécessité pour les Iles Britanniques. Le commerce de l'Angleterre avec ses colonies s'élève à 4 milliards 271 millions de francs (1888).

Après la situation géographique des Iles Britanniques qui a fait des Anglais un peuple laborieux, après la particularité que la Grande-Bretagne se compose d'îles, ce qui a fait de ses habitants une nation de marins et de commerçants, il faut citer parmi les principales causes naturelles de la grandeur de l'Angleterre, la composition des assises géologiques sur lesquelles repose le sol du Royaume-Uni, composition qui a permis aux Anglais de devenir le premier des peuples industriels.

L'Angleterre est la contrée dont les mines fournissent la plus grande quantité de charbon. Ses houillères qui s'étendent sur une superficie de 18,000 kilomètres carrés selon les uns, de 23,000 kilomètres carrés d'après les autres, produisirent, en 1885, près de 160 millions de tonnes de charbon; on a calculé qu'en 1860, les deux tiers de la quantité totale de charbon extraite des dépôts houillers du monde entier, provinrent des Iles Britanniques. D'après les observations des géologues, les mines anglaises contiendraient, jusqu'à la profondeur de 1,200 mètres, 146 milliards de tonnes de combustibles.

Le rôle de l'Angleterre est plus important encore au point de vue de la production du fer qu'à celui de la production de la houille. En effet, « la moitié de la fonte, du fer et de l'acier employés par les hommes sort des usines de l'Angleterre [1] ». En 1885, la Grande-Bretagne a fourni près de 5,500,000 tonnes de fer.

[1] RECLUS, *Nouvelle géographie*, tome VI, p. 836.

Digitized by Google

L'Angleterre présente la particularité que, sur son territoire, les mines de houille et les mines d'où l'on tire le minerai de fer se trouvent généralement dans les mêmes districts. Ce sont les fameuses « Indes noires » qui ont donné aux Anglais plus de richesses que leur grande colonie d'Asie. Ces contrées offrent un aspect tout particulier. «Ceux qui ont voyagé de nuit entre Birmingham et Liverpool, dit M. le comte de Paris, se souviennent sans doute d'avoir traversé un vaste district qui semble une réalisation complète de l'un des cercles de l'enfer de Dante. Tout y est feu et fumée; partout s'élèvent des hauts fourneaux couronnés d'un panache de flammes que le vent tord et secoue, comme s'il s'efforçait en vain de les arracher de leur base. A la lueur rougeâtre qu'elles répandent, on aperçoit les grands bras des machines d'épuisement, qui s'agitent comme des damnés, et de longs convois de minerai lentement traînés par des locomotives essoufflées, sur des voies de fer qui se croisent en tous sens. Privé de toute verdure, le sol lui-même ne se compose que de scories entassées. C'est le *Pays noir*, le Black Country, qui a Wolverhampton pour capitale, et occupe la plus grande partie du comté de Stafford et les districts adjacents. Une population nombreuse et industrieuse exploite les riches mines de fer de cette contrée. La propriété de ces mines est l'une des plus lucratives de l'Angleterre; car les fers du Staffordshire vont dans le monde entier et n'y connaissent d'autres concurrents que les fers belges[1] ».

Très souvent, en Angleterre, une exploitation métallurgique forme un groupe composé d'une mine de houille, de gîtes de minerai de fer, de hauts fourneaux et de forges; ainsi sont évités les frais de transport si considérables du combustible ou du minerai. Ces conditions ont eu et ont encore une grande influence sur la vie économique de la nation anglaise. «L'Angleterre ne nous serait pas supérieure, disait le prince de Bismarck au Reichstag (mai 1885), si le

[1] *Les Associations ouvrières en Angleterre*, p. 109.

Digitized by Google

charbon et le fer ne se trouvaient juxtaposés chez elle [1]. »

La Grande-Bretagne a eu les premières machines à vapeur, les premiers chemins de fer régulièrement exploités, les premières lignes de navigation desservies par des steamers. Elle a précédé toutes les autres nations dans la substitution du travail des machines au travail direct de l'homme, et, par conséquent, dans celle de la grande industrie à la petite. Manchester possédait depuis des années nombre de filatures énormes, alors que partout sur le continent les toiles et les cotonnades étaient encore tissées à la main. L'emploi de machines consommant du charbon étant plus économique que celui de l'homme, cet emploi permit aux Anglais, qui en eurent longtemps le monopole, de vendre une foule de produits moins cher que ne pouvaient le faire leurs concurrents, ce qui leur livra tous les marchés du globe et fut, en grande partie, l'origine de leur prodigieuse fortune commerciale. Aujourd'hui encore, la masse de marchandises que le monde demande à l'Angleterre et que celle-ci, grâce à sa supériorité industrielle, est en mesure de fournir, atteint un total fabuleux. La Grande-Bretagne est de tous les pays du globe celui qui transforme le plus de matières brutes en matières ouvrées. Des milliers de navires, presque tous anglais, vont chercher les premières dans toutes les contrées et, quand elles ont été façonnées, les reprennent et les transportent où elles sont demandées. A la tête de ces industries se place celle du coton. « En 1861, dit M. Reclus, l'Angleterre tissait à elle seule exactement la moitié de toutes les cotonnades du monde [2]. » En 1877, il y avait dans les Iles Britanniques deux fois plus de broches que dans tout le reste du continent européen, et l'on évaluait la quantité de coton mise en œuvre dans les filatures du Royaume-Uni à plus d'un demi-milliard de kilogrammes, tandis que la quantité employée par l'ensemble des fabriques du continent européen dépassait à peine 400 millions de kilogrammes. Les superbes races ovines que

[1] *Politique sociale de l'empire allemand*, p. 401.
[2] Reclus, *Nouvelle géographie*, tome IV, p. 237.

Digitized by Google

les Anglais ont, pour ainsi dire créées de toutes pièces — dishley, southdown, cheviott, cotteswold — fournissent aux manufactures des Iles Britanniques d'énormes quantités de laine, 60 à 70 millions de kilogrammes par an ; aucun autre pays d'Europe n'atteint de tels totaux. Quant aux industries métallurgiques, elles ont pris un essor formidable. Un tableau résumé de l'*Annual Statement of the trade of the United Kingdom from the year* 1888, indique pour « les métaux bruts et demi-bruts, les objets métalliques et les machines et vaisseaux », une exportation de 1,300,000,000 de francs.

La Grande-Bretagne ne peut consommer qu'une petite partie des immenses quantités de produits qui sortent de ses usines et de ses fabriques. De là l'obligation où elle se trouve, comme nous l'avons déjà fait remarquer, de conquérir des marchés d'une immense étendue. Il faut, en outre, tenir compte de ce que quelque vastes que soient ces marchés, l'Angleterre doit, sous peine de périr de pléthore, les agrandir sans cesse et voici pourquoi. Les colonies de peuplement anglaises, le Cap, l'Australasie, le Canada, ont été, comme toutes les colonies de peuplement, d'abord purement agricoles ou pastorales ; mais maintenant qu'elles entrent dans une nouvelle phase de leur évolution, elles deviennent industrielles et elles cessent de demander à la métropole des produits qu'elles confectionnent elles-mêmes. La Nouvelle-Zélande a des usines qui fournissent les rails et les machines de ses chemins de fer; le Cap, Victoria, New-South-Wales, le Dominion du Canada possèdent de riches mines de charbon qui commencent à être exploitées et, *ipso facto*, de nombreux établissements industriels s'élèvent dans le voisinage de ces dépôts houillers. De plus, l'Angleterre ayant concédé à ses colonies le droit de régler à leur gré leur régime commercial, plusieurs de celles-ci, notamment le Canada et Victoria d'Australie, en ont profité pour fermer leurs frontières aux produits étrangers et anglais, afin de protéger l'extension de leur propre industrie; il y a donc là des marchés qui échappent progressivement à l'Angleterre.

Digitized by Google

Quant à l'Inde, qui consomme encore pour 800 millions de francs de tissus anglais par an, la politique de la métropole tend à en préparer l'émancipation économique. Les nombreuses écoles britanniques, disséminées dans la péninsule hindoustanique, créent une classe d'indigènes européanisés, de « babous », comme on les appelle, capables de fournir un nombreux personnel à des exploitations industrielles locales. Le coton qui s'expédiait à Liverpool pour être tissé à Manchester commence à être mis en œuvre sur place dans de nombreuses filatures, à Bombay notamment. L'Inde, comme les autres colonies britanniques, échappe peu à peu, mais sûrement, aux producteurs anglais. Pour remplacer ces marchés qui se contractent, l'Angleterre est donc obligée d'étendre chaque année davantage son empire sur des contrées nouvelles. C'est pour cela que nous la voyons s'avancer vers le Soudan, la plus grande et la plus riche des régions encore disponibles de l'Afrique. Elle y marche par l'Égypte et par ses possessions de l'Est africain. Le marché du Soudan remplacera celui de l'Inde à mesure que ce dernier se resserrera. Le Burmâ, Siam, les innombrables territoires dans l'Extrême-Orient et en Océanie, que l'Angleterre acquiert les uns après les autres, prendront la place des possessions britanniques anciennes qui s'émancipent quand elles atteignent l'âge adulte, lequel est, pour les colonies, l'âge industriel.

La puissance manufacturière et commerciale de l'Angleterre contribue encore à l'extension de l'empire britannique par les richesses qu'elle fait affluer dans la métropole. C'est grâce à ces richesses que le Royaume-Uni joue un rôle parfois prépondérant dans les conseils de l'Europe. Ce sont elles qui ont permis à l'Angleterre, au commencement de ce siècle, de prendre, pour ainsi dire, l'Europe à sa solde, de soutenir, au prix d'une dette de 21 milliards de francs (car sans richesses, il n'est pas de crédit), une lutte gigantesque contre la France, d'en sortir victorieuse et de garder, pour agrandir son domaine colonial, la paix signée, les plus belles colonies de la France, de la Hollande et de l'Espagne, dont elle s'était emparée pendant la lutte. C'est de l'époque des guerres de

Digitized by Google

la première république française et de Napoléon que date, en effet, le grand mouvement d'expansion de l'empire britannique. En 1795, les Anglais profitent de ce que les Français ont proclamé la république batave pour enlever Ceylan aux Hollandais; en 1806 et en 1810, s'autorisant de ce que la Néerlande est devenue une dépendance de l'empire français sous le sceptre de Louis Bonaparte, ils s'emparent du cap de Bonne-Espérance et de la Guyane. A la France, ils prennent l'île de Malte en 1798 et l'île de France (Maurice) en 1810. Ils avaient déjà enlevé, en 1797, la Trinité et d'autres Antilles à l'Espagne, l'alliée alors de la France. En réalité, l'Angleterre est la seule puissance qui ait gagné aux terribles guerres qui désolèrent le continent européen de 1792 à 1815.

LOUIS NAVEZ.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Comment on parle au peuple.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la question sociale. Mais qu'un empereur s'en occupe et, pour s'en occuper à sa guise, rompe avec le chancelier qui a doté son empire de trois grandes lois où le socialisme d'État donne sa mesure — et au delà peut-être — il n'en faut pas davantage pour que le monde s'émeuve et les têtes fermentent. Certes, c'est un événement. A tout prendre au pis, dût le jeune monarque aboutir seulement à des répressions qu'il annonce d'ores et déjà et qu'après ces marques de bonne volonté il se croira plus en droit d'opposer à la prétention des intéressés de faire leurs affaires eux-mêmes, il en resterait toujours un nouveau point d'appui moral donné d'en haut à la propagande des réformes populaires. Un député l'a dit des lois bismarckiennes : « Ce n'est pas le chancelier qui nous tient, c'est nous qui le tenons. »

En attendant, si l'empereur du jour fait son examen de conscience, attaque le problème, en appelle à l'Europe et rêve une sorte de Sainte-Alliance des gouvernements qui leur garantisse la paix, — entre eux ? oh ! non pas, mais chez eux, — n'est-ce pas le bon moment pour une autre puissance, l'opinion, avec ses ministres : la science, la littérature, la presse, de faire un retour sur elle-même, de se demander où elle en est, ce qu'elle peut, et d'éprouver l'état de ses armes, qui sont les armes de la pensée?

Digitized by Google

Potentats et diplomates peuvent se tromper en s'imaginant qu'on décrète la trêve des intérêts comme un septennat militaire. On n'a pas manqué d'objecter à Guillaume II, comme à Bismarck Ier, la liberté du travail, la compétence plus sûre des classes intéressées, le *self-help*, naturel, incompressible, de l'évolution, sociale ou autre; et, si déconsidérée qu'elle soit quand on la réduit au laisser-faire des vieux économistes, cette doctrine vaut la peine d'être écoutée dans la « sociologie » moderne qui la transforme. Mais, à leur tour, les écrivains n'ont-ils rien à se demander entre eux, à apprendre les uns des autres? Leur congrès se tient en permanence dans les livres, les revues, les journaux. Le plus humble y a voix consultative et prend la parole à son heure. Y serait-on si sûr de son fait qu'on n'eût plus rien à débattre? N'est-il pas, au contraire, dans la nature même de la science de sonder son terrain sans cesse, de vérifier chaque jour ses principes, comme un pilote sa boussole, — des principes qui, depuis Descartes, peuvent paraître banals à force d'avoir été répétés sur tous les orgues de barbarie littéraires, mais dont on parle tant qu'il se pourrait qu'on en oubliât de les pratiquer? Qui donc jurerait, par exemple, que tant de livres qu'on couronne par tas, de brochures qu'on distribue à la pelle, de gazettes qui courent le monde entier, ne manquent pas, ne fût-ce qu'une fois sur dix, à l'*a*, *b*, *c* de la méthode? Pour moi, je me le demande.

J'hésiterais sans doute à tout confier au socialisme impérial, si libéral qu'on le fît. Devant cette question préalable, il n'y a pas à hésiter. Il n'est aucun problème qui ne s'y heurte. Même quand l'unanimité existe sur quelque idée, il reste à savoir comment on la fera pénétrer dans les esprits dont son succès dépend, dans les mœurs qui préparent les lois. Cette difficulté est devenue plus grande dans un temps où tout le monde, se trouvant intéressé à ces questions, se sent porté à y dire son mot, sans trop savoir comment s'y prendre. Le zèle pour le bien, l'amour de la démocratie, le dévouement à la chose publique sont des mobiles si respectables qu'on y va d'entrain... et de maladresse. Plus cependant le fond est inat-

Digitized by Google

taquable, le sentiment juste, le but utile, plus la forme devrait être hors de doute. Une cause a beau être excellente, elle ne peut s'accommoder de mauvais avocats. Compromettre ce qu'on veut servir, faire le chaos où l'on voulait porter la lumière, semer la tempête, des fagots d'olivier à la main, quelle misère! Que de fois n'a-t-on pas l'occasion dans ses lectures, dans les jurys, partout, de relever ce faux côté d'œuvres généreuses que l'ouvrier intelligent réprouve, que suspectent les masses, car toute méthode y manque! Et l'on s'étonne après cela des malentendus qui subsistent, des passions qui s'enveniment. Puisse cette étude allumer un peu la lanterne sur la route des bonnes intentions, car la perspective n'est pas engageante de paver l'enfer.

Je prendrai des précautions que le sujet comporte. En une telle matière, il ne peut être question d'un livre plutôt que de vingt autres, ni d'un auteur plus ou moins connu. C'est un problème d'intérêt général, on ne peut le traiter bien qu'en le dégageant de toute application individuelle. Pour le faire sans renoncer à m'appuyer d'exemples et à étudier les idées sur des faits, je m'arrêterai surtout à des ouvrages qui sont dans de bonnes conditions. Il en est deux qui n'ont pas été publiés et dont les auteurs ne se sont pas fait connaître, ce qui nous mettra tous à l'aise; mais ils ont été écartés d'un concours précisément pour une question de méthode, ce qui me prêtera l'autorité de deux jurys et d'un corps délibérant. Il n'y aura aucune indiscrétion, puisque les rapports des jurys sont publiés. Un troisième livre ne se présentera pas avec autant d'avantages, mais j'espère qu'il suffira de n'en spécifier ni le titre, ni l'auteur, et de le considérer comme type pris au hasard de toute une catégorie de brochures, pour laisser à cette étude son indispensable caractère d'impersonnalité et montrer le défaut de conformation de tant d'œuvres sans désobliger un publiciste, ni priver sa propagande des lecteurs qui peuvent en tirer profit. Quand un professeur explique les conditions de la charpente humaine, le nom de l'homme dont le squelette sert à la démonstration « ne fait rien à l'affaire ».

Digitized by Google

I. — Erreurs du parti-pris.

Rattachons cependant au passé une question qui appartient à la démocratie. Sans nous arrêter au mot profond de Pline : « Les grandes propriétés ont perdu l'Italie », ni à la mélancolique parole de Sénèque : « Ce que je sais, le peuple ne l'admet pas ; ce que le peuple admet, je l'ignore », — remontons à une date moderne. A peine la république de 1848 proclamée, la Constituante ordonna une grande enquête industrielle et agricole. Elle fut étouffée, avec tout le mouvement social, dans le sang des journées de juin, fomentées exprès, prétend Louis Blanc. Le Parlement anglais avait suivi l'exemple ; il acheva son enquête, qui mit à nu toute la plaie. De sorte qu'un proscrit, Ledru-Rolin, crut y voir la « décadence de l'Angleterre », tandis qu'elle ouvrait, au contraire, le premier acte de son évolution sociale. Il suffit de lire le petit livre du Comte de Paris, — peu suspect, — *les Trades Unions*, pour voir comment l'œuvre de réparation peut être commencée par le peuple lui-même.

Après cette mise à l'ordre du jour par la révolution ou la liberté, la parole passe aux empereurs. On sait que les avances égalitaires entrent dans les instruments de règne des Césars qui se maintiennent par là moins qu'ils ne préparent les révolutions. A peine l'empire était-il rétabli en France, qu'un des chefs de la grande industrie et de la haute finance, ministre ou frère de ministre, présentait à l'homme du coup d'État un « projet de crédit mutuel ouvrier » pour « reconstituer les *corporations* sous une forme *libérale* ». Le moyen était un ensemble de syndicats, dont chacun dirigerait une profession et qui tous se garantiraient le crédit les uns aux autres. Pour banque centrale, on proposait le Crédit mobilier. L'idée était-elle trop hardie ou n'était-elle pas mûre? Y manquait-il un chancelier de fer, ou cet empereur craignit-il d'être tenu par ses propres œuvres? Le fait est qu'après l'effondrement du régime, M. Isaac Pereire revint à la charge. Ce que n'avait pu l'État sous un maître, il le demandait, sous la nouvelle république, à la science, dans un concours « solennel ». Cent

Digitized by Google

mille francs étaient mis à la disposition d'un jury composé de « sommités » de l'économie politique et de la presse. Quatre ordres de questions : instruction, paupérisme, crédit, impôt, en formaient le vaste ensemble. Le nombre des envois indiqua aussitôt où en étaient les préoccupations publiques: plus de la moitié des 800 mémoires envoyés, et les 4/5 des ouvrages admis (445 sur 555) traitaient du paupérisme. Le résultat trancha plus encore. Le donateur n'avait pas caché ses préférences, il visait à un socialisme d'État libéral. Croyant sans doute que tout avait été dit au nom du laissez-passer, il demandait à entendre l'autre cloche et tenait à connaître ce que des penseurs libres trouveraient de possible et d'efficace dans l'autre principe, non opposé à la liberté, mais inséparable d'elle et non moins humain. Mal lui en prit; l'exécution fut sommaire, même brutale. Les mémoires couronnés sur le paupérisme combattaient le donateur en face, condamnaient le programme sans appel. L'un des auteurs maniait rudement l'argument *ad hominem*. Au grand industriel du règne de Louis-Philippe, il demandait compte de la révolution de février et des journées de juin; à l'ami de l'Empire, il reprochait l'écroulement de la France et l'insurrection de la Commune. « A quoi servent donc les chemins de fer, les usines, les banques, si le paupérisme reparaît toujours? » Il va jusqu'à s'étonner « qu'un des plus éminents ouvriers de la centralisation se préoccupe de ce paupérisme *qu'il a peut-être involontairement contribué à produire* ». C'était cruel et mérité pour le régime tombé, mais injuste contre des idées que le despotisme peut exploiter sans qu'elles perdent leur raison d'être chez les peuples libres. A qui et à quoi ne pourrait-on pas appliquer le même raisonnement, à commencer par l'économie politique? Est-ce pour cela que l'auteur n'obtint qu'un second prix? C'était une perte de 5,000 francs; mais pour 5,000 francs il avait le droit de pester contre les instructions du donateur, « nettes comme des ordres de combat », contre un système « menaçant pour la liberté », etc. [1]. Le premier prix, d'ailleurs, fut décerné

[1] Ad. Coste, *Hygiène sociale.*

Digitized by Google

à un livre d'opinion semblable, quoique de forme plus convenable[1]. On ne tenait pas même compte du caractère libéral exigé pour les syndicats modernes, ni de la proposition que la prévoyance fût « gratuite pour l'ouvrier, obligatoire pour le patron » [2]. On sait comment la dernière des trois lois allemandes a fait bon marché de ces conditions libérales. Le donateur n'en fut pas moins traité de Bismarck, c'était tout dire : l'économie politique restait maîtresse du terrain.

Aux ordres de combat d'un empereur germanique, on ne peut pas répondre ainsi. Il eût été intéressant peut-être que Guillaume II reçût communication en 1890 du projet présenté à Napoléon III après 1852, et à la France savante après 1871. Mais il n'en est que plus à regretter que ce riche concours n'ait produit aucune œuvre dans ce sens. Une fois pour commencer, il eût été bon qu'on fixât dans la mesure des choses justes et des choses pratiques les autres termes du problème, lesquels pourraient bien constituer des éléments aussi indispensables à l'état social qu'à la vie morale le devoir à côté du droit, et à l'organisme humain, l'estomac et le cœur au-dessous de la tête.

* * *

L'Académie de Belgique a des prix réguliers. En 1884, elle en offrit un, plus modeste, pour un sujet pareil qui ne perdait rien à être placé dans l'histoire : *Faire un exposé comparatif, au point de vue économique, du système des anciens corps de métiers et des systèmes d'associations coopératives de production formulés dans les temps modernes.* Ainsi rédigée, la question se plaçait sur un terrain solide, devant un ensemble de faits exacts, dont l'analyse pouvait dégager le principe humain et la loi sociale, qui ne changent guère, de la diversité des temps et des circonstances. La comparaison historique, une des meilleures applications de la méthode scientifique, permettait même de ne pas prendre

[1] A. Baron, *Paupérisme.*

[2] Voir la *Revue de Belgique* du 15 mars 1884.

Digitized by Google

parti. On demandait un exposé, non un verdict, une comparaison plutôt qu'une doctrine : *non ad probandum* — et l'exposé comparatif portait sur deux institutions de même ordre, dont l'une a parcouru toutes les phases d'une existence complète, dont l'autre, s'exerçant à des luttes identiques, peut déjà dire aux maîtres du monde moderne ce que Tertulien disait aux Césars : « Nous remplissons vos villes, vos ateliers, vos palais, vos sénats, vos armées ; nous ne vous laissons que vos temples », et peut ajouter : Nous possédons une science exacte : la sociologie ; des organismes éprouvés : les associations, les conseils d'arbitrage, des lois ; un système de défense : la solidarité internationale. Juger ce qu'une époque essaye par ce qui a réussi dans un temps d'avènement pareil, eût été une première utilité, et on aimerait à entendre s'élever de l'histoire des démocraties du passé une sorte de mise en demeure aux démocraties modernes de faire, à leur tour et à leur manière, autant que cette civilisation, qui, avant d'être vaincue et de déchoir, a pu dire plus d'une fois : « Il n'y a plus de pauvres parmi nous. » L'histoire comportait un autre enseignement : les causes de la décadence des corporations sont connues ; bien analysées, elles pouvaient indiquer d'avance les écueils de l'avenir, les périls à craindre, les fautes à éviter, pour « obtenir et conserver les avantages des anciens corps de métiers sans sacrifier la liberté du travail et de l'industrie » [1]. Qu'importerait l'opinion des concurrents auprès de ces grands témoignages de l'expérience des siècles?

Malheureusement, si l'on doit féliciter l'Académie de s'intéresser aux problèmes sociaux, on ne peut trop regretter l'abstention des meilleurs écrivains à lui répondre, ce qui l'a souvent réduite à se contenter de peu ou à refuser ses prix. Cette fois, un défaut de méthode fut décisif. L'auteur du seul mémoire envoyé semblait n'en connaître qu'une : celle du parti-pris. Dès lors, le sens historique lui échappait : son siège était fait ; il ne pouvait tirer de l'histoire que des argu-

[1] Em. de Laveleye, Rapport sur le concours de 1886.

Digitized by Google

ments, autant dire rien. Le sens économique lui manquait de même. Pour lui, les corporations sont le *nec plus ultra*. Fait naturel, création spontanée, développement régulier de tout l'être dans la sociabilité, le génie du bien en était l'âme. L'autre, au contraire, fait arbitraire, issu de passions mauvaises, sans droit, sans âme, sans Dieu, tout y dénonce l'esprit d'erreur. Avec un tel à priori, se soumettre à la méthode qui veut qu'on fasse abstraction de toute autre idée pour établir des faits exacts, les analyser, les grouper, les comparer, en tenant la balance toujours égale, ce serait une abdication, et le *magis amica veritas* une apostasie. Devant un idéal préconçu, tout doit s'incliner. — Tout, excepté les jurys, les académies et les lecteurs.

Ces concours offrent des garanties. Trois commissaires les jugent, chacun à part soi ; le premier lit les mémoires et en fait un rapport écrit, qu'il transmet, avec les manuscrits, au deuxième, lequel agit de même envers le troisième. Les trois rapports sont lus, discutés, dans une séance de la classe, imprimés ensuite et distribués à tous les membres qui, pendant un mois, ont à leur disposition les manuscrits pour les apprécier par eux-mêmes. A la séance suivante, la discussion est reprise, suivie du vote.

Ici, après quatre rapports imprimés des commissaires, une étude verbale d'un membre faite sur pièce, et une double discussion, la question de méthode décida le vote, et quand, le concours ayant été remis à deux ans, le sujet revint à l'étude, on eût dit d'un vêtement retourné : « Il semble, dit le premier rapporteur, qu'il n'y ait plus que du mal à dire des vieilles corporations ouvrières, et du bien des jeunes associations corporatives de production. Le procédé est simple d'ailleurs, et l'auteur est entraîné à y recourir à son insu par les erreurs d'exposé qu'il a commises dans les chapitres précédents. Ce qu'il compare, c'est la corporation dégénérée, appauvrie, gênante et oppressive, du siècle dernier, à l'association coopérative idéale...[1] » Pour le rap-

[1] Rapport de M. Rolin-Jaequemyns, séance du 10 mai 1886.

Digitized by Google

porteur, cela s'appelait «dénaturer les termes de comparaison et multiplier artificiellement les contrastes ». Je le crois bien.

Qu'y pouvait faire encore l'opinion du concurrent? Avait-il cru réussir en servant la cause opposée? Il s'était étrangement trompé. Sa méthode ne valait pas mieux, elle fut condamnée de même. Qu'importait le système qu'il croyait servir? De quelque côté que soufflât le mauvais vent du parti-pris, l'Académie n'était pas prête à permettre de manquer aux premières conditions de la science. Sans cela, on se jouerait des intérêts les plus graves de la société. — J'ai cru ces faits utiles à rapporter pour que nos lecteurs prennent l'habitude, à l'exemple de nos jurys, de renvoyer les écrivains à l'école de la méthode avant d'écrire pour le peuple.

II. — Erreurs du zèle.

Quand on combat les abus de l'alcoolisme, on se trouve devant une cause si incontestablement juste que toutes les divergences d'école deviennent impossibles devant l'ensemble d'intérêts vitaux où elle prend place et qu'on a si bien nommé l'hygiène sociale. Rien n'y a été négligé depuis près d'un siècle : influences religieuses, prohibitions légales et mesures fiscales, — monopoles d'État et sociétés de tempérance, — concours et congrès, publications sans nombre, distribution de brochures et d'images, — instituts de clinique spéciale pour la guérison des alcoolisés [1] — enseignement scolaire enfin. Plus d'une fois, l'instruction s'est vue en butte aux dédains de néophites trop pressés qui apportent en toute chose plus d'ardeur que de réflexion; mais on y revient toujours et maintenant plus que jamais. Un membre du congrès d'Anvers de 1885, le médecin militaire Petithan, avait proposé que toutes les administrations d'instruction publique à tous les degrés fussent obligées de faire connaître au peuple ce danger. Les États-Unis ont réalisé ce vœu.

[1] Il y a en Amérique 25 *asylums for inebriates* et en Angleterre des *Drunkards' homes* dont je n'ai pu trouver le nombre.

Digitized by Google

Depuis des années, on voit s'y développer cet enseignement. Les Rapports officiels sur l'éducation constatent le nombre croissant d'États qui organisent des cours d'hygiène et de physiologie, « y compris un exposé spécial des effets de l'alcool et des narcotiques sur l'organisme »[1]. Le rapport de 1885-1886 donne une liste de 36 ouvrages publiés en vue de cet enseignement[2]; le suivant résume les résultats d'une enquête faite en automne 1887 et toute favorable aux cours de tempérance[3], et dans le dernier rapport arrivé en Europe, 1887-1888, le mouvement continue; des superintendants se félicitent de « la faveur que gagne cet enseignement parmi les maîtres, les élèves et les citoyens »[4]. C'est aussi à l'instruction que je ramène le problème en m'occupant d'un de ces petits livres comme il y en a tant dans les deux mondes.

Là aussi, on se bute aux mêmes difficultés, car l'occasion est belle au dévouement de se donner carrière, en dépit du bon sens. Il semble qu'il n'y ait qu'à forcer la note de la statistique, de la logique et de la déclamation pour convaincre le peuple.

La première impression que doivent produire certains de ces livres, couronnés ou non, c'est qu'ils sont des plaidoyers à fond de train. Les chiffres devraient y être vrais, ils ne sont même pas vraisemblables et l'on en abuse tellement que le lecteur est pris d'invincibles défiances. Je n'ai jamais recouru aux statistiques, vérifié les calculs sans trouver des erreurs. La plupart sont des estimations pour les besoins de la cause.

Ces inexactitudes, en somme, ne comptent guère par elles-mêmes. Elles comptent contre l'auteur en nous prévenant qu'il ne connaît pas les vrais documents et travaille de seconde, de troisième et, qui sait, pourquoi pas de dixième main? Le lecteur ne pouvant vérifier, abandonne l'avocat à

[1] *Report of the commissioner of education*, 1884-1885, p. XLI, et 1885-1886. Voir l'index au mot *Tempérance*.

[2] *Report*, 1885-1886, p. 702.

[3] Rapport de 1886-1887, p. 214 et suiv. Voir aussi l'index, au mot *Tempérance*.

[4] P. 175 et *passim*. Voir l'index.

Digitized by Google

ses exercices. Le critique le doit, et ses soupçons se trouvent presque toujours fort en dessous de la réalité. La manière de grouper les nombres donne lieu surtout à tant de prestidigitation qu'on finit par rejeter le livre.

J'admets, avec un de ces prêcheurs, que la moyenne de consommation annuelle de l'alcool en Belgique soit de 70 millions de litres. Mais le voilà calculant que d'un litre, le fabricant en fait deux et le détaillant quarante petits verres de genièvre, ce qui, à 5 centimes, porte à 2 francs le litre de genièvre, à 4 le litre d'alcool ; de là à multiplier par quatre les 70 millions, le tour est simple et l'on arrive à une buverie de 280 millions de francs. Pour cela, il faut oublier tout ce qui s'en consomme de vingt autres manières qu'en boissons, oublier ce que les autres classes boivent de liqueurs où l'alcool entre aussi; mais l'on s'écrie tout de même : « Les Belges boivent par an pour 280 millions de francs de boissons fortes ». Il n'y manque qu'un mot que je dois avoir lu ailleurs : « Rien qu'en petits verres de genièvre ! » Mais l'équivalent y est : « Cette dépense est à peu près uniquement supportée par les travailleurs ! » Les travailleurs ayant, par an, 280 millions de francs à dépenser en genièvre, où prend-on cela, et croit-on inspirer ainsi confiance aux ouvriers qui lisent?

Pour enchérir, l'auteur va joindre la bière au genièvre, il n'en défalque pas le vinaigre et compte le tout à 4 francs l'hectolitre. Quel statisticien, un peu au courant du calcul, verra une dépense supportée par les travailleurs dans cette somme où la bière et le vinaigre de l'ouvrier, du paysan, du petit bourgeois, c'est-à-dire des trois quarts des Belges, sont comptés à 40 centimes le litre? *Item :* « 140 millions de francs de bière consommée *en excès !* » En excès ! Toute consommation devient excès maintenant, et à ce compte chaque verre de bière que nous buvons est à porter au bilan de la ruine et de la honte du peuple belge !

Ce miroitement ou ce cliquetis des gros nombres varie sans valoir mieux. Tantôt l'auteur réunit neuf années et joint la bière au genièvre. Occasion de calculs « à peine croyables » :

Digitized by Google

« De 1873 à 1881, on a bu en Belgique pour 4 milliards 286 millions de francs de boissons fermentées... vins non compris! » Puis il va jusqu'à treize ans et se borne à l'alcool : nouvelle « énormité » de chiffres : 1 milliard 618 millions, etc. Ce n'est pas tout; il faut compter la mortalité, la folie, le crime : autant de pertes à estimer en argent comptant. « Le total général des sommes perdues en boissons et en dépenses qu'elles occasionnent s'élève en définitive à près d'un demi milliard par an! »

Cela dit, voyez : ce milliard et demi ne fait-il pas penser à nos soixante-deux grandes banques qui ne possèdent que 287 millions de capital. « Or, en treize ans, le peuple belge a bu pour six fois autant d'alcool! »

Le demi-milliard à son tour amène une autre inspiration : « Ce capital suffirait à amortir en peu de temps toutes nos dettes, favoriser notre industrie, développer notre commerce, *diminuer les contributions*, *enrichir enfin la nation!* » Voilà cette fois l'ouvrier mis en demeure d'être le Mécène, le Colbert, le Rothschild du pays, au lieu de boire, tous les deux ans, le capital de nos banques.

Certains sermons sur les dangers de la vie profane et les peines de l'enfer où elle mène, ont décidé jadis bien des simples gens à se faire ermites, ne boire que « l'eau des sources » et vivre « de racines ». L'ouvrier moderne serait vraiment coupable de consommer encore pour 50 francs de bière par an et de ne pas épargner tout ce qu'il boit de genièvre, sans le remplacer par un peu de viande, puisqu'il peut ainsi développer notre commerce et diminuer nos contributions! Malheureusement pour la nation, à enrichir par ses pauvres qu'elle devrait émanciper, ces trucs ne prennent plus.

Opposer aux dépenses dangereuses de l'excès de boisson, l'utilité du travail régulier et des persévérantes économies, cela n'est que trop juste et ne cessera jamais d'être utile. L'auteur déploie cet argument dans un *crescendo* qui aura du succès. On compte qu'en petits verres de genièvre bus par jour, un ouvrier dépense 150 francs par an. Avec cela, toujours à la condition qu'il ne remplace pas l'alcool par du

Digitized by Google

bouillon ou du café qu'on lui offre, ou par des bécasses qu'on lui dira moins chères, il pourrait, à 4 p. c., en dix ans, posséder 1,872 francs, en quarante ans, 14,824 francs. Je ne vérifie plus et je tourne le feuillet; déjà la boule de neige a grossi; il y a 50 francs de bière à ajouter, donc en dix ans, 2,497 francs; en quarante ans, « je dis *dix-neuf mille* francs, etc., employés à acheter des boissons dangereuses, empoisonnées. » Du poison? La bière aussi! L'auteur cependant « ose affirmer qu'aucune liqueur ne surpasse un verre de bonne bière et qu'elle lui paraît la meilleure des boissons, la plus rafraîchissante, la mieux réconfortante ». Mais qu'est-ce que cela peut faire? Son coup de caisse a besoin des gros nombres et il n'est pas prêt à s'arrêter en beau chemin. Le tabac vient à son tour! Et quoi, aussi la pipe du pauvre? Oui, et aussi les intérêts des intérêts qu'il aurait pu, en se privant de tout, accumuler à 4 p. c., et aussi les journées perdues et les dépenses de maladie : il faut bien que les petits verres deviennent un fleuve de gaspillage ou un pactole d'épargne.

A qui persuadera-t-on pourtant qu'avec un salaire évalué par l'auteur en moyenne à 2 fr. 50 c. par jour, ou 750 francs par an, un ouvrier puisse épargner 400 francs, ne gardant que 350 francs pour se nourrir, loger, vêtir, divertir? N'importe! C'est encore le moment de déclarer : « Le buveur qui *dépense* annuellement 400 francs pour satisfaire sa *dégradante* passion, a perdu, au bout de 40 ans, 39,000 francs, etc.! » C'est à nous faire frémir tous, si ce n'était pas s'aliéner des lecteurs qui ne comprendront pas qu'il soit défendu de remplacer ce qui dégrade, comme la bière réconfortante ou le tabac à deux sous, par ce qui est nécessaire à la santé du corps, et qu'on doive se priver de tout et travailler sans cesse en vue d'une thésaurisation plus impossible que tous ces sacrifices. En effet, on calculera plus loin l'intérêt à 3 p. c. Ici, il est toujours compté à 4, mais l'auteur n'indique aucune caisse d'épargne organisée pour une pareille accumulation d'intérêts. Celles qui donnent 4 p. c. sont rares. Nivelles a baissé son taux à 3 1/2 puis à 3, et le fameux calcul cloche déjà. Toutes aussi limitent la somme que chaque déposant

Digitized by Google

ne peut dépasser. A Tournai, où l'intérêt était encore de 4 p. c. en 1886, on ne pouvait déjà y conserver plus de 2,000 francs. La caisse de l'État, que l'auteur recommande, ne donne d'abord que 3, puis 2 au delà de 5,000 francs, et cela rejette encore les 40,000 francs loin de compte. Ainsi, pour qu'un des arguments qui font comme la trame de ce plaidoyer fût possible, il faudrait à l'ouvrier, outre le stoïcisme de tant se priver en tant travaillant sans consommer, un génie tout spécial pour amasser lui-même, sa vie durant, ce dont aucune banque ne se chargerait pour lui, ce qu'aucun usurier ne ferait pour son propre compte.

Après les épouvantails avec leurs anathèmes, les mirages et leurs allèchements, c'est dans l'ordre de ces évangiles qu'on croit faits pour le peuple.

Où donc ai-je vu les avantages de la caisse d'épargne forcés jusqu'au double de la réalité? Ici, les nombres exacts sont rétablis, et c'est peu de chose : il suffit d'un document trouvé par hasard ou d'un critique qui vous crie casse-cou. Mais une correction de calculs ne change rien à une pareille méthode et le défaut de l'armure se montre quand même.

Quel ouvrier, par exemple, possède à l'âge de 18 ans 1,000 francs pour les placer à la caisse de retraite, à fonds perdus? S'il avait cette somme, outre que n'ayant pas sa majorité, il n'en pourrait disposer, il l'employerait à s'établir modestement, s'acheter des outils, se mettre en ménage, de préférence à s'en dessaisir sans retour en vue d'un avantage qu'il devrait attendre 47 ans. Une pension viagère de 600 francs à 65 ans peut-elle prévaloir, à 18 ans, sur les véritables jouissances de l'activité de la vie? Ce serait se ruiner au moment où l'on doit produire, en vue d'une famille. Le premier conseil s'adresse à cet égoïsme, rarement précoce, qui préfère le célibat. Qu'à cela ne tienne, l'auteur a d'autres combinaisons. Il suffit, à 35 ans, d'avoir 300 francs et pas d'enfants. On les place à fonds perdus et à 65 ans on a 155 francs de rente. L'heureuse perspective, et qui vaut la peine qu'on renonce à l'amour, au mariage et à la famille! L'auteur ne prêche pas cette tempérance-là, avec celle de la

Digitized by Google

bière et du tabac. Si pourtant on a des enfants, tout est plus difficile, mais tout peut encore s'arranger. Qu'on verse 3 francs par mois à la caisse d'épargne à partir d'un an après la naissance d'un fils, — et aussi des autres sans doute, — au bout de 10 ans, vous aurez versé 360 francs et amassé 420 francs. Déposez alors cette somme à la caisse de retraite, elle procurera à votre enfant une rente viagère, à 50 ans, de 149 francs, et à 60 ans, de 342. Ce fils préférera bien aussi une dot, à 20 ans. Cela devient d'ailleurs onéreux si on a quatre enfants à élever et à nourrir : car on ne conseillerait pas à l'ouvrier de « faire un aîné », je suppose. Et soi-même, n'aura-t-on pas aussi besoin, à 50 ou à 60 ans, de quelques économies, et la mère, qui peut devenir veuve, la sacrifiera-t-on aussi, à fonds perdus? S'assurer tous à la caisse de retraite, l'auteur n'y pense pas. De guerre lasse, on a toujours la ressource de ce fameux jeu d'intérêts des intérêts en épargnant par an sur sa dégradante passion 400 francs pour leur faire produire imperturbablement, sans jamais en prélever rien pour les plus saints devoirs ou les plus pressants besoins, en 40 ans, un capital de 40,000 francs !

Les promesses et les menaces alternent partout comme, dans les vieux contes dévots, l'espoir du paradis et la peur du diable.

Je voudrais bien m'arrêter. Mais le chapelet n'est pas prêt à s'arrêter court. Le peuple, que l'on compare trop souvent à l'enfant, a, comme lui, contre toute exagération en bien ou en mal, un instinct natif de défiance, servi par une imperturbable logique à dépister les défauts de mesure et à répondre aux sophismes par des arguments *ad hominem*. Le soin de l'exacte vérité et du raisonnement juste qu'inspire l'esprit scientifique ne suffit pas même au livre populaire. Devant des différences de classes et des susceptibilités de milieu et d'éducation qu'on trouve toutes naturelles dès qu'on les analyse sans préjugé, il faudrait ce respect fraternel sans lequel Herder prétend qu'on ne peut même comprendre les littératures étrangères. Vouloir trop prouver, c'est déjà manquer à ce sentiment qui a fait dire à Mme Guizot : « Rien de plus

Digitized by Google

parfaitement inutile que ce qu'on appelle prêcher les enfants. » Il semble qu'on ne se soit jamais demandé si on ne heurte pas le plus simple bon sens du travailleur par des assertions exagérées et des arguments impossibles. On l'offense au contraire.

C'est l'offenser de soutenir que « les sinistres si fréquents dans les mines, les carrières, les usines, sont presque toujours imputables à des ouvriers intempérants », et que « bien des catastrophes de chemins de fer, des collisions de navires, des naufrages n'ont pas d'autre origine ». Pour que ce nouveau coup de tonnerre fît son effet, il faudrait qu'on pût croire les chefs d'industrie, les ingénieurs de mines, de chemins de fer et les capitaines de navire négligents au point de laisser tant d'existences à la merci d'un ivrogne. Pauvres souffre-douleurs de la société, premières victimes de tous les fléaux de la nature et de l'industrie, faut-il vous défendre et dire qu'il y a cent fois, mille fois plus d'ouvriers qui sacrifient leur vie pour empêcher un sinistre ou sauver les victimes d'un accident et même la fortune du patron?

La déclamation vous prend devant ces inepties! Mais le rire vaut mieux. Et voici d'autres arguments qui tarderont longtemps aussi, je le crains fort, à devenir populaires. Comment, après les motifs les plus légitimes, les plus humains, d'éviter le vice et la misère, est-il possible qu'on y ajoute — ce n'est pas moi qui me répète, c'est l'auteur — que tout cet argent gaspillé pourrait amortir en peu d'années *les dettes de la patrie!* J'ai connu des ouvriers qui épargnaient pour acheter en commun quelques livres; je doute qu'il s'en trouve un que puisse tenter la perspective de diminuer nos contributions et d'amortir la dette publique. Une autre idée est un trait de génie : « L'homme qui boit de la bière dans le but de se nourrir ferait mieux de manger des bécasses. » Un mot pareil ne vient pas tout seul comme cela. Il y a fallu un économiste de vieille roche, un Anglais sans doute, et Dickens l'avait entendu quelque part. Les ouvriers qui lisent ne sont pas sans connaître Dickens. Ce mot leur rappellera une scène des *Cloches*, où un commissionnaire de

Digitized by Google

rue mange, sur une borne d'église, un plat de douceur dont sa fille, dans un moment d'espérance et de joie, vient le régaler : de pauvres tripes. Ces braves gens fraternisent quand un homme de science, M. Filer, qui a une lettre à faire porter, interpelle l'homme de peine : « Qui est-ce qui mange des tripes?... La tripe est l'article de consommation le moins économique... A tout prendre, la tripe revient plus cher que l'ananas de serre chaude!... Quel gaspillage! quel gaspillage!... Qui est-ce qui mange des tripes?... Votre plat de tripes, mon ami, vous l'arrachez de la bouche des veuves et des orphelins! » Là-dessus, le bonhomme, par pure philanthropie, avale les tripes du pauvre homme, convaincues de crime de lèse-économie politique. Car Dickens pousse la parodie jusqu'au fou rire. Jamais depuis l'*Homme aux quarante écus* de Voltaire, on n'avait si justement flagellé l'inanité de cette fausse science qui juge tout du fond d'un cabinet. Ah ! lecteurs, le génie littéraire, quand il s'inspire de l'amour des hommes, quel foyer de raison et de charité !

Que ne puis-je enfin m'arrêter sur cette page du romancier ! Je ne le dois pas, car pour convaincre l'ouvrier on va le froisser davantage. D'après deux assertions, mises à la suite, et dont on retrouverait aisément ailleurs le cliché, les vingt-un derniers assassins exécutés à Bruxelles et à Gand étaient des ivrognes et c'est à la même cause qu'on rapporte les désordres « dont nous avons eu encore récemment de tristes exemples ». « A la tête des meneurs, parmi les provocateurs de ces destructions sauvages, vous rencontrerez des victimes de l'alcoolisme ». Je n'ai pas été fouiller les archives, heureusement closes, de la peine de mort, pour y trouver quelque autre passion que celle des liqueurs fortes; mais quand l'ouvrier, pour améliorer le sort de sa famille, cherche à faire fléchir un peu l'inexorable fatalité de la division du travail et de la répartition des richesses, qui se font encore, non d'après les facultés naturelles ou les services rendus à la société, mais d'après le hasard de la naissance, qui donc lui fera accroire que les grèves doivent être inspirées par l'alcool,

Digitized by Google

attribuées à l'intempérance, et peut-on gagner sa confiance en lui présentant ses chefs et ses amis, souvent des penseurs auxquels on serait heureux de presser la main, comme de misérables *inebriates?* Quand cela fut écrit, le peuple demandait la grâce d'hommes honorables et l'on n'a pas tardé à savoir qu'ils avaient été trahis et le peuple trompé, non par des victimes du genièvre, mais par des agents de la police secrète. Cela n'a pas empêché la phrase à effet de paraître.

Voilà ce qu'une fausse philanthropie fait du sublime laissez venir à moi les petits!

Comment, après cela, ne pas prendre pour une ironie, lorsqu'après avoir recommandé les sociétés coopératives, — chose excellente, — l'auteur dit à l'ouvrier : « Alors, étant vous-même propriétaire, vous comprendrez mieux l'absurdité du système socialiste et deviendrez nécessairement conservateur dans le vrai sens du mot. »

Dickens fut-il socialiste? Des historiens le disent, et il était assez absurde pour cela. Mais je me rappelle avec quelle verve l'auteur de la *Mort de l'Ivrogne* parodie dans *Bleak House*, la comédie philanthropique portant chez le pauvre qui souffre de froides sermonnades. C'est alors qu'il met dans la bouche d'une charmante jeune fille, riche de naissance, droite d'esprit et bonne de cœur, ces grandes paroles : « Il est évident qu'entre nous et ces malheureux, il existe une barrière de fer... Mais tout ce que disait et lisait M^me^ Pardygle semblait mal choisi pour l'écarter. »

Ces livres ont un autre danger. Si tout dépend à ce point de l'ouvrier, on risque de faire oublier aux autres classes qu'elles y peuvent bien aussi quelque chose. Il est plus aisé de sermonner autrui que de remplir soi-même ses obligations. Je ne parle pas de tant de justice que les déshérités pourraient attendre des détenteurs de la fortune et de la puissance publiques. Je ne veux pas même prêcher de ce côté la tempérance. Certes, en un jour, en une semaine si l'on veut, bien des familles consomment en alcool, en bière, en vin, en cigares et le reste, plus que l'ouvrier le plus sobre ne pourrait épargner en un an. Si cela ne nuit pas — je ne dis pas à

Digitized by Google

la moralité publique ni à la paix sociale — je dis seulement à leur santé, c'est qu'elles peuvent se procurer des vins vieux et des liqueurs fines. De là un exemple entre mille, une simple mesure plus efficace que toutes ces pétarades dans le vide : imposer à la fabrication des boissons du peuple toutes les garanties hygiéniques possibles. Il n'y a pas de doute ici : la science permet de vérifier la pureté des alcools [1]. On peut donc tirer le peuple d'abord du danger d'empoisonnement, on ferait après sa harangue. Faire soi-même ce qu'on doit, voilà le vrai sermon, en un mot comme en cent. C'est le plus rare. Ne remontrons pas tant aux malheureux de problématiques devoirs, faisons les nôtres, ils sont faciles et doux à côté des siens. Le premier peut-être est de parler au peuple un langage qu'il puisse entendre la tête haute et le cœur ouvert. Mal choisi — qu'on en croie le grand moraliste anglais — bien mal choisi ce ton qui néglige tout : science, logique, respect de ses semblables, fraternité, pour de mesquines objurgations de parti et de misérables prêchi-prêcha.

CH. POTVIN.

[1] Voir entr'autres les comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'académie des sciences, 3 avril 1888, p. 1018. L. GODEFROY, *sur une méthode simple et usuelle pour déceler et doser les impuretés contenues dans les alcools d'industrie.*

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

N. Weiss, *La Chambre ardente. — Étude sur la liberté de conscience en France sous François Ier et Henri II*, Paris. Fischbacher, 1889. Un volume in-8°. CLI et 432 pages avec portraits et gravures. — En 1877, dans un livret publié à Gand, sous le titre de : *Les protestants de Bruxelles*, nous disions : « Et le « nombre de ceux qui furent mis à mort dépassa toute croyance, « défia tout calcul. On en a bien dressé des catalogues; aucun « n'est complet, ne le sera jamais. Le crime a été aussi ingénieux « à cacher ses œuvres que la mort est jalouse de garder ses « secrets ». Ce que je disais alors, je le pense encore aujourd'hui. C'est applicable à tous les temps et à tous les pays. Déjà Ignace, l'évêque d'Antioche, disait que le froment de Dieu devait être broyé par les dents des bêtes féroces pour devenir le pain de Notre Sauveur, et, de fait, l'histoire nous prouve qu'aucune époque n'a été épargnée par cette cruelle boulangerie. La France, à cause de la richesse de son sol et de l'industrie de ses habitants, a été longtemps la terre promise des persécuteurs. Après Philippe le Bel et Louis XI, elle eut François Ier et Henri II. C'est de ces deux derniers rois que s'occupe M. Weiss. Le triste honneur leur revient d'avoir institué la Chambre ardente de Paris, d'avoir foulé aux pieds avec une rage si folle la probité, l'honneur et la conscience de leurs sujets, qu'Agrippa d'Aubigné, en ses *Tragiques*, a pu dire, sans exagération aucune :

> Nos pères estoyent francs. Nous, qui sommes si braves,
> Nous lairrons des enfans qui seront nez esclaves.

Tous les malheurs de la France viennent de là.

On a beau dire que les luthériens et les huguenots ne furent jamais sous les Valois qu'un petit groupe, qu'une fraction négligeable de la nation française, il n'est pas moins vrai qu'en ajou-

Digitized by Google

tant le nombre approximatif de ceux qui se sauvent à l'étranger à celui de ceux qu'on prend et qu'on fait mourir dans les tourments, on arrive à un chiffre considérable, si considérable même qu'on est autorisé à dire qu'un siècle plus tard la révocation de l'édit de Nantes ne fit que donner le coup de grâce à la prospérité publique.

Il était réservé à M. Weiss de changer définitivement cette supposition en certitude, d'élargir considérablement le tableau d'horreurs et de cruautés sans nom qui nous est déroulé dans le *Livre des martyrs*, de Jean Crespin, de donner raison à d'Agrippa d'Aubigné et à l'*Histoire ecclésiastique*, imprimée à Anvers (?) en 1580 et attribuée à Théodore de Bèze. Ce dernier ouvrage (t. I^er^, p. 68) nous apprend qu'à partir de 1548 « les feux furent « allumés plus que jamais; et surtout la Chambre du Parlement « de Paris, qu'on appelait : la *Chambre ardente*, en envoyait au « feu autant qu'il en tomboit entre ses mains.

« . . . . . .

« . . . . . .

« Il nous seroit impossible de spécifier tous les noms de ceux « qui furent lors exécutez, à savoir l'an 1548. Mais nous nous « contenterons de réciter sommairement les plus remarquables « d'iceux. »

Tous les contemporains des fureurs du XVI^e^ siècle, tant en France qu'aux Pays-Bas, ont dû faire le même aveu ; ils ne pouvaient en effet consulter tout à leur aise les papiers des conseillers inquisiteurs. M. Weiss a été plus heureux, et c'est là le grand intérêt de son livre. Il a retrouvé aux archives nationales de France, relié avec un registre criminel quelconque, le fameux *Registre des luthériens* qu'on croyait perdu. Ce registre, il le publie avec notes et commentaires, et savez-vous ce qui en sort? 176 arrêts rendus par le Parlement pour cause d'hérésie pendant six mois de l'année 1548, suivis pour quinze autres mois de 263 sentences, toutes inédites. Voilà, à coup sûr, une trouvaille venant à propos et bien faite pour piquer la curiosité des historiens, des magistrats et de tous ceux qui, enclins à la désespérance, ont besoin de savoir ce qu'était le rude passé traversé et subi par nos pères pour juger plus sainement la fin de siècle où nous sommes. C.-A.-R.

Digitized by Google

LA MORALE DU NOUVEAU POSITIVISME.

Réponse à l'article de Mme Clém. Royer : **Un philosophe américain.**

A M. L'ÉDITEUR DE LA *Revue de Belgique.*

La *Revue de Belgique* contient dans son numéro du 15 avril un article sur mon livre *Problèmes fondamentaux, ou la méthode philosophique considérée comme un arrangement systématique de la connaissance.* Je suis heureux d'apprendre que votre correspondant partage mes vues critiques au sujet de la philosophie agnostique, représentée en France par l'école positiviste et en Allemagne par l'*ignorabimus* de Dubois-Reymond. Mon plan a été de constituer un véritable positivisme dont les faits réels soient les données. La connaissance est la représentation des faits dans les êtres vivants, et son but est également son application aux faits.

Comte s'est trompé en déclarant que nous ne connaissons ni les causes premières, ni les causes finales, mais seulement les causes moyennes ou secondes. Le monde réel ne montre nulle part ces différences de causalité. Il n'existe qu'une seule espèce de causes, qui contient la causalité totale. Il n'existe qu'une espèce de faits dans le monde, ce sont les faits réels; et tous les faits sont susceptibles de représentation, même ceux dont nous ne savons rien encore, et auxquels nos philosophes n'ont jamais songé.

Tous les faits, considérés théoriquement, peuvent devenir objets d'expérience, même ceux dont la perception échappe à nos sens imparfaits, parce que des moyens peuvent être et ont été inventés pour les rendre indirectement observables. Telle est l'unité du Cosmos et la mutuelle connexion de toutes ses parties, que chaque être agit sur toute chose. C'est ainsi, par exemple, que nous n'avons pas d'organes pour percevoir les rayons chimiques du spectre, mais que nous pouvons inventer une plaque sensible sur laquelle les rayons agissent et deviennent observables.

Jusque là votre collaboratrice est d'accord avec moi. Je suis convaincu que cette espèce de positivisme est la seule philosophie solide. Ce sera bientôt la philosophie de l'avenir.

Mais Mme Clémence Royer fait des objections à mes principes en morale. Elle dit :

« Où je cesse d'être d'accord avec M. Carus, c'est quand il essaye

Digitized by Google

« de réconcilier cette vue synthétique du monde avec un reste « de religiosité chrétienne, car il persiste à se dire chrétien. »

En cela Mme Royer se trompe. Je ne persiste pas à me dire chrétien, bien qu'à beaucoup d'égards je sois heureux d'accepter l'éthique chrétienne. Je suis d'accord avec les vues modernes de psychologie admirablement présentées par M. Ribot en ses livres sur ce sujet.

Il n'y a point de substance métaphysique de l'âme. Il n'existe pas de *moi* (*ego*), caché dans ou derrière nos pensées et qui nous fasse pensants. Mais nos pensées, physiologiquement représentées dans les activités de certains organes de notre cerveau, sont les éléments de notre âme. Le renoncement au *moi* est un acte moral, et les règles éthiques qui peuvent en dériver ont été enseignées par tous les grands moralistes du monde, Confucius, Bouddha et Christ. Si on veut appeler cela du christianisme, je suis chrétien. Mais on pourrait aussi bien me dire bouddhiste ou adhérent de Confucius.

Mme Royer s'est trompée en considérant mon éthique comme altruïste. Elle n'est ni altruïste, ni égoïste, mais l'un et l'autre. Le principe fondamental de l'éthique, tel que je le conçois, est l'accord des actions de l'homme avec les faits de la nature, et dans ce terme de *Nature* je comprends les lois qui gouvernent la société humaine.

L'individu doit renoncer à la croyance superstitieuse en un *moi* individuel, sortant du néant pour arriver à l'existence et retournant dans le néant. C'est une partie du grand tout où tout se tient. La vie de l'âme de chaque individu continue la vie de l'âme des générations passées et se continuera à travers les générations à venir. L'homme ne règle pas ses actes seulement par la considération du seul moment présent, mais des années qui suivent, bien que l'atome matériel qui le fait actuellement penser et agir doive quitter son corps dans quelques jours. De même, l'individu ne doit pas être gouverné seulement par la considération du moment qui passe, ni par celle de la courte durée de sa propre vie, mais doit considérer l'évolution totale de la vie psychique en général aussi loin qu'il lui est donné de pénétrer l'avenir. Il doit renoncer à son égoïsme, non par altruïsme, mais par une conception plus haute, embrassant sa propre vie psychique dans ses relations avec la vie psychique en sa totalité, et son existence dans ses relations avec l'univers.

A l'égard de l'idée de Dieu, Mme Royer soutient que ce dernier terme signifie toujours une personne. Elle en conclut que ma

Digitized by Google

définition de Dieu n'est pas justifiable. Elle peut avoir raison. Si le théisme est identique au supernaturalisme, je dois demander à être classé parmi les athées. Mais je soutiens que l'idée de Dieu est susceptible d'être purifiée, de façon à la dégager de tout supernaturalisme. Je ne comprends Dieu ni comme une personne ni comme un créateur extraordinaire, mais comme l'ordre cosmique qui rend possible ce monde merveilleux. Dieu est le pouvoir immanent et omnipotent de l'univers auquel nous devons nous conformer, et c'est une grossière superstition de l'appeler une personne; car de même que la loi d'un pays n'est pas une personne, mais est supérieure aux personnes, même aux rois et à ceux qu'on appelle souverains, Dieu est *superpersonnel*.

Qu'il soit ou non possible de purifier ainsi l'idée de Dieu, je n'en déciderai pas, mais je crois que la purification des idées religieuses est aussi admissible que la purification des idées scientifiques. L'idée de l'électricité n'a-t-elle pas radicalement changé depuis qu'un sage grec la considérait comme une qualité exclusive de l'ambre? Et le changement accompli dans notre conception du feu, depuis un siècle, n'est-il pas plus grand que le changement de signification de l'idée de Dieu ? Nous ne croyons plus qu'une flamme est faite d'une substance de feu ou de « phlogistique » ; mais nous savons maintenant que c'est un mode spécial du mouvement. Cependant, nous n'avons pas rejeté le mot feu, bien que nous ayons entièrement abandonné sa vieille définition; nous avons renoncé à notre notion erronée, et avons adapté nos concepts à une représentation plus correcte des faits. Je ne vois pas pourquoi nous n'en ferions pas de même pour nos idées religieuses et spécialement pour l'idée centrale de la pensée religieuse, l'idée de Dieu.

PAUL CARUS.

A MONSIEUR CH. P., MEMBRE DU COMITÉ DE DIRECTION DE LA *Revue de Belgique*.

Cher monsieur et ami,

Permettez-moi quelques mots de réplique à la réponse de M. Carus, d'où il résulte d'ailleurs que nous sommes très près d'être d'accord sur tout, sauf sur deux mots.

Je reconnais que nulle part dans son livre, M. Carus ne se déclare chrétien, qu'il abandonne toute la dogmatique du christianisme et ne retient qu'une très petite part de son éthique:

Digitized by Google

celle qui lui est commune, non pas avec les bouddhismes du Thibet, de la Chine et du Japon, plus riches que tous les polythéismes en dieux personnels auxquels on demande tous les biens de la terre, mais avec la doctrine attribuée à Sakia-Mouni par les lettrés qui croient la connaître, à peu près comme saint Thomas ou Bossuet connaissaient la doctrine de Jésus, c'est-à-dire par ouï dire, puisque ni Jésus, ni Sakia-Mouni n'ont rien écrit. Je n'aurais donc pas dû dire que M. Carus *persiste à se dire chrétien*, mais *persiste à l'être*.

Ce que M. Carus retient de l'éthique de Jésus, écho lointain peut-être de l'éthique bouddhiste primitive, c'est la doctrine du renoncement au moi et de sa subordination au tout, sinon de son évanouissement en lui, qui fut dans l'Inde une réaction contre la doctrine de la transmigration indéfinie. En dépit de tout, cette éthique est à la fois ascétique et pessimiste. Elle déclare la vie terrestre mauvaise et en impose le renoncement en vue d'une béatitude éternelle où ne se perd nullement l'individualité.

Une telle doctrine est contraire à la nature des choses, à cette loi des faits réels qui, comme le dit M. Carus, doit être le fondement d'une éthique rationnelle. Le monde, loin d'être une totalité indivise, n'est qu'une collection d'individus en lutte, entre lesquels la paix n'existe momentanément que par un équilibre, toujours momentané, des forces opposées. Quand ces individus primaires, atomes ou monades, s'organisent en ces collectivités hiérarchiques qui constituent les êtres vivants, la même lutte d'égoïsmes subsiste entre ces collectivités individualisées, et les collectivités supérieures, nommées espèces ou races, luttent également entre elles, comme les sociétés humaines elles-mêmes. Le mot égoïste est donc le point de départ de toute existence, la condition première de l'évolution de chaque individu vivant, qui ne croît, ne se développe et ne se conserve que parce qu'il s'aime. Seulement, cet égoïsme arrive ainsi à un excès où il se détruit lui-même et tend à détruire l'individu et sa race.

Telle est la vraie loi de nature. C'est parce qu'elle n'est pas bonne, qu'elle n'est pas morale et qu'elle n'est pas divine qu'il faut la subir en la maudissant. C'est en réagissant contre cette loi méchante que l'homme a été amené, par le désir du bonheur, à concevoir les idées de justice et de bonté et à créer le concept de Dieu, contraire à toute réalité, espérance et foi décevantes qui n'ont fait que multiplier les souffrances humaines.

C'est parce que le christianisme, comme le bouddhisme, mé-

Digitized by Google

connaît cette loi fatale mais réelle du monde, qu'il est, comme lui, contre nature et à ce point antisocial que tous les peuples qui en ont été séduits se sont arrêtés dans l'immobilité. Le bouddhisme a immobilisé toutes les contrées de l'Asie où il s'est établi, comme le christianisme a immobilisé l'Occident, depuis son triomphe jusqu'à la renaissance des lettres grecques et du génie païen. L'éthique chrétienne est donc condamnée par l'observation des faits de l'histoire, comme l'éthique bouddhiste. C'est pourquoi j'ai reproché à M. Carus d'en garder quelque chose, qui jure, comme une contradiction, dans sa belle synthèse philosophique.

De plus, il croit devoir continuer d'exprimer par le mot *Dieu* un concept tout différent de celui qu'évoque ce mot dans toutes les langues. Il est plus conforme au respect de la vérité et plus pratique au point de vue de la vie sociale de désigner les concepts nouveaux sous des noms nouveaux, parce que, de la confusion, sous les mêmes mots, de concepts exclusifs les uns des autres, il ne peut résulter que des malentendus.

Si, par exemple, un philosophe, tel que M. Carus, avec lequel j'aurais tant de plaisir à converser, m'était présenté sous l'étiquette de déiste christianisant, après les politesses obligatoires et les banalités d'usage entre gens qui se connaissent peu, je m'empresserais de couper court, croyant ne pouvoir m'entendre avec lui sur aucune question, et j'irais trouver, dans un autre coin, des gens qui me sembleraient mieux d'accord avec moi sur les bases de la certitude scientifique, par ce seul fait qu'ils se disent antichrétiens, — sans me douter que je me fusse trouvée, au contraire, en conformité bien plus complète de pensée avec M. Carus. Son faux titre de déiste chrétien m'eût trompée sur lui. Si, en tête de son remarquable volume, il avait placé son chapitre sur l'éthique chrétienne, il est bien à craindre que je n'eusse pas cru utile d'aller plus loin; comme il l'a placé à la fin, j'ai seulement remarqué qu'il contredit le commencement.

Certains mots sont les drapeaux des grandes armées intellectuelles qui divisent l'humanité. On n'a pas le droit de couvrir son drapeau d'un fourreau aux couleurs ennemies.

Déiste est celui qui croit à l'existence d'un Dieu à la fois personnel et supernaturel, ayant créé le monde en vertu d'un « ukase spécial » comme le dit M. Carus. Le théisme ne diffère pas assez essentiellement du déisme pour en être distingué par ceux qui n'ont pas fait de ces problèmes une étude spéciale. Le terme de

Digitized by Google

panthéiste est mieux compris du vulgaire, qui, avec raison, le confond avec l'athéisme; car, si Dieu est tout, il n'est rien; et tel est réellement le Dieu de M. Carus. C'est, selon lui, la loi qui régit le monde, mais qui, en réalité, se confond avec le monde.

Quand deux individus déclarent croire en Dieu, il ne faut pas qu'on soit obligé de leur demander: Qu'entendez-vous par là? Bien des gens resteraient court, incapables de formuler l'idée qu'ils s'en font, et je vois d'ici nos dévots se signer d'effroi en entendant M. Carus définir son *Dieu-loi*, après qu'ils auraient été sur le point de lui donner *leur bon Dieu* sans confession.

De même un chrétien, un vrai, est un déiste qui croit, en outre, que Dieu a eu un fils, qui s'est incarné dans le sein d'une vierge, est mort pour rédimer le monde du péché originel et est monté au ciel, en chair et en os, en promettant à ceux qui croiraient en lui de l'y rejoindre. Le nombre de ces chrétiens-là diminue chaque jour. Mais il y a aujourd'hui un grand nombre de prétendus chrétiens hérétiques de tous degrés, qui trouvent dans le christianisme tout ce qu'ils y cherchent, parce qu'ils y mettent tout ce qu'ils croient. C'est parmi ces chrétiens à la dixième dilution homéopathique que j'avais cru devoir placer M. Carus, puisqu'il gardait l'éthique chrétienne, au moins en partie. Il n'est pas chrétien, sauf en éthique, j'en demeure d'accord, et fait bien de ne pas vouloir d'un titre qui serait une fausse enseigne. Tous ceux qui ont réfléchi à leurs croyances, qui ont conscience de l'absurdité du dogme orthodoxe et de son incompatibilité avec les données de la science, se doivent à eux-mêmes de rejeter une qualification contre laquelle leur conscience doit protester autant que leur raison.

De même, ceux qui nient non seulement la divinité de Jésus comme fils de Dieu, mais de plus l'existence personnelle du Père; qui, avec M. Carus, considèrent le monde comme une totalité éternelle, animée, d'activités autonomes, régies par des lois, n'ont pas le droit de prétendre qu'ils croient en Dieu; parce que le mot Dieu, pour tout le monde, dans toutes les langues européennes, signifie non pas seulement autre chose, mais le contraire.

En vain M. Carus invoque l'exemple du mot *feu*, dont l'acception n'a nullement changé, qui dans toutes les langues signifie toujours le même phénomène et qui, pour tout le monde, désigne *ce qui brûle*. Seuls, un petit nombre de philosophes y ont vu autrefois une substance spéciale, parce qu'alors, sous chaque attribut ils imaginaient une entité. Mais pour les philosophes

Digitized by Google

d'aujourd'hui, comme pour les savants, *il n'y a plus de feu*; il n'y a que des *combustions chimiques* qui dégagent *de la chaleur*. Pour exprimer des conceptions nouvelles, ils ont adopté des mots nouveaux; *c'est la chaleur, non le feu ou la flamme, qui est conçue comme un mode de mouvement*, sans qu'on soit d'accord sur ce mode.

Il en a été de même de l'électricité. Les Grecs nommaient l'ambre ηλεκτρον, mais ils n'avaient pas de mot pour désigner sa propriété spéciale d'attirer les corps légers. Quand, à une époque bien plus récente, cette propriété a été constatée chez d'autres corps, sous certaines conditions, on l'a appelée *électricité*, par le même acte d'abstraction qui a donné naissance aux mots chaleur, couleur, etc. Quand, après *l'électricité statique*, on a découvert le courant voltaïque, on l'a nommé *électricité dynamique*, en vertu de la méthode aristotélique de caractérisation par le genre et la différence. Bien que les phénomènes d'aimantation soient certainement de même nature, et très voisins du phénomène d'électricité statique, on leur a donné le nom spécial de *magnétisme* d'abord, et ensuite d'*électricité d'induction*. Ainsi, à chaque nouveau concept s'est attaché un mot nouveau.

Que M. Carus suive donc l'exemple de M. Renan, qui, ne croyant plus au Dieu créateur de la Genèse, appelle un Dieu, très analogue à celui de M. Carus, le *divin* ou la *catégorie de l'idéal;* mais qu'il évite les tautologies où notre philosophe tombe, lorsque, cédant à l'empire des vieilles habitudes, il mêle les noms nouveaux de Dieu à l'ancien. Si bien qu'ayant dédié un livre *à sa sœur dans le sein de Dieu*, cette morte se trouve habiter *le sein d'une catégorie*. D'après M. Carus, ce serait *le sein d'une loi*.

A chaque âge, à chaque doctrine il faut sa langue et sa rhétorique. L'esprit moderne doit s'alléger des vocables vieillis qui ne répondent plus à sa pensée, et dépouiller les antiques formes usées de la parole humaine.

CLÉMENCE ROYER.

Digitized by Google

LE CONGRÈS DES CHEMINS DE FER

J'ai été admis à prendre part, l'an dernier, en septembre 1889, au congrès des chemins de fer qui se réunissait au Palais de l'Industrie à Paris, et j'en ai rapporté une impression profonde. Je m'étais trouvé là au sein d'une assemblée bien plus imposante qu'aucun des parlements où j'avais été précédemment introduit, car elle était composée de 237 personnes, — ou plutôt personnalités, — représentant 207 administrations de chemins de fers d'États ou de compagnies, dont quelques-unes, par exemple le P.-L.-M., c'est-à-dire le Paris-Lyon-Méditerranée, ont un revenu plus considérable que celui de beaucoup de pays, notamment que celui de la Belgique. Je me sentais fier de rencontrer ces ingénieurs, ces directeurs venus de tous les États de notre continent, sauf de l'Allemagne, et même de l'Amérique, les vrais souverains de notre temps, gouvernant un réseau de 168,000 kilomètres de voie et commandant à une innombrable armée de locomotives et de wagons.

Je saluais en eux les conducteurs de cet admirable engin, le plus puissant instrument de transformation sociale que l'on puisse imaginer dans le domaine matériel. Je me rappelais ce mot du poète qui, voyant passer le char enflammé, le cheval de fer, comme l'appellent les campagnards dans leur langage imagé, disait :

Inclinons-nous, c'est le progrès qui passe.

La locomotive est la condition de la division du travail et de la grande industrie moderne, car celle-ci d'abord fait

Digitized by Google

venir de toutes parts les matières premières et, ensuite, expédie au loin les produits fabriqués, ce qui serait impossible sans les tranports à bon marché. Donc, ce merveilleux assemblage d'activités coordonnées et d'engrenages compliqués, qui constitue aujourd'hui la production de la richesse, a pour base le chemin de fer. En voulez-vous une preuve évidente ? L'Espagne possédait à la fois des minerais très riches et du combustible abondant, c'est-à-dire tous les éléments nécessaires au développement de la métallurgie, mais, faute de voies de communication, il n'était pas possible d'en tirer parti. La locomotive apparaît, et aussitôt mines et charbonnages sont mis en exploitation. Sans elle, également, les puissants dépôts de minerais de fer du Luxembourg et de la Lorraine eussent été comme n'existant pas.

La locomotive met toutes les nations en contact fréquent et intime; elle efface les préjugés et les antipathies qui divisent les races ; elle leur apprend à se connaître, à s'estimer ; elle leur révèle cette grande vérité, que partout les hommes sont les mêmes, animés des mêmes passions, des mêmes désirs, partout composés de bien et de mal et partout frères par conséquent; elle prépare ainsi la voie à la réalisation de cette grande idée, de cette magnifique utopie, dira-t-on : la fraternité des peuples, la constitution des États-Unis d'Europe, d'abord, du monde entier, ensuite.

Sans les détestables entraves qu'un protectionnisme aveugle impose au commerce international, bientôt l'univers ne formerait plus qu'un seul atelier, où chaque pays appliquerait ses capitaux et son travail aux branches de la production où l'appellent plus spécialement ses aptitudes et les avantages de son sol et de son climat, et ainsi, chacun faisant ce qu'il sait le mieux faire, *The right man in the right place*, toutes choses seraient produites dans les meilleures conditions et chacun obtiendrait ce qu'il désire, par l'échange, au meilleur marché possible.

Alors, la locomotive ferait voir combien est vrai le principe que les économistes français du XVIII^e^ siècle, les physiocrates, ont eu la gloire de proclamer : Les intérêts des peuples ne

Digitized by Google

sont pas opposés, mais solidaires. Si je ruine un pays voisin, je m'enlève un débouché où j'exportais une partie de ce que je produis et un marché d'où j'obtiens une partie de ce que je consomme. Je ne puis tuer l'un de ses habitants sans me priver d'un client.

C'est la locomotive qui ouvre aujourd'hui à la civilisation l'intérieur des continents qui, sans elle, resteraient déserts ou habités seulement par des hordes sauvages. Voyez l'Afrique, le grand continent noir, comme l'a appelé Stanley : on n'en connaissait que les côtes parce que ses rivières, descendant en chutes et en rapides du plateau central, n'offraient point de voies accessibles aux voyageurs. Au prix des plus grands dangers et des plus cruelles privations, quelques explorateurs parvenaient, de temps en temps, à y pénétrer, mais il n'était pas possible au commerce de tirer parti de ses richesses naturelles à cause de la cherté des transports. Notre magnifique empire du Congo n'eût été qu'un nom et une frontière coloriée inscrits sur la carte de la région jadis appelée *terra incognita*. Il eût pu être visité, exploré, mais non mis en valeur pour accroître les richesses de l'humanité. Heureusement bientôt le chemin de fer sera construit, et alors tout changera d'aspect. Des exploitations pourront être créées, les riches denrées des tropiques cultivées à bas prix et puis transportées à la côte. Les blancs viendront diriger le travail fécond et libre des noirs. Le cannibalisme, l'esclavage, les horreurs de la traite disparaîtront comme par enchantement. La locomotive est le grand civilisateur.

Les Anglais, les Allemands, les Français s'efforceront, à leur tour, d'établir des voies ferrées dans leurs nouveaux territoires, afin de s'en assurer la possession et d'en exploiter les richesses.

Sans le chemin de fer, le Far-West américain, si éloigné des côtes, serait toujours resté la prairie illimitée, parcourue par les bisons et par les Indiens vivant uniquement de la chasse.

La Russie possède en Sibérie tout un monde riche en minerais, en terres fertiles, en gras pâturages, en lacs poissonneux, en rivières navigables; mais quelle force, quelle

Digitized by Google

richesse en tire-t-elle? Aucune, et il en sera de même tant que n'aura pas été achevée cette grande ligne déjà dessinée qui doit réunir Saint-Pétersbourg et Moscou aux bouches de l'Amour et qui fera déboucher, en réalité, la puissance russe sur les côtes de l'Atlantique. On peut se figurer la transformation qui en résultera, en constatant celle qui s'est accomplie dans l'Asie centrale depuis l'ouverture du chemin de fer transcaspien. Le Turkestan était jadis l'un des pays les plus inhospitaliers du globe. Vambery nous a raconté les cruautés qui s'y exerçaient chaque jour. Rien de plus affreux, sauf le Dahomey. En peu de temps, comme par la baguette d'un magicien, tout est changé : la paix règne, les maraudeurs s'appliquent à l'élève du bétail, les terres abandonnées, faute de sécurité, sont remises en culture; on s'enrichit par le travail et non plus par le pillage et les razzias. Samarkande est en voie de reconquérir son ancienne splendeur et de redevenir la perle de l'Orient.

Allez au Brésil ou dans la République Argentine, et voyez les chemins de fer qu'on lance de tous côtés, dans les Pampas et même à travers la Cordillère, apportant partout, jusque dans les déserts du grand Chaco, la population, le travail, la richesse.

Quand on songe à cette prodigieuse transformation dont le monde entier est le théâtre et dont les chiffres de la statistique, quelque stupéfiants [1] qu'ils soient, ne peuvent donner une idée, on demeure confondu et on se demande où ce mou-

[1] D'après les calculs les plus récents, on arrive pour le 30 juin 1890, aux chiffres approximatifs suivants :

Longueur des lignes ferrées du globe . .	kilom.	606,458
Capital engagé	marks.	100,000,000,000
Locomotives	nombre.	104,000
Voitures de voyageurs	»	106,000
Wagons de marchandises	»	2,680,511
Voyageurs transportés	»	2,234,000,000
Tonnes de marchandises . t	»	1,388,000,000

L'accroissement ne se ralentit pas de 1884 à 1890, le réseau du monde s'est accru de 30 p. c. et celui de l'Europe seule de 18 p. c.

Les recettes réalisées s'elevaient déjà en 1883 à 12 milliards de francs,

Digitized by Google

vement vertigineux de progrès nous mène. Rien ne peut donc offrir un plus grand intérêt qu'un congrès ayant pour but de rechercher tout ce qui peut augmenter l'efficacité et la puissance de cet instrument de civilisation, en perfectionnant le matériel roulant, le système des voies et le règlement du transport des marchandises et des voyageurs. L'idée de réunir un semblable congrès a surgi et a été réalisée en Belgique en 1885.

On s'en souvient, on célébrait en cette année, par des fêtes nationales, le cinquantième anniversaire de la mise en exploitation du premier chemin de fer belge. M. le Secrétaire général Fassiaux proposa de convoquer en un congrès les délégués des chemins de fer belges et étrangers, afin qu'ils pussent de se communiquer les résultats obtenus, discuter ensemble les améliorations possibles et surtout arriver à faciliter les relations internationales. Ce projet reçut une

dont 6 1/2 milliards pour l'Europe et 4 1/2 milliards pour les États-Unis.

Chemins de fer de l'État belge en 1889.

Voyageurs	59,957,199	
Bagages	248,701	quintaux.
Petites marchandises	338,217,335	kilogr.
Grosses marchandises	20,695,842	tonnnes.

Chemins de fer concédés en 1888.

Voyageurs	15,476,664
Bagages	40,042 transports taxés au minimum + 97,986 quintaux.
Petites marchandises	853,886 transports taxés au minimum + 900,531 quintaux.
Grosses marchandises	104,092 expéditions taxées au minimum + 15,206,038 tonnes.

En 1835, le nombre des voyageurs était de 421,000 et en 1840, les marchandises transportées ne s'élevaient qu'à 102,000 tonnes.

En 1883, on transportait par habitant :

En Belgique, 11 voyageurs et 6.5 tonnes marchandises.
En Angteterre, 19 voyageurs 7.5 — —
En France, 5.7 voyageurs 2.5 — —
États-Unis, 6 » 7.6 — —

La moyenne du revenu des capitaux engagés est de 4.21 p. c. pour l'Europe et de 4.15 pour le globe entier.

Digitized by Google

adhésion unanime et 377 délégués, représentant 136 compagnies et 17 gouvernements, se réunirent à Bruxelles. Le succès fut complet : on décida qu'il était utile de créer une institution durable.

Dorénavant, le Congrès se réunirait tous les deux ans et une commission internationale permanente fut chargée, dans l'intervalle des sessions, de préparer leurs travaux. Elle a son siège à Bruxelles; son président est un belge, M. Fassiaux, et son secrétaire un autre belge, M. Auguste de Laveleye. Après Bruxelles, le Congrès s'est réuni à Milan en 1887, et à Paris en 1889 ; pour la prochaine session, Saint-Pétersbourg a été désigné.

Nouveau venu, et un peu dépaysé dans cette assemblée, je demandais, en septembre dernier, à M. Fassiaux, de m'indiquer d'une façon précise le but poursuivi. Il me répondit à peu près en ces termes : Je vous remettrai des extraits de discours qui vous montreront ce que l'on peut faire immédiatement d'extrêmement utile, mais j'avoue que, comme je l'ai dit au vingt-cinquième anniversaire de la Société de statistique de Paris, je crois à la réalisation de ce que certaines personnes appelleront une utopie, l'*Union ferrée* venant compléter l'*Union postale et télégraphique*. Je n'entends point par là la fusion de toutes les administrations existantes en une seule, ce qui est impossible ; non, chaque Etat, chaque société conserverait son autonomie, mais il y aurait une entente si complète et une uniformité si grande quant aux détails d'application, que pour le public, il n'y aurait plus qu'un seul réseau. C'est exactement ce qui existe aujourd'hui dans l'Union postale.

Quand il a été question de créer cette union, de toutes parts se sont élevées des objections. Il n'y faut point songer, disait-on : chaque pays a ses tarifs particuliers pour le poids et pour le coût de l'affranchissement. Que de différences aussi pour le régime des mandats, des imprimés, des papiers d'affaires, des valeurs ! Quelle inégalité dans le service rendu, dans la longueur des transports opérés tantôt par mer, tantôt par terre! Comment arriver à une entente, en

Digitized by Google

présence des divergences de vues et surtout d'intérêts qui se compliqueront de susceptibilités nationales ?

Cependant l'œuvre a été accomplie et le monde en profite depuis plus de treize ans, grâce au bon vouloir des gouvernements qui ont adhéré au traité de Berne et à la persévérance des hommes éminents qui ont préparé et négocié ce traité. Parmi ces hommes, il en est trois dont les noms devraient être inscrits en lettres d'or sur le monument international qu'il faudrait ériger pour perpétuer le souvenir de cet événement, qui marque l'un des pas les plus décisifs dans la voie de l'entente fraternelle de tous les peuples. Ces noms sont ceux de M. Kasson, promoteur de l'idée, délégué des Etats-Unis à la conférence préparatoire de 1863, Vandal, directeur général des postes de France, président de cette conférence, et Stéphan, grand maître des postes germaniques, inspirateur et véritable auteur du traité de Berne.

Est-ce que les difficultés seraient plus insurmontables pour les chemins de fer que pour les postes ? Nullement. De quoi s'agit-il, en effet ? D'amener les diverses lignes à adopter des règles identiques et communes pour le service international. A l'intérieur, chaque nation conserverait son régime particulier. Un progrès semblable s'est accompli peu à peu, par la force des choses, dans presque tous les pays. En Belgique l'accord s'est fait entre l'Etat et les Compagnies. En Allemagne, l'organe de l'union est le *Verein ;* en Angleterre, le *Clearing-House* pour les voies ferrées ; en France, le Syndicat des chemins de ceinture.

Les paroles de M. Fassiaux m'ouvrirent un horizon nouveau. Je comprenais la grande idée qui avait présidé à l'organisation du Congrès permanent des chemins de fer. J'y voyais un acheminement vers la réalisation de cette autre conception, non moins élevée, que préconisent en tout pays les amis de la paix : la constitution d'une cour suprême de conciliation et d'arbitrage, qui aplanirait ou réglerait les différends entre les États, sans le recours aux armes.

Déjà plus d'une amélioration récente prépare la voie à la constitution de l'Union ferrée. Ainsi le voyageur peut pren-

Digitized by Google

dre son coupon, le commerçant expédier ses marchandises jusqu'aux limites extrêmes de notre continent, sans avoir à s'inquiéter des différentes lignes que le voyage ou le transport emprunte. Autre exemple : le régime des petits paquets et du colis postal, qui permet d'envoyer des objets partout, moyennant une taxe uniforme et modique. Autre application encore du principe d'unité : les billets circulaires « combinables », que le touriste forme à son gré et avec lesquels il peut parcourir toute l'Europe à prix réduit. La façon dont l'unité s'est établie en Russie nous fait voir comment elle pourrait se faire dans toute l'Europe [1].

Jusqu'à la fin de 1860, il n'existait pas de trafic direct sur les chemins de fer en Russie. Quand des marchandises arrivaient à une station terminus, un intermédiaire devait en prendre livraison pour les remettre à une autre ligne, si elles devaient être expédiées plus loin ; d'où résultaient des accumulations et des retards sans nombre. Par l'ordre de l'empereur, le comte Baranoff nomma une commission d'enquête, laquelle formula un règlement général d'exploitation qui forme la partie principale de la loi générale sur les voies ferrées du 12 juin 1885. Enfin, pour amener l'unité dans les divers régimes d'exploitation, il s'est formé en juin 1889 une conférence générale (*Obstschy Sjesd*) des délégués des différents chemins de fer, où chaque ligne concédée dispose d'une voix et l'État d'une voix par 1,000 verstes. Dans l'intervalle des sessions fonctionne une commission permanente. Cette association consacre l'union intime d'un grand nombre d'administrations et de groupes de lignes ferrées s'étendant sur un espace presque aussi grand que le reste de l'Europe. C'est l'application du principe de l'union fédérale qui réalise, en fait d'institutions politiques, ce difficile problème de concilier les autonomies locales avec l'unité pour tout ce qui est d'intérêt général.

La conclusion, en 1886, d'une entente entre cinquante

[1] Note sur la Conférence générale des chemins de fer russes, par M. Krueger, directeur des chemins de fer à Kœnigsberg, traduite par M. Weissenbruch, ingénieur au ministère des chemins de fer.

Digitized by Google

administrations de chemins de fer pour l'adoption du règlement de comptabilité à l'usage des administrations faisant partie du groupe de liquidation, ainsi que l'extension donnée au service des wagons-lits, semblent pouvoir être considérées aussi comme un grand pas vers un accord international.

Les décisions de la conférence internationale de Berne pour l'unité technique des chemins de fer, ratifiées par les principaux gouvernements d'Europe, et les travaux de la conférence internationale pour l'unification de la législation relative au transport des marchandises par chemins de fer, tendent également à la réalisation du but poursuivi par le Congrès international des chemins de fer.

Dans le discours d'ouverture prononcé par notre ministre des chemins de fer, lors de la première session du Congrès à Bruxelles, l'idée de l'union ferrée générale apparait comme le but final à atteindre :

« Je suis heureux de constater que cette pensée de réunir tous ces hommes ayant des connaissances spéciales et pouvant apporter ici les résultats de leurs études et de leur longue expérience, a été accueillie à l'unanimité et, je puis le dire, avec enthousiasme. Il y a là, en effet, une idée féconde. Que de progrès réalisés dans certains pays qui ne le sont pas dans d'autres [1] ! Que d'institutions utiles créées par certaines nations et qui ne se propagent que lentement ailleurs ! N'est-il pas utile que nous nous réunissions et que nous échangions nos idées, que nous discutions les systèmes, que nous recherchions les mesures qu'il est désirable de prendre dans l'intérêt général ? Et puisque nous avons ici des représentants de toutes les grandes administrations de chemins de fer, j'espère que nous pourrons, du moins sous certains rapports, jeter les bases d'une union générale des chemins de fer. On a essayé dans d'autres domaines et on a réussi.

1 Je citerai un exemple entre beaucoup d'autres : Dans les voitures de certaines lignes en Suisse, on trouve un thermomètre et on peut arrêter les glaces mobiles à la hauteur qu'on veut, au moyen d'un petit appareil très simple qui les empêche de vibrer et qui n'est pas exposé à l'usure et aux détériorations, comme les courroies.

Digitized by Google

Pourquoi ne réussirions-nous pas pour les chemins de fer ? Pourquoi n'arriverions-nous pas à l'union des chemins de fer? Je sais bien que, sous certains rapports, cela n'est pas immédiatement réalisable, mais je voudrais cependant que, sur certaines questions qui ne présentent pas les mêmes difficultés, nous pussions immédiatement arriver à une entente. »

En dehors de l'union ferrée réservée à l'avenir, des résultats importants ont déjà été obtenus.

Lorsque l'institution du Congrès était à ses débuts, et qu'elle avait encore à lutter contre tous les préjugés que soulèvent toujours les idées nouvelles, elle a trouvé des encouragements précieux de la part des personnalités les plus compétentes et elle a conduit à l'adoption de formules dont l'importance ne pourra être mise en doute. Certes, parmi les délégués qui avaient été envoyés à Bruxelles, plusieurs étaient venus pour surveiller d'une oreille distraite et d'un esprit sceptique la nouvelle institution, et, néamoins, ils ont été entraînés à prendre part aux discussions, auxquelles ils ont apporté un précieux concours. C'est que le Congrès répondait à un besoin réel formulé, dès avant la première session, par MM. Brame et Worms de Romilly on de si excellents termes que je crois devoir les reproduire [1] :

« Il y aurait évidemment utilité pour les ingénieurs d'un pays à être au courant de tous les systèmes adoptés à l'étranger et même de tous les essais qui y sont tentés. Ils sauraient ainsi à la fois et ce qu'il est avantageux de faire et ce qu'il ne convient pas d'essayer, l'expérience ayant déjà été faite sans donner des résultats favorables. Il est regrettable, par conséquent, de ne pas voir dans chaque pays un centre de renseignements mis à la disposition de tous les ingénieurs. »

Dans leur rapport au gouvernement français sur les résultats du congrès de 1885, MM. Brame et Worms de Romilly disaient : « L'exposé que nous venons de faire montre que

[1] Voir dans les *Annales des ponts et chaussées* le rapport de mission sur les chemins de fer belges.

Digitized by Google

l'échange d'idées auquel a donné lieu le congrès a eu pour résultat de résoudre plusieurs questions difficiles et de préciser le but que l'on doit se proposer d'atteindre en vue de perfectionner certaines parties de l'exploitation des chemins de fer. Les bases d'une association destinée à concentrer les efforts de toutes les compagnies pour développer les progrès de l'industrie des transports par voie ferrée ont été posées et on est en droit d'espérer que, grâce à elle, de grandes améliorations seront réalisées dans un avenir prochain. »

Ces conclusions ont été adoptées par le gouvernement français, qui a décidé qu'il était utile de propager l'œuvre du Congrès. Au risque d'entrer dans des détails trop techniques, je citerai quelques-unes des décisions adoptées dans la session de Bruxelles : celle portant que les traverses métalliques considérées au point de vue technique peuvent soutenir la concurrence avec les traverses en bois; celle relative à la double équipe des locomotives (cette question a donné lieu depuis à des expériences très intéressantes de la part de plusieurs grandes administrations de chemins de fer); celle disant que l'entretien du matériel roulant doit être fait par l'exploitant lui-même; celle concluant à l'établissement d'un système efficace d'intercommunication entre les voyageurs et les agents des trains faisant de longs trajets sans arrêts; celle reconnaissant les progrès accomplis par l'électricité et permettant de choisir, dans chaque cas particulier, entre les appareils électriques et les appareils mécaniques sans avoir égard au vieux préjugé de défiance contre l'électricité; celle relative à l'éclairage et au chauffage des voitures établissant notamment le principe de l'indépendance des voitures dans la mesure du possible, prescrivant une lumière en quantité suffisante pour qu'il soit possible de lire, et conseillant l'emploi de tentures de couleurs claires; celle conseillant l'extension de l'emploi d'appareils annonçant des gares aux agents de la voie le départ des trains; celle définissant les divers systèmes de block et établissant les conditions auxquelles doivent satisfaire ces appareils, employés pour les systèmes dits « absolus; » celle reconnaissant que le

Digitized by Google

block-système a augmenté la puissance de transport des lignes à double voie et que l'interblocking a souvent augmenté la capacité de service des gares; celle relative aux chemins de fer secondaires ou économiques demandant notamment aux États et aux grandes compagnies de favoriser l'établissement des petits chemins de fer affluents de transports des grandes lignes; celle conseillant l'extension du repos périodique et sa coïncidence dans la mesure du possible avec le dimanche ou un jour de fête; celle relative à la nécessité de recueillir pendant un temps limité des renseignements techniques détaillés sur certaines questions à l'étude, afin de pouvoir les approfondir dans l'intérêt commun de tous les chemins de fer.

Depuis la session de Bruxelles, des résolutions importantes ont été adoptées dans celle de Milan. Elles ont été appréciées par un des ingénieurs les plus distingués de France, M. A. Picard, dans le très remarquable discours d'ouverture du congrès de Paris, de la façon suivante :

« Le gouvernement belge peut dès aujourd'hui se féliciter de l'heureuse initiative qu'il a prise en instituant ces grandes assises du travail, en provoquant ces échanges périodiques d'idées et de données expérimentales, en groupant tant de talents et de bonnes volontés pour les faire concourir au bien de l'humanité. Dès maintenant, il a le droit d'être fier des résultats obtenus.

« Sans doute, le but final qu'indiquait M. le ministre des chemins de fer, postes et télégraphes de Belgique n'est pas encore atteint; sans doute, l'union générale des chemins de fer qu'il entrevoyait dans un rêve généreux, n'est point encore susceptible de réalisation; sans doute, cette vaste fédération qu'il désirait, à l'instar de l'Union postale, se heurte encore contre des obstacles qu'il ne dépend pas de vous d'aplanir. Mais votre Congrès n'en a pas moins rendu à la chose publique des services que les esprits les plus sceptiques ne sauraient méconnaître, s'ils ne ferment les yeux à la lumière. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir les procès-verbaux des séances tenues à Bruxelles et à Milan,

Digitized by Google

ainsi que le bulletin mensuel publié par les soins de notre comité de direction.

« Vous avez abordé les problèmes les plus complexes et les plus délicats ; vous les avez débattus sans autre passion qu'un profond amour de la vérité, qu'un ardent désir de contribuer au développement de la prospérité générale. Chacun de vous y a apporté le tribut de ses méditations et de son expérience. Vos débats ont toujours été empreints de ce caractère pratique qui leur donne tant de portée et de valeur.

« Je me reprocherais de faire un choix parmi des discussions toutes également brillantes. Vous m'excuserez toutefois de mentionner spécialement celles que vous avez engagées sur la construction et l'exploitation économique des lignes secondaires, sur les moyens d'intéresser le personnel à l'accroissement du trafic et à la réduction des dépenses, enfin sur les mesures à prendre pour améliorer la condition des soldats de la puissante armée dont vous êtes les chefs.

« Il est un ordre de questions que vous vous êtes jusqu'ici bornés à effleurer : ce sont celles que soulève la tarification des voyageurs et surtout des marchandises. Votre réserve s'explique et se justifie par la difficulté de dégager et de poser des règles générales dans une matière où les solutions doivent être appropriées au génie des peuples, à leurs traditions, à leurs habitudes, à leurs besoins, à la nature de leur production industrielle ou agricole, à leur état financier, aux principes admis pour le régime des chemins de fer, à mille autres circonstances encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Je crois pouvoir dire, néanmoins, que, malgré cette difficulté incontestable, vous n'avez nullement l'intention de mettre les taxes de transport en interdit ; elles vous offriront un vaste champ d'études et d'explications réciproques, sur lequel vous pourrez un jour vous aventurer sans danger, sauf à vous maintenir dans des limites que vous vous assignerez d'avance et que votre sagesse vous indiquera. Vous remplirez ainsi le vœu le plus cher de M. le président de la commission internationale.

« J'ai vanté tout à l'heure l'utilité professionnelle du

Digitized by Google

Congrès des chemins de fer. Mon éloge serait incomplet, si je ne disais un mot des bienfaits de cette œuvre de paix et de concorde, au point de vue du rapprochement entre les nations qui y participent. Ce contact, quelque court qu'il soit, des administrateurs et des ingénieurs appartenant aux pays les plus divers, leur permet de se connaître, de s'apprécier, de s'estimer, de s'aimer les uns les autres. La glace se rompt ; les préventions s'effacent ; les distinctions de race, de drapeau, de nationalité, s'atténuent, pour faire place au sentiment si noble et si élevé d'une grande patrie qui ne connaît pas de frontières, celle de la science et du travail. »

Pour faire mieux apprécier l'utilité de ses grandes assises des chemins de fer, je citerai encore quelques paroles de M. de Rothschild, vice-président du congrès de Paris :

« Mettre au service de tous l'expérience de chacun, tel est le but du Congrès. Ici, point de jalousie, point de faux amour-propre, pas d'autre mobile qu'une généreuse émulation à la recherche du bien général. Des solutions absolues ne sauraient sortir des délibérations du Congrès sagement conduites, car, dans chaque pays, l'exploitation des chemins de fer doit être subordonnée aux habitudes, aux besoins commerciaux et même aux nécessités climatériques du pays. Mais, dans ces épanchements intimes qui précèdent et suivent les discussions solennelles, les idées s'échangent, les questions s'éclairent d'un jour nouveau, et des rapports d'estime et de confiance s'établissent entre les hommes unis dans une pensée commune, celle de perfectionner de merveilleux instruments de paix et de civilisation confiés à leurs soins, d'améliorer les services internationaux et de donner au commerce les facilités les plus étendues. »

Les nombreuses questions examinées à la session de Paris ont provoqué des travaux considérables et des enquêtes approfondies de la part de spécialistes éminents. Ces travaux ont été appréciés de la façon la plus favorable par tous les journaux scientifiques du monde, notamment par la *Railroad Gazette* de New-York, l'*Engineering* et le *Railway News* de Londres, la *Revue générale des chemins de fer* de Paris et le *Zeitschrift für Eisenbahnen* de Vienne.

Digitized by Google

La presse des États-Unis a parlé avec des éloges tout particuliers des rapports faits sur certaines questions spéciales. C'est qu'il existe dans ce pays un grand nombre de sociétés de chemins de fer qui provoquent des enquêtes analogues servant également de base à des discussions de la plus grande utilité pour l'instruction des participants. Parmi les plus importantes, on peut citer l'association des chefs de dépôts de chemins de fer (*master mecanics*), celle des constructeurs de wagons (*car builders*), celle des chefs de section de la voie (*roadmasters*), celle des agents commerciaux du service de voyageurs (*ticket and passenger agents*), celle des chimistes de chemins de fer (*railway chemists*), celle des chefs de service (*superintendents*) et celle des chefs d'exploitation technique (*time convention*). Il y a aussi de nombreuses sociétés d'ingénieurs et des clubs de chemins de fer. Mais la plupart de ces sociétés sont basées sur le principe des spécialités, et bien que ce soit un avantage sous certains rapports, les Américains ont souvent reconnu, dans leurs journaux, l'utilité qu'il y aurait à réunir tous les éléments d'étude dont ils disposent dans une association analogue au Congrès international des chemins de fer, de manière à pouvoir faire concourir plusieurs spécialistes à l'élucidation des questions complexes.

On peut citer tout particulièrement, parmi les décisions les plus importantes du Congrès à Paris, l'approbation en principe accordée au projet présenté par M. de Perl, pour l'établissement d'une convention internationale destinée à unifier le régime du transport des voyageurs et des bagages par chemins de fer. Le Congrès a décidé que des démarches seront faites auprès de tous les gouvernements, en vue de solliciter leur adhésion à ce projet de convention. Il semble permis d'espérer que ces démarches auront le succès désiré, puisque la convention dont il s'agit intéresse des millions de voyageurs de tout pays.

Au milieu du succès généralement constaté du Congrès, j'entendais regretter, à Paris, l'abstention de l'Allemagne. Elle était représentée à la session de Bruxelles par les délé-

Digitized by Google

gués de plusieurs administrations importantes [1]; mais elle n'en avait plus ni à celle de Milan, ni à celle de Paris. Cette attitude des Allemands a lieu d'étonner, car ils ont toujours été les premiers à appuyer tous les règlements d'ordre internationale et, comme je l'ai rappelé, c'est au directeur général des postes allemandes que l'on doit l'adoption définitive de l'Union postale, dans laquelle la France n'est entrée qu'après deux années d'hésitation.

L'Allemagne s'est abstenue, a-t-on dit, d'abord, parce que la langue du Congrès devait être le français et qu'elle ne voulait pas lui reconnaître le privilège d'être la langue universelle et, en second lieu, parce que la troisième session devait avoir lieu à Paris au moment où on y célébrait le centenaire de 1789. L'explication qu'a donnée du fait un journal italien bien connu, la *Perseveranza*, de Milan, me paraît plus exacte. L'Allemagne, dit-elle, a une union solidement

[1] *Chemins de fer de l'État prussien : a)* Direction royale d'Elberfeld : M. Thielen, président de la Direction royale; *b)* Direction royale de Cologne (rive droite du Rhin) : M. Funk, conseiller intime de Régence, conseiller supérieur de construction; *c)* Direction royale de Cologne (rive gauche du Rhin) : M. Sternberg, directeur.

Chemins de fer de l'État bavarois : MM. J. Henle, ingénieur en chef; E. Mahla, chef du service des machines.

Chemins de fer de l'État wurtembergeois : M. von Hofacker, président de la Direction générale.

Chemin de fer d'Aix-la-Chapelle à Maestricht : MM. Seydlitz, président de la Direction; Sommer, directeur.

Chemin de fer de l'Elbe Inférieure : M. V. Stoclet, directeur-gérant de la Société belge de chemins de fer.

Chemin de fer Louis de Hesse : MM. Kempf, conseiller intime de commerce, président du Conseil d'administration; le Dr jur. Reinhard, conseiller intime de Régence, président de la Direction spéciale.

Chemin de fer Lübeck-Büchen : MM. le sénateur Dr Brehmer, membre du Conseil d'administration; Benda, directeur.

Chemin de fer de la Saale : M. Mirus, directeur, président de la Compagnie.

Chemin de fer Weimar-Gera : M. E. Kohl, conseiller de construction, directeur.

Tramways à vapeur de Mulhouse : M. A. Chassin, directeur.

Chemin de fer Nordhausen-Erfurt : M. Krohn, directeur.

Digitized by Google

constituée sous l'hégémonie de la Prusse, le *Verein*. Elle espérait faire entrer dans le cercle de son influence les chemins de fer des pays voisins, notamment ceux de l'Autriche-Hongrie. C'est elle ainsi qui aurait constitué la grande Union ferrée européenne, dont elle aurait été le centre. Elle peut espérer que l'œuvre du Congrès inauguré à Bruxelles échouera. En tout cas, elle ne veut pas la fortifier, en lui accordant son concours.

Si tel a été le mobile des Allemands, leur calcul sera probablement déjoué, car d'abord, une association qui comprend déjà 237 administrations est assez puissante pour se maintenir et pour poursuivre le but qu'elle a en vue. Ensuite, le point d'honneur sera engagé : les autres pays, surtout la France et la Russie, ne voudront à aucun prix que, faute de l'adhésion du *Verein*, on aboutisse à un échec.

Certes, l'absence des délégués allemands constitue un vide qu'on ne peut assez regretter. Nulle part ailleurs, les découvertes de la science ne sont appliquées à l'industrie d'une façon plus systématique et, notamment, tout ce qui concerne le mécanisme de l'exploitation et les améliorations du matériel n'est mieux étudié. Ainsi, les nouvelles voitures de première classe belges sont supérieures sous tous les rapports à celles des compagnies françaises et anglaises; mais elles sont loin d'être aussi soignées dans tous les détails que celles de l'Allemagne. Pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quel empressement les voyageurs choisissent de préférence les berlines allemandes dans les trains internationaux Cologne-Ostende. Comparez, par exemple, notre gare de Malines à celle de Strasbourg. Combien celle-ci est plus élégante, mieux disposée, mieux outillée, mieux fournie de toutes les facilités que recherche le voyageur ! Il est certain que les déclarations du Congrès eussent beaucoup profité du concours qu'eût pu leur faire apporter l'expérience et la science de l'Allemagne.

Mais d'autre part, en se séparant complètement du mouvement général, l'Allemagne ne risque-t-elle pas de subir les inconvénients qui sont la conséquence nécessaire de l'iso-

Digitized by Google

lement? Le *Verein*, qui représente 40,000 kilomètres de voies, n'aurait-il pas intérêt à faire sentir en Europe l'influence considérable que lui assurerait et le colossal intérêt dont il est l'organe et la compétence si grande des délégués qu'elle enverrait? D'ailleurs, le *Verein* n'a pas à craindre qu'on empiète sur son terrain : les résolutions du congrès sont théoriques et ne peuvent être appliquées que par la libre adhésion des États et des compagnies. L'indépendance de chacun est absolument respectée.

Le congrès des chemins de fer a été l'objet de la part du journal qui représente le *Verein*, le *Zeitung des Vereins*, de critiques assez vives empruntées à la revue : *Zeitschrift für Eisenbahnen und Dampfschiffart des Œster. - Ungar. Monarchie*. Je crois devoir y répondre quelques mots. Ce journal reproche au Congrès de permettre à chaque administration d'envoyer autant de délégués qu'il lui plaît. C'est une erreur. L'article 11, § 3, du règlement détermine exactement le nombre des délégués de chaque ligne.

· C'est à tort, dit-il, qu'on admet les représentants des chemins de fer vicinaux, des tramways à vapeur, du chemin de fer Decauville et des wagons-lits. On peut répondre qu'il est très difficile de définir les conditions qu'une ligne doit posséder pour être admise. Mais d'ailleurs, on a beaucoup à apprendre des lignes à petite section et des tramways à vapeur. C'est au moyen de ces voies économiques qu'on pénètre dans les campagnes, qu'on s'élève dans les régions montagneuses et qu'aujourd'hui on s'avancera dans l'intérieur des continents que l'on veut conquérir à la civilisation. C'est ce type qui est ou sera adopté au Sénégal, au Congo, au Cap et bientôt dans les territoires nouvellement adjugés à l'Allemagne et à l'Angleterre. La Compagnie des wagons-lits a introduit en Europe des modèles de voitures très spéciaux et remarquables tant par le confort qu'elles offrent aux voyageurs que par les parcours exceptionnellement longs qu'ils accomplissent. La voie Decauville peut être appelée, au début des colonies, à rendre d'immenses services.

Digitized by Google

Il est inexact de dire que les sections ont siégé en même temps que les assemblées plénières. Toujours, des travaux des premières ont précédé et préparé les résolutions des secondes. Comme dans les sections du *Verein*, les sous-commissions composées de quelques membres étudient les documents et rédigent les rapports. Ces rapports, il est vrai, ont été parfois distribués trop tard aux membres ; mais c'est là un vice auquel il est facile de porter remède.

Si M. Léon Say n'a pas pris part au congrès de Paris, c'est parce qu'il avait en ce moment même à s'occuper en province de sa candidature comme député et non « parce qu'il s'est tenu sur la réserve », et quant au ministre De Bruyn, au banquet de clôture, il a félicité le Congrès, en termes chaleureux, du succès de ses travaux. Plein de foi dans l'avenir de l'institution, il a dit : « Le congrès n'est pas une œuvre passagère et dont la durée soit limitée; le but qu'il poursuit est aussi étendu que le progrès lui-même et je ne puis mieux terminer qu'en exprimant le vœu que nos réunions continuent à produire des résultats féconds pour le plus grand bien des nations et la prospérité nationale. »

On veut bien rendre justice aux efforts qu'ont faits la plupart des rapporteurs pour donner des réponses complètes aux questions posées ; mais ils n'y sont point parvenus, ajoute-t-on, parce que plusieurs administrations n'ont pas répondu au questionnaire. M. Victor Röll, l'auteur de cette remarque, croit que le travail effectué pour répondre aux questions serait des plus utiles, parce qu'il permettrait de tracer un tableau détaillé de la situation de tous les grands chemins de fer, ce qui aurait une valeur inestimable pour des études comparatives.

Le *Zeitung des Vereins* pense, au contraire, qu'on ne peut imposer aux employés « le surcroît de tension d'esprit et de corps » qu'exigeraient les réponses aux nombreuses questions posées.

En ce point, je partage complétement l'opinion de M. Röll : je pense qu'il serait très utile de réunir sur chaque

Digitized by Google

question des données et des chiffres aussi complets que possible, non seulement au point de vue de la science et de la statistique, mais aussi au point de vue pratique, pour guider les administrations dans la recherche des améliorations à réaliser.

On s'étonne que le Congrès des chemins de fer, si utile au développement du commerce, de l'industrie et des relations internationales et par conséquent au progrès de l'humanité, puisse rencontrer des adversaires ou des détracteurs. Il n'est personne qui n'ait intérêt à ce que cette institution continue ses travaux et atteigne le but qu'elle s'est assigné. En favorisant l'uniformité et la simplication dans les détails de l'exploitation et l'adoption générale des perfectionnements introduits tantôt ici, tantôt là, elle rendra à tous, directement ou indirectement, d'inappréciables services. Enfin, si elle arrive, comme l'ont espéré ses fondateurs, à constituer l'Union ferrée, complétant l'Union postale, elle aura ouvert la voie, ainsi que je l'ai dit, à la réalisation de ce grand idéal, rêvé par tous les hommes de bien, la fédération des peuples, conservant leur existence indépendante, mais soumettant le règlement de leurs différends aux décisions d'une cour arbitrale, ainsi que vient de le décider la conférence pan-américaine qui a siégé cet hiver à Washington et aussi conformément au vœu récemment adopté, à l'unanimité, par la Chambre italienne, à la suite du discours magistral prononcé par le député Bonghi, ancien ministre de l'instruction publique.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

LE CHANT DU CYGNE[1]

Combien d'hommes se sont mariés parce qu'ils ont rencontré au bal, au théâtre, à la promenade, dans un salon, une jeune fille dont l'épaisse chevelure, ou les belles dents, ou les yeux câlins, ou le petit pied, ou la main fine les avait tenus en arrêt pendant cinq minutes?

Épouser un petit pied, ou un aimable sourire, ou une taille souple : quelle bizarrerie!

On me dira que ce ne sont là que des prétextes à l'amour; s'il n'y avait eu que le petit pied, ou les yeux câlins, l'effet produit eût été vite effacé.

Cela n'est pas certain; il n'en faut pas davantage pour s'emballer à un jeune homme enthousiaste. Et peu à peu, l'imagination s'échauffant, la tendresse se développant et les désirs grandissant, on finit par être « amoureux fou ».

On demandait à un jeune homme qui s'était tout à coup épris d'une jeune fille insignifiante :

« Mais enfin, qu'est-ce qui t'a rendu idiot à ce point?

— Ah! mon cher, elle a le plus joli petit pied!...

— C'est ça, lui répondit-on, qui te fera une belle jambe! »

Une lois marié de quinze jours, le petit pied, ou la magnifique chevelure, a produit tout son effet; alors seulement on commence à se dire que ces beautés ne font pas le caractère de la femme, et, à mesure qu'on reprend possession de soi-même, on peut s'apercevoir que le doux sourire ou la main fine sont les instruments perfides d'une créature insupportable.

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 juin 1890.

Digitized by Google

Rien ne transforme une fille comme le mariage. Elle attend d'avoir pris un homme au piège pour se montrer telle qu'elle est. C'est, selon moi, une sottise de penser qu'une assiduité de cinq ou six mois, d'un an, auprès d'une jeune fille, donne à celui qui la recherche les occasions nécessaires de la bien connaître. D'abord, quand on est amoureux, on perd son sang-froid et on est incapable d'observation. Puis, la jeune fille est un être en formation, qui n'atteint tout son développement que par le mariage. Enfin, par instinct, la fiancée ne se laisse pas surprendre dans les moments où, les circonstances aidant, elle se montre telle qu'elle est. En présence du maître futur, elle est presque toujours sur ses gardes, un sourire stéréotypé sur les lèvres, de la douceur et des caresses plein les yeux. Elle sait se contenir; la plus sotte a l'esprit de ne se laisser voir que par ses beaux côtés; elle n'ignore pas qu'elle possède un charme, le charmé a eu soin de le lui faire connaître, et elle en joue savamment, sans en avoir l'air. C'est la nature qui l'incite à cette comédie, qui ne cesse que lorsqu'elle est entrée en possession de son tyran. On ne peut lui faire un crime d'user des éléments qui sont à sa disposition. La chatte, sous sa patte de velours, a des griffes acérées : sachons nous tenir à distance.

—

Ces derniers mots me font sourire. « Sachons nous tenir à distance » est délicieux.

Un homme a faim et on le place devant une bonne tartine beurrée; mais on lui dit : « Il faut savoir souffrir; un vrai philosophe méprise les tentations et fait entendre raison à son estomac. »

Un vrai philosophe vit selon son âge, et mange quand il a faim. C'est la loi, et chacun de nous doit y obéir.

Moi, par exemple, et j'en soupire encore, je puis, en amour, être le plus grand des philosophes. J'impose silence à mes aspirations; je dédaigne la plus jolie fille, et si elle me faisait des avances, je prendrais mes grands airs. Pour de bonnes raisons... Mais rendez-moi donc mes vingt ans, et vous verrez comme j'enverrai la philosophie à tous les diables.

Digitized by Google

Quelle joie de pouvoir être trompé! J'aurais beau, maintenant, faire des projets, me proposer une aventure, espérer que quelque aimable créature daignera avoir pour moi un peu de compassion... Pauvre homme! Je suis obligé de me considérer comme mort et de m'efforcer de dire du mal des femmes, pour me venger des joies dont je suis privé.

Entre nous, mon neveu, à mon âge, quand je me promène dans les rues ou sur les boulevards, de mon pas lent et sans fermeté, la tête un peu baissée par la courbure sensible de la colonne vertébrale, et en m'appuyant sur mon jonc à pommeau d'argent, je ne suis préoccupé que des femmes. Je te le dis, je te l'écris, parce que je sais que tu auras soin de cacher mon vice. Je n'ai d'yeux que pour les jeunes femmes, et heureusement mon binocle me permet de les examiner comme avec des yeux de trente ans. J'en rencontre de laides, de lourdes, de trop minces, de trop grasses, d'insignifiantes, de prétentieuses, en masse. Mais dans ce grand nombre de mal douées, combien ont « quelque chose » d'attractif, qui me force à m'intéresser, et qui fait que je me retourne quand elles ont passé! Et les belles, et les gracieuses, et les fraîches, et celles au regard aigu comme une pointe de flèche, et les élégantes, et les fières à la démarche hautaine, et les souples qui ploient à chaque pas comme un roseau tourmenté par la brise, et les majestueuses, ces « plus triomphantes des créatures », selon l'expression de Balzac, avec quel plaisir secret je les suis d'un œil attendri, en me murmurant quelque douceur à moi-même! Comme ceci, par exemple : « Je suis un vieux fou, la femme que j'admire se moque de moi; mais au fond, mon admiration lui fait plaisir. »

C'est le sphinx irrésistible; c'est le monstre adorable; si je lui en veux tant, c'est parce qu'elle ne peut plus me faire de mal; si je philosophie à son sujet, c'est pour t'être bon à quelque chose. Mais garde-toi, mon ami, de n'être plus amoureux! Vaudrait autant demander à être métamorphosé en statue, en Terme enfermé dans sa gaine.

—

Je me sens très vieux, et il me semble que ma vieillesse

Digitized by Google

s'accentue tous les jours plus vivement. Cette rapidité dans la décrépitude se manifeste de différentes façons. Je m'attendris sur moi-même. Quelquefois, lorsque je suis enfoui dans mon fauteuil à rêvasser en fumant ma pipe, je sens tout à coup une sorte d'obscurité sur mes regards, mes paupières battre coup sur coup, humectées : un sentiment de mélancolie a ainsi éveillé une sensibilité tardive, alors que je me croyais bien à l'abri de ces sortes d'impressions.

Je me lève, je me secoue, je me dis : « C'est trop bête ! » mais la sensation ne peut être niée.

Je voudrais bien rester encore; tant pis! tu attendrais ton héritage. La vie a des grâces nouvelles qu'il me semble ne lui avoir jamais connues. J'aime le bruit que fait l'humanité autour de moi, dans son incessante lutte pour l'existence. Je regrette maintenant d'avoir été indifférent à tant de questions qui tourmentent les hommes, et je sens mon égoïsme à ce sujet se fondre à mesure que je vieillis. C'est un autre égoïsme qui se greffe sur le premier. Si encore j'étais certain de renaître « ailleurs », si j'espérais de pouvoir de nouveau m'intéresser aux autres et à moi-même, fût-ce sous une autre forme ! Mais je n'ai pas conservé les illusions de ma jeunesse, et mon scepticisme, peu à peu, a fait fuir même les hypothèses plus ou moins plausibles d'un idéalisme raisonneur. Il n'y a qu'une vérité bien établie : c'est que je vais bientôt partir, m'évanouir comme un peu de fumée, et que le moment de ce départ approche avec une rapidité qui s'accélère à chaque heure, à chaque minute.

—

J'ai été indisposé pendant huit jours et n'ai plus touché à ces « dernières pensées ». Ai-je bien été indisposé? L'huile commence à devenir rare, et la lampe ne jette plus qu'une clarté douteuse. Je suis très affaibli. J'avance rapidement vers le moment suprême.

Il n'y a pas à se faire d'illusion; il me faut une heure pour écrire une page : les mots semblent fuir à mesure que je les cherche dans mon cerveau, vidé petit à petit.

Après chaque phrase, je me repose...

Digitized by Google

J'ai souvent sommeil. Il me semble que je me détache des objets qui m'entourent. Quelque chose de vague flotte autour de moi. Ma vue s'obscurcit, tu le verras bien à la dimension des lettres de mon écriture...

Souvent, je me surprends dans une inertie complète. L'intelligence est devenue à peu près stérile...

Les tableaux de mon enfance réapparaissent dans mon souvenir. Je me vois écolier, je cours les rues, je jette des cris de joie sans raison et je m'entends. En moi, le ciel est toujours bleu, les rues belles et animées; autour de moi, au contraire, l'air est froid et le pâle soleil du mois de juin, si brûlant autrefois, ne parvient plus à me réchauffer.

—

J'ai pourtant encore bien des choses à te dire, mon ami. Je vais te laisser sans guide... Comment vivras-tu, si mes conseils sont incomplets? Je fais des efforts pour me remettre devant cette table et continuer ma tâche. Je suis plein d'ardeur. Quand j'ai écrit dix lignes, je n'en puis plus...

—

J'ai été malade. Tu es venu me soigner, bien affectueusement. Tu es un brave garçon.

—

Me voilà un peu retapé! Est-ce possible? Et je suis entré dans ma quatre-vingtième année. Retapé pour combien de mois, de semaines, de jours? Ma foi, qui sait? Il y en a qui ont vécu un siècle et dont le « coffre » n'était pas aussi solide que le mien.

J'ai repris appétit. Je me promène dans mon appartement. Seulement, la pipe m'est encore répulsive.

Soyons patient, puisqu'on m'a encore donné un peu de répit.

De petites femmes recommencent à se trémousser dans ma pensée. « Pierrot vit co », comme on dit dans le pays wallon.

Assez pour aujourd'hui... Pas trop d'ardeur.

—

Il paraît que je suis entré dans la période des intermit-

Digitized by Google

tences. J'ai encore eu une défaillance, et j'ai passé dix jours dans une sorte de cauchemar épouvantable, le front continuellement mouillé d'une sueur froide.

Je me suis levé hier pour la première fois. J'aurais pu rester couché pour toujours.

Il n'est pas facile de mourir, paraît-il, à mon âge.

—

Je vais beaucoup mieux. Il y a trois jours que je sors et fais de courtes promenades. Je mange bien ; *j'ai fumé!* Ah! mon gaillard, tu avais déjà les doigts allongés vers ton héritage. Un instant, tu n'en as pas fini avec moi.

—

As-tu remarqué une chose : la facilité avec laquelle une bonne d'enfants, ou une femme de chambre se débarrasse de son enveloppe populaire et devient une fille élégante? C'est encore là une des malices du beau sexe. Aujourd'hui, vous avez devant vous une fille à tournure très ordinaire, dont les mains sont rouges, dont les pieds paraissent trop grands. Un mois plus tard, vous la rencontrez : elle est méconnaissable. La taille droite et bien prise, la démarche aisée, les pieds plutôt petits, les mains bien gantées, un sourire agaçant sur les lèvres. Transforme donc un de nos domestiques mâles en gentleman, pour voir!

Il est vrai de dire que la nature primitive reparaît presque toujours, dans les circonstances où la femme métamorphosée ne croit plus devoir « se tenir ». La plus distinguée en apparence redevient vulgaire...

Mais le contraire aussi arrive dans les classes dirigeantes. L'éducation a été soignée; les exemples ont été bons et judicieux; les mœurs se sont montrées honnêtes. Cela n'a pas suffi à donner du tact à certaines jeunes filles, dont les manières n'ont pu atteindre à cette recherche extérieure à laquelle l'esprit ne participe pas toujours. C'est sans doute la seule nature qui donne le tact, la noblesse, l'élégance, comme elle doue de facultés intellectuelles.

—

Tu ne croiras pas que je suis tout gaillard. Je ne le crois

Digitized by Google

pas moi-même. Mais c'est un fait. Sais-tu à quoi je pensais hier? Mon ami Lucien Genst s'est remarié à quatre-vingt-un ans avec une femme de trente-deux ans, et il a été père. Oui, un enfant est venu après un an de mariage, et le pauvre Genst l'a vu pendant huit jours. Puis, après s'être ainsi bien assuré que son nom ne mourrait pas, il s'est éteint, satisfait d'avoir rempli son devoir jusqu'à la mort. Cela ne rappelle-t-il pas ces éphémères qui ne vivent que pour se reproduire, et ainsi éternellement?

Conclusion : Genst était un éphémère de quatre-vingt-deux ans, et j'en suis un autre, un peu « plus jeune ».

Eh bien, mon cher neveu, si je continue à me fortifier avec cette persistance miraculeuse, il ne serait pas impossible que je me décidasse à prendre femme et à faire souche. Hein! je voudrais te voir à ma noce. Quelle bonne tête!!

—

J'hésite beaucoup à toucher à un sujet délicat dont nos philosophes ont été préoccupés en ces dernières années : la galanterie vénale de la vendeuse d'amour.

Je n'en puis parler par expérience : j'ai toujours eu horreur de ce marché entre un jeune ou un vieil homme et une jeune fille ou une fille mûre ; cette répugnance m'a tenu éloigné du monde où l'amour est autant une affaire qu'un plaisir, un caprice ou une ardeur animale.

Ce qui ne m'empêche pas d'avoir mes idées...

Mes idées peuvent s'exprimer en quelques mots : les vendeuses d'amour me révoltent et je les plains.

Il y a eu de ces malheureuses dans tous les temps, et elles ont toujours appartenu pour les quatre-vingt-quinze centièmes à la classe ouvrière et à la petite bourgeoisie. On se rend facilement compte du pourquoi : dans ces deux classes, il y a plus de liberté et de familiarité dans les mœurs, et l'entraînement d'un sexe vers l'autre rencontre moins d'obstacles. Le « qu'en dira-t-on » y a aussi moins d'influence et d'autorité. Les filles plus ou moins abandonnées échappent difficilement à l'impulsion naturelle ; la plupart cependant se marient ; un

Digitized by Google

grand nombre des autres entrent forcément, à cause de la situation qui leur est faite, de leur caractère, de leur manque de ressort moral, dans la vie galante, pauvre, aisée ou riche.

En notre siècle étonnant, pendant lequel les nouveautés et les transformations ne se comptent plus, on a vu s'élever peu à peu la fille galante d'un degré : elle est devenue, dans les grands centres de civilisation, la fille entretenue, et elle est sur le point d'atteindre à une sorte de respectabilité de nature bizarre. Sa place est marquée au premier rang de tous les spectacles, de toutes les cérémonies publiques; elle n'offusque plus que ceux ou celles qui ont conservé le « préjugé » des temps passés, ce préjugé qui consistait à tracer une frontière entre la vie libre et l'existence familiale. La fille entretenue s'est imposée; elle est encore une déclassée, mais elle n'est plus de la secte des parias. La curiosité féminine a beaucoup fait pour cette quasi-réhabilitation, et la légèreté parisienne n'a pas tardé à se répandre en Belgique, surtout à Bruxelles, où l'on affiche volontiers des déformations d'idée et de sentiment dès qu'elles ont le cachet parisien.

Il n'y a pas à nier, aujourd'hui, que la galanterie libre et vénale fasse des progrès sensibles et soit bien près de transformer les mœurs.

Les esprits hardis, s'appuyant sur ce fait, préconisent un bouleversement prochain dans les rapports entre les sexes, établissent de nouvelles bases pour la famille, renversent tous les « préjugés » qui se réclament de la maternité et fondent une société sur la licence et sur le relâchement universel dans les questions de morale.

Nous sommes devenus tellement malins que tous les problèmes sont résolus en un clin d'œil, et que nous ne reculons plus devant aucune sorte de difficultés. Notre époque est hardie jusqu'à l'impudence, il faut lui rendre cette justice, et, à force de talent, de méthode rigoureuse, d'éloquence, les philosophes sont parvenus à implanter dans un bon nombre de cerveaux des chimères qui, il y a peu de temps encore, les eussent fait enfermer dans des maisons de santé. Preuve

Digitized by Google

que le savoir et la capacité intellectuelles, employés sans mesure, peuvent aussi bien causer des maux que l'ignorance.

Pour moi, mon neveu, je suis de la vieille école, et en certaines questions j'appartiens au parti conservateur. Je ne vois pas sans appréhension arriver le moment où il ne restera plus rien des vieilles mœurs, et où l'esprit de famille, les sentiments qui naissent et se fortifient au foyer, auront fait place à une solidarité purement sociale qui donnera son maximum de puissance à l'individu en même temps qu'à l'État.

—

Je me suis arrêté court, la dernière fois que j'ai repris ce « testament ». J'avais la tête fatiguée. En me relisant, je me suis aperçu que je m'étais laissé aller, et que ma pensée avait assez bien dévié.

Mais, ma foi! je n'y changerai rien, ayant suivi docilement la poussée de ma cervelle, comme un ruisseau qui s'en va sans volonté porter ses eaux à la rivière. Tu ne t'étonneras pas, d'ailleurs, si, à mon âge, je divague quelquefois; quoiqu'il me semble que mon jugement soit fort lucide, je puis me tromper, étant mauvais appréciateur de mon état. Il est rare qu'un vieillard qui disserte garde inflexiblement la voie où il s'est engagé.

J'ai maintes fois observé, d'ailleurs, chez les hommes jeunes, cette disposition de l'intelligence à subir une suggestion secrète. La logique même a ses fantaisies; de déduction en déduction, on se trouve souvent à l'opposé de l'idée primitivement examinée. Le cerveau n'est pas une machine. C'est un organe vivant influencé par tout ce qui a vie dans la sphère intellectuelle et physique et par tous les spectacles de la nature.

—

La fille galante, la vendeuse d'amour est une « malheureuse nécessité ».

Telle est l'opinion d'une certaine école à laquelle, malgré

Digitized by Google

mes répugnances, je ne suis pas loin de me rallier. « La fille, » en ce cas, serait plus à plaindre qu'à blâmer.

On ne peut nier, en effet, que tous les gouvernements, chez les nations les plus civilisées, s'ils n'ont pas reconnu en fait cette malheureuse nécessité, ont clairement avoué, en ne légiférant pas sur la prostitution, qu'elle avait sa raison d'être, et qu'en essayant de la supprimer, on ferait peut-être plus de mal que de bien. Et presque toutes les autorités publiques ont cru devoir se contenter de réglementer ce mal — ou de le laisser librement s'étendre.

Si ce n'est pas là la raison de l'abstention universelle, qu'on dise le pourquoi de la non-intervention des gouvernements dans cette question de morale et d'hygiène publique.

Étant donnés les instincts animaux, les passions, la chaleur du sang, la liberté, on fait la part du feu.

Poursuivez avec une vigueur inflexible les filles galantes, enfermez-les comme des criminelles, déclarez hautement par une loi, et sanctionnez cette loi par une répression énergique, que l'amour vénal étant une cause d'effroyable corruption, il faut le combattre avec acharnement, — qu'arrivera-t-il? Les passions animales se tourneront d'un autre côté, pénétreront dans les classes sociales restées plus ou moins indemnes et y porteront le désordre. Voilà ce qu'on dit. Il faut cependant remarquer que ce n'est là qu'une supposition et que rien ne prouve que ces déductions soient logiques. Mais, d'autre part, les nations comme la nation anglaise ou comme le peuple des États-Unis, qui respectent la femme plus qu'aucune autre population du globe, ont conservé la prostitution et semblent ne vouloir rien tenter dans le sens de sa suppression. Est-ce aussi pour protéger la société, pour que les bonnes mœurs restent intactes, pour que les familles n'aient pas à craindre le débordement de la licence jusqu'à leur foyer? Cela donne à réfléchir, et des inquiétudes ne tardent pas à s'éveiller dans l'esprit.

Les législateurs qui voudront faire de bonne besogne lorsqu'ils auront décidé d'aborder ce sujet, devront avant tout, à mon humble avis, se garder de considérer l'homme comme

Digitized by Google

capable de perfection et la femme comme un ange possible, par la raison, par la science et par le sentiment.

Amélioration dans une certaine mesure, oui : il faut bien l'admettre. Mais pour faire un être nouveau, toujours respectueux de la morale, se morigénant sans cesse en vue d'arriver à la vertu parfaite, il faudrait commencer par changer sa nature, ses sensations, ses appétits, tout son organisme. Tel qu'il est, l'homme — la femme comprise — est sujet à défaillances. C'est pourquoi l'instruction ne produit qu'un bien relatif ; c'est pourquoi la justice n'est pas inflexible. Les instincts animaux ont autant d'influence et font autant de ravages dans les classes aisées que chez les pauvres gens. Seulement, les actions sont plus discrètes et le mal se commet en sourdine. J'aurai le courage de dire plus : tout au haut de l'échelle sociale, les passions condamnées chez les petits sont considérées d'un œil bienveillant, sinon admiratif, comme les vices des dieux.

« Faire la part du feu » semble donc une résolution pleine de sagesse, en harmonie avec l'histoire, avec les religions, avec les nécessités, avec nos imperfections.

Les lois anglaises autorisent la recherche de la paternité. C'est un frein, évidemment. La jeune fille est protégée ; l'homme est prudent : il en résulte de meilleures mœurs, obligatoirement. Un baiser « volé » est puni ; une promesse de mariage est sacrée : vous épouserez, ou vous serez frappé dans votre fortune.

Je déclare cette loi morale, et je ne conçois pas qu'elle ne fasse point partie de l'arsenal judiciaire de tous les peuples civilisés. Mais, à côté de ce frein, il faudra peut-être admettre la fille galante, qui en tempérera la rigueur — du moins tant que l'homme ne se sera pas métamorphosé en ange.

—

Quoi qu'on fasse, ce sera toujours la fille du peuple qui pâtira généralement de la situation. C'est chez le peuple qu'on recrute les vendeuses d'amour. Et quand je dis le peuple, je confonds sous cette désignation les deux castes inférieures, filles d'ouvrier et filles de petit bourgeois.

Digitized by Google

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, c'est que la classe dirigeante reconnaît à chaque instant le mauvais état de nos mœurs et de nos lois.

Lorsqu'une jeune fille s'est abandonnée et que cet abandon porte son fruit naturel, l'auteur réel du mal a soin de se dérober, et, la recherche de la paternité étant interdite, ce courageux auteur ne sent peser sur lui aucune responsabilité : il porte ailleurs ses facultés séductrices ; il recommence sa campagne amoureuse; il fait de nouvelles victimes.

La délaissée proteste à sa façon contre cette manière d'agir : lorsque l'enfant est venu, elle l'étouffe ou l'étrangle.

Cette action horrible, contre nature, est soumise au jugement du jury, qui acquitte généralement.

Pourquoi cette indulgence? A quel sentiment répond pareille appréciation d'une action odieuse? A la conviction du jury que le vrai coupable du meurtre n'est pas la mère, et que ce coupable ne peut être poursuivi.

Cela est contraire aux lois, dit-on quelquefois : le criminel doit subir une peine; il est nécessaire que la société se garde de ces attentats monstrueux, si elle ne veut voir un jour la barbarie remplacer la civilisation. Et cependant, le jury acquitte. Au fond, il se montre équitable. C'est le sentiment de la véritable justice qui l'inspire. En acquittant la fille mère, il condamne le père inconnu, sa lâcheté, les mœurs et les lois ; il se frappe lui-même dans ses privilèges, car il fait partie de la classe qui a le plus à se reprocher ces sortes de séductions et il appartient au sexe dominateur !

Combien il serait plus sage et plus droit de faire une loi qui forcerait le séducteur à la prudence, qui protégerait les jeunes filles et qui logiquement améliorerait les mœurs.

Cette loi aurait des inconvénients ; elle en a en Angleterre, où les jeunes filles et les jeunes femmes sont protégées à outrance. Quelle loi n'a pas ses inconvénients, ses imperfections? Ne sont-elles pas l'ouvrage d'esprits imparfaits? Il faut surtout voir dans une loi les résultats heureux qu'elle peut amener. Quoique toute loi de cette nature soit une contrainte, puisqu'elle est faite pour entraver nos vices et nous

Digitized by Google

empêcher de nuire à autrui, elle a droit à nos respects. Que le citoyen qui ne peut supporter ces obstacles indispensables aille vivre parmi les sauvages de la vie primitive, de la vie animale. Il sera alors libre de donner carrière à tous ses instincts, sans que les amers philosophes et les législateurs grincheux poussent des bâtons dans les roues de son char de triomphateur.

—

Si j'avais encore trente ans, me disais-je ce matin en m'étendant dans mon fauteuil — je me suis beaucoup affaibli ces jours derniers, sans raison apparente — je n'aurais peut-être pas, je n'aurais pas à coup sûr mes idées et mes sentiments d'aujourd'hui.

On pourrait dire que chaque âge porte ses fruits particuliers, selon sa force, sa maturité ou son déclin.

Lorsque je songe aux femmes, je ne ressens plus la même impression qu'il y a cinquante ans, mais il me semble que cette impression est meilleure.

J'ai l'esprit et le cœur libres et je suis comme un magistrat impartial. L'homme jeune est influencé par ses sensations et ses appétits ; il est l'esclave de ses passions, de ses aveuglements ; il est trop personnel. Le vieillard est à la distance voulue pour se rendre compte plus exactement des faits et des caractères. Il me semble en effet que je vois mieux depuis que je n'ai plus la vitalité nécessaire pour être mêlé activement à l'existence.

Aujourd'hui, quand je pense que j'aurais pu, que j'aurais dû me marier, les qualités que je voudrais avoir trouvées en ma femme sont la bonté, une intelligence moyenne, une conscience droite, et plutôt de la santé que de la beauté. Médite sur ce portrait, et si jamais tu rencontres une jeune fille qui lui ressemble, et si tu es attiré vers elle, et si elle te reçoit avec sympathie, n'hésite pas, épouse : tu me remercieras tous les jours de ta vie.

Je suis un peu arriéré dans mes opinions sur les femmes ; j'appartiens à une époque passée, qui pensait autrement que

Digitized by Google

l'époque actuelle sur la vie de famille et les devoirs réciproques des époux. Une sorte de familiarité irrespectueuse a remplacé la déférence des enfants pour les parents; et les parents, de leur côté, ne paraissent plus tenir à être honorés comme ils l'étaient au temps jadis.

Eh bien, je crois que la femme que je t'ai présentée plus haut aurait le caractère nécessaire pour se faire rendre les hommages qui lui seraient dus. Sa bonté produirait la tolérance, et en même temps la rectitude de son jugement lui donnerait de la fermeté. Peut-être que je radote, mais je suis d'autant plus convaincu que je suis désintéressé.

—

Je suis bien las, mon cher ami. Tu n'attendras plus longtemps pour lire ces quelques pages, où sont exprimées mes dernières pensées.

J'aurais encore bien des choses à te dire, bien des recommandations à te faire.

Je me souviens heureusement de ce qu'on a toujours affirmé autour de moi pendant ma longue carrière : l'expérience acquise ne profite guère, ni à celui qui l'a acquise par des déceptions et des chagrins, ni à ceux auxquels ses objurgations sont adressées.

C'est sans doute vrai, et cela me console un peu de m'apercevoir que mes pensées commencent à se troubler, que mon cerveau produit avec plus de difficulté.

Je suis usé; je ne puis plus que végéter.

—

J'ai fait ouvrir tout au large mes rideaux, et je vois le ciel profond où les nuées se meuvent majestueusement.

C'est un beau spectacle, qui me réjouit ; une émotion très douce me pénètre tout entier... mes yeux en sont même humectés... Est-ce faiblesse... ou regret de partir pour l'inconnu?... Je donne une dernière pensée à l'infini, au temps, à l'espace, aux astres qui évoluent par milliards... Adieu, la vie, ce peu de chose!... adieu, la femme, ce tourment si doux.

—

Digitized by Google

Le docteur est venu ; il m'a donné de l'espérance. Il dit que le coffre est bon.

Brave garçon !...

S'il savait quelle sensation paisible j'éprouve...

Je suis encore : je pense, je vois, mon cœur bat ; et demain je ne serai plus — demain ou dans un mois, cela importe peu.

Voilà le grand mystère... Voilà l'insondable...

Adieu, mon ami...

L'éditeur,
ÉMILE LECLERCQ.

A. O. DELMOTRIE.

Digitized by Google

LES CAUSES ET LES CONSÉQUENCES DE LA GRANDEUR COLONIALE DE L'ANGLETERRE [1]

Nous venons de déterminer l'action exercée sur le peuple anglais par les conditions du monde extérieur où il vit; examinons maintenant ce qu'il doit à sa propre nature; en d'autres termes, recherchons quelles sont les influences de race auxquelles il obéit.

Antérieurement aux temps historiques, la Grande-Bretagne, comme toute l'Europe, était peuplée d'hommes qui se servaient d'armes et d'outils de pierre. Ces populations sont à peine connues. Quand César débarqua sur les côtes anglaises, il y trouva des Bretons, c'est-à-dire des Celtes. A l'époque des invasions qui détruisirent l'empire romain, l'Angleterre fut occupée par des peuplades appartenant principalement à la branche saxonne de la famille germanique; puis vinrent ces Normands scandinaves qui pillèrent l'Europe après la mort de Charlemagne; enfin, plus tard, au XI[e] siècle, les Iles britanniques reçurent un dernier flot d'envahisseurs, les Normands français qui accompagnèrent Guillaume le Conquérant.

Aujourd'hui, l'élément ethnique celte domine seulement dans quelques régions écartées : l'Irlande occidentale, les hautes terres d'Écosse (Highlands), quelques districts du pays de Galles et de la Cornouaille. Les véritables ancêtres des Anglais actuels sont ces audacieux pirates normands qui s'intitulaient « rois de la mer », qui l'étaient, en effet, et

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 juin 1890.

Digitized by Google

dont les bandes intrépides, montées sur de légères chaloupes semblables aux barques de nos pêcheurs conquirent non seulement l'Angleterre, mais encore la plus belle province de France, d'où leurs descendants partirent à leur tour pour aller s'emparer de la Sicile et de la partie méridionale de la péninsule italienne. Le sang qui coule dans leurs veines a fait des Anglais un peuple conquérant et âpre à la curée ; sous ce rapport, même les gentlemen si polis, si corrects, si formalistes qui peuplent les salons de Londres, sont demeurés les vrais petits-fils des farouches compagnons de Rollon. Leurs aïeux avaient mis la main sur les meilleurs morceaux de l'Europe; ils sont parvenus, eux, les rois de la mer actuels, à prendre la plupart des plus beaux territoires des cinq parties du monde.

La race anglo-saxonne se distingue spécialement par deux qualités admirables : la vigueur morale ou l'énergie de la volonté et la prédominance du sens pratique. Ces qualités qui caractérisent également les Anglais, les Américains des États-Unis et les Australiens britanniques, sont propres à ces peuples. Les Gaulois, les Germains, les Slaves ont des qualités particulières qui font plus ou moins défaut aux Anglo-Saxons; personne n'a jamais signalé la vigueur morale et le sens pratique comme étant le principe fondamental des mœurs de ces populations. C'est sur ces deux solides assises, bien plus encore que sur les conditions physiques indiquées précédemment, que repose tout l'édifice de la grandeur britannique.

La vigueur morale éclate dans tous les actes d'un Anglais, même les plus insignifiants. L'un des observateurs les plus profonds et les plus clairvoyants qu'il y ait eu, Beyle, fait remarquer, dans la plupart de ses ouvrages, que le Français est continuellement en proie à une crainte du ridicule qui domine toute sa vie morale et qui a finalement façonné son caractère et son esprit. De quelle manière? En effaçant sa personnalité et en affaiblissant son « moi ». Le ridicule atteignant les gens qui diffèrent par quelque côté de la masse, tous les Français semblent coulés dans le même

Digitized by Google

moule. Ce défaut d'originalité développe peut-être l'urbanité, car, au fond, il se résoud en un souci de ne point choquer autrui et de s'en faire bien venir, mais il est une cause de faiblesse. Les Français intelligents le savent bien, aussi s'efforcent-ils d'y remédier. Malheureusement, ils ne l'attribuent généralement qu'au régime communiste des collèges et des lycées, qui étouffe toute liberté, toute spontanéité et toute initiative chez les élèves. Quelques réformes dans l'organisation de l'enseignement ne supprimeront pas un défaut national.

La peur du ridicule n'existe pas en Angleterre — l'armée du salut pourrait-elle exister ailleurs —; aussi la Grande-Bretagne est-elle, par excellence, la contrée des gens qui parlent, agissent et vivent d'après leurs propres idées et non d'après celles que la mode courante prescrit de professer. « De tous les pays civilisés, dit très justement Reclus, l'Angleterre est celui où se recontrent le plus d'hommes réellement consciencieux, essayant de régler leur vie sur leur idéal intérieur, sur ce qu'ils croient être le bon et le juste. » Au point de vue de la grandeur de l'Angleterre, cette vigueur morale qui caractérise les Anglo-Saxons a une importance capitale; elle comporte une puissance du sentiment du devoir sans laquelle les Anglais ne seraient probablement aujourd'hui qu'un pauvre petit peuple comptant peu dans le monde. C'est ce sentiment qui soutient les marins anglais durant leurs longues croisières au milieu des houles du grand océan, les officiers exilés avec leurs femmes et leurs enfants dans les postes du Zoulouland ou du Burmâ, les missionnaires anglicans installés jusque sur les moindres îlots du Pacifique; c'est aussi grâce à leur vigueur morale que les colons britanniques peuvent vivre hors de toute civilisation, solitaires, perdus en pleine nature; *squatters* dans le Far-West canadien, bergers des *sheep-runs* australiens, *traders* aux Fidji ou chefs de factoreries au centre de l'Afrique.

L'énergie de leur volonté a fait comparer les Anglais à leurs dogues qui se laissent hacher en morceaux plutôt que de lâcher la proie dans laquelle ils ont enfoncé leurs crocs.

Digitized by Google

Ils sont singulièrement patients et tenaces, et ne s'occupent jamais que d'une seule chose à la fois sur laquelle ils concentrent toutes les forces et toutes les ressources de leur intelligence. « Il plaît à l'Anglais de se donner des œillères comme il en met au cheval, dit un de leurs écrivains, Emerson, afin de ne laisser se détourner son attention sur aucun objet situé en dehors de son chemin. » Cette persévérance dans ses desseins, qui le fait aller jusqu'au bout des entreprises à longue échéance, caractérise son œuvre de colonisation. Tandis que les Portugais, les Espagnols, les Français et les Hollandais se précipitèrent sur les contrées où l'exploitation de mines d'or et la culture des épices donnaient de gros bénéfices immédiats et y créèrent d'éphémères domaines coloniaux qui ne tardèrent pas à péricliter désastreusement, les Anglais fondèrent de véritables colonies dans les régions tempérées du globe. Ils y établirent des groupes d'agriculteurs et d'artisans qui s'accrurent progressivement et sont devenus des nations britanniques débordant déjà sur les contrées voisines. C'est à cette judicieuse façon d'opérer que la race anglo-saxonne doit principalement d'être en passe, aujourd'hui, de conquérir le monde.

Le sens pratique n'est pas moins développé chez les Anglais que la vigueur morale et l'énergie de la volonté. On le voit paraître dans toutes les manifestations de leur vie publique et de leur vie privée, dans la politique, dans les conflits sociaux et surtout dans l'éducation.

Il semble qu'en Angleterre l'objet principal de celle-ci soit de faire des hommes robustes, doués d'une force de résistance capable de braver toutes les fatigues et tous les climats; des hommes défiant la maladie, la lassitude et le danger, ne craignant ni les chaleurs des tropiques, ni les froidures des hivers canadiens. On sait quelle place tiennent tous les genres de sport dans la vie des jeunes Anglais; ces continuels exercices leur communiquent une puissance de réaction contre le mal physique vraiment extraordinaire; on a constaté que la mortalité causée par les opérations chirurgicales est moitié moindre dans les hôpitaux anglais que dans les hôpitaux

Digitized by Google

français. « La chair anglaise diffère de la chair française », disait l'illustre chirurgien Velpeau.

Cette vigueur du corps, par laquelle les Anglais se distinguent autant que par leur vigueur morale, contribue beaucoup à l'expansion de leur race sur le globe. En d'autres pays, on accuse parfois d'inhumanité celui qui indique les colonies lointaines comme un débouché pour les jeunes gens que la mère patrie ne peut nourrir, et cette accusation n'est pas absolument dénuée de raison dans l'état actuel des choses. En effet, pour qu'un homme supporte un long exil au milieu de populations étrangères, barbares ou sauvages quelquefois, hostiles presque toujours, il faut que l'éducation lui ait communiqué une trempe spéciale physique et morale, une santé de fer et une indomptable volonté, sinon il tombe malade, la nostalgie s'empare de lui et il meurt tristement et misérablement s'il ne revoit sa patrie; l'éducation donne cette trempe spéciale aux jeunes Anglais, aussi n'entre-t-il jamais seulement dans la pensée d'aucun d'entre eux d'accuser son pays de cruauté parce qu'ils doivent, en si grand nombre, faire leur carrière dans l'Inde, en Afrique ou en Australie.

L'enseignement, en Angleterre, montre non moins que l'éducation physique, l'admirable esprit pratique des Anglais. Partout sur le continent, le moindre petit bourgeois applique ses fils à l'étude des humanités. Or, ces études semblent inspirées par le principe que les seules notions devant être enseignées sont celles qui ne peuvent avoir aucune utilité. Que nous importent, en effet, les langues mortes et les civilisations disparues; les Grecs et les Romains; Cicéron, Thucydide et Platon; la philosophie péripatéticienne et les antiquités romaines? Le système des études humanitaires aboutit à cette conséquence monstrueuse qu'un homme peut fort bien après avoir conquis le diplôme de docteur en philosophie et lettres, qui est le plus haut couronnement de ces études, ignorer complètement les premiers soins que réclame son enfant malade et le laisser mourir par incapacité. Savoir soigner un malade étant chose d'une utilité capitale, naturellement l'enseignement humanitaire repousse avec mépris

Digitized by Google

une connaissance si nécessaire. Cet enseignement est propre surtout à développer le goût de ces puérilités littéraires et artistiques si vif dans certains groupes; il donne la finesse, la subtilité et l'agilité d'esprit qui fait les poètes décadents et symbolistes, artistes rares et précieux qui s'amusent à discuter l'odeur des mots et la couleur des voyelles :

« A, noir; E, blanc; J, bleu; O, rouge; U, jaune » et sont incapables de produire quoi que ce soit d'utile. Combien mieux vaudrait savoir vendre une pièce de cotonnade à un nègre d'Afrique! Que ceci ne fasse point sourire. Écouler les produits de l'industrie, c'est, en somme, diminuer la misère, par conséquent, diminuer la somme de mal, de douleurs et de souffrances qui pèse comme une malédiction sur les classes pauvres. Si les ouvriers anglais sont mieux logés, mieux nourris, mieux vêtus et s'ils peuvent élever plus d'enfants que les ouvriers français et les ouvriers belges, c'est parce qu'une foule de négociants anglo-saxons. répandus sur la surface du globe terrestre, vendent à tous les peuples du monde des tissus de Manchester, des fers de Sheffield, de la bonneterie de Wolverhampton et tant d'autres produits de l'industrie anglaise.

Les écoles secondaires ont peu d'élèves en Angleterre; elles sont fréquentées seulement par les enfants des nobles et des riches. Il en est de même des collèges : Harrow, Éton, Rugby. Oxford est un club aristocratique et un séminaire ecclésiastique; le latin et le grec que l'on y enseigne paraissent des superfluités qui conviennent seulement aux fils de lords et aux clergymen. La dépense d'un étudiant dans les collèges universitaires est de 5,000 à 7,000 francs par an, en moyenne. Les enfants de la bourgeoisie ne fréquentent point ces établissements. Alors que tant de jeunes Belges et de jeunes Français perdent leurs plus belles années à s'assimiler des connaissances d'une parfaite inutilité, les jeunes Anglais des classes moyennes entrent soit dans des magasins soit dans des bureaux d'usines, soit dans des ateliers, ou bien ils s'embarquent. Tout jeunes encore, ils ont à se débattre, à le débrouiller et ils apprennent la vie, ce qui est autrement

Digitized by Google

utile que de savoir traduire Virgile. Devenus hommes, ils ont un corps de fer, une santé que rien n'ébranle, une volonté inflexible; ils sont habitués à ne compter que sur eux-mêmes, dressés à la lutte, et ils savent tous parler plus ou moins correctement les langues étrangères modernes; c'est-à-dire qu'ils ont justement les qualités physiques et morales et les connaissances qu'il faut pour réussir dans la « struggle for life ». Naturellement, dans le monde entier, ils supplantent leurs rivaux moins bien « entraînés » pour la bataille; il n'y a guère que les Américains des États-Unis qui puissent lutter avec eux, mais le cousin Jonathan est aussi un Anglo-Saxon.

Un principe dont l'application générale, chez les Anglais, a beaucoup contribué à fonder la grandeur de leur empire, c'est qu'il faut tirer de l'homme tout ce qu'il peut donner au point de vue utilitaire; on dirait, en langage d'ingénieur, la plus grande somme possible d'effet utile. Les étudiants anglais apprennent le métier de médecin à peu près exclusivement dans les hôpitaux et le métier d'avocat dans les bureaux des hommes de loi (lawyers), non en suivant des cours de pandectes dont ils n'ont que faire. Cependant, quoique leur instruction professionnelle ait été surtout pratique, les médecins et les avocats anglais ne sont nullement inférieurs à leurs confrères du continent. Quant aux ingénieurs, ils débutent dans les chantiers, les ateliers, les usines et ils ont haussé l'art du constructeur à un niveau qui n'a jamais été atteint chez les autres nations. « Aucun autre peuple, dit très justement M. Vogel, n'a exécuté d'aussi prodigieux travaux publics, construit de pareils réseaux de routes, de canaux et de chemins de fer; créé et mis en jeu un aussi gigantesque appareil de moteurs mécaniques [1]. »

« Le promoteur des premières entreprises de chemin de fer en Angleterre, écrit M. P. Leroy-Beaulieu, était un simple ouvrier ou contremaître, un *self made man* comme disent les Anglais, un autodidacte comme on dit encore; fils de parents

[1] Vogel, *Le monde terrestre*, tome II, p. 249.

Digitized by Google

indigents, tour à tour conducteur de chevaux, surveillant de voies, raccommodant le soir les pendules et les montres, Georges Stephenson, traité de visionnaire ou d'excentrique, et qui, dans presque aucun pays, n'aurait pu être ingénieur de l'État [1]. » Les jeunes ingénieurs anglais sont généralement beaucoup moins savants que leurs confrères français qui sortent de l'école polytechnique, mais ils connaissent mieux leur métier; aussi parviennent-ils assez facilement à s'employer en Asie, en Afrique ou en Amérique quand les places manquent chez eux; tandis que les anciens polytechniciens se casent difficilement hors de leur pays et, même en France, Dieu sait combien il y en a, et des plus distingués, qui battent vainement le pavé de Paris à la recherche d'une position sociale que leurs connaissances en hautes mathématiques ne leur font pas trouver. En Angleterre, ce n'est point une recommandation que la possession d'un diplôme prouvant uniquement que l'on a fait des études théoriques même très complètes. M. Reclus le constate en relatant l'échec de l'école du génie civil fondée à Durham. « Essentiellement pratiques, dit-il, les usiniers anglais veulent avoir sous la main des ingénieurs connaissant à fond leurs chantiers... Un jeune homme muni d'un diplôme d'ingénieur court plus de risques d'être refusé par un entrepreneur qu'un simple commis. »

Nous venons d'écrire le mot de *self made man*. Le rôle que jouent en Angleterre ces hommes « qui se sont faits eux-mêmes », est une nouvelle preuve de l'esprit pratique des Anglais, lesquels estiment qu'il faut utiliser toutes les capacités des individus et en tirer le meilleur parti. Sur le continent, tout et hostile au *self made man :* le public, les mœurs, les institutions et les lois. Chacun y est parqué dans sa profession par la rude main de l'État. D'abord l'État est intervenu pour réglementer les programmes d'études et les examens ; ensuite, il intervient encore pour assurer le monopole des professions libérales à ceux qui remplissent les conditions

[1] Paul Leroy-Beaulieu, *L'État moderne et ses fonctions*, p. 181.

Digitized by Google

fixées par la loi. Pourtant ce n'est que dans les sociétés vieilles et décadentes où la vie commence à manquer qu'on craint la liberté et qu'on veut que l'État réglemente tout. Dans les sociétés ayant toute la vigueur et tout le ressort de la jeunesse, les colonies anglaises australasiennes et l'Union américaine, par exemple, on n'admet pas que l'État ait pour mission d'entraver l'initiative individuelle des citoyens. L'existence de Lincoln eût-elle été possible en Europe? Nous voyons successivement cet homme illustre, berger, batelier, bûcheron, squatter, conducteur de trains de bois sur l'Illinois, ingénieur ou arpenteur, portefaix, négociant, marchand de denrées coloniales à Decatur, professeur, avocat et, enfin, homme politique et président de la République. L'Angleterre ne s'est point engagée aussi loin que les États-Unis et que ses propres colonies dans la voie de la liberté; mais du moins, bien loin que les mœurs, les lois et l'État s'y coalisent, comme sur le continent, pour barrer le chemin au *self made man*, celui-ci y jouit d'une estime particulière qui tient peut-être à ce qu'il se distingue surtout par la qualité que les Anglais prisent le plus, la vigueur de la volonté. Il résulte de là que dans les Iles Britanniques plus qu'en France, en Allemagne, en Belgique chaque citoyen occupe la place où il trouve le meilleure emploi de ses facultés. L'Angleterre évite ainsi l'énorme déperdition de forces qui a lieu chez les nations du continent où les individus sont moins bien utilisés; c'est là un important élément de sa puissance, de sa grandeur et, par conséquent, de l'expansion de sa race et de son empire.

L'esprit utilitaire dont est imprégné l'enseignement à tous les degrés en Angleterre, n'empêche pas ce pays, il est bon de le faire remarquer, d'occuper le premier rang dans le monde de la pensée; c'est que dans ce monde, comme dans le domaine de l'industrie et du commerce, nous trouvons encore le *self made man* anglais avec son énergie et sa ténacité. Sur le continent, d'une part, on bourre de sciences dans les écoles, des enfants à qui ces connaissances seront toujours parfaitement inutiles et, d'autre part, quand un homme veut s'adonner à des études scientifiques, il se heurte à toutes sortes

Digitized by Google

d'obstacles s'il n'a traversé la filière des institutions créées pour produire des savants. En Angleterre, on s'efforce de donner aux enfants une bonne santé, les connaissances pratiques et les qualités morales qui doivent leur permettre de vaincre dans la lutte pour la vie; on leur enseigne très peu de science, mais devient savant de profession qui veut; or, quand un homme le veut, avec la ténacité et l'inflexible volonté qui distinguent les Anglais, il est rare qu'il ne produise pas des travaux remarquables.

Au XVIII^e^ siècle déjà, les Anglais avaient la direction de la pensée humaine. On sait que Voltaire et la plupart des encyclopédistes, notamment d'Alembert et Diderot, n'ont fait que vulgariser dans les pays de langue française, la philosophie anglaise, c'est-à-dire le sensualisme du sage Locke et le scepticisme de Hume; « l'Essai sur l'entendement humain », du premier, a réellement été, comme on l'a dit, « la Bible du XVIII^e^ siècle ». Dans les salons parisiens qui dirigeaient l'opinion publique française en ce temps-là, on ne parle des Anglais que comme des initiateurs qu'il faut suivre et des modèles qu'il faut étudier et imiter; on préconise la tolérance et la liberté qui règent chez eux. La période actuelle de l'évolution de l'esprit humain se caractérise par une tendance vers l'étude exclusive des faits; par le désir de voir les choses comme elles sont; par une antipathie instinctive pour les généralisations nébuleuses si chères aux Allemands. Ne reconnait-on pas là la pente naturelle de l'esprit anglais, si positif, si net, si pratique, si peu chimérique. Herbert Spencer, Mill et Bain sont bien réellement les philosophes qui expriment la pensée dominante de l'humanité vers la fin du XIX^e^ siècle.

Dans le domaine politique et social, l'esprit pratique et la supériorité des Anglais sur les autres peuples européens n'éclatent pas moins que dans celui de la pensée pure et de la spéculation philosophique. En Angleterre, tout l'édifice politique repose sur la liberté. Déjà au XVIII^e^ siècle, Montesquieu écrivait, pendant un séjour qu'il fit à Londres en 1730 : « L'Angleterre est à présent le plus libre pays qui

Digitized by Google

soit au monde, je n'en excepte aucune république [1]. » La liberté a des inconvénients qui choquent vivement, surtout les peuples chez qui domine l'esprit généralisateur et égalitaire; mais, grâce à l'habitude de l'initiative individuelle qu'elle crée chez les citoyens, grâce aux conditions de franc jeu (*fair play*) dans lesquelles elle permet à la lutte pour l'existence de s'opérer en vertu de la non intervention systématique de l'État, elle est infiniment propre à développer chez les hommes les qualités de vigueur et d'énergie auxquelles les Anglais doivent de jouer un si grand rôle dans le monde.

Les Anglais n'ont pas l'esprit généralisateur, et les Français, qui en sont particulièrement bien doués, le leur reprochent souvent. « Ces grandes vues synthétiques, dit Reclus, ces vastes généralisations, sans lesquelles ne peuvent naître les partis qui divisent les peuples en masses puissantes opposées les unes aux autres, existent à peine chez les Anglais pris dans leur ensemble comme nation. Ils s'occupent surtout des faits, analysant successivement telle ou telle question spéciale... Rarement, dans leurs débats parlementaires, les orateurs expriment-ils un principe : ils discutent seulement, et dans un langage vulgaire, le côté utile ou dommageable des choses, produisant des faits; ils laissent de côté l'idée. » Le passage suivant du « Socialisme contemporain », de M. Ém. de Laveleye, est caractéristique : « Dans un livre de Onslow York : *The Secret History of the International*, le contraste entre Français et Anglais est bien dépeint, tel qu'il se manifesta dans les premiers congrès de l'Association (l'Internationale) : « Je veux, dit le Français, exposer les vrais principes et fonder une société où règne la justice. — Moi, dit l'Anglais, ce que je réclame, ce sont de meilleurs salaires et le bill réduisant la journée de travail à neuf heures. » Le Français murmure à part lui : « Cet Anglais est un stupide animal; pas d'idées générales, pas l'ombre d'une synthèse! *What a sorry beast this John Bull : no ideas, no imagination, not a bit of a synthese.* »

[1] MONTESQUIEU, *Notes sur l'Angleterre.*

Digitized by Google

Ce bon sens pratique qui inspire la politique des Anglais leur évite l'énorme déperdition de forces que l'esprit de généralisation inflige aux peuples qui en sont infectés, déperdition qui n'est pas une des moindres causes de l'impossibilité où ces derniers se trouvent d'agrandir leur domaine colonial comme peut le faire la Grande-Bretagne. S'il est vrai, ainsi que l'ont magistralement démontré MM. de Tocqueville et Paul Leroy-Beaulieu, que l'évolution sociale s'effectue dans le sens de l'amélioration du sort des classes populaires, l'Angleterre est non point en retard, mais en avance sur les nations du continent, puisque la condition de l'ouvrier anglais l'emporte de beaucoup sur celle des autres ouvriers européens. Or, l'on sait comment procèdent les Anglais au point de vue des changements nécessaires de leur état politique. Aucun peuple n'a plus d'attachement pour ses traditions séculaires et ses institutions anciennes; l'ensemble de celles-ci n'est jamais remanié de fond en comble; personne ne réclame un tel remaniement; mais chaque pièce de la machine politique est retouchée, modifiée à mesure des besoins nouveaux et des transformations de l'esprit public; de cette façon, les Anglais, comparés aux Français, font l'économie de deux ou trois révolutions par siècle, et ils peuvent consacrer à l'extension de leur empire colonial l'énorme somme de forces dépensée chez ces derniers en vaines tentatives pour faire triompher des idées générales et des principes abstraits.

Les bonnes relations qui unissent, en Angleterre, les groupes sociaux, y produisent des effets analogues. En France, en Belgique, une partie du moins de l'aristocratie voit dans les classes populaires et bourgeoises des ennemies qui lui ont enlevé ses anciens privilèges et qui ne veulent pas les lui rendre; de leur côté, les classes ouvrières ne sont que trop tentées de considérer l'expropriation générale de tous ceux qui possèdent comme l'unique remède à une situation tenue par eux pour injuste à leur détriment. De là, entre les classes, un antagonisme qui absorbe et use les forces du corps social, qui fait que chacun a ses intérêts

Digitized by Google

primordiaux dans son pays et, par suite, se préoccupe exclusivement de politique intérieure, ce qui s'explique naturellement puisque dans les pays où des révolutions menacent d'éclater, l'orientation de cette politique intérieure est une question de vie ou de mort, de fortune ou de ruine pour la plupart des citoyens. En France, les masses exècrent la politique coloniale. M. Ferry, pour avoir donné une magnifique colonie à sa patrie, est peut-être actuellement l'homme le plus impopulaire de son pays. L'épithète de « Tonkinois », que le peuple lui a donnée et qui devrait être pour lui un surnom d'honneur, est accolé à son nom comme une injure et une insulte. En Angleterre, la situation offre un tout autre caractère. L'aristocratie y a conservé, sur la partie dépendante de la population, une sorte de patronage universellement respecté, et la crainte d'une révolution qui paralyse ailleurs les entreprises à longue échéance, les entreprises coloniales plus que toutes autres, par conséquent, n'existe point. Chose curieuse! On voit, en Angleterre, de nobles lords présider les meetings d'ouvriers réclamant des salaires plus élevés ou des journées de travail moins prolongées, et généralement ces réclamations sont couronnées de succès; ce qui se comprend, car il est plus facile d'obtenir avec l'appui d'un homme puissant le redressement d'un juste grief, que de réformer la société comme veulent le faire les ouvriers français dès qu'ils sont mécontents, et ils sont presque toujours mécontents. Naguère, les employés des tramways de Londres, surmenés, se mirent en grève. Ils se placèrent sous le patronage de lord Roseberry, si nous ne nous trompons. Ce grand seigneur présida leurs meetings, soutint leurs plaintes de son influence qui est grande, et négocia en leur nom et comme leur délégué avec les directeurs des compagnies. « On doit remarquer, dit un article de la *Quaterly Review*, cité par M. Taine, qu'un Anglais riche a presque toujours la bourse à la main. D'abord, il paie toutes sortes de contributions légales pour soutenir les pauvres; ensuite, il souscrit pour diverses charités publiques, pour des concours agricoles, etc. Il assiste de pauvres servi-

Digitized by Google

teurs et subordonnés, des parents hors d'état de gagner leur vie. Il fait l'aumône dans les rues et sur les routes; il met de l'argent dans l'assiette qu'on porte à la ronde aux dîners et après le sermon. Il met sous enveloppe des bank-notes de 5 livres sterling à l'adresse des magistrats de la police comme envoyées par X... Il distribue de la houille, des habits et de la viande à Pâques. Il donne le terrain pour l'emplacement d'une école. Il paie les médecins des pauvres. Il prête à ses inférieurs de l'argent qu'ils ne lui rendent jamais; à la fin, il meurt et fait des legs à une demi-douzaine d'établissements de charité et à d'humbles serviteurs. Assez souvent, il laisse des fonds pour un don manuel à sa paroisse. Les femmes de la gentry sont, pendant tout ce temps, occupées à des œuvres de bienfaisance, sous forme domestique; surveiller des écoles, coudre des robes d'enfants, des chemises de nuit, des objets pour les ventes de charité; enseigner aux filles l'art de tresser la paille, ou à faire de la dentelle; faire répéter le catéchisme le dimanche; tourmenter leurs connaissances pour leur faire acheter les produits inutiles de mains surabondantes; distribuer des bons de soupe, enfin, collaborer de tous leurs efforts affectueux et doux pour adoucir les maux de la pauvreté dans les basses classes de la société [1]. » M. Taine cite le cas de deux de ses amis anglais. Le premier qui a 60,000 livres sterling de revenu, en dépense 20,000 en pensions, dons, souscriptions et entretien de bâtiments publics. Le second donne en souscriptions le dixième de son revenu, et tous ses voisins font de même. Quand on parcourt les rues d'une ville anglaise, de Londres notamment, on est étonné de la prodigieuse quantité d'établissements d'utilité publique qu'on rencontre à chaque pas; presque tous, splendidement installés, sont dus à la générosité de particuliers riches ou d'associations de parculiers. La bonne entente relative qui unit les classes en Angleterre y donne à la société la stabilité sans laquelle il est impossible, l'expérience le prouve, de créer un grand empire colonial.

[1] TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, p. 191.

Digitized by Google

L'étroit formalisme, le « cant », et le caractère puritain que la religion dominante imprime aux mœurs dans les Iles Britanniques, poussent un flot de jeunes Anglais hors de leur pays et la colonisation en profite. Naguère, le prince de Bismarck raconta cette anecdote au Reichstag : « Je débarquais en Angleterre pour la première fois de ma vie, — il y a de cela, je crois, quarante ans — précisément un dimanche, et j'étais si content d'être au bout d'une mauvaise traversée qu'involontairement je sifflais un air, — pas très haut; — un monsieur dont j'avais fait la connaissance à bord et qui venait avec moi, me dit, comme s'il avait une certaine peur : « Je vous prie, monsieur, ne sifflez pas! — Pourquoi non? répondis-je, je suis gai. — C'est dimanche ! » Ceci se passait à Hull, et mon compagnon m'expliqua avec obligeance que je m'exposais à avoir des désagréments. La suite en fut pour moi que je retournai immédiatement à bord et que je fis route vers un autre pays. » (*Hilarité générale.*) [1]. Les jeunes Anglais, dès qu'ils sont sortis de l'enfance, éprouvent, comme le prince de Bismark, le désir d'aller vers « d'autres pays » où le formalisme est moins sévère; il leur vient des fourmis dans les jambes, comme on dit; il faut qu'ils voyagent, qu'ils courent le monde et ils vont jusqu'au fond des contrées barbares ou sauvages répandre la civilisation, la langue et l'influence de l'Angleterre.

C'est encore une preuve de la sagesse et de l'esprit pratique des Anglais que l'absence chez eux d'une Constitution proprement dite, et que le soin qu'ils prennent de borner le rôle de la politique à transformer et à corriger les institutions traditionnelles dont l'ensemble forme ce que l'on appelle quelquefois la Constitution anglaise. En effet, dans les pays où il existe une charte, tous les partis opposés à l'ordre de choses existant, s'efforcent de la remplacer par une autre charte, ce qui amène nécessairement, quand ils y parviennent une réforme radicale et un bouleversement complet de tout le système politique du pays. Il en résulte, à cause de la

[1] *Politique sociale de l'empire allemand*, p. 402.

Digitized by Google

grandeur et de l'importance des intérêts engagés dans la lutte, que la nation y consacre toutes ses forces vives au lieu de les employer à étendre son domaine dans les contrées lointaines.

Tout ce qui précède aboutit à une question : l'Angleterre règne sur les mers et sur une grande partie des terres du globe; elle compte 300 millions de sujets; elle est la première des nations industrielles, commerçantes et maritimes; sa civilisation et sa langue conquièrent le monde... Ses fils en sont-ils plus heureux; les fléaux auxquels nulle nation n'échappe complètement, frappent-ils moins durement sur eux que sur les peuples dont la fortune est moins haute et le rôle dans le monde moins grandiose? La réponse que chacun fera à cette question dépend de celle qu'amènerait cette autre question : Vaut-il mieux que l'être humain travaille beaucoup, produise beaucoup et consomme beaucoup, ou vaut-il mieux que cet être travaille peu, produise peu et consomme peu? Car, au point de vue de sa prospérité intérieure, du bien-être général et spécialement du bien-être de ses classes inférieures, l'Angleterre profite de l'extension de son empire colonial, surtout parce que cette extension fournit d'immenses débouchés aux produits de ses manufactures, et à une partie de sa population. Si les Anglais étaient un peuple casanier et nonchalant, leur empire colonial ne leur serait presque d'aucune utilité; en effet, s'ils ne travaillaient pas beaucoup, ils ne produiraient pas beaucoup et s'ils ne produisaient pas beaucoup, ils n'auraient pas besoin de vastes marchés pour placer leurs produits.

Il ne manque pas de publicistes qui, ayant le tort de croire qu'un écrivain peut se borner à formuler en écriture artiste l'une ou l'autre opinion et ne point du tout tenir compte de l'exactitude matérielle des faits, prétendent qu'il est bon que l'homme travaille peu, produise peu et consomme peu. « Regardez donc un Espagnol avant de parler, dit M. Lafargue dans un passage qu'admire fort M. Drumond; fier, l'œil hardi, bien portant, beau à voir, il vit d'une digne et noble vie, il prie, il rime des chansons pour sa belle, il les chante

Digitized by Google

à la clarté des étoiles, il boit une tasse de chocolat ou de l'eau claire qui est autrement saine que votre vitriol, il rêve et *il travaille juste ce qu'il faut pour obéir à la loi de Dieu.* Regardez maintenant vos populations industrielles, regardez Manchester, regardez Liverpool, considérez ces êtres déprimés, déjetés, anémiques, lymphatiques, abrutis qui ne se soutiennent qu'avec de l'alcool... C'est cela que vous célébrez comme le dernier mot du progrès. C'est du propre [1]. »

Ce passage a seulement la valeur d'une amplification littéraire sur un sujet donné quelconque. MM. Drumond et Lafargue n'ont probablement jamais connu d'autres Espagnols que Figaro et les membres de l'Estudiantina qui a donné des séances de musique à Paris, lesquels, s'il faut en croire ce que l'on dit, semblables aux brigands d'une opérette célèbre, étaient des gens « qui se disent Espagnols et qui ne sont pas du tout Espagnols ». Ainsi s'expliquerait comment MM. Drumond et Lafargue s'imaginent que par delà les Pyrénées, dans la patrie de don Quichotte, on ne rencontre que des fainéants occupés uniquement à chanter des chansons sous les balcons de leur belles et à se bourrer de chocolat arrosé d'eau claire. En vérité! ouvriers de Catalogne et paysans d'Andalousie ont bien autre chose à faire qu'à donner des sérénades. Ils sont obligés d'abord de gagner leur vie et ils la gagnent plus difficilement et moins largement que les Anglais. Ils ne travaillent pas autant que ces derniers, il est vrai, aussi sont-ils plus misérables; mais ils doivent pourtant travailler beaucoup plus qu'il ne le faudrait strictement « pour obéir à la loi de Dieu », comme dit M. Lafargue, et c'est ce qui maintient l'Espagne au nombre des pays civilisés. Les seuls individus dont l'effort se borne absolument à ce qui est nécessaire pour ne pas mourir de faim, ce sont les derniers des sauvages qui vivent dans toutes les hontes de l'abjection physique, intellectuelle et morale la plus ignoble. La dignité humaine ne peut exister sans un peu de bien-être. L'homme indolent qui préfère aller nu plutôt que de se donner la peine de tisser un pagne reste

[1] DRUMOND. *La fin d'un monde*, p. 34.

Digitized by Google

hors de la civilisation, laquelle est toute fondée sur le travail. Voilà ce que MM. Drumond et Lafargue auraient dû savoir, eux, avant de parler.

Grâce à l'étendue de l'empire colonial britannique et à la puissance de l'influence du Royaume-Uni dans le monde, l'ouvrier anglais peut travailler beaucoup et gagner beaucoup. On sait que nulle part ailleurs les salaires ne sont aussi élevés qu'en Angleterre. En moyenne, la journée d'un ouvrier de ce pays se paye deux fois plus cher que celle d'un ouvrier saxon et trois fois plus cher que celle d'un ouvrier italien. Ces salaires élevés permettent aux ouvriers anglais d'être mieux nourris, mieux logés et mieux vêtus que leurs confrères du continent. M. Reclus va jusqu'à dire que les mieux partagés d'entre eux, les artisans, ont dans certaines régions des habitations bien plus confortables que ne le sont en général les demeures des bourgeois français. L'importance acquise, en Angleterre, par les associations mutuelles pour la construction de maisons ouvrières, contribue à ce résultat. Ces sociétés comptent un million de membres et leur avoir se monte à 900 millions de francs [1]. La consommation de la viande est plus élevée, relativement au nombre des habitants, dans les Iles Britanniques que dans aucun autre pays, à l'exception des États-Unis d'Amérique. En moyenne, un Anglais mange annuellement plus de 50 kilogrammes de viande de boucherie, tandis que le plus favorisé des Européens après lui, le Français, n'en consomme que 28 kilogrammes [2]. Les économistes disent qu'un Français mange un mouton et demi par an, et un Anglais quatre moutons. En 1861, il entrait, chaque semaine, dans la Grande-Bretagne, par la Tamise seulement, trois mille têtes de bétail vivant [3].

Pour apprécier exactement l'influence de l'extension coloniale de l'empire britannique sur le sort des Anglais, il faut remarquer que ceux-ci, doués à un haut degré de

[1] Reclus, *Nouvelle géographie*, t. IV, p. 858.
[2] De Foville, *La France économique*, an. 1887, pp. 132 133.
[3] Taine, *Notes sur l'Angleterre*, p. 184.

Digitized by Google

l'amour de la famille, se marient jeunes et ont beaucoup d'enfants. De 1851 à 1861, l'excédent des naissances sur les décès a été dans la Grande-Bretagne, de 350,000 en moyenne, annuellement; c'est un accroissement naturel de 12 pour 1,000, proportion, dit M. Leroy-Beaulieu, « supérieure à tout ce qu'on a jamais rencontré dans aucun autre État de l'Europe [1] ». Or, élever des enfants coûte cher. En France, on se marie peu et chaque ménage procrée seulement un ou deux enfants, afin de se réserver plus de bien-être, et l'on voit arriver le moment à partir duquel la population diminuera chaque année. En Angleterre, non seulement le nombre des ménages est élevé par rapport à celui des célibataires, mais encore chaque ménage a plusieurs enfants et pourtant, malgré les lourdes charges que la survenue de ceux-ci impose aux parents, ces derniers, grâce aux débouchés coloniaux, jouissent de plus de confort que n'en ont les Français.

Or, il est très avantageux pour un pays que l'esprit de famille y soit fort répandu. L'homme marié et père de plusieurs enfants, gaspille moins sa vie que le célibataire, il travaille davantage, il est d'une moralité supérieure et il s'efforce d'épargner. La famille est bien réellement, comme on l'a dit, une des sources les plus abondantes de la capitalisation et de l'accumulation des richesses.

Le grand nombre proportionnel et la fécondité des mariages a encore, en Angleterre, un autre effet qu'un accroissement de la moralité et de l'épargne. De 1851 à 1861, l'excédent du nombre des naissances sur celui des décès a été, avons-nous dit, de 3,500,000; de ces nouveaux venus dans le monde, 1,519,000 ont augmenté la population du Royaume-Uni; 2 millions ont émigré et ont contribué soit à rendre plus puissantes les colonies anglaises, soit à étendre l'influence de la mère patrie dans les contrées étrangères. Ainsi, d'une part, les débouchés que fournit aux Anglais leur empire colonial, leur donne les ressources nécessaires pour

[1] LEROY-BEAULIEU. *De la colonisation chez les peuples modernes*, p. 612.

Digitized by Google

élever de nombreuses familles, et, d'autre part, les nombreuses familles qu'ils ont alimentent le courant d'émigration qui étend progressivement leur race sur toute la surface du globe.

Au nombre des principaux avantages que procure la possession d'un grand empire colonial, il faut compter la possibilité de placer avantageusement les capitaux surabondants qui encombrent le marché national chez les peuples riches. Actuellement, les profits sont tombés très bas partout en Europe; dans cette partie du monde, les lignes de chemins de fer pouvant donner de beaux bénéfices sont construites, il ne reste à établir que des réseaux secondaires ou complémentaires dont l'exploitation est peu rémunératrice; l'industrie qui se contente d'exploiter le marché intérieur doit forcément sombrer faute de pouvoir réaliser des gains suffisants; la propriété foncière rurale ne rapporte presque rien aujourd'hui; bref, il n'y a plus que les pays neufs où les capitaux donnent encore de beaux profits. L'Angleterre qui le sait et qui est en mesure de tirer bon parti de ce fait, a placé hors de chez elle, c'est-à-dire à l'étranger et dans ses colonies, un capital évalué à 70 milliards de francs. Grâce à la rente élevée qu'il produit, les Anglais réalisent une épargne annuelle de 7 milliards de francs et possèdent actuellement un capital national de 235 milliards de francs [1]; de sorte que la richesse moyenne par tête se monte, en Angleterre, à 6,400 francs. La Grande-Bretagne est, après les États-Unis, le pays le plus riche du monde. Cette situation est excellente d'abord parce qu'il vaut mieux être riche que pauvre, cela va de soi; ensuite parce que, quand le capital abonde, il se loue à bon marché et le travail peut facilement se le procurer, ce qui est fort avantageux pour les classes ouvrières. Celles-ci profitent encore d'une autre manière de l'abondance et du bon marché des capitaux. En effet, plus l'offre de ces derniers est grande, plus la part du travail est considérable dans la répartition des bénéfices entre les deux prin-

[1] Évaluation de la Trésorerie (1886).

Digitized by Google

cipaux facteurs de la production : le capital et le travail.

Il importe encore de noter que l'expansion d'une nation dans des contrées neuves permet d'élever les salaires chez cette nation sans en ruiner l'industrie, ce qui ne pourrait se faire si cette industrie n'avait point des débouchés coloniaux. Expliquons-nous. Les salaires entrent dans les prix de revient des produits. Quand les salaires sont élevés, les prix de vente des produits sont également élevés et ceux-ci ne se placent plus. Mais, quand une nation a de puissantes colonies, elle parvient encore à y vendre les objets confectionnés dans ses manufactures, alors même que ces objets coûteraient plus cher que des articles similaires provenant d'autres pays. La similitude des mœurs et des habitudes fait que les produits de la mère patrie plaisent plus que tous les autres aux colons. Par exemple, les Anglais sont habitués à se servir de certains tissus de Manchester; en Australie, au Cap ce sont ces tissus qui ont la vogue et qui se vendent, non d'autres tout aussi bons que la France ou l'Allemagne peuvent fournir à bien meilleur marché. Les colons anglais boivent de la bière anglaise, non d'autres bières moins chères et qui valent bien le stout et l'ale. La communauté d'origine et de langue, l'établissement par les négociants de la métropole de nombreux comptoirs dans les colonies de leur pays contribue encore à créer un courant d'affaires presque exclusif entre la mère patrie et ses dépendances. Les Anglais le savent si bien qu'ils n'ont pas hésité à permettre à leurs colonies d'établir chez elles, si elles le voulaient, un régime douanier fondé sur le libre-échange, n'ignorant pas que le sacrifice de son monopole commercial légal laisserait subsister un monopole commercial de fait en sa faveur.

Pour les mêmes raisons, on peut aussi réduire impunément, du moins jusqu'à un certain point, la longueur des journées de travail en Angleterre. En effet, dans les colonies d'émigration de la Grande-Bretagne, celles de l'Australie, du Cap et du Canada, les ouvriers travaillent peu, et dans les colonies d'exploitation comme l'Inde, la métropole a le pouvoir de limiter, de même que chez elle, la durée de la journée de

Digitized by Google

labeur. Donc, si l'Angleterre perd les marchés des pays étrangers, elle conserve toujours les énormes débouchés de son empire colonial qui compte 300 millions de consommateurs. Dans les autres pays, quand les prétentions des ouvriers font augmenter les prix de revient, l'exportation s'anéantit et l'industrie, obligée de se contenter d'un marché intérieur absolument insuffisant — 30 ou 40 millions de consommateurs dans les grands pays, 4 ou 5 millions dans les petits, — est promptement ruinée.

La possibilité d'écouler dans ses colonies une énorme masse de produits manufacturés assure à l'Angleterre des gains que ne peuvent réaliser les autres nations européennes demeurées principalement agricoles. En effet, depuis longtemps, les profits industriels l'emportent de beaucoup sur les profits de l'agriculture dans les vieux pays où le sol épuisé ne produit plus qu'à force d'engrais, de phosphates, etc. Ces derniers profits sont bien souvent à peu près nuls. Ainsi, un pays couvert d'usines et de fabriques, riche en mines de charbon, peut ajouter chaque année à son épargne des sommes considérables, tandis que les pays privés d'industrie et obligés de vivre exclusivement des récoltes de leurs propres champs, ne s'enrichissent pas. Le fait que nous signalons ici est parfaitement observable en Belgique. Les arrondissements traversés par le bassin houiller dans les provinces de Liége et de Hainant ont vu croître leurs richesses et le nombre de leurs habitants dans des proportions énormes; ainsi l'augmentation de la population, depuis 1831, a été de 226 p. c. dans l'arrondissement de Charleroi et de 124 p. c. dans celui de Liége; au contraire, cet accroissement a été faible dans les districts sans industrie. Les deux arrondissements où le nombre des habitants a décru depuis la fondation du royaume de Belgique, Thielt et Audenaerde, sont exclusivement agricoles.

De tout ce qui précède, nous concluons que l'extension de son empire colonial est très avantageuse à l'Angleterre. Cette extension se fonde principalement sur le fait que, dans ce pays, les mœurs, les lois, l'organisation politique, l'éduca-

Digitized by Google

tion et l'enseignement, tout enfin, concourt vers un même but : utiliser le mieux possible les énergies de la nation, n'en pas gaspiller, n'en pas laisser perdre. L'étude que nous terminons ici n'aura point été une œuvre inutile et stérile si elle contribue à montrer quels exemples nous ferions bien de suivre, et quels exemples nous ferions bien de ne pas imiter, pour éviter l'énorme déperdition de forces vives qui a lieu actuellement en Belgique très inutilement.

Louis Navez.

Digitized by Google

CHRONIQUE

COMMENT LE PEUPLE AGIT

I. — Les syndicats professionnels et agricoles.

Tout a été dit sur les institutions populaires existantes. Les assurances en cas de chômage, d'accident, d'infirmité, de mort; les sociétés de secours mutuels, de maintien de salaire, d'approvisionnement; les coopérations pour la consommation, la construction, la production, etc., sont généralement connues, ne peuvent trop l'être, ainsi que les lois qui ont suivi le mouvement pour faire place à l'activité moderne : celles-ci, de stricte réparation, levant les entraves, interdictions, pénalités, où d'insolents préjugés ont trop longtemps traité le peuple en ennemi dont la parole est suspecte, dont la liberté est séditieuse ; — celles-là, de protection équitable, faisant la chasse aux abus de la spéculation qui, en véritable dame Truc, comme disent les Anglais, imagine tous les moyens de reprendre d'une main le salaire payé de l'autre, ou du fisc qui connaît tous les détours pour prélever une dîme sur les objets de première nécessité, ou de l'industrie qui abuse du travail précoce, excessif, ou féminin, et néglige la salubrité des ateliers, la sécurité des installations ; — d'autres enfin, franchement organiques, donnant aux masses l'enseignement nécessaire à leur normal développement, physique, intellectuel et professionnel, et légalisant les faits acquis par leur initiative, les mœurs résultant de leur expérience : association, crédit, conciliation, arbitrage, etc. Là le législateur, comme le dit le comte

Digitized by Google

de Paris des lois anglaises, « prête son autorité à des institutions toutes spontanées », après qu'elles ont déjà « rendu les plus grands services » [1]. Les lois qui font autre chose sont arbitraires et vaines.

Tout a été dit sur cela ; mais avec cela tout n'est pas dit. De même que l'organisation des libertés publiques par la représentation nationale, cet ensemble d'œuvres en est encore aux premiers essais, au moment peut-être où ils peuvent cesser d'être de l'empirisme. Mais, tandis que les neuf dixièmes de la population restent dans l'ignorance, la défiance ou l'inertie, il est clair pour qui voit et qui marche que la série n'est pas close des émancipations humaines. Sans doute on doit déplorer de voir en présence deux systèmes : celui de l'autorité, qui veut garder à ces inévitables institutions un caractère d'assistance publique, de maintien du peuple en tutelle, par les « bienfaits » de l'État ou les dons gracieux des patrons, — celui de la liberté, où tout procède de l'activité des ayant-droit, dont la loi accepte le mot d'ordre des choses opportunes. Mais il y a quelque chose de pire que ces oppositions qui tiennent surtout aux différences des milieux sociaux, c'est que ces institutions, admises, éprouvées en tant de pays, ne soient pas en vigueur dans tous. Quoi qu'il en soit, sans négliger les intérêts présents, on peut s'en remettre à des milliers de livres de vulgarisation et jeter un coup d'œil en avant sur ce qui commence à poindre pour l'avenir.

Je veux l'essayer aujourd'hui à propos de deux catégories de faits, relativement nouveaux, dont l'une en est à son premier annuaire officiel, l'autre au premier congrès international.

I

LES SYNDICATS PROFESSIONNELS

La loi française du 21 mai 1884 commence par ces mots : « Sont abrogés la loi des 14-27 juin 1791 et l'article 416 du code pénal. » Si on veut juger à quel point les anciennes

[1] *De la situation des ouvriers en Angleterre.* — Paris, 1873, p. 288.

Digitized by Google

corporations étaient devenues tracassières, stériles, oppressives, il n'est rien de mieux que les premières lignes de cette loi décrétée par l'Assemblée nationale « au nom de Louis, par la grâce de Dieu » :

« Art. 1. L'anéantissement de toutes les espèces de corporations du même état et profession, étant une des bases fondamentales de la constitution française, il est défendu de les rétablir, etc. »

Suit l'interdiction aux ouvriers et patrons de « se nommer, étant réunis, ni présidents, ni secrétaires, ni syndics, etc. », sous toute sorte de peines.

Qui donc, en 1884, se souvenait de cette grosse parole d'anéantissement, sauf le législateur, obligé de la supprimer du code de la nouvelle république ainsi que la loi du 18 avril 1834 et les autres articles du code pénal qui contiennent des défenses pareilles? A peine en avait-on respecté rien [1]. 530 syndicats professionnels existaient, au contraire, autorisés malgré tout. Et, aussitôt la porte ouverte, l'usage consacré, le nombre s'est accru. Au 1er novembre 1886, on en constatait 971, au 1er janvier 1887, 1,003 [2] et l'*Annuaire des syndicats professionnels, première année* [3], donne la situation au 1er janvier 1889 : ils s'élevaient à 2,322.

La loi de 1884 est simple. Les syndicats peuvent se constituer librement, sans autorisation préalable, sauf à déposer leurs statuts à la mairie. Ils peuvent se fédérer en Unions. Ils ont droit d'ester en justice, d'acquérir les immeubles nécessaires à leurs assemblées, à leurs bibliothèques et à des cours d'instruction professionnelle. Ils peuvent constituer pour leurs membres des caisses de secours mutuels, de retraite, etc., tout ce qui, d'après l'article 3, a « pour objet

[1] La Chambre syndicale du bâtiment date de 1848, l'*Union du Commerce* de 1858, et des comices agricoles ont été institués en 1875 que le gouvernement consultait souvent, loin de leur appliquer la loi de 1791.

[2] *Annuaire statistique de la France*, 12e année, 1889, p. 261.

[3] Publications du Ministère du commerce, bureau des syndicats, etc. — Paris, librairie administrative Berger-Levrault et Cie, 1889.

Digitized by Google

l'étude et la défense des intérêts économiques, industriels, commerciaux et agricoles » : autant dire le domaine entier de l'activité humaine. Aussi, le ministre a-t-il pu affirmer que cette loi était « la plus libérale » qui eût jamais été faite.

On s'étonne d'y lire que ce droit appartient aux réunions, « même de plus de 20 personnes ». C'est un rappel des termes du code pénal, art. 291, et de la loi de 1834, art. 1, qui le défendaient. Il y a aujourd'hui de ces syndicats qui ont trois, quatre, cinq mille adhérents et certaine de leurs unions les compte par cent mille.

Donnons la situation au 1er janvier 1889 :

INDUSTRIE ET COMMERCE.

Syndicats :					Membres.
Patrons	877	moins 86[1]	= 791	ayant	70,077
Ouvriers	819	— 113	= 706	»	89,210
Mixtes.	69	— 10	= 59	»	5,438
AGRICULTURE.					
Syndicats	557	— 25	= 532	»	169,801
Totaux . . .	2,322	— 234	= 2,088	»	344,526

Il en est de modestes. Le Syndicat des maisons françaises de fabricants de choucroute de Strasbourg, à Nancy, n'a que 3 membres, des patrons; la chambre syndicale des tailleurs sur cristaux, à Vierson (ville et village), n'a pas plus d'ouvriers, et ces braves gens trouvent le moyen d'avoir une bibliothèque. Les patrons brasseurs de Cambrai sont 4, les entrepreneurs de fumisterie de Rouen, les patrons moireurs d'étoffes de Lyon 5, et les ouvriers, industriels ou agricoles, ne sont davantage ni dans la chambre des ouvriers layetiers, malletiers, coffretiers et emballeurs de Bordeaux, ni dans le syndicat viticole de la Loire-inférieure, qui siège à Nantes. Ceux où l'on est à 6 sont moins rares et il y en a pour les agriculteurs, pour les ouvriers, pour les patrons. J'en note un à Paris, le Syndicat des chapeaux de paille et de feutre pour dames e

[1] Dont le nombre de membres n'est pas publié.

Digitized by Google

fournitures, etc. Au delà de 6, le flot monte; mais j'en trouve encore 287 [1] qui ne se risquent pas au delà de l'ancien nombre fatidique, et les patrons de Paris s'assemblent aussi sans se soucier du peu ou du prou. Passé les 20 membres, le Rubicon franchi, on ne s'arrête plus; les chambres qui ont de 21 à 50 membres sont 604 [2], celles de 51 à 99, 418 [3]. Plus loin que 100, je ne compte plus. A Bordeaux, les employés du commerce sont 1,170; à Fougères, les chausonniers, 1,500; à Lyon, les chefs d'atelier tisseurs, 1,300, la chambre des tisseurs, 3,000; à Paris, les épiciers sont 1,200; les menuisiers, 1,400; les boulangers, 1,461; les fruitiers-crêmiers, 1,755; une chambre de débitants de boissons pour la ville et la banlieue en a 2,781, une autre pour le département, 5,960. Les employés de chemins de fer sont 2,500; les typographes, 2,600; les bouchers, 3,000; les garçons-limonadiers, 3,875.

Les plus fortes sont les chambres agricoles. Celles qui atteignent leurs mille fiches sont nombreuses [4]. Il n'est pas rare qu'on y soit de 1,500 à 1,700 [5]. D'autres montent de 1,900 à 2,000 comme aux deux Châlons, à Orléans, à Niort, à Poinçon lez-Larrey; ou à 2,500, Villeneuve-sur-Lot; à 3,966 (Amiens). Saintes en a 9,515.

Ce n'est qu'à la dernière heure que la Chambre avait étendu la loi aux paysans et voilà partout leurs syndicats qui se lèvent de terre, comme la graine sur un bon sol bien préparé.

Les fédérations — le mot officiel est union — sont en bon premier chemin :

Les patrons en ont	18,	composées de	353	syndicats.
Les ouvriers —	16,	—	369	—
Les agriculteurs —	8,	—	388	—

Paris est le siège de 6 unions de patrons, comptant 178

[1] 133 chambres de patrons, 8 mixtes, 114 ouvrières, 32 agricoles.
[2] 300 chambres de patrons, 13 mixtes, 216 ouvrières, 75 agricoles.
[3] 178 chambres de patrons, 15 mixtes, 135 ouvrières, 90 agricoles.
[4] Amiens, Angoulême, Blois, Cadillac, Foix, la Réole, Marmande, Montpellier, Mont-de-Marsan, Nantes, Peyrehorade, Tours, etc.
[5] Privat, Troyes, etc.

Digitized by Google

chambres; de 4 d'ouvriers pour 195 chambres, et d'une union agricole qui en a rassemblé 319. Les autres sont à Bordeaux, Marseille, Lyon, Tours, Reims, Nantes, Nevers, Lille, Orléans, Rouen, Bayonne, etc.

Dans un pays de 39 millions d'habitants, dont 17 millions pour l'agriculture, 14 pour l'industrie, le commerce et les transports, y compris 7 millions d'ouvriers dont plus de 3 millions servant à la terre [1], ces nombres ont surtout une valeur de début. Ils montrent que la loi n'a fait qu'autoriser des mœurs « spontanées ». Et certes, il est bon déjà de voir, par exemple, les petits cultivateurs, qu'on s'habituait à croire sans initiative, se grouper ainsi, de tous les coins de la France. Au 1er janvier 1889, il ne manquait à l'appel que quatre départements [2]. Il n'en manque que trois aujourd'hui, y compris le Haut-Rhin, qui n'appartient plus guères à la France que par une ville, et qui a pu dans l'*Annuaire* se maintenir à son rang, grâce au Syndicat du commerce en gros des vins, de Belfort, composé de 22 membres.

Les chambres agricoles ne forment qu'une catégorie. Les distinctions, jugées utiles ailleurs, n'y apparaissent pas :

« Peuvent faire partie du *Syndicat central :*

1° Les propriétaires, etc.

2° Les fermiers, colons, métayers, régisseurs, sylviculteurs, vignerons, horticulteurs, pépiniéristes, maraîchers, *serviteurs et ouvriers* préposés ou employés à la culture...

3° Les personnes exerçant une profession connexe, etc. »

Cet article 4 du règlement indique le caractère mixte des chambres agricoles, et il serait bien intéressant qu'une statistique nous dît combien dans ces milliers d'associés il entre d'ouvriers et de serviteurs.

Deux unions leur servent de centre. L'*Union syndicale* diffère du *Syndicat central* par le recrutement et par les opérations. La première n'admet que des syndicats en bloc,

[1] En 1886, *Annuaire statistique de la France*, 1889.

[2] Pour les syndicats de patrons, il en manquait 9, et pour les syndicats d'ouvriers, 16.

Digitized by Google

payant une cotisation annuelle de 10 centimes par chacun de leurs membres; [1] le second fait appel aux individus, qu'il classe en souscripteurs à 20 francs, seuls éligibles au conseil d'administration, à 6 francs qui ont le droit de vote, à 4 francs qui, sauf ces deux privilèges, participent aux mêmes services et reçoivent gratuitement les publications.

Le but de cette hiérarchie volontaire ne s'aperçoit pas de loin. En tout cas, cela n'a pas écarté les petits, car pour 319 membres à 20 francs et 1,304 à 6, il y a aujourd'hui 1,906 membres à 4 francs qui ne réclament pas le suffrage, ni l'éligibilité.

Le genre unique de syndicats a rendu la fédération plus facile. Elle se fait presque toute par un organisme central, il faudrait dire deux organes, que je viens d'indiquer, mais qui sont si « intimement liés », comme le dit une de leurs circulaires, qu'un seul Bulletin leur suffit et que leurs différences mêmes font qu'ils se complètent. L'un n'a actuellement que 3,529 membres, l'autre en a plusieurs centaines de mille, et tandis que l'*Union* ne fait aucune opération commerciale, le *Central*, plus libre de ses mouvements, les fait toutes pour la grande masse d'associés de l'autre. A cet effet, il a obtenu la personnification civile.

Le but avant tout est d'être renseigné. J'ai sous les yeux le dernier « Bulletin de l'*Union des syndicats* et du *Syndicat central* des agriculteurs de France » que chaque membre individuel du Central et chaque chambre affiliée de l'Union reçoivent gratuitement tous les quinze jours. Les cotes de valeurs ne sont nulle part mieux tenues; c'est une bourse agricole. On y trouve les cours de quinzaine pour tout ce qui intéresse le cultivateur : engrais de toute sorte avec prix de transport aux principales gares; sel pour le bétail; entrée au marché et vente des bestiaux, avec les frais d'envoi, de débarquement, de nourriture; produits alimentaires, etc.; y compris l'étude ou l'annonce des meilleurs procédés, des nouvelles

[1] Sans que le total puisse dépasser 25 francs pour un syndicat cantonal, 50 francs pour un syndicat d'arrondissement, 100 francs pour un syndicat de département.

Digitized by Google

découvertes, des livres spéciaux qui paraissent. Viennent ensuite l'offre et la demande d'occasions : moissonneuses, chariots, pétrins mécaniques, etc. Ce service de renseignements n'est pas tout. Le *Syndicat central* obtient pour une clientèle aussi vaste des prix de faveur dont le tableau est publié dans les détails. Les engrais sont encore au premier rang, mais aussi les objets de consommation : riz, pommes, raisins, vins, cidres, cafés, huiles, pétrole, etc. L'achat du bétail ne se fait guère sur tarif, un autre procédé est mis en jeu : un office d'acheteurs est organisé pour procurer aux clients chevaux de tous genres, animaux d'embauchage, bœufs de trait, moutons, vaches laitières ; on annonce qu'il s'étend de jour en jour, « à la pleine satisfaction de ceux qui y ont recours ». Le Central a créé aussi, depuis trois ans, un service spécial pour la vente des animaux gras, au marché de la Villette [1], un autre pour recueillir les produits des membres et les livrer en bloc aux marchés de l'étranger ou aux grandes adjudications du pays, comme à l'intendance militaire qui y trouve une notable économie avec une organisation régulière d'approvisionnements, etc. Après ces bureaux de renseignements et de courtage, une troisième utilité apparaît. Des syndicats avaient organisé en province quatre laboratoires d'analyse [2]. Le *Syndicat central* reçoit de n'importe quel membre de l'*Union* des échantillons d'engrais pris dans des conditions indiquées et il les analyse dans son laboratoire. Une autre officine vient d'être instituée pour l'essai des semences ; il suffira d'en fournir 50 grammes pour les graminées, 100 pour le trèfle, 250 pour les céréales, etc., l'expérience de germination ne demande guères plus de quinze jours, après quoi l'agriculteur sera édifié. Tant d'œuvres ont rendu le *Bulletin* insuffisant, on annonce que son format va être agrandi.

Le seul *Syndicat agricole libre de la Marne* a payé à ses membres 80 p. c. des pertes occasionnées par la grêle et par

[1] Circulaire n° 8.

[2] Deux à Niort servant à 1,850 et à 1,900 membres, un à Vésoul pour 1,075 membres, un à Narbonne pour 350 associés.

Digitized by Google

la mortalité des bestiaux, et arrangé 600 affaires litigieuses, d'où une économie qu'on évalue à 300,000 francs [1].

Une conséquence, transitoire sans doute, de ce qu'une circulaire appelle « une mutualité véritable de services et de renseignements » peut se voir par la comparaison avec les autres ordres de syndicats. Pendant qu'ouvriers et patrons, surtout les ouvriers, créaient de nombreuses institutions d'enseignement et de secours, il n'y avait au 1er janvier 1889 dans les chambres agricoles, quoique plus nombreuses, que 8 bibliothèques sur 261, 13 sociétés de secours mutuels sur 262, un bureau de placement sur 99, et pas une caisse de chômage ni de retraite, tandis que les autres syndicats en avaient ensemble 57 des premières, 40 des secondes. Douze institutions d'enseignement sur 100, 9 sociétés d'assurances sur 27, 11 publications sur 26, 7 pépinières, 5 laboratoires, un champ d'expérience [2], une exposition permanente de céréales [3] et le *Bulletin* compensent-ils ces lacunes, je ne serais porté à le croire que si ce n'était qu'un ajournement.

On a été au plus pressé, et il se conçoit que dans un pays comprenant plus de deux millions et demi de petits exploitants ruraux de moins de 10 hectares et bien trois millions d'ouvriers agricoles, il ait suffi d'un bout de loi levant la barrière pour en réunir un bon nombre. Ce qui paraîtra inouï, devant cette levée en masse de la première heure, c'est qu'il ait été besoin, en l'an de grâce et de liberté 1884, de décréter une chose aussi simple, qui semble aller de soi, n'avoir pas à être dite, appartenir naturellement aux hommes, au moins autant qu'aux castors, aux fourmis et aux abeilles.

Nous avons déjà eu, par comparaison, une idée des chambres professionnelles. Ici le groupement s'est fait par classes.

[1] *Revue des institutions de prévoyance*, avril 1889.

[2] Pour le syndicat de l'arrondissement de Melun (Seine et Marne), qui a 130 membres et a institué un cercle de conférences et une bibliothèque.

[3] Pour le syndicat agricole de Desvres (Pas-de-Calais), qui a 247 membres et une bibliothèque.

Digitized by Google

Pendant que la terre se divisait en tant de petits exploitants, échappés tout à fait ou à demi au salariat, l'industrie se centralisait en de grandes sociétés anonymes salariant des millions de prolétaires. Aussi, le capital et le travail se sont-ils séparés chaque jour davantage et l'on comprend que leurs représentants aient d'abord fait bande à part. Les ouvriers et les patrons ont un nombre presque égal de syndicats : 819, avec 89,210 membres et 6 unions, — 877 avec 70,077 membres et 18 unions ; et les œuvres diffèrent peu, sauf pour les bibliothèques, caisses de chômage et bureaux de placement, on le pense bien.

Je tiens en main le dernier n° du journal qui est l'organe et porte le nom de l'*Union nationale du commerce et de l'industrie*, et j'ai reçu aussi son *Annuaire* arrêté au 1er janvier 1890. Cette fédération de patrons est de celles qui ont précédé la loi de 1884, elle fonctionne depuis plus de 30 ans et approprie à ses commettants les mêmes services que le *Central agricole*. Divers bureaux spéciaux permanents sont installés à Paris pour vérifier gratuitement les polices d'assurances, feuilles de contribution, lettres de voiture, de transport ; faciliter la prise des brevets d'invention, le dépôt des marques de fabrique ou de commerce, des dessins industriels, (l'*Annuaire* donne le tarif des frais dans les différents pays) ; répondre aux demandes de renseignements sur la solvabilité des clients ; donner des consultations gratuites et faire des rédactions d'actes, recouvrements, arbitrages, affaires de faillite, déclarations de successions, procès ; enfin traduire, d'après un tarif à prix de faveur, les documents de langues étrangères, etc. La gestion de ces nombreuses affaires a donné lieu aussi à l'institution d'une société anonyme.

Le journal publie, en outre, les procès-verbaux des séances des chambres affiliées à l'*Union*, ainsi que ceux de l'*Alliance syndicale*. Les membres, même le public, peuvent y voir traiter tour à tour les divers intérêts du commerce et de l'industrie. Des cours publics de sténographie, de comptabilité, de droit commercial, d'anglais, d'allemand, d'espagnol, de langue et aussi de littérature française s'ajoutent à l'ensei-

Digitized by Google

gnement professionnel que donnent certaines chambres. Enfin l'*Union* du commerce, comme l'*Union* agricole, obtient pour ses membres des prix réduits, d'environ 200 maisons dont le nom et l'adresse sont publiés dans cet annuaire, entremêlé d'annonces de toute sorte.

L'utile domine toujours, et on sait, là aussi, qu'il s'étend du matériel au moral :

« La discussion approfondie de nos intérêts respectifs remplacera les résolutions hâtives... et apportera un remède aux excès provenant de notre isolement... Nous pourrons continuer à lutter entre nous, nous devrons même toujours nous faire concurrence, mais par les progrès que nous serons tous jaloux d'accomplir... »

C'est un président de chambre qui s'exprimait ainsi dans une séance du 28 mai, et il avait commencé à parler du devoir :

« Nous tenons à ce que notre conscience se porte bien, ce qui nous oblige à être entre nous tous justes, sincères, loyaux et droits. C'est l'avantage des collectivités... »[1]

Les Chambres parisiennes du bâtiment donnent des récompenses aux ouvriers vétérans ; et l'État a institué aussi un ordre de décoration « pour mettre le travail à sa véritable place, c'est-à-dire au rang des vertus civiques ». Dans la dernière distribution des prix de ces syndicats, le directeur du commerce, remplaçant le ministre, a avoué qu'on n'avait pas pensé qu'il y eût tant d'ayant-droit à la récompense. Cinq mille ouvriers étaient en règle pour l'obtenir, comptant plus de trente ans de services dans le même établissement. « Une telle situation, dit-il, fait l'éloge des ouvriers ; elle fait aussi l'éloge des patrons, » et au banquet, les uns et les autres purent boire « à la paix sociale »[2]. »

Les chambres ouvrières réunissent un peu plus de membres que les syndicats patronaux et près de deux fois moins que les chambres agricoles. L'esprit politique y est pour quelque chose. Après la population agricole, on s'attendrait à trouver

[1] Syndicat autonome patronal des teinturiers, apprêteurs, etc., de Paris.
[2] *Revue des institutions de prévoyance*, 1889, p. 32.

Digitized by Google

les masses industrielles. Ce sont les ouvriers du bâtiment qui se montrent les plus nombreux ; ils ont 155 chambres et plus de 8,000 membres. Les typographes en disséminent 81 partout ; 79 renseignent leurs adhérents dont le total est de 5,781. Les métallurgistes, en dehors des petits métiers, sont 7,134, en 50 chambres. L'industrie des tissus réunit, dans l'arrondissement de Lyon, 10,000 ouvriers en 15 groupes et, dans tout le pays, ils sont bien 16,000. Les travailleurs de la grande industrie n'ont pas donné. On cherche les houilleurs, il faut aller dans de petites localités ; à peine, en 12 chambres, sont-ils 1,000. Les patrons eux-mêmes : dans le Comité central des houillleurs de France, l'unique, ils sont 35.

Voyons à l'œuvre ceux qui sont syndiqués. Ces diverses chambres se sont donné des institutions dont la proportion peut s'établir comme suit. Au 1er janvier 1889, unions comprises, il y avait :

Syndicats.	Patronaux.	Mixtes.	Agricoles.	Ouvriers.	Ensemble.
Nombre de syndicats . .	877	69	557	8,198	2,322
Institutions.					
Bibliothèques	37	6	8	210	261
Écoles					
Cours	50	8	12	30	100
Conférences, etc. . .					
Journaux	31	1	11	8	51
Caisses.					
Secours mutuels . . .	33	19	13	197	262
Prévoyance.	9	3	1	30	43
Chômage	0	0	0	57	57
Retraite.	6	5	0	29	40
Bureaux de placement .	24	10	1	64	99
Sociétés coopératives, etc.					
Consommation. . . .	3	1	6	12	22
Production.	2	0	1	9	12
Compagnies d'assurances	14	0	9	4	27
Crédit mutuel. . . .	2	1	3	2	8

Près de la moitié des sociétés coopératives de consommation et des bureaux de placement ; près ou plus des 3/4 des caisses de secours, de prévoyance, de retraite et des sociétés de production ; presque toutes les bibliothèques ; toutes les

Digitized by Google

caisses de chômage, tel est le bilan des syndicats ouvriers [1]. Pour le reste, les documents me manquent.

Une autre institution, nouvelle aussi, s'allie aux syndicats. Les Bourses du travail leur servent de siège : celle de Marseille à 48 syndicats ouvriers, à une chambre mixte et à l'Union des chambres du département qui en fédère 56; celle de Saint-Étienne à 6 syndicats sur 12. A Paris où il y a un hôtel des chambres syndicales [2], qui en héberge 86 de patrons, plus l'*Union nationale* et l'*Alliance syndicale* du commerce et de l'industrie, la Bourse du travail prête son local à 23 chambres ouvrières et à la *Fédération* de la métallurgie qui en a 9. Cela me rappelle que le projet de M. Alphand et le rapport de M. Desmoulins, publiés en 1882, concluaient à fournir une salle publique à l'offre et à la demande du travail, [3] et que, pour la fixation des cotes, la gestion de la Bourse fût « exclusivement confiée aux syndicats ouvriers », tandis que le fait qu'un syndicat mixte y siège à Marseille, rentre dans un autre principe que la plupart des sociétés ouvrières belges, consultées en 1886, ont recommandé à M. Buls et que M. H. Denis exprimait en ces termes : « Une commission mixte, sans aucune immixtion de l'autorité, tel est l'idéal que je poursuis » [4].

Les patrons et ouvriers se rapprochent déjà.

Les chambres mixtes sont 69 pour toute la France : 10 à Paris, 10 à Marseille, 8 à Angers, 6 dans le département du

[1] Il est bon de rappeler que ces institutions n'ont fait que s'ajouter à des milliers d'autres pareilles, qui existaient déjà. En 1886, il y avait 8,233 sociétés de secours mutuels avec 1,267,000 membres; 546 caisses d'épargne avec 5 millions de livrets d'une valeur moyenne de 484 francs, et 250 sociétés coopératives dont quelques unes vendaient pour 500 mille, 800 mille, 2 millions même de francs par an.

[2] Rue de Lancry.

[3] Le congrès des Chambres syndicales qui s'est réuni à Paris, en novembre 1887, a émis pour premier vœu que, dans toutes les mairies, autant que possible, il soit établi un *bureau de travail*, ou *service de placement gratuit*.

[4] *Bourse du travail, Bulletin des conférences préparatoires, etc.* Bruxelles, 1886.

Digitized by Google

Nord, à Roubaix, Tourcoing, etc., 4 à Reims, etc. L'industrie du bâtiment y domine encore avec 13 syndicats comptant 960 membres. Suivent les jardiniers avec 16 syndicats et 462 membres; les filateurs de laine avec 21 et 836 m.; l'industrie du vêtement, les cordonniers, bateliers et marins, cochers, limonadiers, métallurgistes, avec chacun 3 chambres variant de 334 à 130 associés; enfin, les tissus, les cuirs, les musiciens ont 2 syndicats mixtes, et des chambres uniques réunissent à Paris 250 boulangers, 115 marchands et marchandes du *Temple*, 50 peintres décorateurs; et des découpeurs, des tailleurs d'acier, des instituteurs laïques, des membres de l'enseignement, dont on ne donne pas le nombre. En tout, pour 59 chambres sur 69, il y a 5,407 associés.

L'*Annuaire* ne donne pas la proportion des patrons et des ouvriers dans les chambres mixtes. Une revue spéciale me fournit un renseignement pour les cordonniers de Bordeaux qui ont une école professionnelle, une bibliothèque, un bureau de placement et un musée. Ils sont 250, parmi lesquels 170 ouvriers et 80 patrons [1].

C'est maigre, sans doute, maigre comme un noyau. Mais ce sont autant de personnes qui pratiquent, autant de groupes où l'on pratique l'entente du capital et du travail, dans un esprit de mutualité, et on y a déjà 19 caisses de secours, 10 bureaux de placement, 8 institutions d'enseignement, 6 bibliothèques, 5 caisses de retraite, 3 de prévoyance, une société coopérative de consommation. Faites le calcul, vous verrez qu'en proportion on s'y tient, ou peu s'en faut, dans la moyenne pour les bibliothèques, et on la dépasse de beaucoup pour le nombre des sociétés de prévoyance, de secours mutuels, de placement et les caisses de retraite [2]. Ajoutez-y un essai de crédit mutuel, à Agen, qu'on utilisera

[1] *Revue des Instit. de prév.* 1re année, oct. 1887, p. 468.

[2] Ils sont composés de 2.17 p. c. du nombre général des syndicats et de 1.60 p. c. des membres, et ils possèdent 2 p. c. des publications, 2.30 p. c. des bibliothèques, puis 7 p. c. des caisses de prévoyance, 7.25 p. c. des secours mutuels, 8 p. c. des cours d'enseignement, 10 p. c. des bureaux de placement, 12.50 p. c. des caisses de retraite.

Digitized by Google

un jour. Si peu que ce soit, ces commencements indiquent qu'il n'y avait là rien d'impossible, qu'il n'y a rien de prématuré. Laissez faire au temps et à l'exemple, l'expérience sera décisive.

Cet usage, presque instinctif, des êtres sociables n'est que de la pratique, dira-t-on. Que voudrait-on que ce fût? De la politique? C'est d'excellente et sûre politique. Qu'objectait-on au concours Pereire [1] contre les corporations « menaçant la liberté? » C'est un exercice de la liberté, au contraire, et des meilleurs. C'est la méthode rationnelle de la vie en commun, pour laquelle il n'y a guère de milieu : être parqués ou s'organiser, troupeau ou ruche.

Toutes les industries ne se prêtent pas, ou n'en sont pas à l'association mixte. Toutes peuvent se fédérer, et elles n'y ont pas manqué. Unions cantonales, unions de département ou de région, unions centrales, — unions de chambres d'une même profession, unions de chambres de divers métiers, tout s'y rencontre. A Cholet, dans le Maine-et-Loire, les tisserands ont une fédération pour 7 chambres; à Marseille, les marins pour 7; à Rouen, les vins pour 31; à Paris, la métallurgie du département en réunit 9, le bâtiment 29, les ouvriers chapeliers de France 68, et les travailleurs du livre 80, — tandis qu'à Bordeaux 2 unions associent 11 et 19 métiers, et qu'une seule en fédère 20 à Rouen, 47 à Lyon, 56 à Marseille, à Paris 38. Les syndicats mixtes n'ont pas d'unions.

Quelques tendances sont à noter. Les sociétés coopératives se font jour parmi les syndicats, elles n'étaient au 1er janvier 1889 que 34 : — 22 pour la consommation [2], 12 pour la production [3]. Les sociétés d'assurances s'y produisent aussi, elles étaient 27.

[1] Voir la précédente chronique : *Comment on parle au peuple.*

[2] Trois pour les patrons, 1 mixte, 11 d'ouvriers et 1 union ouvrière, 6 agricoles, tous dans les départements.

[3] Deux pour les patrons, dont 1 à Paris; 9 d'ouvriers, dont 4 à Paris; et 1 agricole.

Digitized by Google

Enfin, de loin en loin, on voit se profiler, bien vaguement parfois, comme un premier jalon, le crédit mutuel. Ce n'est qu'une indication, sans doute; mais huit fois le mot est prononcé dans l'*Annuaire* : par les patrons, à Marseille (syndicat des industriels forains, 60 membres) et à Paris (caisse de crédit mutuel des journalistes, qui sont 400); — par une chambre mixte du bâtiment, à Agen, où l'idée n'est encore, m'écrit-on, que sur le papier; — par les ouvriers, à Nantes, (40 garçons coiffeurs), au Havre (80 métallurgistes) et à Raphaèle (près d'Arles) dans le syndicat des travailleurs [1] qui avait 54 membres.

Cette chambre, « fondée avec intention de perpétuité », se donne la mission de « maintenir le taux des salaires par tous les moyens légaux », d'intervenir entre ouvriers et patrons, et de créditer les entreprises à forfait, qui semblent la forme de salaire de l'endroit. Les statuts créent une *caisse de solidarité*, obligatoire, par versements mensuels de 50 centimes et actions de 10 francs, pour servir de caution aux travaux à la tâche; — une *caisse de prêt*, dite *populaire*, toute pareille, sauf l'obligation, en vue de donner du crédit à tout membre dont quatre sociétaires se rendent responsables et avec la garantie du travail entrepris, bien connu du syndic; — enfin une *caisse de réserve* alimentée par les bénéfices des deux premières, pour subvenir aux procès du syndicat et aux accidents de ses membres.

Les cultivateurs ont leur tour. L'*Annuaire* porte à l'actif de l'*Union des syndicats agricoles*, déjà si nombreuse alors, une caisse de crédit. Renseignement pris, c'est un projet mis à l'étude dont il est encore impossible de prévoir le résultat. Organiser une caisse pareille pour tant d'agriculteurs, vous comprendrez qu'on y réfléchisse, comme le sage, jusqu'à sept fois.

Une autre *Caisse de crédit mutuel* est annoncée par le Syndicat des agriculteurs du Cher (à Bourges), qui a 651

[1] Portés dans l'*Annuaire* au rang des agriculteurs, par erreur, comme je le constate d'après leur règlement.

[2] Article 3.

Digitized by Google

membres. Il y a encore lieu à rectification. Là aussi, rien n'est qu'en projet; mais il s'agit sans doute d'une banque coopérative anonyme : *le Crédit mutuel et populaire*, qui n'est pas agricole, mais qui, dans ses statuts, se donne pour objet de « favoriser les patrons du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, en leur offrant le crédit et l'escompte à bon marché », ceci pour les patrons; le petit bourgeois et l'ouvrier sont moins bien lotis, on se contente de « servir un gros intérêt à la petite épargne et de créer pour les ouvriers associés des caisses de prévoyance et de secours. » Ces statuts, carrément rédigés, accusent une distinction bien tranchée de classe, jusque dans le traitement inégal des membres associés. Là le clergé dirige. Le dernier rapport nous apprend que le Schulze-Delitzsche du pays est le Père Ludovic, et que l'archevêque est le plus gros actionnaire de la petite banque [1]. Dans le troisième congrès des banques populaires qui aura lieu à Bourges, cette année, on compte mettre à l'ordre du jour l'extension du crédit mutuel à l'agriculture. Le *Bulletin du syndicat*, du 14 mai 1889, contient un mémoire de son secrétaire général qui met le doigt sur la plaie [2].

En cela, comme en tant de choses, c'est encore au nom d'un idéal impossible qu'on parle au peuple, comme du haut d'une chaire de pédant, tout en le plaçant sur un pied d'infériorité vis-à-vis de ses co-sociétaires les patrons. Dans un temps où tout vit de crédit : l'industrie, le commerce, les États, même la toilette des grandes dames, il est si simple de crier aux paysans avec un sénateur belge : « Surtout n'empruntez pas! » ou avec un conseiller d'État allemand : « Est-ce donc une condition naturelle de la vie économique d'être endetté? » Cela est plus vite dit aux autres que fait pour soi-même. Que n'est-on aussi pressé de supprimer les obstacles au crédit agricole, tout aussi légitime et utile que l'autre, et de couper les vivres, là comme ailleurs, non par des pénalités mais par

[1] Assemblée générale du 23 avril 1889. *Rapport financier du directeur*, Bourges, typ. Tardy-Pigelet.

[2] O. R., *Le crédit agricole et les banques populaires*, Bourges, 1889.

Digitized by Google

des institutions spontanées, à l'usure de l'hypothèque. Le crédit agricole a déjà répondu à ces véritables besoins dans presque toute l'Europe et jusqu'au Brésil et en Chine [1]. Mais dans la période la plus difficile des commencements, les petites banques de mutualité se heurtent à deux obstacles : les formalités légales : droits d'enregistrement, de timbre, de publication, minimes pour les grandes institutions, élevés à l'excès pour de modestes essais populaires [2], — et le refus de réescompte par les banques centrales : « Un capital si minime leur semble ridicule [3]. »

Ce mémoire me révèle l'existence d'une neuvième *Association de crédit mutuel*. C'est une banque agricole. Elle a été fondée en 1885 dans le sein du Syndicat de Poligny (Jura), au capital de 20,000 francs sous la forme de société anonyme. « Les progrès ont été rapides : en 1887, il a été prêté 39,380 francs à 94 cultivateurs; en 1888, les prêts se sont élevés à 56,631 francs, et la Banque de France a admis à l'escompte les billets endossés par ce crédit mutuel [4]. »

C'est modeste, on se le dit. Il n'y a guère là que des tentatives, une étape première, tout au plus des points de repère établis, une aspiration marquée. C'en est assez pour indiquer la route de l'avenir.

Cette situation doit s'être augmentée depuis le 1er janvier 1889 où s'arrêtent l'*Annuaire des syndicats* et l'*Annuaire statistique de la France*. Elle l'a été considérablement, au moins pour les syndicats agricoles. On n'en renseignait alors que 557, avec, si l'on fait l'addition, 169,801 membres, dont l'*Union des syndicats des agriculteurs* en fédérait 319; actuellement,

[1] Loi du 5 octobre 1885 au Brésil, et article du général Theng-Ki-Tong dans la *Réforme sociale*, 2e série, II, 294. Même rapport.

[2] Exemple : Le *Crédit* de Bourges, sur 4,000 francs de son capital a dû prélever près du quart : 996 fr. 55 c., dont 301 fr. 45 c. pour enregistrement et 132 pour publication (*Ibid.*).

[3] La Banque d'Angers a attendu cinq ans, celle de Bourges quatre ans (*Ibid.*).

[4] Même rapport.

Digitized by Google

cette union qui n'a groupé que 390 chambres, compte environ 400,000 membres. En supposant qu'il ne s'en soit pas créé de nouvelles, si pour les 167 qui restent en dehors de l'union on prend la moyenne des membres de celles qui en font partie, on arrive à près de 600,000 agriculteurs syndiqués. C'est près de quatre fois autant qu'il y a un an et demi.

S'il faut en croire une revue déjà citée, nous serions loin de compte. Chaque mois, y dit-on, voit éclore quinze à vingt nouveaux syndicats agricoles et on estime qu'il y en a actuellement en France 700, avec 2 millions d'adhérents [1].

En des proportions moindres, le double est atteint chez les patrons. Le secrétaire général de l'*Alliance syndicale du commerce et de l'industrie* a constaté, dans la séance du 9 mai dernier, que cette union se composait de 20 chambres comprenant plus de 2,500 patrons. Dans l'*Annuaire*, il n'y en avait que 13 et l'addition de leurs membres me donne 1,250, juste la moitié du nombre actuel.

La même revue a commencé, dans sa livraison du mois d'août 1889, à donner la liste des syndicats récemment inscrits ; ses renseignements s'arrêtent au mois de novembre [2]. Elle en nomme cent six, dont dix-sept ne renseignent pas le nombre de leurs membres. Les quatre-vingt-neuf autres ont débuté avec 6,074 membres [3].

Sicela continue à chaque document qui m'arrive, cela pourra compter, en attendant l'*Annuaire* de 1890.

Au dernier moment, je reçois communication des *Annales économiques*, où vient de paraître une série d'articles sur ce sujet. L'auteur, M. Villard, d'après une parole du ministre auteur de la loi de 1884, disant « qu'il faudrait lui donner l'interprétation la plus large », expose tout le parti qu'on peut en tirer légalement. J'y glane quelques faits [4].

[1] *Revue des inst. de prév.*, t. III, page 152, note 1.

[2] Livraison du 1er mai 1890.

[3] Dont trente et un syndicats de patrons, cinquante-huit d'ouvriers, cinq mixtes, neuf agricoles et trois unions.

[4] T. XI, 6e année, livraison des 20 février, 5 et 20 mars, 5 avril, etc.

Digitized by Google

Le progrès des chambres agricoles n'est plus à confirmer [1]. L'auteur donne quelques curieux détails sur leurs opérations. Pendant l'exercice 1889, le syndicat de Die a livré à ses membres 675,000 kilogrammes d'engrais, 1,044 instruments agricoles, en tout pour 105,932 francs pour un seul groupe « d'agriculteurs pauvres et timides ». Les achats de l'Union de la Drôme, qui a 5,216 sociétaires, « ont dépassé 2,600,000 kilogrammes, et ses encaissements 400,000 francs ».

L'auteur donne aussi une idée des chambres de patrons. En 1886 et 1887, ils ont tenu des congrès : la première année, ils représentaient 50,000 maisons, la seconde 65,000.

Le même écrivain avait constaté ailleurs [2] la tendance des sociétés de secours mutuels à être non plus des institutions de bienfaisance, mais des sociétés de solidarité avec des droits et des devoirs contractuels. Ici, il invoque une autorité et pense avec Seinguerlet que ces institutions « pourront servir de base au crédit populaire ». J'ai parlé déjà du syndicat de Poligny ; M. Villard m'apprend que là aussi il y a des catégories de membres : à 20 et à 3 francs l'an, et que le crédit mutuel, qui y a été organisé le 28 février 1885, outre son office central, a un bureau et un conseil dans chaque canton et prête aux petits cultivateurs sur billets à ordre à trois mois, renouvelables avec caution et pour un maximum de 600 francs. J'ai donné la progression de ces prêts, qui sont montés, de 5,420 francs en 1885, à 56,000 francs en 1888.

Enfin, l'auteur nous assure que le chiffre d'affaires de l'Union générale agricole s'est élevé, en 1889, à 4 millions de francs.

N'est-ce pas le cas d'appliquer à ces groupes de citoyens le mot de Luzzati quand il appele les fondateurs de sociétés

[1] Le syndicat de Belleville-sur-Saône, de 38 membres en 1887, s'est élevé à 750 aujourd'hui. Die débute avec 48 membres en 1884 ; en 1887, il en a 932 ; en 1888, 1,553. L'Union agricole du Sud-Est ne fédérait, au 1er janvier 1889, que 29 syndicats ; M. Villard lui en attribue, au 31 décembre, 45 avec 40,000 adhérents, etc.

[2] *Revue des institutions de prévoyance*, 1888, p. 197.

Digitized by Google

coopératives « des explorateurs sociaux qui enrichissent la carte de l'humanité ».

Certes, dans un aussi vaste mécanisme, il pourra se produire des frottements, quelque choc peut-être : les rouages sont des hommes. Mais pas ne sera besoin pour cela d'armer en guerre. Est-ce du socialisme, comme on l'eût dit il y a 10 ans, quand ce mot restait un épouvantail à niais? Cela doit être assez égal aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes des syndiqués. Il pourra même s'y glisser de la réaction, sans qu'il faille courir aux pompes. Et pourquoi, par exemple, la *Presse monarchique et catholique* n'aurait-elle pas son syndicat? Celui qui a pris ce nom a 147 membres. Les journalistes qui s'appellent républicains en ont deux, de 547 associés, tandis que la presse en général, sans dénomination politique, en a 14, dont 5 ne renseignent pas leur nombre, ce qui n'empêche pas les 9 autres d'avoir 818 membres, tous cotés patrons! Qui donc en est encore à tout rêver pour son parti? Le vrai est que, dans ces divers groupes, on s'exerce, ensemble ou à part, en de petites chapelles ou en de grandes fédérations, au gouvernement de ses affaires par soi-même, et ce seul fait qu'environ cent mille patrons, autant et plus d'ouvriers et de six à neuf cent mille agriculteurs, en plus de 2,500 groupes, avec leurs unions, leurs agences de renseignements, de courtage, d'assurance, de mutualité, manient dans tout le pays le même instrument, employent une méthode identique, se font à des mœurs semblables, mérite d'être connu, apprécié, imité. Et ne vous semble-t-il pas qu'une nation, qui ajoute cela aux autres organismes de son développement libre, peut en arriver à contracter dans la sphère sociale ce sentiment qu'on éprouve dans le domaine politique après des siècles où l'on n'a eu ensemble, tous, qu'une patrie, sous le même ciel, avec une langue unique, une loi égale pour chacun, des joies et des souffrances communes, un même honneur ? Alors, le peuple, ce sera tout le monde, et ce tout le monde-là aura plus d'esprit que Voltaire.

CH. POTVIN.

(*La seconde partie au mois prochain.*)

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

La lucha por las nacionalidades por el Dr Adolfo Moris y Fernandez Vallin, catedratico de la Universitad di Santiago. Con un prologo del Dr Fermin Canella y Secades, catedratico de la Universitad de Oviedo. — *Madrid, Imprenta de J. Gongosa y Alvarez.*

Comme le disait récemment le général de Moltke au Parlement allemand, les guerres aujourd'hui ne sont plus provoquées par les caprices ou les rivalités des souverains, mais par les antagonismes des peuples et des races.

Si l'on veut comprendre la portée et la grandeur des difficultés qui mettent en péril la paix de l'Europe, il est nécessaire de se rappeler qu'elles ont pour cause profonde ce mouvement de transformation qui agite les populations européennes et qui n'est autre que la question des nationalités.

Tant que les peuples asservis n'avaient pas conscience de ce qui constituait leur unité ethnique, ils se laissaient gouverner et partager comme des troupeaux. Au traité de Vienne, on faisait la part de chaque souverain en lui donnant autant de millions ou de milliers d'âmes, sans s'inquiéter de leurs convenances, de leur race et de leur langue. Il en était ainsi depuis le moyen âge où un roi, un duc, un comte agrandissait son territoire par des mariages, des achats, des conquêtes, comme si ces terres qu'il acquérait n'avaient pas d'habitants. Dans le courant de ce siècle, tout a changé. C'est par la littérature que les peuples ont pris conscience d'eux-mêmes. Ils avaient appris à lire et ils lisaient. Les poètes s'adressaient à eux ; leurs chants devenaient le patrimoine commun d'une même race et éveillaient en eux le sentiment d'une commune patrie. Les savants remettaient au jour d'antiques chants qui devenaient les titres de noblesse de la nationalité dont ils étaient l'expression : ainsi les *Nibelungen* pour les Allemands, le *Lied* de Libussa pour les Tchèques. A mesure que

Digitized by Google

le progrès de la démocratie faisait obtenir aux populations des conseils élus et représentatifs, la nécessité d'avoir une langue commune et de se grouper en raison des affinités ethniques, se faisait sentir davantage. Avec un régime autocratique, un souverain peut gouverner vingt peuples de race différente. Mais, le jour où ces peuples arrivent à régler leurs affaires eux-mêmes au moyen d'assemblées délibérantes, ils tendent à former une unité nationale, basée sur l'identité des origines et de la race. Quand une nationalité est ainsi constituée, elle n'a pas de repos qu'elle n'ait attiré à elle et qu'elle ne se soit annexé les territoires où se parle sa langue et qui sont encore soumis à une autre souveraineté.

Voilà ce mouvement puissant des nationalités qui a déjà changé si notablement la carte de l'Europe et qui est en train de la modifier encore. C'est là qu'il faut chercher les raisons de craindre des guerres nouvelles.

Comme des morts qui sortent de leurs tombeaux, des nationalités qu'on croyait anéanties se sont levées aspirant à vivre d'une vie indépendante et autonome; ainsi les Finnois en Finlande, les Flamands en Belgique, les Hongrois, les Tchèques, les Croates, les Slovènes en Autriche, les Roumains, les Serbes, les Bulgares dans l'empire turc.

La première explosion de ce mouvement a été le soulèvement des Hellènes, qui a abouti à la constitution du royaume de Grèce. En 1830, une révolution dans les Pays-Bas a créé la Belgique. Alors a commencé ce travail de fermentation qui a préparé l'unité allemande et l'unité italienne. La Pologne, deux fois, a essayé de reconquérir son indépendance par les armes; deux fois elle a été écrasée sous la masse du colosse russe, mais elle ne désespère pas. La Hongrie, plus heureuse, s'est reconstituée et, renonçant à l'emploi du latin comme langue officielle, y a substitué le magyar. La guerre de 1859 était faite par la France dans l'intérêt de la nationalité italienne, à laquelle elle apporta la Lombardie. La guerre du Danemark, d'où sont sorties les guerres ultérieures, avait pour but de réunir à l'Allemagne le Holstein, habité par des populations allemandes. La guerre de 1866 a jeté les bases de l'unité allemande et complété l'unité italienne. La guerre de 1870 a valu à l'Italie Rome comme capitale et a constitué définitivement l'unité allemande; en même temps, l'Allemagne arrachait à la France l'Alsace qu'elle revendiquait comme terre allemande et en invoquant des nécessités stratégiques. Ici encore, c'est le principe des nationalités poussé à outrance qui met la paix en danger.

Digitized by Google

Mais c'est en Orient que ce principe fait naître les difficultés les plus menaçantes. Il s'agit là, en effet, de l'avenir non seulement de deux empires, l'Autriche et la Turquie, mais même de celui de notre continent tout entier.

Cette redoutable question, la lutte des nationalités, a été admirablement étudiée, et dans ses origines et dans ses traits actuels, par M. A. Moris y Fernandez-Vallin, professeur de droit international à l'université de Saint-Jacques de Compostelle. Le côté juridique du problème n'est pas négligé non plus. C'est certes un des meilleurs travaux qui ait paru à ce sujet. Heureusement, pour l'Espagne habitée par une seule race, le problème n'offre qu'un intérêt purement théorique. Il est d'autant plus facile pour les savants espagnols de l'étudier d'une façon impartiale. M. Fermin Canella a ajouté à l'écrit de son savant collègue une excellente introduction.

ÉMILE DE L.

UNE NOUVELLE HISTOIRE DE LA LANGUE FLAMANDE.

M. Te Winkel, associé de l'Académie de Belgique, est collaborateur de l'*Encyclopédie de Philologie germanique*, dirigée par le docteur Hermann Paul, professeur à Fribourg en Brisgau [1]. Chargé, pour sa part, de décrire les évolutions de la langue de Maerlant et de Vondel, le savant professeur de Groningen en cherche d'abord les origines. Le *nederlandsch*, qu'il faut bien distinguer du *nederduitsch* ou bas-allemand, s'est constitué en langue littéraire vers la fin du XII[e] siècle. Elle tient à la fois des Franks, des Saxons et des Frisons qui ont peuplé les Pays-Bas. De cette triple influence témoignent encore aujourd'hui les dialectes de nos provinces. Le frison, autrefois très répandu, a dû agir jusqu'à Damme, au Franc de Bruges. Un mélange de frison et de frank se retrouve surtout de l'Escaut jusqu'à la mer. L'élément frank domine de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne de l'Escaut pour se rapprocher de la Meuse. C'est en Limbourg, à l'époque de Henrik van Veldeke, qu'il faut placer le berceau de la littérature flamande. Bientôt la Flandre éclipse tout, et l'on arrive à l'apogée de Maerlant. C'est la perfection de la langue thioise (*dietsch*). Boendale, son élève, exige déjà la correction grammaticale.

[1] *Grundris der germanischen Philologie*, 5. Abschnitt. (Strasburg, Trübner, 1890.)

Digitized by Google

Mais l'hégémonie passe successivement de Bruges à Gand, à Anvers, et enfin à la Hollande. De-ci de-là, on voit des théoriciens recommander leur dialecte comme étant le plus pur : Van der Gucht le Brugeois, Lambrecht le Gantois, Sexagius le Louvaniste, etc. Le chanoine Pontus de Heviter prêche la fusion éclectique, jusqu'à ce que la tyrannie espagnole dote les Pays-Bas du Nord de toute la sève refoulée du Midi. Marnix, Heinsius, Zacharias Heinsz, Van Zevecote et tous nos artistes, nos industriels, nos rhétoriciens proscrits, aident à constituer la belle langue, encore si brabançonne, du poète Vondel. Hooft, Huyghens et Cats ne sont pas non plus exempts d'influences belges.

Après des vicissitudes de décadence et d'influence étrangère, la langue néerlandaise finit par compléter son existence régulière et classique. Orthographe et grammaire se fixent définitivement par les soins de Van der Palm, Siegenbeek, Weiland. Ce n'est pourtant qu'en 1883 que le gouvernement néerlandais a consacré officiellement les règles adoptées par L. A. Te Winkel et De Vries, rédacteurs du grand *Woordenboek der nederlandsche taal.*

En Belgique, chose curieuse, cette orthographe avait déjà été admise par le gouvernement en 1864. Ce fut le résultat le plus clair des divers congrès linguistiques, destinés à faire fraterniser les écrivains néerlandais du Nord et du Midi.

Déjà pourtant sous Guillaume Ier, qui nous initia à la vie parlementaire, l'épuration de la langue flamande avait commencé. Il faut surtout rappeler ici les excellentes écoles primaires, véritable révolution pour la Belgique épuisée. Quel dommage que des impatiences arbitraires aient compromis de si heureux commencements ! Il y a aujourd'hui des *particularistes*, surtout dans la Westflandre, qui ne demanderaient pas mieux que de rétrograder jusqu'au delà du trop fameux Desroches.

Le mouvement flamand, en ce qu'il a de littéraire et de linguistique, est parfaitement apprécié par M. Te Winkel. En face de citoyens qui croyaient sincèrement à la fatale extinction de la langue flamande, il se forma une fédération néerlandaise qui avait d'autres espérances. Avant même que la paix se fût faite, en 1839, entre les deux pays divorcés pour cause d'incompatibilité d'humeur, Flamands et Hollandais tendaient à se rapprocher sur le terrain purement littéraire. Jean-François Willems guida les premiers efforts à Gand. Sa revue, *Belgisch Museum*, qui dura de 1837 à 1846, suscita de tous côtés, dans nos provinces flamandes, l'émulation la plus durable. A côté de la philologie et de

Digitized by Google

la critique, on eut bientôt des noms qui prouvent la réalité d'une littérature populaire : Ledeganck, Van Ryswyck, Van Duyse et Conscience. « A la mort de Willems, le *Willemsfonds*, fondé en 1851, guidé d'abord par Heremans, puis par Vuylsteke (l'auteur oublie le baron J. de Saint-Genois), cherche à maintenir l'unité de la langue en dépit de ceux qui persistent à faire deux idiomes du flamand et du hollandais. Cependant, le gouvernement belge, par ses trois lois de 1873, 1878 et 1883, a reconnu au néerlandais sa position officielle à côté du français. Les deux langues ont leur place jusque dans l'enseignement supérieur, et la pratique de ce bilinguisme est imposée à certains avocats et à certains fonctionnaires. Enfin, la fondation de la *Koninklijke Vlaamsche Academie* en 1886 a sanctionné cette réhabilitation d'une des deux langues nationales. »

Après ce coup d'œil historique, l'auteur développe scientifiquement et la bibliographie et surtout la philologie de son intéressant sujet. Nous recommandons aux studieux le bilan tout à fait scientifique des gains et des pertes de l'idiome néerlandais. L'étude des influences étrangères, poursuivie depuis les premières poésies du moyen âge jusqu'à la littérature actuelle, montre bien qu'une langue, au moins en Europe, ne saurait vivre dans un isolement intransigeant. Il est vrai que le peuple déforme parfois les mots étrangers de la façon la plus comique. *Faire la moue*, en Shakespeare, *make mowes*, en flamand du moyen âge, *die mouwe maken*, finit par créer, de travestissement en travestissement, « épingler quelque chose sur la manche d'autrui » !

S.

LÉON DE MONGE, *Études morales et littéraires*.

Dans ces deux volumes, l'auteur, qui est professeur de littérature française à l'université de Louvain, étudie les épopées et les romans chevaleresques depuis les *Nibelungen* et les *Chansons de Geste* jusqu'aux romans de la Table Ronde, au *Roland furieux* et à *Don Quichotte*. Ce qui caractérise tout d'abord cet ouvrage, c'est la forme employée par l'auteur. Laissant de côté la méthode didactique, il expose ses idées dans une suite de dialogues où figurent quatre personnages : le Commandant, le Président, l'Abbé et l'Archiviste. Ce procédé ingénieux, qui rappelle les dialogues socratiques de Platon, donne à M. de Monge une grande liberté d'allures et lui permet de disserter sans entraves

Digitized by Google

et d'examiner à l'aise les divers côtés d'une question; mais il a peut-être le défaut de laisser l'esprit du lecteur dans une incertitude parfois pénible.

Que pense, au juste, M. de Monge ? Pour qui prend-il parti entre ses quatre interlocuteurs dont les théories sont si souvent contradictoires ? Nous n'en savons rien; nous assistons à ces dialogues, où les opinions se choquent, comme nous assisterions à une pièce de théâtre ; mais, dans un livre de ce genre, où sont discutées des questions de morale et d'art bien autrement compliquées que les sentiments simples des pièces de théâtre, nous aimerions à être mieux éclairés sur la pensée de l'auteur et à mieux pénétrer les principes qui le dirigent.

Ajoutons que M. de Monge a une tendance manifeste à ramener toute chose à la mesure d'un idéal chrétien ou, pour mieux dire, catholique, qui lui enlève parfois de son impartialité, comme, par exemple, quand il laisse son Président traiter Gambetta et ses amis de menteurs et de faussaires, ou quand il considère la morale chrétienne comme la morale par excellence.

Ces réserves faites, empressons-nous de reconnaître que l'ouvrage de M. de Monge abonde en aperçus originaux et en vues profondes sur le moyen âge chevaleresque, et que l'érudition, très vaste et très réelle de l'auteur, sait toujours se dissimuler sous les agréments de la forme. La théorie des trois morales, la morale chrétienne, la morale romanesque et la morale vulgaire, et des trois chevaleries correspondantes y est exposée avec humour et finesse. Après avoir examiné ces trois morales, l'auteur — je suppose que c'est lui, bien que ce soit le Président qui parle — conclut que la morale chrétienne est celle qu'on prêche, la morale chevaleresque, celle qu'on rêve et la morale vulgaire, celle qu'on pratique.

Mais à côté de la morale, il y a bien d'autres questions que M. de Monge examine tour à tour, à mesure qu'il étudie les épopées du moyen âge : la fonction du beau, le duel, le mariage, la société au moyen âge, les nombreux avatars des types chevaleresques, Roland, Lancelot, Perceval, Gauvain, Amadis, Le Cid, don Juan, don Quichotte, dont M. de Monge retrouve certains descendants dégénérés jusque dans les héros des romans de Zola.

Évidemment, parmi tant d'appréciations, toutes ne sont pas indiscutables; il est permis, par exemple, de n'être pas aussi sévère que l'auteur pour les romans d'aventures et les œuvres de

Digitized by Google

Chrétien de Troyes, et de penser que dans ces fictions charmantes, dans ces contes de fées tout vibrants d'imagination et d'amour, c'est moins la moralité qu'il faut considérer que l'art même du romancier.

En somme, avec leurs partis pris, leurs paradoxes et leurs opinions parfois ondoyantes, les *Études morales et littéraires* sont un des livres les plus suggestifs, les plus vivants et les mieux écrits qui aient paru depuis longtemps dans notre littérature nationale.

H. PERGAMENI.

Censo general de poblacion edificacion comercio e industrias de la ciudad de Buenos-Aires. Auteurs : *Francisco Latzina*, président; Manuel-Chueco-Alberto Martinez et don Norberto Pérez. 1889.

Avant de parler du contenu de ces deux volumes, je ne puis m'empêcher d'exprimer toute mon admiration pour la façon dont on en a soigné l'exécution typographique : papier, impression, reliure, photographies, plans et tableaux graphiques, tout est d'un fini extraordinaire, et très supérieur à ce qui se publie chez nous en fait de documents officiels.

Du reste, en consultant l'ouvrage en lui-même, on s'aperçoit immédiatement de l'importance que l'on a attribuée dans la République Argentine aux différents services de statistique, imitant en cela, avec infiniment de raison, la grande République des États-Unis.

En effet, il est essentiel pour un pays nouveau, qui se forme, de pouvoir à tout moment se rendre un compte exact de sa situation ; il faut pouvoir constater, dès son apparition, un ralentissement quelconque dans son développement, pour être à même d'y porter un remède immédiat : s'arrêter dans la voie du progrès, c'est perdre son crédit, c'est-à-dire la confiance dans l'avenir, qui attire et les bras et les capitaux. L'importance est donc considérable, et l'État argentin l'a compris. Quant au fond même du livre, on y trouve un ensemble absolument complet de renseignements de toute nature : tout a été étudié, et par des gens parfaitement compétents, cela se voit immédiatement.

Histoire de Buenos-Aires, topographie, climat, conditions hygiéniques, démographie, habitations, commerce, industrie, rien n'a été négligé.

La partie traitant du climat et des conditions hygiéniques, due au Dr Arata, est particulièrement intéressante. Elle contient sur

Digitized by Google

la nature du sol, la qualité de l'eau, de l'air, une foule d'observations précises, rendues saillantes par de nombreux diagrammes et des gravures coloriées, très curieuses; entre autres celle qui représente les différentes bactéries des eaux de Buenos-Ayres. Également pleine d'intérêt est la partie qui montre le développement de la capitale au point de vue de la population. Ce développement paraît excessif à côté de celui du pays entier.

En effet, laissant de côté l'augmentation produite par l'excédant des naissances sur les décès et par le nombre des gens des provinces qui viennent se fixer à Buenos-Aires, je vois que la capitale retient encore 18 p. c. de l'immigration totale. Cela me paraît beaucoup, étant donné que le pays est essentiellement agricole. Je crois que les émigrants feraient mieux de gagner immédiatement les provinces : la vie étant horriblement cher à Buenos-Aires même, ils n'amélioreront pas leur situation; car la proportion entre le salaire et la somme nécessaire pour vivre reste la même qu'en Europe.

L'augmentation de la capitale de l'Argentine est réellement extraordinaire; elle n'a rien à envier à Chicago, dans ses années de plus grand développement. Ainsi, pendant la période de 1870-1880, l'augmentation moyenne annuelle a été pour Chicago de 6.8 p. c.; pour Buenos-Aires, de 1869 à 1887, cette même moyenne est de 7.3 p. c.

Or, depuis le cens de 1887, qui fixait la population à 404,173 habitants, le développement a été plus rapide encore. Le *Bulletin de Démographie* de Buenos-Ayres estimait, au 1er janvier 1890, cette même population à 530,000 âmes. Je crois donc justifiée la conclusion des rapporteurs du cens disant que Buenos-Ayres est la ville du monde qui croît actuellement avec la plus grande rapidité.

Les détails même du cens sont extraordinairement complets. Classifications par professions, nationalités, âge, sexe, infirmités, criminalité, instruction, etc., etc.

Immédiatement après arrive « le Censo de edificacion », répondant à une question qui vient tout naturellement à l'esprit : comment et où va se loger tout ce monde qui, chaque année, vient s'engouffrer dans Buenos-Aires.

En général, les renseignements qui nous arrivent de la République Argentine sont souvent différents, voire contradictoires sur bien des points, du moins : sur la question du logement, il n'y a qu'une voix : cher et peu confortable.

Digitized by Google

On construit énormément; de 1869 à 1888, l'augmentation donne ces chiffres fantastiques : en 1869, il y avait 20,858 maisons; en 1887, il y en avait 33,804, soit 13,000 maisons nouvelles en dix-huit ans!

Malgré cela, il est impossible que l'on bâtisse assez, surtout pour la classe ouvrière, étant donné le nombre considérable de « conventillos » où les locataires s'entassent et doivent constituer un vrai danger pour la santé publique. Quant au cens du commerce, les fluctuations de l'or empêchent de se faire une idée exacte sur bien des points.

Un détail noté en passant : la moyenne des dividendes distribués en 1887 par les cent-dix sociétés anonymes enregistrées à Buenos-Aires a été de 14 p. c. Mes félicitations aux actionnaires!

L'industrie paraît également se développer rapidement.

En résumé, en consultant cet admirable ouvrage, on arrive à se faire l'idée la plus exacte de Buenos-Aires, de sa situation actuelle, de ses progrès accomplis et de sa grandeur future. Quelle différence avec nos livres de statistique!

CHARLES DIDIER.

P.-S. — Dans un écrit intitulé : *Recensement de Buenos-Aires*, 1889, M. P. Perrone résume et discute les résultats du recensement officiel.

C. J. LUZAC, *De Landen van Overmaze, inzonderheid sedert* 1662. Leiden, 1888. In-8°. (Les pays d'outre-Meuse particulièrement depuis 1662.)

Il faut le dire, si triste et si humiliant que ce soit, l'indifférence en matière scientifique et littéraire a laissé mourir depuis dix ans le *Bibliophile belge*, l'*Atheneum* et bien d'autres publications périodiques qui avaient pour mission de nous tenir au courant de ce qui se publiait chez nous et de ce qu'on publiait ailleurs sur les hommes et les choses de notre pays. La *Revue de Belgique* le déplore; elle ne peut cependant, avec la meilleure volonté du monde, réparer le mal. Tout ce qu'elle peut faire, de temps à autre, quand on pense à elle, c'est d'appeler l'attention sur des travaux capables d'intéresser à un titre quelconque ses lecteurs.

M. Luzac, en publiant son mémoire sur la situation politique des pays d'outre-Meuse à partir de l'an 1662, nous a rendu service sans nous satisfaire complètement. Ne voulant parler que de cette portion des pays d'outre-Meuse restée à la Hollande, il s'est contenté de fouiller les archives provinciales de Maestricht sans se douter qu'il aurait rencontré à Liége et à Bruxelles de nombreux documents complétant dans un sens ou dans l'autre les données de Wagenaer et surtout d'Aitzema. C. A. R.

Digitized by Google

LES LETTRES MISSIVES

Étude de propriété littéraire.

I

Les lettres missives constituent-elles une propriété littéraire, et sont-elles assurées, à ce titre, de la protection que la loi accorde à celle-ci? On ne saurait mettre en doute que cette catégorie d'écrits ne rentre dans le cadre des *écrits en tout genre*, auxquels la loi fondamentale du 19 juillet 1793, et, à sa suite, un grand nombre de lois de tous les pays ont entendu conférer la protection légale.

De toutes les formes littéraires, les lettres missives représentent la plus spontanée et la plus individuelle, celle qui doit le moins à cette collaboration anonyme du passé, que l'on a souvent fait intervenir lorsqu'il s'agissait de fixer les privilèges du droit d'auteur. Que cette production intellectuelle, au lieu de sortir, dans une pensée d'ensemble et d'un jet unique, du cerveau de l'auteur, soit le fruit de conceptions successives, cela n'influe en rien sur son caractère et ses titres. Ce n'est pas à une époque de raffinement de protection comme la nôtre, lorsqu'on réclame les avantages de la propriété littéraire pour les écrits les plus infimes où la création propre et le talent n'ont aucune part, qu'on pourrait vouloir les contester à un genre qui a donné des chefs-d'œuvre à la littérature et qui est un des auxiliaires les plus utiles des études historiques. Il ne saurait y avoir de contestation sur

Digitized by Google

ce point. Mais, au premier aperçu du moins, la question peut sembler moins claire lorsqu'il s'agit de déterminer dans quelles mains réside le droit de publication des lettres missives; auquel, de l'auteur ou du destinataire, appartient leur propriété, au sens légal du mot, et qui, par conséquent, la transmet à ses héritiers ou cessionnaires. La solution en est particulièrement délicate et intéressante dans un temps où l'envie de tout voir et de tout savoir hante les esprits, ne souffre pas de scrupule et n'admet pas de remise, et où l'on veut, à tout prix, pénétrer dans l'intimité la plus secrète de ceux qui ont occupé l'attention publique par l'honneur ou le scandale de leur vie, sans attendre même qu'ils aient disparu de la scène du monde. Il est moins indifférent que jamais de rechercher qui a autorité pour défendre contre cette curiosité impitoyable les lettres privées où les correspondants ouvrent librement leur cœur, l'un à l'autre, et échangent en pleine assurance leurs pensées, sans songer au public qui guette impatiemment l'instant de se mettre en tiers dans le secret de leurs confidences.

II

Sauf dans un petit nombre de pays, comme nous le dirons plus loin, les différentes législations sur la propriété littéraire, même les plus complètes, comme la loi belge du 22 mars 1886, se sont abstenues de trancher la question de la propriété des lettres missives, et les commissions spéciales qui l'ont abordée, dans l'examen qu'elles ont fait de tous les problèmes relatifs au droit d'auteur, n'y ont pas trouvé de solution qui les satisfît.

On s'en occupa longuement dans la commission française, nommée en 1825 pour préparer un projet de loi sur la propriété littéraire. Elle consacra à son étude une séance presque entière. Des membres de la commission voulaient que les correspondances fussent présumées appartenir à qui les possède. Cette opinion fut vivement combattue. On fit remarquer qu'il était impossible de considérer l'envoi d'une lettre

Digitized by Google

comme une transmission de propriété, pure et simple, absolue et indéfinie. Celui qui a reçu une lettre a dû pour lui seul garder les pensées qu'elle contenait. Quant à sa publication ultérieure, si l'intention de l'auteur n'a pas été manifestée à cet égard, l'on doit demeurer dans le droit commun de la propriété littéraire. Il y a, en effet, beaucoup de cas où les correspondances forment une véritable production intellectuelle. Il suffit de citer comme exemple les lettres de Grimm, qui sont incontestablement des morceaux de littérature sous la forme épistolaire. M. Renouard, le libraire, proposa une disposition ainsi conçue : « Les lettres inédites sont assimilées aux productions littéraires, en ce sens qu'elles donnent lieu aux mêmes privilèges pour leur auteur, s'il les a publiées, et pour ses héritiers. Les collections de lettres inédites donnent lieu au même droit de jouissance exclusive que toute autre publication posthume; mais leur publication ne pourra s'effectuer que dix ans après la mort de l'auteur, à moins d'un témoignage écrit de sa volonté, ou de celle des héritiers de l'auteur et des personnes à qui les lettres ont été adressées. » Cette disposition ne fut pas adoptée, et, à la séance suivante, la commission, faute d'une solution acceptable, décida qu'il ne serait pas fait mention des correspondances dans la loi nouvelle.

La commission de la Chambre des députés chargée d'examiner le projet de loi de 1841 sur la propriété littéraire, discuta aussi la question des correspondances épistolaires, dont quelques-uns de ses membres voulaient rendre la publication libre, sauf lorsqu'elles étaient réunies en collection. La commission refusa de se prononcer sur la question. « Nous avons considéré, dit le rapporteur, M. de Lamartine, qu'en déterminant ainsi d'avance la propriété des correspondances des auteurs morts ou vivants, nous courrions le risque d'autoriser un droit de publication que la morale publique réprouve, ou de défendre un usage légitime que les convenances ou la nécessité commandent quelquefois. Nous n'avons voulu ni le défendre ni le permettre. Les lettres sont des manifestations confidentielles dans lesquelles l'homme et

Digitized by Google

non plus l'écrivain se livre lui-même à la confidence et non à la publicité. Cela ne constitue pas à nos yeux une propriété, mais une personnalité, gouvernée et défendue par les lois écrites sur la diffamation et sur l'abus de confiance, et par les lois non écrites de la morale, de la délicatesse et de l'honneur. »

Royer-Collard, tout en attribuant exclusivement le droit de publier une lettre à celui qui l'a écrite, manifestait les mêmes scrupules, lorsqu'il disait, dans la commission de 1825 : « Les pensées transmises confidentiellement ne sont pas toujours suffisamment élaborées par la réflexion et telles que l'auteur consentît toujours à les voir publier. »

A la Conférence pour la protection internationale des droits d'auteur, réunie à Berne en 1863, lorsqu'on discuta l'article 3 du projet de convention, établissant que le droit des auteurs s'exerçait également sur les œuvres manuscrites ou inédites, un membre de la Conférence voulut faire constater que les lettres devaient être comprises parmi les manuscrits. D'autres membres firent observer que la question des lettres missives soulevant de graves controverses, il était préférable de laisser cet objet à l'écart. Leur avis fut écouté.

Nous avons dit que la question n'avait été prévue et résolue que dans un petit nombre de lois. Le règlement russe sur la censure et la presse, de 1886, ne permet de publier les lettres privées qu'avec le consentement de la personne par laquelle elles ont été écrites et celui de la personne à laquelle elles étaient adressées, ou avec l'autorisation des héritiers dans le cas de décès de l'une de ces personnes ou de toutes deux. Le code civil portugais, de 1887, réclame pour la publication le consentement de l'auteur de la lettre ou de ses héritiers ou représentants, sans faire mention du destinataire. La question est réglée de la même manière par les lois bolivienne et colombienne, ainsi que par celle de l'Équateur. Les lois du Mexique et du Guatemala exigent l'autorisation des deux personnes entre lesquelles les lettres ont été échangées ou de leurs héritiers.

On a voulu, en France, interpréter le décret du 1er ger-

Digitized by Google

minal an XIII relatif aux ouvrages posthumes, comme décidant la question en faveur des possesseurs des lettres missives, le décret conférant aux propriétaires, par succession ou *à d'autres titres* d'un ouvrage posthume, les mêmes droits qu'à l'auteur lui-même. Mais l'on a fait remarquer dans un sens contraire que la détention d'une lettre, en tant que manuscrit, ne donnait pas de droit de propriété. Le libraire Renouard avait été le premier éditeur des lettres de Voltaire à M^lle^ Quinault. Lors de la publication de la correspondance générale de Voltaire, dans ses œuvres complètes, M. Beuchot, qui en était l'éditeur, proposa à M. Renouard des arrangements pour la reproduction des lettres du grand écrivain à la comédienne. Il contestait en principe, le droit de M. Renouard, parce que les lettres n'avaient pas été imprimées séparément et avaient été jointes à d'autres lettres et ouvrages tombés dans le domaine public, ce qui leur enlevait, en toute hypothèse, le bénéfice du décret. Une instance judiciaire fut sur le point de s'engager, mais elle pouvait durer longtemps et retarder la publication de la correspondance générale de Voltaire. M. Beuchot préféra ne pas insérer les lettres à M^lle^ Quinault.

III

Dans le silence de la loi, il est intéressant de rechercher quelle est la jurisprudence en matière de propriété des lettres missives. C'est en Angleterre que la question a été jugée le plus anciennement et non avec le moins d'autorité. Le premier jugement rapporté par les ouvrages de jurisprudence est celui rendu par lord Hardwicke dans le procès engagé par Pope contre Curl, qui avait publié une collection de lettres écrites par le poète. Le jugement commence par établir qu'il n'y a pas de différence à faire entre une collection de lettres et toute autre espèce d'écrits. Il combat ensuite l'objection que celui qui écrit une lettre en fait don au destinataire.

« Mon opinion est, dit lord Hardwicke, que c'est là une

Digitized by Google

propriété spéciale dans les mains de celui-ci; il est possible que la propriété du papier lui appartienne, mais elle ne lui donne aucun droit de publier les lettres. Tout au plus le destinataire a-t-il une propriété commune avec l'auteur de la correspondance. » Lord Hardwicke s'attache ensuite à réfuter l'argument que les lettres sont indignes de la protection de l'acte du parlement (*Statut* de la 8e année de la reine Anne, ch. XIX, pour l'encouragement de l'instruction, etc.), parce qu'elles traitent seulement de matières familières. « Il est certain, dit le savant et humoristique juge, qu'il n'est point d'ouvrages qui aient rendu de plus grands services à l'humanité que ceux qui ont paru dans cette forme, sur des sujets familiers, et qui peut-être n'ont jamais été écrits pour être publiés, ce qui leur donne une si grande valeur; car je dois avouer pour ce qui me concerne, que les lettres rédigées d'une manière très étudiée et en vue de l'impression sont, en général, les productions les plus insignifiantes et les moins dignes de passer sous les yeux des lecteurs. »

Les mêmes principes furent consacrés dans une décision rendue par lord Apsley, au sujet de la publication des lettres de lord Chesterfield à son fils. Ils furent établis avec non moins de netteté dans une autre affaire (Percival contre Phipps), où le juge, sir Thomas Plumer, décida que les lettres missives ayant le caractère incontestable de production littéraire, tout acte qui porte atteinte au droit de leur auteur doit avoir les mêmes conséquences que pour un manuscrit inédit ou pour une composition originale de toute autre nature. A un autre point de vue, la Cour écossaise de session jugea, à la requête du frère du poète Burns et du tuteur de ses enfants, que l'envoi de lettres était toujours fait dans la pensée confiante qu'elles ne seraient pas publiées sans le consentement de leur auteur, et que les représentants légaux de Burns avaient un intérêt suffisant à sauvegarder sa renommée littéraire pour empêcher la publication. Il a été décidé, toutefois, que le destinataire pouvait, sans enfreindre aucun droit, publier une lettre lors-

Digitized by Google

que sa mise au jour était de nature à le disculper d'une accusation portée par l'auteur de la correspondance.

En France, la jurisprudence est d'accord que les lettres missives ne peuvent être publiées sans le consentement de l'auteur ou de ses héritiers, et que lorsqu'il y a un bénéfice à retirer de leur publication, il leur appartient. C'est ainsi que l'ont décidé notamment un arrêt de la cour d'appel de Paris, du 10 décembre 1850, dans l'affaire des lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier, et un arrêt de la même cour, du 11 juin 1875, qui a jugé que « les lettres missives sont la propriété de ceux qui les envoient et un dépôt entre les mains de ceux qui les reçoivent ». Dans le même sens, la cour d'appel de Dijon a décidé (arrêt du 18 février 1870) que « la pensée, alors même qu'elle est fixée par écrit, reste la « propriété personnelle et exclusive de celui qui l'a pro- « duite; en conséquence, l'envoi à un tiers de lettres pri- « vées, en donnant au destinataire le droit de les conserver, « ne l'autorise pas à les livrer à la publicité sans le con- « sentement de celui qui les a écrites, et ne permet ni à lui, « ni à ses créanciers ou héritiers d'en tirer, sans ce consen- « tement, un profit pécuniaire ».

On peut encore citer le jugement de la première chambre du tribunal de la Seine, du 20 juin 1883, relatif à la correspondance de Sainte-Beuve, jugement intéressant surtout parce que la question de la propriété littéraire était nettement posée. Le tribunal a déclaré que cette propriété appartient à l'auteur de la correspondance, à l'auteur seul, et que les droits qui en découlent passent à ses successeurs; il les leur transmet, comme il les a possédés de son vivant. Cette doctrine est aussi celle de la jurisprudence belge. Elle a admis qu'une lettre adressée à un tiers est toujours réputée renfermer la condition tacite qu'elle ne sera pas divulguée; son contenu est un dépôt confié à celui qui la reçoit et dont il ne peut faire usage sans la volonté du déposant. En Angleterre, les cours d'équité ont usé plus d'une fois de leur autorité pour empêcher, en dehors de toute préoccupation de propriété littéraire, la publication de lettres purement pri-

Digitized by Google

vées. Elles ont envisagé cette publication comme constituant la violation d'un accord exprès ou tacite, ou bien comme un abus de confiance ou un moyen de diffamation.

La doctrine n'est point différente en Allemagne. « Dans la « transmission d'une lettre, dit Bluntschli, il n'y a que la « communication du contenu au destinataire pour qu'il en « prenne connaissance, non pour qu'il le publie. »

La généralité des autres français, Dalloz, Renouard, M. Pouillet, M. Etienne Blanc, M. Lionel Laroze, dans son intéressant travail sur les lettres missives, se sont prononcés dans le même sens. « Celui qui écrit une lettre, dit Renouard, « s'abandonne, il pense tout haut et n'élabore pas ses pen- « sées, comme s'il prévoyait qu'elles seront livrées au pu- « blic. » « L'envoi d'une lettre, disait M. de Vatimesnil au « sein de la commission de 1825, n'est pas une transmis- « sion de propriété pure et simple, absolue, indéfinie, c'est « une transmission restreinte et conditionnelle. Celui qui « reçoit une lettre a dû garder les pensées qu'elle contenait « pour lui seul... Quant à la publication ultérieure de ces « pensées, si l'intention de l'auteur n'a pas été exprimée à « cet égard, on doit demeurer dans le droit commun de la « propriété littéraire. »

Des auteurs ont voulu distinguer entre les lettres confidentielles et celles qui n'ont pas ce caractère. Mais cette distinction est absolument subtile. Où commence, où finit le domaine confidentiel dans les échanges épistolaires? En supposant même une lettre traitant d'un sujet scientifique, littéraire, politique, il peut s'y trouver une phrase, un mot dont l'auteur, seul juge, peut ne pas désirer la publicité.

La distinction ne serait pas plus aisée à faire si l'on voulait prendre, comme critérium d'un droit quelconque, la valeur littéraire ou historique d'une correspondance. Tout grand homme a commencé par être un inconnu, et des billets indifférents de Victor Hugo ou de Georges Sand, au début de leur vie, sont devenus plus tard des autographes précieux. C'est aux principes qu'il faut s'attacher.

Ce droit, à la vérité, peut être purement platonique entre

Digitized by Google

les mains de l'auteur ou de ceux qui lui succèdent, s'il a omis de garder copie de ses lettres, et que le destinataire, légitime possesseur du manuscrit, en tant qu'objet matériel, se refusait à le communiquer. Mais le droit n'en subsiste pas moins. Il en serait de ce cas comme de celui d'un artiste qui ayant vendu son tableau, avec réserve de la faculté de le reproduire, mais n'en conservant pas d'esquisse, serait hors d'état d'user de son droit.

IV

Il ressort de ce qui précède que l'opinion générale est unanime en faveur de l'assimilation des lettres missives aux autres œuvres de l'esprit pour les prérogatives de la propriété littéraire, et décidée à attribuer exclusivement à l'auteur des lettres et à ses héritiers les droits et les avantages qu'elle confère, et à les rendre seuls juges de l'opportunité de la publication de ces écrits, ou, du moins, à ne la permettre qu'avec leur assentiment. Abstraction même faite de toute raison juridique, le secret des lettres doit survivre au jour où elles s'échangent entre deux correspondants. C'est là une question de sécurité morale qui n'a pas besoin d'être discutée. Au point de vue littéraire, aucune production de la pensée n'a droit à plus de ménagements.

L'auteur parle en quelque sorte à mi-voix pour n'être entendu que d'une seule personne ; il se dérobe au public, et, dans ces confidences à cœur ouvert, il s'exprime sans réticences et sans apprêt, sans se préoccuper du « grand critique », prêt à le morigéner pour une hardiesse d'opinion ou de plume. Poète ou philosophe, homme politique ou diplomate, ou bien simple spectateur de son temps, il faut, pour la sauvegarde de sa vie privée comme de sa vie publique, qu'il puisse écrire librement, sous le demi-jour de cette lumière discrète, et qu'après lui, une publicité prématurée ne vienne pas l'exposer à la curiosité frondeuse ou à la malignité de ceux qui furent ses contemporains.

Toutefois, nous ne serions pas éloignés d'admettre pour les

Digitized by Google

lettres privées une dérogation à la loi commune en ce qui concerne la durée du droit exclusif de publication, réservé aux héritiers ou cessionnaires de l'auteur. On sait qu'il y a aujourd'hui une tendance presque générale à reculer le terme de cette durée. Vingt années paraissaient naguère une période suffisante ; trente ans, cinquante ans ne donnent plus, actuellement, qu'une satisfaction relative à ceux qui rêvaient la perpétuité ; on a parlé de cent ans comme d'une transaction. Or, les lettres missives constituent une des sources les plus abondantes d'informations, au point de vue historique, et sous le rapport littéraire elles répandent très souvent un jour intéressant sur les mœurs et la société d'une époque. Que la publication en soit retardée pendant vingt ou trente ans après la mort de l'auteur, si celui-ci n'a pas jugé bon d'en disposer autrement, des raisons de haute convenance le justifient. Comme le dit fort bien l'arrêt de la cour de Paris dans l'affaire des lettres de M^me^ Récamier : « c'est surtout lorsque les pas-« sions contemporaines ne sont pas encore refroidies qu'il « importe de s'opposer à des publications dont le résultat « serait de troubler la mémoire des morts dans ce qu'ils ont « voulu emporter avec eux, d'exciter les malignités de la « polémique, de blesser des tiers, d'altérer le culte des souve-« nirs et des affections domestiques. » C'est par des considérations analogues que les écrivains de *Mémoires* imposent un délai raisonnable à leurs héritiers ou à des mandataires pour rompre le secret de leurs *Souvenirs*. Mais lorsque les questions personnelles ont eu le temps de s'apaiser, qu'une génération a succédé à une autre, que les indiscrétions épistolaires ne sont plus que des révélations historiques, il ne faudrait pas priver trop longtemps la société des lumières ou des jouissances qu'elle pourrait trouver dans la publication de lettres émanant de personnes ayant marqué comme acteurs ou comme confidents dans l'histoire d'une époque.

Édouard Romberg.

Digitized by Google

UNE LEÇON DE GÉOLOGIE

Peu de gens s'intéressent à la géologie, quoique notre lumière, nos matériaux de construction, nos richesses minérales, depuis le marbre dont on fait les statues jusque l'argile du potier, soient des conquêtes de la géologie, quoique la gloire et la puissance de notre temps soient fondées sur la possession de la houille et du fer. « Que m'importent à moi vos pierres brutes, à quoi bon cette science aride? » nous disent les profanes, ignorant que cette science, à part son rôle utilitaire, nous a révélé la nature en découvrant le passé de la terre, son activité, ses transformations. Mais la notion de la nature aux yeux de bien des gens est encore rudimentaire, ils n'aperçoivent autour d'eux nulle perturbation : ni création, ni destruction, rien de l'activité changeante dans le bourdonnement du temps. Satisfaits de l'humanité, ils se représentent notre globe comme un navire qui flotte dans l'espace et sur lequel chacun de nous est appelé à voyager en première classe, sauf à coudoyer son voisin dans le grand combat pour la vie.

Il est des âmes plus sensibles cependant parmi nos lecteurs, qui ont vécu de la vie en plein air, pour qui les mouvements du sol et les tressaillements de l'air sont l'expression d'une énergie.

Ils savent que rien de ce qu'ils voient n'a pris sa forme définitive et que le sol que nous foulons, avec toutes ses choses animées et inanimées, est constamment en train de se faire et de se défaire. Ils voudraient pénétrer dans l'activité du laboratoire et ils seraient tentés, comme le berger de

Digitized by Google

Léopardi, de demander à la lune errante le secret de cette immense et magnifique demeure, de ces innombrables familles d'êtres et d'objets, de ce prodigieux va-et-vient de choses terrestres et de sphères célestes qui naissent, meurent et s'évanouissent pour reparaître encore, et toujours et toujours.

C'est à ceux-là que la géologie s'adresse.

La géologie est la science qui répond au berger curieux. C'est un tableau chronologique qui représente l'état du globe dans ses évolutions successives, non pas tel qu'il fut en réalité peut-être, mais tel qu'il apparaît à travers l'esprit de ses interprètes, physiciens, chimistes, botanistes, zoologistes, anatomistes, paléonthologistes, astronomes et bien d'autres.

C'est une chronique illustré de dessins authentiques, contemporains des choses et des événements qu'ils représentent.

Ces dessins sont les fossiles ou les empreintes que l'on rencontre dans les couches de la terre. Non seulement les fossiles nous apprennent à connaître les êtres disparus, ils révèlent aussi par leur organisation et la place qu'ils occupent les milieux où ils ont vécu.

Ce sont des coquilles ou des empreintes de végétaux. Or, telle coquille d'eau douce indique un fond de lac, une rivière; telle espèce marine accuse un fond de mer, un littoral; telle empreinte de fougère évoque à notre esprit l'image d'une forêt tropicale, et comme ces trois genres de fossiles se rencontrent parfois superposés, on en conclut que l'océan, l'eau douce ou la terre ferme se sont alternativement succédés dans la même contrée.

Il est tel découverte d'un gîte de fossiles qui nous dévoile un coin du globe à un moment donné. Je vous citerai comme exemple la découverte de l'iguanodon. Cet animal fut rencontré dans les profondeurs d'un terrain peu connu chez nous avant cette découverte et vaguement déterminé. Mais les squelettes se trouvaient encastrés dans l'argile, associés à des débris de plantes, à des poissons d'eau douce, avec des lézards, des tortues terrestres, des reptiles et des batraciens

Digitized by Google

qui fréquentent le voisinage des cours d'eau, dans des conditions telles que l'on pouvait à l'aide de ces débris et par l'aspect du sol, se représenter la vallée, le cours d'eau, reconstruire le paysage et se faire une idée exacte du climat et des circonstances de milieux où l'iguanodon promenait sa pesante majesté.

On put même se représenter l'attitude du *dinosaurien* par l'empreinte de ses pieds trouvée dans une argile contemporaine en Allemagne.

Voilà donc une époque reproduite à nos yeux avec plus de certitude que ne le serait l'histoire la plus fidèle, car ces débris étaient en place dans la même argile qui leur avait servi de sépulture à une époque où ni les Alpes, ni les Pyrénées n'avaient encore fait leur entrée dans le monde, à 332 mètres de profondeur, dans le fond d'une vallée fossile entièrement comblée aujourd'hui par la poussière et les débris du temps.

Les cavernes à ossements des bords de la Lesse, mises au jour par M. Dupont, sont d'autres catacombes qui ont révélé un monde inconnu avec sa faune, sa flore, son aspect, sa végétation et même l'industrie de l'homme préhistorique.

Quelquefois c'est un signe insignifiant en apparence qui rectifie une erreur scientifique ou découvre un ressort nouveau de l'économie terrestre. Par exemple, l'empreinte d'une aile de libellule trouvée dans un terrain, à une époque où l'on se figurait l'atmosphère incompatible avec la vie terrestre.

Ou bien se sont de simples stries ou des rainures marquées sur le roc, imperceptibles à l'œil d'un profane, mais dans lesquelles un géologue reconnaît les traces d'un ancien glacier.

Chaque témoin retrouvé agrandit l'horizon et nous donne un morceau de nature. On se trouve en présence d'une quantité de renseignements, pareils à ces blocs que les enfants assemblent pour reconstruire un édifice. C'est le travail du géologue de raccorder tous ces morceaux.

C'est à un jeu de patience analogue que nous convions le

Digitized by Google

lecteur qui voudrait bien nous accorder son attention. Nous allons reconstruire la terre.

Le problème sera celui-ci :

Il s'agit de ne pas confondre des événements ou des aspects, des personnages ou des phénomènes qui se trouvent séparés les uns des autres par d'incommensurables espaces de millions d'années. Et voici la difficulté, c'est que nous n'avons aucun point de repère, aucun moyen pour apprécier l'âge, la durée ou la suite des phénomènes, et comme la terre est toujours en activité et change constamment, il nous faudra dans chaque contrée constater ces tranformations et en même temps dresser la liste de tous les êtres qui s'y sont succédé depuis l'origine de la vie.

Nous voilà déroulant un colossal programme — l'histoire de la nature dans le temps et l'espace. On ne se figure pas, à première vue, qu'il ait été possible à l'homme de s'orienter dans ce débris de mondes antérieurs. Mais quand on examine attentivement le sol, on s'aperçoit bientôt que les matériaux dont il est composé ne sont pas jetés au hasard, qu'ils occupent des espaces définis, qu'ils sont rangés dans certain ordre, soit qu'ils constituent des rochers, des falaises, des plaines ou des montagnes, et dans ces constructions naturelles on distingue une architecture.

Chacun a remarqué dans les carrières, dans les tranchées de chemin de fer et l'escarpement des rivières, ces couches successives parallèlement superposées, dont chacune se compose d'une roche homogène : sable, cailloux, gravier comme ceux que l'on rencontre sur nos rivages. Souvent ces sables ont été cimentés ultérieurement, ils sont devenus des grès ou des conglomérats, ou bien ce sont de fines particules de vase qui ont été durcies par la pression et sont devenues des argiles, soit compactes, soit feuilletées, soit schisteuses, lorsque les mouvements du sol, par la chaleur due au frottement des couches, a transformé leur nature primitive. On y voit aussi des calcaires.

Ces couches sont horizontales, ou sont plissées, contournées ou redressées en éventail, et sur leurs arêtes verticales

Digitized by Google

d'autres couches parfois chevauchent horizontalement. L'œil le moins exercé reconnaîtra que ces terrains sont produits par la destruction du sol sous l'influence des vagues, de la pluie, de la gelée ou des intempéries. Il n'est pas moins visible que les matériaux dont ils sont composés ont été déposés comme s'ils avaient été tenus en suspension et précipités dans l'eau par l'action de la pesanteur. On a nommé ces terrains, pour cela, *terrains neptuniens ou sédimentaires*.

Une autre preuve de l'origine marine ou fluviale de ces terrains, c'est qu'ils contiennent des fossiles ou des coquillages et l'on eut bientôt découvert que les couches, qui par leur facies et leur ordre de succession paraissent être contemporaines, contiennent aussi des fossiles analogues et que, plus on descend dans les terrains anciens, plus les formes animales s'écartent de la nature actuelle.

Réunissant tous ces débris dans leur ordre de superposition par un classement systématique, on se trouva devant une longue chaîne dont chacun des anneaux exprime un progrès ou du moins une étape dans l'animalité, et l'on en tira ce principe évident que la création s'est perfectionnée depuis le commencement du monde. Or voici le fil conducteur. Cette chaîne est devenue pour le géologue une table des matières où il rencontre dans leur ordre de succession l'apparition et le règne de chaque individualité connue.

Quoique cette série animale forme une chaîne dont les anneaux se serrent et se multiplient de plus en plus à mesure que l'on découvre des formes intermédiaires — car on est arrivé aujourd'hui, pour ne parler que des animaux supérieurs, à faire descendre le cheval du tapir par une trentaine de trait d'union connus, à rapprocher le cochon de l'hippopotame en intercalant des ébauches, à rattacher le bœuf, la chèvre aux pachydermes. — Malgré tous ces intermédiaires qui représentent la durée du temps en unités ou en fractions, on conçoit immédiatement dans l'histoire de la terre une *antiquité*, où certains types existaient à l'exclusion d'autres, par exemple un temps où il n'y avait pas de reptiles, puis un *moyen âge*, où les habitants de la mer

Digitized by Google

envahissaient la terre et les airs, c'est pourquoi l'on a donné aux premiers le nom de *primaires*, aux seconds le nom de *secondaires*. Puis dans l'ordre de succession, on nomme *tertiaires* des terrains plus récents qui ont vu naître les animaux ongulés, les grands tapirs, les éléphants, les cochons, les bovidés et le reste.

Enfin *quaternaires et modernes* sont les terrains que nous embellissons de notre présence.

En partant de ces grandes divisions, on a introduit des subdivisions toujours caractérisées par la prédominance ou l'exclusion de tel type animal et, de subdivision en subdivision, on a découpé l'histoire du sol en périodes, en terrains, en étages, c'est-à-dire en tomes, en chapitres, en feuillets, dont chacun se trouve illustré par une série de formes nouvelles et représente une chronologie dans la continuité de la vie animale, de telle façon que le moindre fossile par sa physionomie évoque aux yeux du géologue, et représente par association d'idées, comme dans un rêve, la contrée à un moment donné.

Mais il se présentait une autre difficulté. Pour qu'un fossile devienne une date dans l'histoire du sol, pour qu'il occupe son numéro d'ancienneté parmi les anneaux de la chaîne, avant tout, il faudrait prouver que telle couche où il repose est plus ancienne que telle autre. Et comme les couches de la terre ont été mainte fois dérangées de leur position primitive, il semblait impossible de constater la durée et la succession de ces déplacements qui se répètent avec des caractères analogues et se manifestent avec une si prodigieuse lenteur que le sol nous semble immuable.

La solution de ce problème est une des gloires de la science moderne, une des conquêtes de la géologie, susceptible d'étonner les indifférents qui font leurs premiers pas dans cette étude.

Lorsque en 1730 un astronome suédois, Celsius, annonça que la Suède se mouvait, que son sol se relevait annuellement de 0,18 centimètres, soit 1^{m}38 par siècle, il fut accusé

Digitized by Google

d'hérésie. Le Parlement tourna même la difficulté en proposant un vote. Heureusement les paysans et la noblesse se retranchèrent derrière leur incompétence scientifique. Celsius s'en tira mieux que Galilée.

Jusqu'au début de notre siècle on ne se faisait aucune idée de la lenteur des phénomènes géologiques, on croyait le sol inamovible. On considérait les montagnes, les falaises, les précipices comme le résultat d'un effort héroïque, on les croyait écloses à la lumière toutes à la fois dans un cataclysme, qui avait donné à la terre sa dernière parure. Ainsi s'expriment encore certains livres d'étrennes dorés sur tranche et reliés en veau.

Nous savons aujourd'hui par le témoignage de nos yeux que les montagnes ne sont pas inamovibles. Quand le printemps arrive, leurs flancs sont couverts de débris, de nouvelles dentelures apparaissent sur les cimes, elles ont été ciselées en hiver par la gelée, la pluie, la neige et le vent; des saillies ont été brisées, des corniches sont abattues. L'eau du ciel démolit les roches les plus dures dont elle entraîne les particules vers les terres basses et de là dans la mer par la voie des torrents, des ruisseaux, des rivières. Quelle que soit l'énormité du bloc offert à ce redoutable sculpteur, on peut toujours prévoir le moment où la montagne toute entière sera transportée dans la mer pour ne laisser à sa place qu'une surface unie. Ces matériaux sont déposés au fond des mers par succession de couches dont l'épaisseur indique le temps écoulé pendant le travail. Il faudrait, il est vrai, que nous eussions le livre en main pour nous rendre compte de la pagination, il faut que le fond de la mer ait été soulevé et qu'il paraisse à la surface en nous montrant ses tranches et ses fossiles. Mais c'est précisément ce qui a lieu là où le sol montre à nu son architecture, partout et plus visiblement dans les montagnes où souvent on peut voir, indiquées comme sur la page d'un grand album, les dispositions des masses minérales avec leurs fossiles apparents.

Il y a plus, ces déplacements du sol, quoique d'une lenteur séculaire, ne sont pas inaccessibles à nos moyens d'expérimentation.

Digitized by Google

Le long des côtes, on voit des villes, autrefois ports de mer, qui sont aujourd'hui reléguées bien loin dans les terres. Sans sortir de chez nous, on peut citer la ville de Damme, autrefois port de Bruges. Il est visible qu'une partie de l'Artois et de la Flandre ont été exhaussés dans les temps historiques, tandis qu'en Hollande le Zuydersée, qui était encore un marais coupé de lacs au temps de Pline, supporte aujourd'hui des navires d'un fort tirant d'eau. Le sol s'est abaissé et le Hollandais ne dort que d'un œil, l'autre attentif aux digues, sans cesse préoccupé d'échapper au naufrage, en élevant des digues de sûreté.

Autre part, ce sont des mouvements de bascule qui se produisent. Par exemple, en Angleterre, tandis que l'une des côtes s'élève et montre à nu ses terrasses de soulèvement, de l'autre côté, quand la marée est basse sur la côte de Cornouailles, on voit surgir des troncs noirâtres, qui ne sont autres des arbres d'une ancienne forêt submergée.

Personne n'ignore aujourd'hui que partout, en tout temps, le sol s'est affaissé ou soulevé par morceaux, il en est résulté des superpositions, des enchevêtremeuts de couches, des retraits ou des envahissements de la mer, des changements continuels de terre en eau et d'eau en terre. Ce sont là les événements ordinaires de la vie terrestre. Il n'y a aucune raison de penser que ces phénomènes qui fonctionnent sous nos yeux ne sont pas la continuation de phénomènes antérieurs. Eh bien, malgré leur incommensurable lenteur, on est parvenu à déterminer sinon la durée, du moins la succession de ces phénomènes. Voici comment.

On avait fini par remarquer que telle couche de terrain, horizontale sur un certain espace, se trouvait plus loin relevée en montagne et que sur ces couches redressée d'autres couches, évidemment plus jeunes, chevauchaient horizontalement. La montagne n'avait pas été faite en une fois, le soulèvement avait eu lieu avant le dépôt du deuxième étage au fond de la mer. Dans la génèse de la montagne, l'exhaussement était une étape. Il résultait de cette observation que les montagnes n'ont pas été faites en une fois comme on se

Digitized by Google

l'était figuré, mais qu'elles ont dû naître à toutes les époques, grandir et se développer, se plisser et se contourner par suite de soulèvements ou d'adjonctions produites par les perturbations du sol. Chaque dislocation, dès lors, dévenait une date si l'on parvenait à constater la concordance ou la discordance de parallélisme avec le sol antérieur. Chaque dislocation exprimait un moment dans la vie de la montagne ou du terrain, chaque pli, chaque couche représentait un ensemble de circonstances particulières qui ne se répètent jamais, car si dans un escarpement on remarquait à différents niveaux des couches analogues, il est certain que les fossiles qu'on y trouverait indiqueraient des êtres différents, et plus différents à mesure que l'on descendrait vers des couches plus anciennes.

Et l'on peut dire que chaque montagne porte ainsi dans ses plis son extrait de naissance.

On sait ainsi que nos Ardennes sont plus anciennes que les Vosges, ou que le Jura, parce que les couches inférieures du Jura reposent horizontalement sur les couches redressées des Ardennes. On sait pour la même raison que le Jura est plus vieux que les Pyrénées et celles-ci antérieures aux Alpes, qui sont encore dans toute la gloire de leur jeunesse.

Voilà donc deux moyens offerts au géologue pour reconstruire le passé de la terre : 1° les fossiles qui nous renseignent sur les conditions de milieu ; 2° la superposition des couches et leur agencement qui nous révèlent leur âge relatif.

C'est à l'aide de ces deux moyens que l'on est parvenu à refaire la pagination des couches sédimentaires, feuillet par feuillet, à les raccorder pli par pli, morceau par morceau, quelqu'éloignés qu'ils soient les uns des autres, depuis les premiers sables arrachés par les vagues aux roches primitives jusqu'aux dunes que le vent promène sur nos rivages.

S'il y avait partout des fossiles ou des couches parallèles, il ne serait pas difficile de représenter l'aspect de tel endroit du globe à un moment donné. Mais il y a une troisième difficulté.

Digitized by Google

Le sol n'est pas partout favorable à l'éclosion de la vie. La vie animale d'ailleurs n'est qu'une dernière efflorescence dans l'histoire de la terre. Il fut un temps où pas un être n'existait, bien que les mers et les continents fussent ébauchés depuis longtemps. A défaut de témoins, comment peut-on se renseigner sur ces événements lointains?

Dans ce cas l'on s'adresse aux roches.

On appelle roche toute matière meuble ou pierreuse qui se rencontre en masse à la surface du sol. Le sable, le calcaire, le granit, la tourbe, la glace même sont des roches.

Les roches par leur texture, par leur composition révèlent au moins les circonstances où elles ont pris naissance.

A côté des roches parallèles des terrains formés par les eaux se rencontrent des masses rocheuses d'une architecture différente. Elles ont un aspect cristallin ou vitreux sans apparence de joint ni de division dans leur masse. On les dirait sorties de bas en haut, d'un jet, à travers les couches de la terre qui s'opposaient à leur passage. Ces roches ne sont évidemment pas le résultat du travail des eaux. Brisez-les, vous verrez apparaître de petits cristaux, des substances brillantes qui paraissent s'être cristallisés en se refroidissant dans une pâte molle. Ces cristaux ne sont pas empruntés à des éléments étrangers, ils sont formés aux dépens de la pâte en fusion qui les enchâssait. Elles ont été produites par la chaleur. L'analyse de ces roches nous amène à un ordre de phénomènes tout à fait différent, phénomènes dont les volcans, les tremblements de terre et les sources thermales sont les manifestations actuelles.

Les roches cristallines, dont nous avons un bel échantillon dans les colonnes du palais des beaux-arts, à Bruxelles, les mêmes roches partout où on les observe, en Écosse, en Scandinavie, en Bretagne, en Saxe comme en Chine, sont une sorte de pavé, de fondation du globe sur lesquels reposent les terrains neptuniens. On les a nommés, par opposition à ceux-ci dans leur ensemble : *terrains plutonniens*, parce qu'ils sont évidemment dus à des agents intérieurs.

Ici l'histoire du sol semblerait devoir nous échapper, mais pas du tout, on est parvenu à déterminer leur âge.

Digitized by Google

D'abord une couche qui en traverse une autre est plus jeune que l'espace qu'elle traverse. Ensuite, si dans une couche sédimentaire on trouve des fragments roulés d'une roche éruptive, il faut admettre que la roche éruptive existait avant le dépôt de la couche sédimentaire. Mais il y a un autre moyen qui nous permet d'assister nous-mêmes, au moyen de nos propres yeux, à la formation de la roche, c'est le microscope. Non seulement on pénètre, par la texture intime de la roche, le secret de sa formation, mais dans un centimètre cube de matière qui contient des milliers de polyèdres, on parvient à découvrir l'ordre, suivant lequel les éléments de cette masse fluide se sont réunis, et toutes les modifications que la roche a subies sous l'influence des agents physiques et chimiques jusqu'à son entière solidification.

Par ces différents procédés, on est parvenu à reconstruire l'histoire de tous les épanchements d'origine interne, parmi lesquels les gneiss seraient les plus anciens, puis viennent les granits, les porphyres, et on arrive successivement jusqu'aux laves modernes. Les unes et les autres, en tous cas, ont été, à l'origine, à l'état plus ou moins fluide et abandonnées à un lent refroidissement pour cristalliser, et ce ne peut être que la chaleur qui leur a donné cet état. Toutes les observations s'accordent pour nous faire admettre que l'intérieur de la terre est le siège d'une chaleur indépendante de celle du soleil, puisque l'effet du rayonnement solaire s'arrête à une très faible profondeur.

On sait que la température augmente de 1 degré par 30 ou 32 mètres. Sauf exceptions locales, cette progression est régulière, sous quelque latitude qu'on l'observe. Si cet accroissement continue, on arriverait à une température capable de tenir en fusion les roches les plus réfractaires, et cela à une profondeur de 100 kilomètres, à peu près la 64e partie du rayon terrestre qui est de 6,377 kilomètres. Cette chaleur n'est pas un phénomène actuel, le contraire est démontré par les rares éruptions anciennes qui se sont succédé à la surface du sol et qui témoignent d'une chaleur croissant à mesure que l'on s'approche de l'origine du sol. Dès lors

Digitized by Google

on est forcé d'admettre que la planète entière dut être un jour comme un soleil à l'état de fluidité ignée. La forme aplatie de la terre en est une preuve directe. Cette forme, est celle que prendrait une masse fluide, de densité moyenne, tournant sur elle-même autour d'un axe de révolution.

Ici notre chronique illustrée paraîtrait devoir s'arrêter faute de modèle. Il semble que l'observation ne puisse monter plus haut. Mais il est d'autres indices révélateurs qui prolongent la vue du géologue au delà des choses visibles et lui permettent de continuer son histoire.

On rencontre parfois à la surface du sol des substances minérales, des aérolithes — pierres de tonnerre en langage vulgaire, ou pierres de lune, car on prétendait autrefois que ces pierres tombaient de la lune. On pressentait que ces météorites étaient un trait d'union entre le ciel et la terre, entre l'astronomie et la géologie. Ces substances minérales ont été adorées comme des messagers célestes. Leur chute accompagnée de lumière et de bruit, leur trajectoire horizontale, leur vitesse excessive qui n'est comparable qu'à celle des planètes roulant dans leur orbite, tout indiquait une origine extra terrestre. Ces pierres sont de la même composition que les couches profondes de la terre, elles sont en fer et en péridot, deux matières communes aux laves des volcans. On ne croyait pas pouvoir rattacher ces messagers aux phénomènes terrestres, lorsque tout à coup une découverte innattendue vint démontrer que les astres sont de la même composition que la terre. La chimie et la physique, en décomposant un rayon solaire par l'analyse spectrale, reconnaissent dans les astres la substance de la terre [1], car les météorites ne sont autre chose que des fragments d'astres éteints qui se volatisèrent par la rapidité de leur course et tombent dans notre atmosphère [2].

[1] Les météorites confirment l'unité d'origine de tous les astres et tendent à prouver que tous les corps cosmiques ont été formés par voie ignée.

[2] On a calculé qu'un aérolithe pesant 14 kilogrammes, qui traverse avec une rapidité de 16 kilomètres par seconde sous une pression de 12 atmosphères, développe 446,850 calories ou unités de chaleur. Cette chaleur est

Digitized by Google

Cette découverte nous transporte aux temps fabuleux de la terre, alors que notre globe était un astre tournant dans l'espace, une étoile lumineuse et peut-être un fragment de la grande nébuleuse solaire. Le globe, par le rayonnement, dut perdre une partie de sa chaleur native et il dut finir par s'éteindre en passant de l'état gazeux à l'état liquide puis solide, ou directement à l'état solide. Il y avait tout autour une mince pellicule, assez épaisse pour emprisonner la chaleur, isolant la masse intérieure restée fluide et incandescente de la masse intérieure chargée de gaz. Dès lors la terre fut séparée par une écorce solide et placée entre deux foyers de chaleur différente, qui n'avaient aucune relation avec elle. Il y eut une chaleur interne et une chaleur solaire. Dès que l'atmosphère eut été privée de cette source de chaleur, des éléments qui étaient alors à l'état de vapeur purent se condenser à la surface de cette enveloppe. Il se produisit des phénomènes de réaction, de cristallisation lorsque des substances encore chaudes venaient se précipiter à la surface dans des conditions que nous ne pouvons pas reproduire artificiellement.

Partout où la terre montre son squelette, il est composé de roches cristallines dont la principale est le granit. Or, le granit ne peut être produit dans les laboratoires comme les laves de volcan, et sa texture et sa disposition indiquent qu'il doit son origine à des circonstances spéciales où l'eau surchauffée a joué le principal rôle. Mais l'eau de l'océan était alors, avec d'autres substances, à l'état de vapeur dans l'atmosphère où elle augmentait la densité au point de rendre la pression 250 fois ce qu'elle est aujourd'hui [1]. Or, un cinquième de cette pression suffit pour maintenir l'eau liquide. On peut croire que l'écorce primitive se solidifie très lentement sous une couche de vapeur très dense, dans des conditions qui permettent à la matière de cristalliser complètement. C'était un océan universel et sans rivages, on en trouve la

assez grande pour volatiliser ces corps, les plus grands seuls arrivent jusqu'à nous. (BUCHNER, *Lumière et vie.*)

[1] GOSSELET, *Cours élémentaire de géologie*, p. 69.

Digitized by Google

preuve dans ce fait que les premières roches ne contiennent jamais de galets ni des fragments de roches précédentes. Mais le refroidissement continuait non pas seulement à la surface de l'enveloppe mais aussi à l'intérieur, il en résultait des retraits par suite de la diminution du volume, et l'enveloppe, en suivant le mouvement, se plissait et produisait des rides ou des déchirures, livrant passage à la matière pâteuse qui resoudait les ouvertures, en se refroidissant, et formait l'embryon des montagnes et des continents. L'eau tombant sur ces bosselages, se volatilisant, retombant avec d'autres substances, finit par séjourner dans les dépressions. A partir de ce moment, il y eut un partage défini entre le monde intérieur et le monde extérieur.

Alors commence l'activité des agents combinés : les nuages sans cesse amoncelés près du sol, les vagues, la pluie, les courants dégradant la nouvelle surface pour en former des sédiments. Mais la terre en même temps se refroidissant, se solidifiant, son écorce devenue plus épaisse dut introduire par le tassement une nouvelle source de chaleur et en même temps, par ce travail de la cristallisation, dut augmenter la force de résistance; des mouvements de bascule alors se produisirent, d'une part le terrain s'abaissait, de l'autre il se soulevait. C'est à ces efforts souterrains que le globe doit la forme de sa première charpente qui s'est modifiée successivement à chaque nouveau déplacement de l'équilibre, donnant lieu à des dépressions et à des saillies, mers ou chaînes de montagnes qui s'exhaussent, se plissent, qui entraînent après eux les continuels changements de terre en eau et d'eau en terre. Ce sont ces forces aussi qui ont amené à la surface les masses de roches ignées et produit les nombreux filons de substances métalliques qui traversent les couches sédimentaires.

Tel est le squelette de la terre : « une charpente de roches primitives, due à l'action de la chaleur revêtue d'une couche concentrique, due à l'intervention de l'eau [1]. »

Nous ne savons rien de l'intérieur du globe. Des calculs

[1] DE LAPPARENT, *Cours de géologie.*

Digitized by Google

astronomiques et physiques nous apprennent que sa densité est de 5,5. La densité de l'eau dépassant un peu l'unité, celle des roches superficielles connues est de 2 à 3. Il est à présumer que le centre est formé de substances lourdes analogues aux échantillons que nous apportent les météorites, peut-être du fer mélangé de gaz réducteurs. Le fer domine aussi dans les coulées qui se sont faites à différentes époques par les fentes de l'écorce terrestre. Pendant la période primaire et secondaire (dévonien et oolithique), le fer est arrivé à la surface en masses énormes. Al'île de Disko, sur la côte occidentale du Groenland, M. Nordenskiöld a trouvé des masses de fonte dont l'une pesait 20,000 kilogrammes, arrachées par les laves basaltiques et venues au jour aux temps tertiaires. Enfin les minerais de l'île d'Elbe ont été apportés par des eaux jaillissantes, et le fer se produit encore par la bouche des volcans. Voilà tout ce que nous savons.

Voici le moment d'assembler les blocs et de montrer la terre par son aspect extérieur à travers le temps et l'espace.

On peut se figurer les continents à l'aurore de la vie, comme étant composés de quelques îles entourées d'un brouillard épais et battues par les flots d'une mer sans fin.

Quand la vie a-t-elle apparu sur la terre? Le professeur Richter, de Dresde, est d'avis que la vie a toujours existé, quelle a été transmise de planète en planète par des germes microscopiques.

Un autre savant, sir W. Thomson, ferait descendre les premiers germes dans un bolide avec les débris d'une vieille planète. Nous laisserons les hypothèses pour nous contenter de ce qui est connu. Sans doute, il sera toujours difficile d'indiquer le point fixe où la vie est sortie du monde inanimé. Il y a des êtres ambigus qui participent du minéral, de l'animal et du végétal. Les uns débutent par la vie animale, comme les spongiaires et certains polypiers, qui naissent libres avec des ailes pour se mouvoir et qui s'immobilisent; d'autres, nés stationnaires, s'affranchissent. Comme les plantes fournissent une nourriture, il est probable que la nourriture a pré-

Digitized by Google

cédé l'estomac, c'est donc le règne végétal qui a précédé l'autre.

On trouve en tous cas des traces dans le graphite, cette substance dont on fait les crayons, qui se rencontre à une époque bien antérieure à l'apparition du règne animal. C'est au commencement des terrains primaires — que l'on divise en trois, suivant le degré de leur ancienneté : silurien, dévonien, carbonifère — dans les eaux des mers siluriennes, que se montrent les premières plantes marines, ce sont des algues, des fucus carbonisés au contact des laves volcaniques et convertis en anthracite. Les premiers animaux probablement ont été de simples cellules, êtres mous, rudimentaires, qui ne sont pas venus jusqu'à nous, faute d'un corps solide.

Les premiers fossiles nous montrent des mollusques et des espèces qui composent leur carapace par l'absorbtion de matières contenues dans l'eau. Après eux viennent les crustacés. Le règne des vertébrés suit et il commence par des poissons, dont le squelette cartilagineux deviendra osseux dans la suite. La faune est très nombreuse, très variée déjà, mais est elle uniforme dans toutes les mers du globe; partout règnent les mêmes circonstances de milieu.

A l'époque suivante ou *dévonienne*, les plantes envahissent la terre ferme, il y a des cycadées, des sigillaires. Dans la mer les poissons ont pris un grand développement.

M. Gaudry fait une curieuse observation à propos de la faune des terrains primaires, organisée, dit-il, plutôt pour la défense que pour l'attaque. Beaucoup d'êtres sont fixés au sol et empêchés de suivre une proie, certains polypiers ont un opercule qui les enferme dans une gaîne, d'autres sont dans une boîte (cistidés), le *trilobite*, le crustacé caractéristique de ce monde a une cuirasse et s'enroule en forme de boule. La plupart des mollusques ont les valves extrêmement serrées, les poissons ont de fortes écailles.

La découverte d'une aile de libellule et d'une empreinte de scorpion, qui datent de l'époque silurienne, font supposer que l'atmosphère n'était pas incompatible avec la vie terrestre.

Les conditions thermiques, disions-nous, étaient les mêmes

Digitized by Google

dans toutes les mers du globe. Nous sommes renseignés à cet égard par un thermomètre fossile extrêmement curieux : ce sont les marbres de nos cheminées. Ces marbres sont formés par des polypiers du genre des coraux constructeurs, qui ne peuvent vivre à une température inférieure à 20° et demandent une mer calme, profonde, limpide avec une eau très chaude. Ces conditions thermiques étaient les mêmes dans toutes les mers du globe.

Quel pouvait être l'aspect du sol? On peut très bien se le représenter.

Le terrain *carbonifère*, qui suit, va nous révéler les produits de la terre.

C'est au règne végétal qu'il faut demander le secret des climats et par conséquent des conditions de vie et des aspects du sol. C'est le règne végétal qui est le grand décorateur, il boit les rayons du soleil et produit la verdure.

Nous possédons des derniers temps primaires, des terrains carbonifères, un gigantesque herbier que nous brûlons depuis un siècle environ, qui nous a donné la vapeur, la locomotive et tous les éléments de notre activité. Cet herbier, c'est la houille.

Un luxe inouï de végétation avait succédé à l'aridité morne et silencieuse de la terre *dévonienne*, les continents s'étaient agrandis considérablement et sur les nouvelles terres, dans des lagunes ou des marais d'eau douce, croissait une flore exubérante. Chacun sait que la houille est composée de débris végétaux balayés par les pluies et entassés dans des lacs ou des estuaires. Ces végétaux, mis à l'abri d'une destruction rapide ont été convertis en combustible minéral. Il n'est pas rare d'y recueillir des feuilles conservées, des troncs, des racines, même des organes de fructification. Partout on trouve de la houille, depuis le 31° jusqu'au 81° degré de latitude. La même flore prospérait du pôle à l'équateur. C'était une flore luxuriante, composée de fougères arborescentes plus hautes que nos sapins, de gigantesques cryptogames, de lycopodiacées, de plantes dont les racines rampaient comme nos modestes lycopodes, produisant des

Digitized by Google

bourgeons énormes d'où s'élançaient, comme des colonnes, des tiges aériennes marquées à leur surface de cicatrices foliacées. Mais ce qu'il y avait de spécial à cette végétation, ainsi que le fait remarquer M. Grand-d'Eury, qui a décrit cette flore, c'est que les plantes grandissaient sans arrêt pendant toute l'année, sans être limitées par le retour des saisons.

Quel ciel ferons-nous à ce paysage? Sera-t-il bleu, clair, avec un soleil tropical? Non, les fougères redoutent le soleil. Toutes ces tiges sont vertes et presque sans écorces. Évidemment l'air était embrasé de chaudes vapeurs qui interceptaient les rayons du soleil et qui se résolvaient en pluies torrentielles. Il n'y a, en fait d'insectes, que des termites, des blattes, de grandes sauterelles et des libellules de 70 centimètres de large, tous sont amis de l'ombre. Il n'y a pas de fleurs. Mais comment expliquer cette lumière diffuse, cette uniformité dans la chaleur du pôle à l'équateur. On ne peut pas admettre que le soleil fut plus ardent, dans ce cas les tropiques n'eussent pas produit de végétaux. La flore fossile démontre aussi que la végétation dans sa propagation a toujours suivi la même direction autour du pôle, ce qui détruit la supposition d'un changement dans l'axe de la terre. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il y avait entre le pouvoir radiant du soleil et l'atmosphère beaucoup plus dense de la terre, des relations différentes de celles qui existent aujourd'hui. Aussi l'uniformité des climats chauds a dû provoquer singlièrement l'évaporation de l'eau de mer, l'air devait être constamment saturé de vapeurs, aux pôles comme à l'équateur.

Mais pourquoi cette égalité absolue de climat? Dans l'impossibilité où l'on est d'expliqner l'absence de saisons, quelques savants autorisés, entre autres M. de Lapparent, M. d'Archiac, M. de Saporta, avaient pris en sérieuse considération l'hypothèse émise par le docteur Blandet.

M. Blandet suppose que le soleil était alors une nébuleuse très dilatée. Il résultait de ses énormes dimensions que le faisceau lumineux, qui aujourd'hui nous vient du soleil sous la forme d'un cylindre, éclairant à tous les instants une

Digitized by Google

moitié de la terre, tandis que l'autre reste dans l'obscurité, au lieu d'être un cylindre enveloppant la terre, aurait été un cône ouvert à son sommet, de telle façon que la partie obscure se trouvait réduite de beaucoup et qu'aucune latitude n'était plongée dans l'ombre pendant la rotation diurne; il n'y avait pas de nuit de 24 heures, partant pas de zone glaciaire. Notre soleil serait le reste d'un soleil antérieur réduit à de moindres dimensions, plus dense, plus lumineux, plus ardent, grâce au travail de condensation.

Malheureusement, la dimension de ce soleil primaire, 86 fois plus grand que le nôtre, ne résiste pas aux calculs d'un éminent astronome, M. Faye, qui propose une autre explication, mais cette explication, que M. de Saporta s'empresse d'accepter, nous mènerait trop loin sans peut-être vous satisfaire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la distinction des climats ne se fit sentir que bien avant dans la période secondaire et qu'elle s'organisa parallèlement au développement de la vie terrestre en la diversité de la flore et à sa distribution sur la terre.

Entrons maintenant dans la période secondaire, c'est le moyen âge de notre terre. Le contraste est frappant dès les premiers pas. La luxuriante végétation a complètement disparu, les plantes éphémères pleines de moelle sont remplacées par des cycadées et des conifères de haute taille, qui annoncent un terrain plus ferme.

Il y avait chez nous un golfe qui s'étendait dans le Luxembourg, baignait les falaises des Ardennes, se prolongeait par Trèves jusqu'au milieu de l'Eifel, séparait l'Ardenne du Hundsrücke et des Vosges, qui n'étaient alors que des monticules, et se reliait à la mer qui couvrait l'Autriche et se dirigeait vers l'Asie.

Les formes primaires vont en diminuant. A la surface des mers flottent des ammonites, ces élégantes coquilles enroulées et cloisonnées qui voyagent en flotille.

La faune terrestre est fantastique. Ce sont de monstrueux

Digitized by Google

sauriens plus merveilleux que les dragons de nos légendes et qui pourtant servent de trait d'union entre l'animal rampant et l'animal volant. Quelques-uns d'entre eux ont laissé sur le sable durci des plages l'empreinte de leurs pieds bizarres. Les premiers arrivants sont des reptiles amphibies doués d'une respiration aérienne, chez qui les nageoires sont remplacées par des pieds palmés. Les ailes marquent un autre progrès, elles se composent d'une membrane reliant les membres, comme chez le *Ptérodactyle*, la chauve-souris du temps. Ensuite, l'écaille se change en plume et l'oiseau apparaît, c'est un lézard volant, comme l'*Archéoptérix*, qui a des dents et porte une plume en éventail au bout de sa queue de reptile.

L'iguanodon, quoique peu séduisant, pourrait bien être une ébauche des oiseaux marcheurs.

C'est au milieu des temps secondaires, à l'époque jurassique, qui tient le milieu de cet âge, que l'on voit apparaître les premiers animaux mammifères; mais leurs petits ne peuvent pas encore se suffire à eux-mêmes, ils sont enfermés dans une poche de la mère. Ce sont des marsupiaux.

En ce temps-là un mouvement du sol avait soulevé le nord de l'Europe, la France unie à l'Angleterre formait un continent coupé de lacs d'eau douce. L'un de ces lacs occupait la surface où se trouve aujourd'hui la Manche. C'est près d'un de ces lacs, à Purbeek, parmi les racines et les troncs d'une forêt fossile qu'on a trouvé les premiers mammifères. Ce sont des animaux de la grosseur d'un rat.

Cette apparition sporadique des mammifères est encore un fait inexpliqué. Ils disparaissent complètement dans la suite des temps et sont séparés de leurs successeurs par le séjour d'une mer profonde venant du Sud, qui submergea notre pays à l'exception du sommet des Ardennes, du Condroz et d'une partie du Hainaut. C'était la mer de la craie, peuplée d'une prodigieuse quantité d'animalcules dont le lit a formé cette roche traçante qu'on appelle la craie et dont on voit les couches accumulées sur les côtes de la Manche à des hauteurs de 200 mètres.

Digitized by Google

Les derniers dépôts de l'époque crétacée qui termine l'âge secondaire sont ces montagnes percées d'excavations que l'on voit le long de la Meuse avant d'arriver à Maestricht.

C'est pendant le retrait de cette mer que la flore paraît avoir accompli son évolution, par les arbres à feuilles caduques, l'apparition des fleurs et la variété des plantes.

Insensiblement la nature se complète et nous allons trouver dans le Limbourg, près du Gelinden actuel, à l'entrée des temps tertiaires, un paysage du Japon. Les dessins de ce paysage sont parfaitement authentiques, ils ont été recueillis dans la vase durcie près du village de Gelinden et en même temps à Montpellier. Il y avait des chênes et des châtaigniers comme ceux qui croissent dans la zone tempérée, et en même temps des lauriers, des conifères, des canneliers, des camphriers. Le lierre croissait avec le chèvrefeuille autour des troncs, associés aux viornes, aux aralias, aux myrthes, avec des orties et beaucoup de fougères.

Ce paysage fut submergé par l'invasion d'une mer qui séjourna dans le nord du pays avec des alternatives d'émersion et d'immersion en amenant chaque fois des variations dans le climat, car il est bien connu que le climat d'une contrée dépend beaucoup de son orientation par rapport à la distribution des terres et des mers. Aussi voyons-nous à la même époque, mais plus tard, sur le territoire de Bruxelles, des cocotiers et un genre de palmier, le *nipa*, qui prospère aujourd'hui sur les bords du Gange. Le climat avait dû se réchauffer par l'influence d'une mer qui venait des tropiques. On peut voir le mollusque caractéristique de cette mer dans le parc de Saint-Gilles et à la chaussée de Charleroi ; ce sont de très petites coquilles de la forme d'une pièce de monnaie, des *numulites*. On les suit sous la ville de Mons, de Londres, de Paris, à travers l'Europe, sur les hauteurs des Alpes qui étaient alors fond de mer, de même les Pyrénées, les Apennins, les Balkans, les Carpathes. Cette mer qui contenait les numulites, une des plus grandes qui aient jamais existé, s'étendait en Asie Mineure, en Afrique et, par la Perse, dans l'Inde jusqu'en Chine et au Japon. Cette mer lorsqu'elle se retira laissa des

Digitized by Google

plages marécageuses que l'eau du ciel convertit en lacs bordés de végétation. C'est au bord de ces oasis et dans les formations d'eau douce que nous retrouverons les successeurs des marsupiaux.

Ils apparaissent sous une forme bien différente. Ce sont les ancêtres de notre cheval, de lourds tapirs — le *paléothérium* — muni d'un appendice nasal qui tient le milieu entre la trompe et les naseaux. Il est accompagné d'autres ongulés, des cochons, puis des espèces intermédiaires entre le cochon et le chevrotin, genre d'animaux qui se vautrent dans la fange. Ces animaux, pour la plupart, ont les doigts pairs ou impairs. Mais comme un marbre qui se façonne dans la main du sculpteur, on les voit dans la suite des temps se dégrossir. Les doigts, multiples chez quelques-uns d'entre eux, se changent en un sabot unique, ils deviennent élégants, légers; chez d'autres les dents canines et les incisives disparaissent, mais elles sont remplacées par un ornement nouveau, qui sert aussi de moyen de défense — c'est la corne ou le bois caduc des cerfs et des ruminants.

La faune des mammifères atteint son apogée avec le luxe de la végétation à la fin de l'époque *miocène*, qui tient le milieu dans les temps tertiaires.

La Méditerranée toute entière à cette époque était transformée en un continent, qui reliait l'Europe à l'Afrique. Les Pyrénées étaient sorties de terre, les Alpes se ridaient insensiblement, de grands lacs servaient de cuvettes à des fleuves dont on reconnaît les alluvions par les ossements roulés des mammifères contemporains. Ces lacs existaient dans l'Attique, à Samos et à Pikermi, en Suède, à Oeningen, à Eppelsheim près de Mayence, c'est le lit de ces grands lacs qui nous a conservé la faune et la flore terrestre.

Notre température devait être à peu près celle de l'île de Madère actuelle : entre 20 et 18 degrés. Mais la température fléchissait, les sapins, les mélèzes et les pins détrônaient les palmiers qui reculaient vers le midi de la France. Au Groenland, il y avait encore des magnolias cependant et dans le cercle polaire des peupliers et des bouleaux.

Digitized by Google

Au centre de l'Europe, la végétation s'était enrichie de nouveaux types descendus des hauteurs et prospérait maintenant dans la plaine avec une végétation plus riche de graminées.

C'est la première fois que l'on rencontre les animaux en troupe, ce sont des antilopes, des girafes, des hipparions, un ancêtre plus rapproché de notre cheval et avec eux les lourds mastodontes, le dinothérium, précurseur de nos éléphants, des singes et des carnassiers, armés comme des bouchers pour faire la guerre aux herbivores.

Un dernier tableau nous serait offert à la fin de l'âge tertiaire pendant le miocène, qui sert de pérystile aux temps modernes, par la riche collection de fossiles d'Anvers, recueillis lors des travaux pour les fortifications.

Anvers se trouvait dans un golfe qui s'étendait à l'est vers la Meuse et jusqu'à au Mecklembourg, à l'orient vers Norfolk et Suffolk, en Angleterre. La mer du Nord s'unissait à la mer Baltique en quelque point. Les grands cétacés et les animaux pélagiques qui habitaient cette mer venaient échouer quand ils mouraient de leur belle mort, flottés ou poussés par les vents jusque dans le golfe d'Anvers où on les trouvait ensablés. L'Escaut n'existait pas encore.

La fin de l'âge tertiaire fut le signal de grandes perturbations. Des soulèvements partiels eurent lieu chez nous par suite d'ébranlements souterrains qui remuaient le sol et les volcans voisins de l'Eifel. Les volcans de l'Auvergne, qui comme ceux de l'Eifel dataient de l'époque antérieure, s'étaient rallumés avec ceux de la campagne de Rome.

La surface du sol modifiée par la présence des hautes montagnes occupait, avec le réseau des mers, à peu près la place qu'elle occupe aujourd'hui. Avec l'humidité croissante, les mammifères n'avaient pas cessé de se développer, mais ils avaient perdu beaucoup de leurs genres, remplacés par d'autres semblables aux espèces actuelles.

A la faune des ruminants à corne caduque s'ajoutaient les bovidés à cornes creuses et persistantes.

La corne persistante est le dernier perfectionnement de l'animalité avant l'arrivée de l'homme.

Digitized by Google

Il y avait des éléphants et le plus grand d'entre eux, le *mammouth*, allait avoir à se défendre contre un être beaucoup plus redoutable que les carnassiers, bien qu'il fût sans armes naturelles : l'homme était né.

Nous entrons dans l'âge quaternaire qui est le couronnement de l'édifice.

L'histoire, ou la chronique du sol, cependant, n'est pas achevée. Les débris humains se rencontrent avec des restes d'animaux non seulement étrangers à nos climats, mais disparus de la liste des vivants et dont l'existence et la réunion dénote des conditions différentes de celles qui nous entourent. On les trouve dans des cavernes remplies de limon, de gravier, de sable des rivières à une grande hauteur au-dessus de l'étiage des rivières actuelles. On est forcé d'admettre des courants plus forts qu'ils ne le sont de nos jours. L'émissaire de cette eau était d'énormes glaciers qui ont versé autour des montagnes des masses de blocs et de boue. L'homme de nos climats a été postérieur à la fonte de ces glaces qui ont répandu le limon sur nos terres et déployé sur nos coteaux leur tapis de verdure.

Telle est l'ébauche de notre terre.

Mais la construction se poursuit, le globe continue à se faire et à se défaire avec les mêmes matériaux. Rien ne se perd, rien ne s'acquiert dans la nature, toute la matière première existait soit à l'état gazeux ou autrement, elle a réalisé et réalise encore des miliers de formes qui changent constamment.

La terre est donc toujours active, toujours en train de faire et de défaire. Il n'y a pas un atome ni au dedans, ni au dehors qui ne soit destiné à être déplacé, transporté et reconstitué sous une autre forme, et tous les phénomènes qui fonctionnent sous nos yeux ne sont évidemment que la continuation des mêmes phénomènes antérieurs. Nous suivons de nos yeux le grain de poussière que le vent promène ou que l'eau charrie, nous les voyons s'accumuler à la surface du sol et, entraînés par l'eau, former des couches sédimentaires ou des alluvions. Mais la surface elle-même ne reste pas en place, étant soumise à un mouvement intérieur qui gonfle ou déprime la

Digitized by Google

terre comme une respiration. Notre globe tend vers un nivellement général. Les Ardennes sont décapitées, tandis que les Alpes, plus jeunes, ont encore leurs saillies pittoresques qui vont s'usant de jour en jour; mais il est une cause intérieure qui produit l'effet contraire, les molécules de l'intérieur se déplacent aussi comme les gouttes de l'océan. Des agents souterrains déterminent des rides à la surface du sol ou rejettent des matières par la bouche des volcans.

Toutes ces altérations du sol, quelque petites qu'elles soient, en s'accumulant à la longue finissent par transformer la géographie physique d'une contrée et par conséquent les conditions qui gouvernent la vie animale ou végétale. On conçoit que les animaux soumis à ces lois d'enchaînement doivent en ressentir le contrecoup. Les uns périssent dans la lutte, d'autres émigrent, d'autres enfin, cherchant à s'adapter aux exigences nouvelles, se transforment. Telle est l'économie terrestre : une évolution lente et parallèle de la matière et de la vie.

Nous sommes donc amenés à considérer la terre comme un corps animé, doué d'organes, vivant de sa vie propre. Fille du soleil ainsi que les planètes qui gravitent avec elle, nous l'avons vu naître, grandir et se développer, mais nous ne pouvons pas nous figurer un être qui ne soit condamné à la décrépitude. Sans doute la terre subira bien d'autres transformations. Il n'est pas probable non plus que la vie animale ait accompli son cours, il y aura d'autres animaux sinon autres, du moins différents; les Anglais ont fait leur cheval qui est bien éloigné du solipède que l'on voit sur les fresques du Parthénon. Quel champ reste ouvert à l'imagination! Un fait certain, c'est que la terre finira par se désagréger. Le sang qui coule dans ses veines va se coagulant. Le sang de la terre c'est l'eau. Nous avons vu l'eau se former lorsque la surface terrestre à l'origine était assez refroidie pour permettre à l'oxygène de se combiner avec l'hydrogène et de former l'eau. La vapeur une fois formée, les océans ont pris naissance. L'eau des mers aspirée par le soleil, monte en

Digitized by Google

nuages, descend en pluie, coule en torrent, creuse le sol, démolit, ratisse les collines, donne à la terre sa forme extérieure; une autre partie de cette eau entretient la vie terrestre, enfin le dernier tiers est bu par le sol altéré qui la distribue dans ses veines.

Goutte à goutte, cette pluie imbibe les roches, descend par l'effet de son propre poids qui l'oblige à s'étendre ou à rétrograder et la rejette à la surface en sources jaillissantes. Mais une partie de cette eau a servi à hydrater ou à oxyder les roches, elle est décomposée et perd son oxygène employé par l'oxydation des roches.

Cet oxygène a été employé aux dépens de l'atmosphère, puisqu'il a pénétré dans le sous-sol sous forme d'eau. Or, depuis le commencement des choses, notre atmosphère a toujours été en diminuant, elle finira par disparaître. La vie s'éteindra sur la terre comme un flambeau s'éteint dans une chambre où l'oxygène est absorbé. Plus d'eau, plus de vapeurs dans l'atmosphère, plus d'écran contre le soleil. Nous serons bel et bien rôtis et notre planète desséchée s'en ira tomber en morceaux sur quelqu'unes de ses voisines.

Notre poussière, très vraisemblablement, entrera dans de nouvelles créations, car il n'y a pas de matière inerte, la vie est partout, partout l'activité et le changement. Il y a au-dessus de tout une raison ou une force dont la puissance se manifeste par des lois toujours les mêmes et par des manifestations toujours diverses, c'est la logique de la nature. Cette logique pour nous c'est notre existence. Nous vivons comme des écureuils sur cette grande roue terrestre où nous tournons sans trop savoir ni pourquoi ni comment, avec cet avantage que nous sommes plus parfaits que les autres êtres par la conscience et le sentiment de responsabilité. Cette situation privilégiée nous oblige à étudier les lois de la nature qui gouvernent les autres êtres et nous-mêmes pour savoir comment nous devons nous y comporter. C'est au moyen de cette étude, par cette connaissance que nous trouverons dans notre destinée la plus grande somme d'admiration et d'utilité.

Xavier De Reul.

Digitized by Google

RÉVEIL

NOUVELLE

Au peintre ALBERT BAERTSOEN.

I

Huit heures tintèrent au petit clocher du village et tout l'azur du ciel en vibra.

Une buée légère s'élevait du sol, montait lentement, de feuille en feuille, d'herbe en herbe, frôlant avec la douceur d'une caresse la végétation rare des dunes. Du ciel lumineux tombait un engourdissement.

La nuit venait, noyait peu à peu les choses, estompait les contours, fondait les plans en taches grises d'où surgissaient à peine les lignes claires des saillies. Déjà les silhouettes des dunes lointaines n'étaient plus que des formes vagues, indéfinies, sans cesse grandissantes. L'ombre ouatait lentement la nature tout entière ; on la voyait venir de l'horizon terni, tomber comme une pluie fine sur la terre paresseuse, couler entre les brins de mousse, dévaler en silencieuses cascades le long des pentes escarpées, jusqu'au fond des vallonnets qu'elle embrumait de ses volutes grisâtres. Les bruits s'amortissaient dans cette opacité ambiante ; les cris d'oiseaux s'étaient éteints dans toute l'étendue de la campagne, et le bourdonnement des insectes diurnes n'était plus qu'un murmure vague, un mélancolique murmure de berceuse. Les feuilles s'enroulaient, sourdes aux caresses lancinantes de la brise; et les fleurs écloses des grands genets s'embuissonnaient comme pour dormir.

Digitized by Google

Seule, dans l'immensité calme des grandes dunes, étendue sur un versant moussu, le dos à la mer, une femme...

Jolie, — de la belle joliesse des blondes saines, — jeune, svelte, accentuant encore par l'élégance naturelle de sa pose abandonnée, la perfection déjà sûre de ses formes délicates, elle jetait sur l'herbe pâle une silhouette d'une rare séduction.

Le visage petit, ovale, comme enfoui dans la crêpelure très fine d'une chevelure mate, adorablement pâle, et que l'enroulement d'une large mèche fauve semblait enrubanner d'or, empruntait une fraîcheur nouvelle à la nacrure transparente et chaude de son teint, doré par le reflet d'un sang pur et vigoureux. Le nez, aux narines nerveuses, était droit; les lèvres un peu minces, quoique largement découpées, encadraient une denture étonnamment éblouissante. Mais le regard, surtout, charmait par son attirant contraste de lumière et d'ombre : les yeux, d'une jolie teinte chatoyante de velours gris, s'illuminaient parfois jusqu'à paraître noirs; mais alors un léger strabisme semblait vaguer dans leur éclat, brouillait les flammes trop vives, voilait d'une moiteur la passion de leur clarté. Et le visage tout entier fleurait la séduction d'un mystère.

Devant elle, perçant encore l'obscurité de la blancheur de ses maisonnettes basses, Knocke, le coquet village de l'extrême West-Flandre, s'endormait doucement dans la nuit ascendante. Quelques clochers lointains pointaient encore leurs silhouettes sur la pâleur de l'horizon. La tête des arbres émergeait toujours de la brume montante, mais leurs feuillées, déjà noyées de gris, faisaient au village comme un fond de rochers.

Dans les dunes, les vaches rentraient de leur pas lourd, le front ployé vèrs la terre fervescente. Des portes claquaient dans le silence. On venait d'enrayer le moulin campé à l'issue de la route, et ses grandes ailes semblaient étreindre l'ombre d'un geste éperdu. L'église, une grosse tour trapue que les vents du large avaient faite toute noire, étendait sa protection sur les masures groupées autour d'elle. Un charme secret

Digitized by Google

parfumait ses vieilles pierres dont chaque fente était un nid, et que fleuronnaient de leurs enroulements capricieux des gerbes de lianes grimpantes; et sa veille attentive se trahissait à la clarté latente en les mille petits carreaux des fenêtres, si joliment laides et tronquées.

Peu à peu, tandis que s'étendait le repos de toutes choses, une agitation sembla sourdre sous la torpeur du temple austère.

Ce ne fut d'abord,— tandis que le soleil couchant rognait l'Océan de son orbe démésuré, — qu'une pâle lueur rose qui vint jouer dans la grisaille des murs, courut en lignes fines sur chacune des saillies, dessinant ainsi, d'un trait léger, toute la lourde architecture du monument. Celui-ci, très lentement, émergea de l'obscurité. Puis, l'opposition des plans s'accentua, tout l'ensemble terne de la masse se zébra de rayures vives dont le rouge, tout d'un coup, déborda sur la face spongieuse des vieilles murailles, coulant en tons décroissants de leur sommet jusqu'à leur base. Alors, dans les derniers spasmes de son agonie glorieuse, l'astre disparu jeta sur la vieille église des splendeurs de pourpre et des étincellements de pierreries. Ses larges rayons fauves ruisselèrent sur elle, tout flambants, pénètrèrent dans les grands trous des corniches, fouillèrent jusqu'en leurs recoins perdus les cavités des rares sculptures, perlèrent en gouttelettes de mercure sous les saillies des chapiteaux, aux angles des tablettes, dans les enroulements tumultueux des vieux lierres dont ils dorèrent la floraison d'un pailletis magique, pour aller s'abîmer enfin dans la carrelure béante des bizarres petits vitraux, où leur venue alluma de prodigieuses flambées, toute la sublime et sinistre réverbération d'un incendie nocturne.....

Soudain, un aboiement sonore et sec comme un coup de feu vint briser le silence et fit tressaillir la jeune fille, brusquement arrachée à l'extase qui l'envahissait.

Elle se souleva d'un geste las, comme à regret, en serrant tout contre elle la grosse tête d'un vigoureux dog-d'Ulm, qui d'un seul bond venait de franchir la dune où elle s'était réfu-

Digitized by Google

giée. Et dans la nuit exquisement chaude et voluptueuse, elle gagna le perron proche d'un petit chalet en pierres grises, dont la porte brusquement ouverte jeta sur la route sombre une courte et joyeuse traînée de lumière.

. . . . . .

II

Quand Denise songeait à ses années d'enfance, elle avait l'impression très mélancolique et très douce d'un ciel d'automne uniformément gris.

Sa mère, une frêle blonde, était morte après quelques années de mariage, dans une extase d'emportement et de passion, — et son enfance solitaire n'avait eu d'autre cadre que la grande chambre dans laquelle elle était née, avec sa perspective étroite et sa lumière tamisée par les brouillards du fleuve qui en rongeait les assises. C'était, dans un des quartiers pittoresques du vieux Gand, une ruelle parallèle au bas Escaut, une ruelle de petites maisons basses, à l'aspect antique et délabré, dont les façades postérieures surplombaient le fleuve de leurs grands murs noirs. Pourtant, ce coin avait le charme rare des choses auxquelles le temps a mis son émotion, malgré l'usure des vieilles pierres grises plaquées de taches sombres, et qui ne semblaient, vierges de chaux et de ciment, ne tenir entre elles que par leurs souvenirs. Les ponts surtout criaient misère, les petits ponts massifs aux voûtes affaissées, aux lourdes arcades. Mais l'uniformité triste de cet horizon clos se rompait, par places, à la blancheur étincelante d'un linge claquant à la brise devant une fenêtre, à la soudaine retombée d'un grand lierre échappé de quelque jardin, à la raie nette et brusque d'une impasse dévalant au ras de l'eau. — Et celle-ci coulait très lente, comme huileuse, dans ce dédale tortueux de passes étroites, désagrégeant les hautes murailles sous la perpétuelle caresse de son courant silencieux, et donnant ainsi à la vieille ville l'illusion vague d'une Venise brumeuse, très charmeuse dans sa douloureuse rêverie.

Denise avait vécu vingt ans dans cette mélancolie.

Digitized by Google

L'école, cette grande niveleuse des caractères et des tempéraments, avait à peine effleuré la fraîcheur de son éclosion, tant était demeurée puissante l'influence de ce milieu calme, — presque mort. — Son père, un vieillard rude, aigri par l'existence étroite et lourde d'un négoce pénible, avait aussi contribué beaucoup, par l'exclusivisme de son amour, à la soustraire aux influences extérieures. Pendant la délicate jeunesse de son enfant, il avait eu pour elle de féminines tendresses de mère, de touchantes affections d'aïeule dont la jeune fille, triomphante enfin de la névrose maternelle, avait longtemps gardé un besoin de câlineries et d'étreintes. L'intensité des longues soirées d'hiver la poussa longtemps encore sur les genoux du vieux marchand, ses bras longs enroulés à son cou, et sa mignonne tête pâle rejetée contre son épaule, à l'endroit bien connu d'elle où la grosse houppelande de son père faisait un pli, épais comme un coussin. Puis, quand se développa chez elle le principe raisonnable et ferme de sa nature, ces fougues d'expansion devinrent plus rares, moins impérieuses. Elle put bientôt les dominer avec une facilité qui la faisait sourire, maintenant, dans la belle quiétude de sa santé croissante. Et les bruits vagues de folies, de chutes, dont les échos arrivaient jusqu'en sa solitude, les souvenirs même de ses faiblesses d'autrefois lui mettaient sur les lèvres un joli pli de mépris et d'incrédulité qui seyait bien à sa physionomie sereine.

A dix-huit ans, c'était déjà une adorable femme, attrayante et jolie, mais d'une raison trop saine, d'un esprit trop raisonnable et trop posé. Sa connaissance de la vie n'était encore qu'une curiosité un peu craintive, tenue dans un perpétuel éveil par les sarcasmes de son père et les menus propos de Lotje, leur servante, une vieille fille très naïve dans la verdeur de ses soixante ans, mais dont la bonté même avait de singuliers retours de malveillance et d'aigreur.

Puis vint l'initiation passionnelle, très-vite, presque d'un coup, recueillie tout entière dans une phrase quelconque, un geste perdu, ainsi qu'il en advient souvent des enfants longtemps gardés sous l'aile familiale. Compréhension très

Digitized by Google

restreinte, du reste, toute dormante, un germe enfoui dans les recoins de la pensée ; mais cette divination instinctive dont le vague même augmente la terreur, et qui fait à la longue l'âme vide et le cœur déçu, avec l'insurmontable crainte d'aimer.

III

A vingt ans, on la fiança.

Cela fit, — cette chose banale et quelconque, puisqu'elle n'avait dans le cœur ni passion, ni désir, — cela fit dans sa vie grise l'effet rayonnant d'une apothéose.

L'homme dans la main duquel elle avait mis la sienne d'un geste machinal, et dont elle avait accepté l'autorité protectrice comme elle avait subi la vie, sans enthousiasme et sans révolte, cet homme la conquit d'un coup, tant son être affamé se jeta sur cette proie, dans un irrésistible besoin d'épancher sur un être quelconque, au hasard, sans choix et sans prétexte, l'expansion de sa tendresse comprimée.

Ce fut brutal et merveilleux, cet accaparement absolu par un fiancé qu'elle n'aimait pas, — qu'elle connaissait à peine, pour l'avoir aperçu quelquefois, aux jours de petite Bourse, dans la boutique de son père, — auquel, pourtant, elle se donna si complètement qu'elle n'eut plus que sa pensée et que son rêve.

Elle avait bien gardé sa physionomie grave, un peu hautaine, et le calme superbe de sa nature châtiée. Rien de cet inconnu n'était venu troubler la virginité de sa chair reposée, mais sa raison, sa volonté s'ouvrirent à lui, tout entières, quand il fut décidé qu'elle serait sa femme.

René Dabret était un grand garçon de bonne mine, très simple, dont la mère, une vieille bourgeoise orgueilleuse et dure, dirigeait dans les quartiers neufs un négoce analogue à celui du vieux mercier. Elle avait eu deux fils, dont l'aîné seul l'aidait dans la gérance de ses affaires ; l'autre, le peintre Jean Dabret, travaillait depuis deux ans dans les ateliers parisiens, avec des alternatives de succès et de revers

Digitized by Google

dont la vieille négociante lui gardait une rancune sourde. Toute son affection maternelle s'était reportée sur René, dont le bon sens pratique et l'esprit reposé plaisaient à sa nature positive. Et quand le jeune homme eut choisi Denise, dont il savait la raison ferme, avec l'intention nettement exprimée de donner à sa mère une aide précieuse, la vieille femme eut pour la fiancée de son fils préféré des mots d'affection et des attentions de tendresse qu'elle n'avait jamais trouvés pour personne.

Le vieux mercier mourut très peu de temps après les fiançailles de sa fille, et celle-ci, dont le mariage se trouva ainsi retardé de plusieurs mois, vint s'installer tout à fait chez la mère de René, avec lequel elle vécut ainsi journellement, en attendant la célébration de leur union.

Cette intimité même nuisit à l'expansion de l'entraînement réel qu'ils avaient l'un pour l'autre, en donnant aussitôt à leur affection naissante quelque chose de trop reposé, de trop calme. René, d'un tempérament très délicat, — déjà miné par la phtisie héréditaire dont son père était mort, — n'avait pas l'énergie mâle et la volonté nécessaire pour accaparer en lui-même une nature comme celle de Denise. Tout ce qu'il possédait de sa tendresse n'était qu'un abandon volontaire, réfléchi dans son origine, mais non pas de la conquête ou de la domination. La jeune fille avait bien pour lui, avec la confiance de sa jeunesse saine, dans son ignorance exquise de la passion, cette instinctive et délicate fierté qu'ont les femmes pour ceux qu'elles ont distingués ou choisis; mais son orgueil de l'homme aimé s'arrêtait là.

Tout l'été s'écoula dans ce calme. Denise et René, peu à peu, avaient pris l'habitude de sortir à deux, les jours où leur présence n'était point nécessaire à la maison. Ils explorèrent ainsi toute cette banlieue de terres basses, uniformes et plates, qui font à la ville grise une ceinture de verdure et d'or. Ils connurent la sérénité quelque peu douloureuse des larges prairies parmi lesquelles flâne la Lys, dont les eaux transparentes, très pures en cette saison, fleurent bon la paresse et l'herbe coupée. Puis le déroulement d'im-

Digitized by Google

menses horizons fermés d'une lointaine ligne d'arbres, ou par la raie diffuse des faubourgs dominés par la silhouette des trois tours proches, obstinément calquées sur la pureté du ciel. Les blés jaunes se dressaient en grandes gerbes au milieu des champs nus. Des chardons, avec des pétillements secs, le long des berges fendillées des ruisseaux au courant très lent. Très loin, dissimulant leur masse confuse dans un coin du large horizon, on voyait flamboyer des briqueteries, nimbées dans la fumée blanche qui lentement montait, en volutes irrégulières, dans la lourdeur du ciel pur. Parfois, une guinguette rose et blanche venait tout à coup jeter sa note lumineuse dans un rideau de verdure, — un de ces vieilles guinguettes aux transparentes tonnelles de feuillage garnies de bancs vermoulus. Mais Denise et René les évitaient, dans une horreur du bruit, de la foule, des bruyantes kermesses de campagne, très timides encore dans leur intimité, ne se tutoyant pas, marchant d'un bon pas ferme, sans défaillances, sans flâneries délicieusement bêtes dans les sentiers de traverse où s'enlacent les couples, goulûment, à pleines lèvres humides...

IV

L'hiver, cette année là, fut d'une cruauté sinistre et féline. Son passage, fatal aux poitrinaires et aux phtisiques, laissa de douloureuses souvenances. René Dabret, — que sa complexion délicate prédestinait héréditairement aux attaques des saisons rigoureuses, — dut s'aliter dès que les premiers brouillards du fleuve vinrent baigner la ville entière de leur glaciale opacité. Et le mal s'était étendu d'une poussée si foudroyante et si soudaine qu'il mourut tout d'un coup à la gelée naissante, quelques jours avant la date primitivement fixée pour son mariage avec Denise.

Dans le repos de sa passion sereine, cette mort imprévue produisit chez la jeune fille une réaction formidable. Mais la violence même de ce réveil tardif la rejeta bientôt dans une apathie nouvelle, dont l'irrémédiable envahissement inspira

Digitized by Google

cette fois de sérieuses inquiétudes à la pauvre vieille femme qui l'avait conservée auprès d'elle, comme la relique la plus précieuse et la plus chère de l'enfant qu'elle venait de perdre. Mais tous les soins qu'elle lui prodigua demeurèrent inutiles, tous ses efforts vinrent se briser contre l'inattaquable indifférence de cette nature close sur le mystère de sa douleur. Et la situation devint si grave, si tendue, qu'il fallut, aussitôt le printemps venu, arracher la jeune fille à ce milieu qui devait lui rappeler sans cesse la cruauté du passé, pour lui rendre, au prix même d'émotions violentes, cet intérêt des choses ambiantes que la mort presque foudroyante de René semblait avoir brisé.

Ce fut à la mer, à la guérisseuse maternelle et charitable de toutes les souffrances et de toutes les folies, que Mme Dabret envoya Denise. Son fils Jean, revenu de Paris à la mort de son frère, venait de s'installer à Knocke, dans un chalet solitaire, propice aux isolements de la douleur ou du labeur. Et Denise vint l'y rejoindre aux premiers jours de soleil, sous la garde vigilante de la vieille bonne qui l'avait élevée jadis, et que les événements du précédent hiver avaient ramenée auprès d'elle.

. . . . . .

V

Knocke... C'est, sur la limite aiguë de la West-Flandre, à quelques pas du *Zwyn*, l'étrange et capricieux estuaire du vieil Escaut, un bout de village perdu dans les replis des dunes comme une barque au milieu des hautes vagues. L'unique rue, parallèle à la côte, qu'elle longe à deux milles à peine, contient la vieille petite église, l'école, deux grandes auberges aux murailles blanches, aux petits volets peints en vert, et dont les hôtes vous reçoivent avec des soins tendres de vieilles tantes. Vers la campagne, très largement espacées les unes des autres, s'alignent de jolies maisonnettes basses, encadrées de jardinets et de vergers, tandis qu'au bord de la longue chaussée naguère dénudée qui mène du village à la

Digitized by Google

mer, s'élève depuis quelques années toute une série d'élégantes villas auxquelles leur orientation capricieuse et leur isolement relatif donnent un charme inconnu aux digues régulières et tassées de nos villes d'eau.

Les étrangers, toutefois, sont encore très rares à Knocke, malgré la réelle séduction du petit village, curieusement agricole de mœurs et d'aspect, et qui paraît n'être venu se blottir parmi ces dunes maritimes qu'en un jour de caprice et d'humeur vagabonde. Les habitants eux-mêmes gardent comme une crainte de l'Océan voisin, si proche d'eux pourtant qu'ils en peuvent entendre les hurlements et les sanglots, au milieu des nuits de tempête. Il n'y a pas un seul marin dans cette population si nettement antipathique aux choses de la mer que les douaniers eux-mêmes, astreints par leur service aux fonctions de gardes-côte, ne se soumettent qu'avec une répugnance extrême aux exercices de manœuvre du grand bateau de sauvetage, qui dort presque éternellement sous son hangar de planches, enfoui dans le sable blanc.

L'annuelle bourrasque d'avril rasait encore l'herbe roide des dunes, quand Denise et sa vieille bonne arrivèrent à Knocke, dans le chalet solitaire que Jean venait de préparer pour les y recevoir.

La jeune fille, jusqu'à ce jour, n'avait vu le peintre qu'à de très rares occasions, et l'impression que lui avait causée ce grand garçon volontaire et emporté avait été plutôt désagréable que sympathique. Il était trop complexe, trop neuf pour sa nature simple, ouverte aux seules préoccupations de son existence close, et sa présence la choquait, sans l'attirer, donnait à sa quiétude raisonnée une impression analogue à celle d'une chose mal en place, d'un objet boiteux ou déséquilibré. Elle le trouvait laid, déplaisant, sauvage, malgré l'attraction réelle de sa fine figure de chèvre dont le profil accentué se couronnait d'une chevelure superbe, une admirable frondaison de mèches brunes, drues, soyeuses et torturées.

Toutefois, l'intrôition du peintre dans la vie de Denise sembla n'exercer aucune influence sur cette recluse de la

Digitized by Google

pensée. Le germe mince d'antipathie que jadis elle avait senti naître en elle parut éteint ou endormi. Tous deux vivaient dans une indépendance complète l'un de l'autre, lui, travaillant beaucoup, elle, passant de longues heures en d'interminables promenades le long de la côte. Déjà, pendant ce mois de mai précoce et chaud, il faisait bon flâner sur le sol élastique et ferme de la plage si merveilleusement roulé par la pression caressante des vagues, que la marche y devenait un repos plutôt qu'une fatigue. Le temps restait d'une sécheresse extrême, maintenue par la grande brise de mer. Les rares nuages qui surgissaient à l'horizon, dans un éclaboussement triomphal de soleil et de lumière, humectaient à peine le sable blanc de leurs ondées fines et courtes.

Quand celles-ci surprenaient Denise au cours de ses promenades, elle se réfugiait dans une des petites cabanes en bois élevées à mi-côte des premières dunes, et qui sont, en été, des crêmeries très visitées par les promeneurs et les touristes. Elle allait s'asseoir tout près du feu qui flambait encore, malgré le printemps venu, avec de brusques contrastes de fulgurance et d'ombre; puis elle s'installait sur la terrasse de la maisonnette, près d'une table dont elle affectionnait l'inclinaison commode, à regarder, dans une béatitude somnolente de tout son être, vaguer les vagues molles dans l'azur lumineux de la mer, avec la profondeur triste de son regard entre les cils, et son geste familier et charmant de lisser sans cesse une mèche de sa chevelure rebelle autour de son oreille.

VI

Le premier symptôme d'intérêt qui se manifesta chez Denise fut pour Kaizer, un grand dog-d'Ulm que le peintre avait acheté jadis en Allemagne. Avec cette merveilleuse intuition de la souffrance qu'ont les bêtes, le chien s'était épris d'un tel attachement pour la jeune fille, que celle-ci ne sortait plus sans lui, très heureuse de sa présence, comme si ce voisinage silencieux et caressant eût adouci, sans le

Digitized by Google

troubler, l'isolement qu'elle cherchait. Kaizer, lui, se faisait soumis, docile, calmait l'impétuosité qui l'eût fait dévaler, en bonds prodigieux, les dunes aux pentes raides. Il marchait de longues heures dans le frôlement doux de sa robe, avec l'ondulation molle et régulière de son grand pas de fauve, ne donnant libre cours à ses fringales de bondir que lorsqu'il accompagnait Jean, les jours où Denise plus lasse que de coutume ne quittait pas le petit chalet.

Or, comme la jeune fille partait un matin pour la plage, suivie du grand chien, le peintre, distrait, rappela brusquement celui-ci d'un coup de sifflet. Tressaillant d'un frisson bref, Denise s'arrêta au milieu de la route, regardant s'en aller le dogue soumis dont la course hésitante trahissait la surprise. Mais l'éloquence muette de sa physionomie était si touchante et si vraie, que le peintre eut un vrai remords de son involontaire étourderie. Caressant doucement le front courbé du grand chien gris, il le renvoya d'un geste à la jeune fille toujours arrêtée au milieu du chemin, et qui lui souriait un peu, maintenant, dans la moiteur exquise de son regard entre les cils.

VII

Denise, toutefois, ne parut lui garder aucune reconnaissance pour ce mouvement de sympathie et d'intérêt, et rechercha plus que jamais l'isolement et la solitude.

Elle marchait encore beaucoup, sans fatigue apparente, comme si l'anesthésie morale dont elle souffrait n'avait pas altéré la vigueur de sa nature. Mais elle se complaisait aussi en des rêveries infinies, en d'extatiques contemplations dans le vide béant entre la mer d'opale et d'or, et la clarté sans fin du ciel lumineux. Ses yeux erraient, machinalement, sur l'immense étendue de l'océan, se reposant parfois sur le gris-doux des voiles dont la course légère effleurait les vagues. Sans doute, sa pensée dormante n'allait-elle pas jusqu'à lui donner conscience de ce qu'étaient, en réalité, ces choses délicates et attirantes. Mais l'impression de cette douceur

Digitized by Google

demeurait dans son regard, assez puissante pour qu'elle pût la retrouver — la désirer même, — tel un parfum de fleur ou le chant d'un oiseau. La mémoire des choses lui venait donc d'une compréhension purement matérielle, indépendante de toute collaboration raisonnée. Mais il advint qu'un jour son émotion admirative fut assez puissante pour frapper le cerveau dormant, provoquer violemment une attention réelle vers la marche voluptueuse et superbe d'un yacht de plaisance à la voilure colossale, que les rayons du soleil baignaient d'une auréole neigeuse. Et d'autres voiles surgissant ensuite, — des bricks aux mâtures trapues, des barques de pêche ailées de toile rousse, de grands steamers mystérieux et rapides, — elle prit cette fois un plaisir réel et volontaire à suivre leurs courses capricieuses sur la large étendue des eaux, s'initiant aux routes que suivent les navires à la sortie toute proche de l'Escaut, connaissant peu à peu les jours de leur passage, le but ou l'origine de leurs pérégrinations, démêlant les signaux lointains des sémaphores et des bateaux-phares. Ceux-ci l'attiraient surtout, malgré leur laideur triste et le ballottement perpétuellement éploré de leur coques sonores. Elle les plaignait candidement de la fatalité qui les avait fixés ainsi, pour tout jamais, à l'immobilité de leurs bancs de sable, au lieu de leur permettre d'aller vagabonder comme les autres, parmi les flots volages, dans les lointains tentants et radieux. Chaque germe d'intérêt qui surgissait en elle se colorait ainsi d'une instinctive et touchante sympathie; son âme, en reprenant possession d'elle-même, semblait atteinte d'un irrésistible besoin de tendresse. Aussi sa curiosité naissante des choses de la mer prit-elle bientôt les proportions d'un attachement profond pour tout ce qui émanait d'elle, pour ses houles et pour ses barques, pour ses vaisseaux et pour ses colères. Quand un des steamers dont elle guettait maintenant le passage régulier, tardait à paraître devant Knocke, de vraies inquiétudes la dressaient toute grande, la main rabattue sur les yeux, tout au sommet de la dune haute d'où elle apercevait de plus loin leurs onduleux panaches de fumée grise.

Digitized by Google

VIII

Un matin que la jeune fille était allée s'asseoir au faîte de son observatoire, étonamment jolie dans l'encadrement satiné de son parasol noir, le peintre qui passait par là pour aller travailler, s'arrêta brusquement derrière elle, frappé par l'élégance originale de cette silhouette d'ombre sur le sable tout blanc. Denise était restée absorbée dans sa contemplation, ignorant qu'il fût aussi près d'elle, et Jean put noter en quelques traits rapides, sur un coin de son carton, l'impression qui l'avait charmé. Or il arriva que l'imperfection même de cette ébauche ne fit qu'accentuer l'attraction qu'il avait subie, et qu'il revint travailler à cette même place, les jours suivants, de plus en plus séduit, — encouragé du reste par l'attitude passive de la jeune fille, à laquelle il n'eût certainement pas osé demander de poser pour lui, mais qu'il retrouvait très fidèlement, chaque matin, avec ce même geste extasié, sur cette dune qu'elle aimait.

Il s'établit ainsi entre eux un accord tacite, presque fictif, mais néanmoins très respecté de part et d'autre. Jean travaillait activement, s'installant dès son arrivée, et ce voisinage silencieux donnait à l'isolement de la jeune fille une douceur qui la charmait, sans qu'elle se rendît bien compte de cette impression toute physique. Elle lui savait gré de la réserve qu'il s'était imposée, ne remarquant même pas que dans l'impétuosité souvent extrême de son labeur, le peintre se risquait, parfois, à lui jeter quelques paroles, rectifiant le geste las du bras, l'inclinaison de sa fine tête aux pâles reflets d'or, qu'il avait voulu peindre de profil, étrangement nacrée sur le fond lumineux du ciel et de l'océan bleu. Pourtant, ces brusques éclats de voix faisaient tressaillir Denise, entraient dans elle avec une intensité dont elle vibrait tout entière. Et cette âpreté même avait sa séduction, un peu du charme aigu de la brise de mer, dont elle aimait sentir la mordante caresse.

Les premiers jours, elle restait assise lorsque Jean s'en

Digitized by Google

allait, répondant à peine au sourire affectueux qu'il avait en la quittant ; mais il lui naquit à la longue une curiosité de son travail obstiné et constant. Cela ne se traduisit à l'origine que par un coup d'œil rapide, en passant derrière lui, pendant que Jean nettoyait ses pinceaux et faisait sa palette. Puis, des stations de plus en plus longues devant le petit chevalet, des regards attentifs, scrutateurs, entre les cils ; même un jour, un geste concis d'approbation, dont l'imprévu charma le peintre. Bientôt, elle prit l'habitude de venir s'asseoir à côté de lui, toujours silencieuse, aux heures où Jean s'acharnait à reproduire l'impression de cette mer lumineuse et profonde dont la clarté noyait le ciel. Elle prenait plaisir au jeu des grands pinceaux sur la toile rugueuse, s'intéressant à des détails infimes, s'enhardissant parfois jusqu'à risquer une question, à laquelle Jean s'empressait de répondre, heureux de la diversion qu'elle venait de provoquer. Ce fut ainsi qu'il l'associa insensiblement dans la genèse laborieuse de son œuvre, allant jusqu'à lui demander des conseils qu'elle lui donnait de la meilleure grâce du monde, tout en protestant d'une incompétence absolue. Mais son bon sens éclairé de femme simple suppléait très souvent à son manque d'expérience, et l'intérêt dont elle ne se cachait plus charmait si complètement le peintre, que son œuvre en gagnait une vie nouvelle, une richesse de lumière et de passion qu'il n'eût osé rêver quand l'idée mère en était née dans son cerveau d'artiste. Jamais il n'avait eu de stimulants pareils à la protection de cette enfant, dont le réveil moral coïncidait si étrangement avec l'éclosion superbe de son œuvre. Il ne connaissait plus les hésitations, les chutes soudaines d'enthousiasme et de confiance, dont il avait souffert si souvent. Mais il n'analysait pas encore la sensation délicieuse qui le berçait, trop heureux de la subir et de la désirer. Il écoutait parler la jeune fille, suivait son inspiration, n'essayait même pas de lutter contre la tendance singulière qu'elle avait à vouloir forcer les effets, les teintes, les couleurs. Son océan flambait comme une traînée de lave aux reflets pourpres, mais elle voulait plus encore, s'échauffait, lui montrait le

Digitized by Google

grand ciel d'or dont l'étincellement inondait tout l'océan sous sa chute de mercure : « Mais voyez donc... mais c'est une nuit que vous faites-là ! »

Il la reconnaissait à peine, — tant l'émotion transfigurait son visage aux lignes pures, — avec ce regard de feu ces joues rosées, toute cette animation qui venait de surgir en elle. Et la voyant ainsi — sauvée déjà —, il eut pour la Nature, la sublime guérisseuse, une longue aspiration de gratitude, comprenant que la nuit s'était dissipée et que le Réveil allait luire !

(*A continuer.*)

FRITZ LUTENS.
(FRITZ ELL.)

Digitized by Google

LA RESPIRATION DES PLANTES

LEÇON ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIOLOGIE EXPÉRIMENTALE [1]

Deux grandes brèches se produisent dans l'organisme de la plante durant toute sa vie : une perte de carbone et d'hydrogène par l'effet de la *respiration;* une perte d'eau par l'effet de la *transpiration*. La nutrition est donc nécessaire à l'être vivant non seulement pour qu'il s'accroisse, mais déjà pour qu'il se conserve.

Nous examinerons dans notre entretien d'aujourd'hui la brèche respiratoire. J'appelle d'autant plus volontiers votre attention sur cette étude qu'elle est une des moins bien comprises par beaucoup de livres élémentaires. Dans ces ouvrages, on cherche presque toujours à établir une antithèse entre la respiration des animaux et la respiration des plantes, et l'on distingue en outre, chez celles-ci, une respiration nocturne et une respiration diurne. Autant d'idées fausses! Nous verrons dans la suite quelle a été l'origine de ces erreurs longtemps professées, mais, à coup sûr, il est déplorable qu'elles se perpétuent dans des ouvrages d'enseignement, alors qu'elles ont disparu de la science.

Comme nous allons le démontrer, la respiration est absolument la même dans le règne animal et dans le règne

[1] M. Errera veut bien nous autoriser à publier ce fragment d'un livre en préparation, dans lequel il réunira les leçons qu'il a faites l'hiver dernier aux Cours publics de la ville de Bruxelles. (*Note de la rédaction.*)

Digitized by Google

végétal. A l'unité de composition chimique vient s'ajouter ainsi un résultat d'égale importance : l'unité de la respiration dans les deux règnes organisés.

I

Voici un bocal au fond duquel on a placé un morceau de bougie sur un petit support. Allumons cette bougie : elle n'aura aucune peine à brûler aussi longtemps que le bocal reste ouvert. Le phénomène va être bien différent si nous fermons le bocal, ne laissant à la disposition de la bougie qu'une portion d'air limitée. Au bout de peu d'instants, la flamme commence à trembloter, elle diminue, elle ne tarde pas à s'éteindre. Ce qui arrive était facile à prévoir. Les particules d'oxygène contenues dans l'air du bocal se sont jetées de toute part sur les particules de carbone et d'hydrogène qui entrent dans la composition de l'acide stéarique de la bougie, formant avec celles-là de l'acide carbonique [1], avec celles-ci de la vapeur d'eau; la chaleur dégagée, la lumière produite ne sont que l'effet de la violence avec laquelle se fait le choc des éléments qui se combinent. Aussitôt que la provision d'oxygène a ainsi été consumée, cette précipitation des particules cesse forcément, la combustion doit se ralentir, puis s'arrêter.

Pour vérifier l'explication qui vient d'être donnée, il suffira d'examiner la nature des gaz qui remplissent maintenant le bocal.

Remarquons tout d'abord que les parois se sont couvertes d'une certaine buée, qui n'est autre chose que de la vapeur d'eau condensée : la formation de l'un des deux produits de la combustion, celui qui résulte de la combinaison de l'oxygène avec l'hydrogène, se trouve ainsi démontrée tout de suite.

[1] On sait que le terme rigoureusement exact est « acide carbonique anhydre » ou « anhydride carbonique ». Mais nous nous servirons indistinctement, comme on le fait dans le langage scientifique courant, des expressions *acide carbonique* et *anhydride carbonique*.

Digitized by Google

Reste à établir la disparition de l'oxygène et à mettre en évidence l'autre produit.

Si l'oxygène a disparu, la petite bougie que je tiens au bout d'un fil de fer et que je vais introduire, allumée, dans le bocal, ne tardera pas à s'éteindre à son tour, et bien plus vite que la première. C'est en effet ce qui a lieu [1]. L'oxygène manque par conséquent. Mais ce gaz qu'il y a là et qui éteint les corps en combustion, quel est-il? Ce peut être simplement l'azote que renfermait l'air primitif,ou bien cet azote mélangé avec de l'anhydride carbonique. L'eau de chaux va nous permettre de trancher la question : se trouble-t-elle, c'est qu'il y a de l'anhydride carbonique; reste-t-elle limpide, c'est qu'il n'y a que de l'azote. Or, vous le voyez, ce réactif que je verse dans le récipient prend tout de suite l'aspect blanchâtre, laiteux, qui est le signe certain de la présence de l'acide carbonique.

Ainsi la combustion d'une bougie est une *oxydation :* elle enlève l'oxygène, fait apparaître de l'anhydride carbonique et de l'eau, et ne dure qu'un certain temps dans une atmosphère limitée. Une fois la bougie éteinte, une fois qu'elle a souffert du manque d'oxygène, l'atmosphère est devenue en quelque sorte irrespirable pour une autre bougie, qui s'y éteint immédiatement à cause même des modifications que la combustion de la première a fait subir à l'air environnant. Pour continuer à brûler, la bougie a besoin d'air qui se renouvelle sans cesse.

Il en est de même des organismes. Tous les êtres vivants ont besoin d'oxygène pour leur développement, et dans une atmosphère confinée ils ne tardent pas à subir le même sort que la bougie. Pour les animaux, la chose est connue de tout le monde : il faut qu'ils aient à leur disposition une quantité suffisante d'oxygène, à l'état gazeux, s'il s'agit d'animaux

[1] Il faut, dans cette expérience, avoir soin d'ouvrir le récipient avec précaution, afin d'éviter que l'air extérieur ne s'y engouffre. Comme il est presque impossible d'empêcher un léger mélange de ce genre dans la partie supérieure du bocal, ce n'est souvent que dans la partie profonde que se produit l'extinction immédiate de la bougie.

Digitized by Google

terrestres; en dissolution dans l'eau, s'il s'agit d'animaux aquatiques. Le fait n'est pas aussi généralement connu pour les plantes, bien qu'il soit chez elles tout aussi certain et tout aussi clair.

Dans une leçon ultérieure, nous aurons à reparler en détail d'une plante dont le nom vous est certainement déjà familier : le *Mimosa pudica* ou *sensitive*. Ses feuilles ont la propriété remarquable d'exécuter des mouvements lorsqu'on vient à les toucher, et ces mouvements, qui sont un phénomène vital frappant, ne se produisent plus lorsque la sensitive a été, pendant un certain temps, soustraite au contact de l'air. La privation d'oxygène entraîne bientôt dans la plante une insensibilité complète, une véritable asphyxie, comme l'avait déjà compris, il y a plus d'un demi-siècle, le grand physiologiste Dutrochet [1].

Cette asphyxie n'est pas toujours aussi apparente que chez la sensitive, mais toujours elle se produit. En l'absence d'air ou plus exactement d'oxygène, toute croissance végétale cesse, les tiges ne se courbent plus vers la lumière, les boutons floraux ne s'épanouissent pas, la germination s'interrompt. L'expérience réalisée devant vous vous en fournit la preuve : j'ai pris une certaine quantité d'orge en pleine germination, telle qu'on l'obtient facilement dans les brasseries, je l'ai bien humectée et, il y a quelques jours, j'en ai déposé un peu dans chacun de ces bocaux. L'un d'eux est resté ouvert, l'autre a été bien fermé au moyen d'un bouchon en verre rodé. Comme vous le constatez, l'orge mise dans le bocal ouvert a continué à se développer, les jeunes racines se sont allongées, les tiges ont déjà atteint plusieurs centimètres et commencent à verdir. Tout autre est l'aspect de l'orge qui a été placée dans le bocal clos. Dès le second jour, la croissance a été arrêtée. En ouvrant le bocal et en laissant affluer l'air, il serait possible, au début, de faire reprendre aux jeunes plantes leur activité interrompue. Mais au bout d'un temps plus long, c'en est fait de leur vitalité :

[1] Né en 1776 au château de Néon en Poitou, mort à Paris en 1847.

Digitized by Google

la croissance ne peut plus recommencer, les graines sont mortes.

Il y a donc entre la bougie de tout à l'heure et les êtres vivants une analogie que Priestley [1] avait aperçue, que Lavoisier [2] démontra et qui ne peut manquer de vous frapper. De part et d'autre, nécessité de l'air, et phénomène d'asphyxie quand l'air vient à manquer; de part et d'autre, dans la flamme de la bougie comme dans l'existence de l'être vivant, il se produit d'abord un certain tremblotement, l'activité est seulement suspendue, puis bientôt elle *s'éteint*. C'est avec raison que le même mot désigne à la fois la cessation de la flamme et la fin de la vie.

Là ne se borne point la ressemblance entre la combustion et la respiration. Les produits sont aussi les mêmes dans les deux cas.

Rien n'est plus facile que de démontrer la continuelle production d'anhydride carbonique, lorsqu'il s'agit de la respiration animale. L'air ordinaire contient, nous le savons, des quantités si extraordinairement minimes de ce gaz, qu'il ne peut troubler l'eau de chaux qu'avec une extrême lenteur. Eh bien, il me suffit de faire passer à travers cette eau de chaux, au moyen d'un tube de verre, quelques bulles d'air sortant de mes poumons, pour qu'aussitôt elle se trouble et décèle encore une fois, par ce précipité blanc, la présence d'anhydride carbonique en abondance.

Le règne végétal va nous conduire à un résultat semblable.

Ces bocaux bouchés à l'émeri ont été remplis hier, jusqu'au quart environ de leur hauteur de végétaux vivants [3]. Voyons si l'atmosphère s'est modifiée de la même manière que par la respiration animale. Voici un premier bocal avec de l'orge en germination; je l'ouvre avec précaution, j'y

[1] Né en 1733 aux environs de Leeds en Angleterre, mort en 1804.

[2] Né à Paris le 16 août 1743, décapité le 8 mai 1794.

[3] Il est bon de séparer les couches successives de végétaux par des rondelles de papier à filtrer humide, pour éviter qu'ils ne s'étouffent mutuellement.

Digitized by Google

plonge une bougie allumée, attachée à un fil de fer : elle s'éteint immédiatement. Donc, plus d'oxygène. Un second bocal semblable au premier nous permettra de reconnaître qu'il s'est bien formé de l'anhydride carbonique. Versons en effet un peu d'eau de chaux, secouons bien afin de la mélanger avec les gaz que le bocal renferme, et le résultat n'est pas douteux : l'eau de chaux se trouble visiblement.

Les deux bocaux dont nous venons de nous servir contenaient de l'orge en germination qui avait continué à vivoter au sein de cette atmosphère limitée et qui en avait consommé tout l'oxygène. Afin de contrôler l'exactitude de nos conclusions, il n'y a plus qu'à faire une expérience complémentaire. Dans un bocal, pareil aux autres, on a placé en même temps une même quantité d'orge en germination, tuée par l'eau bouillante : et la bougie que j'y plonge continue à brûler. La plante morte ne respire pas. La respiration est un acte vital qui cesse lorsqu'a cessé la vie. Un double lien unit donc la vie à la respiration : la respiration est nécessaire à l'entretien de la vie et, d'autre part, la vie est nécessaire à la production du phénomène respiratoire. (Remarquons que l'expérience avec les graines tuées ne doit pas être prolongée pendant plusieurs jours, parce que des bactéries pourraient se développer sur les végétaux morts et dégager pour leur compte de l'anhydride carbonique.)

Des expériences semblables ont été faites avec d'autres végétaux. Ici nous avons des pommes de terre coupées en morceaux; ce bocal-là contient des fleurs (des têtes de chrysanthèmes, par exemple) en train de s'épanouir. J'ouvre, j'introduis la bougie : elle s'éteint. Même expérience avec des pommes de terre ou des fleurs tuées par l'eau bouillante : la bougie continue à brûler.

Pour ne pas nous en tenir aux végétaux supérieurs, voici un bocal dans lequel on a mis des champignons vivants : l'extinction de la bougie vous montre qu'eux aussi ont respiré et rendu l'air impropre à la combustion.

Enfin, on peut également constater la consommation d'oxygène par de jeunes branches munies de leurs feuilles; mais

Digitized by Google

ici, pour des raisons que nous comprendrons plus tard, il faut que le bocal soit laissé à l'obscurité.

Il serait facile de vous prouver, au moyen de l'eau de chaux, que tous ces bocaux où la bougie s'éteint renferment bien de l'anhydride carbonique. Mais à quoi bon prolonger des expériences que chacun de vous peut répéter sans peine, car elles s'exécutent avec les appareils les plus simples, et n'exigent pas beaucoup de temps? Quoique les phénomènes de la physiologie végétale soient extrêmement lents en comparaison de ceux du règne animal, il ne faut pas plus de quelques heures en été, un jour en hiver, pour que la provision d'oxygène de nos bocaux soit épuisée par les plantes que nous y avons mises.

Nous nous sommes attachés jusqu'ici à la production d'anhydride carbonique dans la respiration des végétaux. C'est le phénomène essentiel. Il y a aussi formation de vapeur d'eau, mais il faudrait des pesées très précises pour la démontrer. Obligés d'humecter nos plantes dans toutes ces expériences, nous ne pouvons, en effet, tirer aucune conclusion de la buée qui se dépose sur la paroi intérieure des récipients.

La respiration des végétaux est, comme vous avez dû le constater, un phénomène général, et plus nous multiplierions nos expériences, plus nous pourrions nous convaincre de sa généralité. « Aucun acte, a dit Claude Bernard [1] dans un de ses meilleurs ouvrages (*les Phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*), aucun acte parmi ceux qu'exécute l'organisme ne présente à un égal degré ces deux attributs fondamentaux : l'universalité et la continuité. » Non seulement la plante entière, mais chacun de ses organes, chaque fragment de ses tissus, chacune des innombrables cellules vivantes qui la composent a besoin d'une certaine quantité d'oxygène et dégage en échange une quantité correspondante d'acide carbonique : les racines aussi bien que les tiges, les feuilles comme les fleurs.

[1] Né à Saint-Julien, près Villefranche (Rhône, France), le 12 juillet 1813, mort à Paris, le 10 février 1878.

Digitized by Google

C'est là, pour le dire en passant, l'explication de plusieurs pratiques importantes de l'agriculture, sur lesquelles nous aurons à insister un autre jour. Les parties aériennes des plantes ont naturellement assez d'air à leur disposition; mais il n'en est pas de même pour les parties souterraines. Dans les terrains denses, compacts, aussi bien que dans les terrains très humides où séjourne une couche d'eau stagnante, il arrive fréquemment que l'air manque aux racines. En drainant la terre, en l'émiettant au moyen de la charrue et de la herse, le cultivateur a pour but de la rendre plus meuble, il facilite le passage de l'air entre les particules solides et fait pénétrer ainsi jusqu'au niveau où s'enfonceront les racines les plus profondes, une quantité d'oxygène suffisante pour entretenir leur respiration.

Quant aux plantes aquatiques, il va de soi qu'elles respirent également. Il en est dont les feuilles flottent à la surface de l'eau et se trouvent en contact avec l'air par une de leurs faces. D'autres, complètement submergées, doivent se contenter, comme les poissons, de l'oxygène en dissolution. Car l'eau ne dissout pas seulement des corps solides, mais encore des gaz. L'azote, l'oxygène, l'acide carbonique — ces deux derniers surtout — s'y dissolvent en proportion notable.

II

Voilà la généralité du phénomène démontrée. Quelle en est la signification? A quoi sert aux végétaux et aux animaux d'emprunter de l'oxygène à l'atmosphère qui les baigne et d'y verser une quantité correspondante de vapeur d'eau et d'acide carbonique, en un mot de brûler sans cesse?

Pour le comprendre, il est nécessaire de rappeler cette grande loi établie par la physique moderne, que le travail, pas plus que la matière, ne peut se créer. Il est impossible de produire du travail sans une dépense équivalente. Considérez cette horloge dont les aiguilles cheminent, régulières, sur le cadran des heures. N'allez pas croire que le

Digitized by Google

travail qu'elles accomplissent ainsi soit gratuit : non, elles ne font que dépenser petit à petit le travail ou, comme on dit aussi, l'*énergie* que nous avons emmagasinée dans l'horloge, soit en soulevant le poids, soit en tendant le ressort [1].

Quand nous voyons la locomotive s'élancer sur les rails avec une vitesse effrayante, quand, au fond de la mine, la machine perforatrice perce les roches les plus dures, nous savons bien que le mouvement de la locomotive, le travail de la machine ne sont pas obtenus sans dépense de force. Derrière la perforatrice comme sous la locomotive, il y a un foyer, et la marche de l'une comme de l'autre est liée à son activité. Elles ne fonctionnent que si l'on charge le foyer, si de nouvelles quantités de charbon sont incessamment brûlées; car c'est précisément la force que cette combustion dégage qui — par l'intermédiaire de la vapeur d'eau ou de l'air comprimé, peu importe — sert à produire le travail et de la locomotive, et de la perforatrice.

Les êtres vivants n'échappent pas à cette loi. Qu'un animal dépense de la force sous une forme quelconque, qu'il se meuve ou qu'il pense, qu'un végétal fasse pénétrer avec effort ses racines entre les particules les plus résistantes du sol, qu'il élève verticalement sa tige ou qu'il l'incurve vers la lumière, jamais le travail de l'organisme n'est gratuit. Il n'est possible, comme celui de la machine, que si l'animal et la plante ont à leur disposition de l'*énergie*. Dans le règne végétal, cette énergie peut provenir de sources diverses. La chaleur solaire, les forces connues en physique sous les noms d'imbibition, osmose, tension superficielle, y entrent pour une large part. Mais une part notable de cette énergie dérive de la destruction, de la combustion, de l'oxydation d'une certaine quantité de matière. Et les expériences sur l'asphyxie de la sensitive ou de l'orge nous ont appris qu'il est indispensable qu'une partie de l'énergie ait cette origine. A ce point de vue, on peut affirmer que la respiration donne l'impulsion fondamentale à toutes les dépenses de force, à

[1] *Énergie* signifie, en physique, la capacité de produire du travail.

Digitized by Google

tous les dégagements d'énergie, à toutes les manifestations vitales dont les êtres nous offrent le spectacle.

Comme l'organisme dépense de la force pendant toute sa vie, la respiration, source primaire de cette force, doit marcher toujours,—pareille à la combustion qui s'accomplit dans le foyer de la machine. Et de même que, par la cheminée de la locomotive, s'échappent constamment de nouvelles bouffées de fumée, c'est-à-dire de la vapeur d'eau et de l'anhydride carbonique, ainsi, par les poumons des animaux, par la surface des organes des plantes, se dégagent dans l'atmosphère environnante des quantités sans cesse renouvelées de vapeur d'eau et d'anhydride carbonique.

III

Chez les animaux supérieurs, l'identité de la respiration avec la combustion est rendue plus sensible encore par la production de chaleur. Ce sont des animaux *à sang chaud*, ce qui signifie que, malgré des variations considérables dans la température ambiante, ils maintiennent avec une étonnante fixité leur température propre. L'homme et la plupart des mammifères ont ainsi une température qui oscille aux environs de 37 degrés centigrades; la température des oiseaux est encore plus élevée : elle dépasse 40 degrés.

La chose peut sembler moins claire chez les poissons, les reptiles, les insectes, les mollusques, chez tous les animaux que l'on désigne sous le nom d'animaux *à sang froid*. Ceux-là n'ont point la température élevée et constante, caractéristique des mammifères et des oiseaux. On se tromperait cependant en croyant qu'ils ne présentent rien d'analogue. Pour peu qu'on les soustraie à la perpétuelle déperdition de chaleur qu'entraînent le contact de grandes quantités d'eau froide, l'évaporation, le rayonnement par leur surface, on constate qu'ils dépassent aussi dans une certaine mesure la température du milieu. Tout comme les animaux supérieurs, mais à un moindre degré, ils dégagent du calorique.

Digitized by Google

Bien des personnes se figurent qu'il en est autrement pour les plantes. Essayons-donc d'y mettre clairement en évidence ce corollaire de la respiration : le dégagement de chaleur.

Il y a chez les végétaux des causes de refroidissement toutes particulières qui masquent, en général, le phénomène et font descendre la température de la plante au-dessous de celle de l'air environnant. Songez à la surface énorme et à la faible épaisseur de leurs feuilles, songez surtout à leur transpiration intense et presque aussi continue que la respiration elle-même.

Néanmoins, dans certains organes végétaux, la production de chaleur est tellement forte qu'il n'est pas besoin d'expériences précises pour la rendre manifeste. Cela s'observe dans diverses aroïdées, dans les fleurs du *Victoria regia*, dans celles de plusieurs cycadées.

L'*Arum maculatum*, vulgairement appelé pied-de-veau, dont je vous montre ici un spécimen, n'est pas rare dans nos bois. Ses fleurs sont insérées en grand nombre à la base d'une colonne ou *spadice*, qui se termine en haut par une sorte de massue et qu'enveloppe une grande feuille en cornet, la *spathe*. Pendant la floraison, les fleurs et la massue terminale respirent avec une énergie inaccoutumée et s'échauffent d'une façon très vive, au point, comme dit Lamarck, de paraître brûlantes; leur température dépasse alors de 5 et même 10 degrés celle de l'air. C'est précisément dans le pied-de-veau que la production de chaleur par les plantes a été découverte par Lamarck [1], vers la fin du siècle dernier, et étudiée, peu après, par Senebier [2]. On a constaté dans d'autres aroïdées (*Colocasia odora*, etc.,) des échauffements encore plus considérables. Ces échauffements sont strictement liés à la présence d'oxygène.

Lorsque l'accumulation d'un grand nombre de végétaux dans un espace restreint s'oppose à ce qu'ils se refroidissent

[1] Le chevalier de Lamarck, l'un des précurseurs de Darwin, est né à Bargentin (Somme, France), en 1744, mort à Paris en 1829.

[2] Né à Genève en 1742, mort dans cette ville en 1809.

Digitized by Google

par rayonnement et par évaporation, il arrive aussi que l'on puisse sentir un échauffement bien net. Dans les parties des malteries et des brasseries où se trouve réunie une grande quantité d'orge germante, la température est toujours de plusieurs degrés plus élevée que dans les autres locaux.

La même chose s'observe dans la fermentation. Le mot l'indique déjà, puisqu'il dérive de *fervere*, s'échauffer, bouillonner. La fermentation, vous le savez, est due au développement et à l'activité de certains organismes végétaux microscopiques qu'on appelle des *ferments*. Dans la fermentation alcoolique, où les matières sucrées sont transformées en alcool et qui est l'opération essentielle de la fabrication du vin et de la bière, les phénomènes vitaux du ferment sont très énergiques et l'échauffement est considérable : il atteint souvent une douzaine de degrés centigrades. Et (pour nous rappeler en quelque sorte la source de cette chaleur), dans le liquide en fermentation, des bulles gazeuses s'élèvent sans cesse, qui ne sont autre chose que de l'anhydride carbonique -- ce même gaz que la combustion et la respiration engendrent. Car la fermentation, comme nous le dirons tantôt, se rattache à la respiration et n'en est qu'une forme exagérée.

Même en dehors des conditions favorables qui nous sont offertes par certains organes des aroïdées, par les fermentations, par la germination en masse de l'orge dans les brasseries, il est possible, avec un peu de soin, de démontrer l'échauffement respiratoire. Voici un petit *thermomètre différentiel* de construction spéciale. C'est un tube six fois recourbé à angle droit, dont la forme rappelle vaguement celle d'un M majuscule. Il est terminé à chaque extrémité par une boule. La partie moyenne du tube est occupée par une colonne de liquide coloré, et vous comprenez sans peine que si l'une des boules est chauffée plus que l'autre, c'est-à-dire si l'air qu'elle renferme se dilate davantage, cet air va refouler devant lui la colonne liquide ; le niveau ne sera plus le même dans les deux branches de l'appareil, et c'est du côté le plus chaud que le niveau sera le plus bas. L'appareil est

Digitized by Google

très sensible et décèle facilement des écarts de température d'une petite fraction de degré; les divisions qu'il porte répondent chacune environ à quatre centièmes de degré centigrade.

Dans l'appareil tel qu'il est disposé devant vous, les boules sont en contact, l'une avec de l'orge en germination, l'autre avec de l'orge pareille mais qui a été tuée par l'eau bouillante et étalée ensuite, pendant vingt-quatre heures au moins, sur une table pour qu'elle refroidisse complètement [1].

L'orge vivante a continué à respirer, elle a produit de la chaleur par l'effet de sa respiration, tandis que l'orge tuée a subi passivement la température ambiante. Comme preuve de ce contraste, vous apercevez une différence de niveau très appréciable entre les deux branches du tube. Dans l'expérience qui est sous vos yeux, le thermomètre différentiel indique pour l'orge vivante un échauffement de $^1/_3$ de degré centigrade ; quand la germination est très active, on obtient 1 degré et plus.

Nous pourrions employer, au lieu de l'orge, toute autre graine en germination, ou des boutons floraux en train de s'épanouir, ou des champignons, bref, des organes végétaux quelconques que l'on réunirait en grand nombre autour des boules de notre thermomètre, et nous pourrions chaque fois nous convaincre du même fait : les tissus qui respirent dégagent de la chaleur, ceux qui ont été tués n'en dégagent pas.

IV

Quelques êtres vivants ne produisent pas seulement de la chaleur par suite de l'oxydation de leur substance, mais encore de la lumière. On les appelle : animaux ou végétaux *phosphorescents*. Il y a, vous le savez, dans notre pays, des insectes phosphorescents, tels que les lampyres qui portent

[1] Ce dernier point est essentiel, car les graines d'orge, une fois chauffées, restent très longtemps chaudes.

Digitized by Google

encore en français le joli nom de *lucioles* ou vers luisants. A l'époque des fortes chaleurs, on les voit, le soir, dans les bois de nos environs, voler en projetant une lueur légère.

Ceux qui ont passé quelque temps au bord de la mer connaissent aussi ce feu vivant (pour parler comme de Humboldt)[1] dans sa manifestation la plus grandiose : la phosphorescence de la mer. Elle s'observe assez souvent dans la mer du Nord; elle est toujours due à des êtres vivants.

Les organismes marins doués de phosphorescence sont variés : il s'en trouve parmi les méduses, les étoiles de mer, les tuniciers (pyrosomes), les poissons; mais celui qui joue le rôle prépondérant sur nos côtes est sans contredit un petit infusoire flagellé qu'on appelle *noctiluque*. Etudiées au microscope, les noctiluques présentent un corps arrondi, translucide, de la forme d'une pêche; une enveloppe les protège; du sillon de la pêche naît un fouet microscopique qui leur sert à nager.

Pour vous donner au moins une idée du spectacle magnifique que la phosphorescence de la mer offre souvent sur les côtes belges, je transcris quelques notes prises au moment même et sous l'impression toute fraîche :

« La journée avait été chaude. Le temps était calme; le ciel, pur. C'était le soir du 12 août, en pleine période d'étoiles filantes. La mer, vue de la digue, paraissait admirablement phosphorescente. Cela me donna l'idée d'aller à l'estacade recueillir un peu de cette eau dont je voulais examiner les animalcules lumineux.

« Parvenu au bout de la jetée, j'ai derrière moi les rares lumières de Nieuport-Bains; sous mes pieds et devant moi, la mer étincelante; au-dessus de ma tête, le ciel semé d'étoiles. La Voie lactée, pâle, croise en écharpe la demi-sphère constellée. Et, dans le firmament immuable, une étoile filante

[1] Alexandre baron de Humboldt, né à Berlin en 1769, mort en 1859, auteur du *Cosmos*, des *Tableaux de la nature*, etc. Dans ce dernier ouvrage, il consacre un chapitre intéressant à la phosphorescence de la mer.

Digitized by Google

trace de temps en temps son sillage, comme pour rappeler que cette immobilité n'est qu'une apparence et que tous les astres sont emportés sans cesse dans leurs courses vertigineuses à travers les espaces.

« Des infusoires minuscules, plus nombreux que les étoiles, couvrent la surface des flots. Le chenal semble tout pailleté de rayons : chaque vague déferle en une écume de lumière, chaque frémissement de l'eau jette un éclat phosphorescent. C'est une clarté changeante, verdâtre, bleuâtre, blanchâtre, violacée, qui rappelle les reflets chatoyants de certaines pierres ou bien les lueurs vagues de ces sulfures qui dépensent dans l'obscurité les rayons qu'ils ont emmagasinés au soleil. Lorsque le flot vient se briser sur les pilotis de l'estacade, la phosphorescence est souvent assez vive pour éclairer distinctement les objets environnants.

« Les noctiluques qui brillent ainsi ne sont pas grandes comme une tête d'épingle; ce sont des organismes presque sans organes et leur structure est l'une des plus simples qu'on puisse concevoir. Elles se trouvent répandues par milliards dans une mer phosphorescente.

« L'antithèse est profonde entre ces deux immensités : le ciel avec ses étoiles, la mer avec ses infusoires. Là, les rayons de l'infiniment grand; ici, les lueurs de l'infiniment petit. On dirait deux échos qui se répercutent l'un l'autre, un poème à deux voix dont les strophes sont tour à tour chantées par les astres et scandées par les vagues.

« Mais il y a aussi des traits communs. De part et d'autre, les nombres immenses; de part et d'autre, le mouvement, la lumière. Les nébuleuses et la Voie lactée ne sont-elles pas comme des nuées de mondes protozoaires, des embryons de systèmes, des rudiments d'étoiles, comparables à ce fourmillement d'infusoires lumineux qui sont, aux yeux du transformiste, des rudiments d'organismes.

« Ce spectacle resplendissant reste gravé dans l'esprit, ineffaçable. Une seule chose dans la nature entière surpasse encore en grandeur le ciel étoilé et la mer phosphorescente : c'est le soleil, l'astre bienfaisant, source de toutes nos éner-

Digitized by Google

gies, dont le premier rayon fait aussitôt pâlir les clartés de la mer et les étoiles du ciel... »

Le phénomène de la phosphorescence n'est pas limité au règne animal ; ici, comme en d'autres domaines, le parallélisme se manifeste entre les deux règnes organiques et les mêmes faits se retrouvent.

On connaît aujourd'hui bon nombre de végétaux lumineux; tous appartiennent aux groupes inférieurs du règne végétal.

Il y a, d'abord, plusieurs bactéries phosphorescentes. La mieux étudiée est celle que Pflüger [1] a découverte en 1875 et à laquelle on a donné le nom de *Micrococcus phosphoreus*. Les poissons marins se recouvrent assez souvent, après leur mort, d'une couche de mucus lumineux ; l'examen microscopique montre qu'elle est formée par des myriades d'individus de cette bactérie.

On a aussi constaté que la viande de boucherie peut devenir phosphorescente. Le phénomène est plus rare et, comme de juste, son apparition sporadique, imprévue, l'a fait tenir jadis pour miraculeux. Mais le microscope est un grand destructeur de surnaturel. Nous savons maintenant que la phosphorescence de la viande est due à une bactérie et, qui plus est, à la même bactérie que la phosphorescence du poisson ; il suffit qu'un peu de germes lumineux soient transportés, par hasard, du marché au poisson à l'étal du boucher. C'est là tout le miracle. Pour le produire artificiellement, il n'y a qu'à déposer sur une côtelette crue un fragment d'écaille de poisson phosphorescent; la bactérie est ainsi transplantée, et la phosphorescence avec elle.

A côté des microbes, la phosphorescence existe chez des champignons. Parfois, des morceaux de bois pourri présentent, pendant la nuit, une lueur phosphorescente, due à des filaments ramifiés qui ont plus ou moins l'aspect de racines. On désigne ces filaments sous le nom scientifique de *rhizomorphes*. Ils s'étendent en tous sens dans le bois attaqué,

[1] Actuellement professeur de physiologie animale à l'université de Bonn ; né le 7 juin 1829.

Digitized by Google

sous forme de cordons brunâtres qui donnent naissance, çà et là, à de jeunes rameaux délicats, incolores; ces derniers seuls sont le siège du phénomène. Leur phosphorescence est assez intense. Elle dure pendant des semaines sans interruption. On ne la remarque que la nuit, mais il suffit, à un moment quelconque, de mettre le morceau de bois dans un endroit obscur pour le voir briller.

On a établi, il n'y a pas longtemps, que ces rhizomorphes appartiennent à un champignon très connu, l'agaric miellé (*Agaricus melleus*), l'un des ennemis les plus dangereux des forêts de conifères.

En dehors de l'agaric miellé, notre flore ne comprend que peu de champignons phosphorescents; on en cite quelques-uns dans le Midi de l'Europe et plusieurs dans les régions tropicales. On trouve, par exemple, près de la Méditerranée, l'agaric des oliviers (*Agaricus olearius*), ainsi nommé parce qu'il pousse d'ordinaire au pied de ces arbres; sa phosphorescence très forte est visible à un millier de pas. Un agaric du Brésil (*Agaricus Gardneri*) est plus brillant encore : on assure même avoir pu lire à la lumière de ce vivant flambeau.

Dans la nature inanimée, on observe aussi divers phénomènes de phosphorescence et l'on pourrait être tenté, à première vue, de les rapprocher de la phosphorescence des animaux et des plantes. C'est ainsi que, dans une obscurité complète, le diamant émet une sorte de lueur phosphorescente, et certains composés du soufre (certaines variétés des sulfures de calcium, de baryum, de strontium) jettent une assez vive lumière. Vous savez sans doute que cette propriété des sulfures est utilisée depuis quelques années pour la fabrication de bougeoirs, de porte-allumettes et même de crucifix qui luisent à l'obscurité.

Mais l'analogie avec les organismes phosphorescents n'est ici qu'apparente. Le diamant, comme les sulfures, ne brille qu'à la condition d'avoir été exposé auparavant à la clarté diffuse du jour ou, mieux encore, au soleil. Diamant et sul-

Digitized by Google

fures émettent simplement à l'obscurité les rayons qu'ils ont absorbés à la lumière. Laissés pendant longtemps dans un endroit sombre, ils ne présentent plus aucune phosphorescence.

Il en est tout autrement des bactéries, des champignons et des animaux phosphorescents qui sont eux-mêmes la source de la lumière qu'ils dégagent : ils n'ont besoin d'aucun éclairement préalable. C'est par leur propre activité, par l'effet des phénomènes vitaux qui s'accomplissent en eux que la phosphorescence se produit ; elle est liée à leur oxydation lente, à leur respiration, à leur vie. Aussi l'oxygène de l'air est-il un facteur essentiel ; dans le vide, dans l'acide carbonique pur, dans l'hydrogène, dans l'eau bouillie bien privée d'air, la production de lumière cesse. Mais comme nous l'avons expliqué pour la respiration, la présence d'oxygène ne suffit pas ; c'est un phénomène vital et il faut encore que les organismes soient vivants pour être lumineux. Tout ce qui les tue, les éteint.

Si donc nous tenons à chercher des termes de comparaison en dehors des êtres vivants, ce n'est point du côté des sulfures et du diamant que nous les trouverons. Rappelons-nous plutôt qu'un morceau de sucre, brisé à l'obscurité, produit une légère et fugitive lueur. L'expérience est fort simple et chacun de vous peut la répéter. Cette phosphorescence passagère est due au frottement des petits cristaux de sucre les uns contre les autres. Il ne s'agit plus ici de lumière emmagasinée, mais bien de lumière produite au moment où on l'observe.

Un cas plus comparable encore nous est offert par la substance à laquelle tous les phénomènes de phosphorescence empruntent leur nom : le phosphore. Vous en avez tous manié, au moins sous forme d'allumettes phosphoriques, et vous avez pu voir que ce corps jette à l'obscurité une pâle lumière, verdâtre, qui n'est pas sans analogie de teinte avec la phosphorescence des rhizomorphes, des bactéries ou des noctiluques. Le phénomène est surtout manifeste lorsque le phosphore peut répandre dans l'air des vapeurs abondantes,

Digitized by Google

lorsqu'on l'étale en couche très mince, qu'on le frotte, par exemple, sur la muraille ; et pour le phosphore comme pour les organismes, la phosphorescence est liée à une consommation d'oxygène, à une véritable combustion lente, qui donne naissance là aux anhydrides phosphoreux et phosphorique, de même qu'elle produit ici de l'anhydride carbonique.

V

Il nous faut revenir un moment à notre bougie. Nous savons tous qu'elle diminue en brûlant : sa substance s'en va en fumée, elle se consume. En cela encore, elle nous offre une image fidèle de l'être vivant.

Pareils à la bougie, animaux et plantes émettent, par suite de leur respiration, de l'anhydride carbonique et de la vapeur d'eau, l'un composé d'oxygène et de carbone, l'autre formée d'oxygène et d'hydrogène. L'air intervient en fournissant de l'oxygène, mais il est clair que les deux autres éléments — l'hydrogène et le carbone — ne peuvent provenir que de la matière organique. Celle-ci fournit même d'ordinaire une partie de l'oxygène employé.

La conclusion à tirer de là est évidente : la respiration fait diminuer le poids de l'organisme. Elle lui enlève constamment des parcelles de sa substance.

Le fait est facile, d'ailleurs, à démontrer par l'expérience directe. On prend une graine, on la pèse, puis on la fait germer et on pèse de nouveau, en déduisant naturellement l'eau dont on l'a arrosée ; on constate toujours qu'après la germination, qui est accompagnée d'une respiration énergique, la jeune plante issue de la graine, tout en étant bien plus volumineuse qu'elle, pèse beaucoup moins. Le poids de la *matière sèche*, comme on dit, a diminué ; il y a eu perte d'hydrogène, perte de carbone et, le plus souvent aussi, perte d'une certaine quantité d'oxygène.

Donc, de quelque façon que nous envisagions la question, notre comparaison se confirme. La bougie n'éclaire, l'orga-

Digitized by Google

nisme ne vit — qu'en se consumant. Toute activité est une destruction. C'est à la vie qu'on peut appliquer en vérité ce que Henri Heine disait au figuré en parlant de l'enthousiasme du poète : « Toute flamme se sacrifie elle-même; plus elle jette d'éclat, plus elle marche vers son extinction et vers sa fin. »

VI

Il y a pourtant un écueil à éviter. Il ne faudrait pas croire qu'une comparaison suffit à expliquer un fait physiologique. Tout en voyant très bien que la respiration est une oxydation, que la matière organique représente le combustible, et que l'anhydride carbonique et la vapeur d'eau en sont les produits comburés, nous ignorons les détails du mécanisme. La physiologie des végétaux et celle des animaux se trouvent en face d'un même *problème respiratoire* à résoudre. Nous devons nous borner à le signaler ici en quelques mots.

Pour que le charbon, pour que la bougie, pour qu'un fragment de bois ou un morceau de sucre brûlent, il faut qu'ils soient élevés à une très haute température. Comment se fait-il que la matière vivante, qui possède une composition chimique analogue, brûle à froid, que la combustion respiratoire s'y accomplisse déjà à la température d'une quarantaine de degrés pour les animaux supérieurs, à une température plus basse encore s'il s'agit des animaux inférieurs et des plantes? Il est vrai que la respiration ne porte à chaque instant que sur un petit nombre des particules qui composent l'organisme, de sorte que la température globale ne nous renseigne point sur la température de ces particules mêmes au moment où elles brûlent. Peut-être — suivant une remarque ingénieuse de Pflüger et d'Engelmann [1] — atteignent-elles à ce moment une température extrêmement élevée, une véritable incandescence, car elles constituent, comme le dit ce dernier, de tout petits poêles qui chauffent un grand édifice dont nous n'observons que la température moyenne.

[1] Actuellement professeur de physiologie à l'université d'Utrecht.

Digitized by Google

Mais encore cette supposition n'écarterait-elle pas la difficulté principale : pourquoi les matériaux dont est bâti l'être vivant ne sont-ils plus brûlés par l'oxygène atmosphérique quand nous les isolons de l'être vivant? Pourquoi l'oxydation respiratoire cesse-t elle après la mort? Cela prouve évidemment que des conditions spéciales sont réalisées dans l'organisme, qu'il y a des différences d'ordre chimique entre un tissu vivant et le même tissu mort, mais nous ne sommes pas, jusqu'ici, en état de préciser en quoi ces conditions spéciales et ces différences chimiques consistent. Des hypothèses ont été émises à ce sujet, certaines probabilités commencent à se dessiner, mais rien encore n'est définitivement établi.

De même, la respiration doit être accompagnée dans les organismes phosphorescents de réactions chimiques particulières, puisque d'autres organismes, qui respirent tout aussi énergiquement, ne sont pas lumineux.

VII

Nous avons dit au début de cette leçon que tous les êtres vivants ont besoin d'oxygène pour vivre. L'énoncé est exact, mais il réclame un complément d'explication.

En l'absence d'air, un organisme ne meurt pas tout de suite. Il supporte généralement cette privation d'autant plus longtemps qu'il est de structure plus simple, que ses rouages sont moins compliqués. L'animal à sang chaud succombe après peu de minutes, l'animal à sang froid (la grenouille, par exemple) résiste bien davantage, la plupart des plantes peuvent continuer à vivre ainsi durant des jours ou même des semaines et, comme nous allons le voir, certains êtres inférieurs sont encore plus endurants.

Mais voici le plus curieux. Non seulement l'animal ou le végétal privés d'oxygène peuvent rester vivants pendant assez longtemps, mais ils continuent à dégager de l'acide carbonique. Ce dégagement dure autant que leur vie même;

Digitized by Google

sitôt qu'il s'arrête, un retour à l'air ne les sauve plus : ils sont morts.

Dans la respiration normale, nous savons que l'acide carbonique provient de la combinaison de l'oxygène de l'atmosphère avec le carbone de la substance organique, tandis qu'ici, c'est évidemment aux organismes seuls de fournir à la fois et l'oxygène et le carbone, c'est à l'intérieur des particules qui les constituent que la respiration se passe tout entière. Comme on désigne, en chimie, sous le nom de molécules, les particules les plus petites des corps composés, la respiration continuée en l'absence d'oxygène libre a été appelée *respiration intramoléculaire*. Il y a là quelque chose de comparable a l'explosion de certaines substances, telles que la nitroglycérine, qui fournissent elles-mêmes l'oxygène nécessaire à leur combustion.

Cette faculté d'arracher l'oxygène à quelques-unes de ses combinaisons pour l'engager dans une combinaison nouvelle qui est l'acide carbonique, plusieurs organismes végétaux l'ont portée à un degré extrême. On les nomme des *ferments*. Ils produisent ainsi de vastes effondrements de molécules, non seulement dans leur propre substance, mais encore autour d'eux.

A côté de l'acide carbonique, la respiration intramoléculaire fait apparaître des produits accessoires nouveaux qui manquent dans la respiration normale. Le plus important d'entre eux est l'alcool ordinaire.

Beaucoup de fermentations se rattachent, en cela aussi, à la respiration intramoléculaire. Tantôt le produit principal auquel elles donnent naissance, en même temps qu'à l'acide carbonique, est également l'alcool, tantôt c'est l'acide butyrique, tantôt l'acide lactique ou l'ammoniaque. Et l'on parle, suivant le cas, de fermentation alcoolique, butyrique, lactique ou ammoniacale.

Envisagés de cette manière, les ferments ne font point exception à la règle générale. Ils ont besoin d'oxygène, comme les autres végétaux. Seulement, ils peuvent se passer d'*oxygène libre*, parce qu'ils sont très habiles à soustraire

Digitized by Google

l'oxygène à telle ou telle de ses combinaisons. La respiration intramoléculaire, qui n'est d'ordinaire qu'un phénomène anormal, un pis-aller, est ici suffisamment intense pour fournir au ferment tout l'oxygène et toute l'énergie qu'il lui faut et lui permettre, au besoin, de vivre, de croître, de se multiplier indéfiniment en l'absence d'air, comme Pasteur l'a démontré le premier [1].

Pour les ferments dont nous nous occupons, la fermentation devient ainsi un succédané de la respiration ; c'est grâce à elle qu'ils peuvent vivre sans air, en *anaérobies*, suivant le mot de Pasteur. Quelques-uns d'entre eux sont même si acclimatés, si adaptés à ce genre de vie qu'ils se trouvent moins bien en présence d'oxygène libre que lorsqu'il n'y en a pas.

Mais tous les ferments ne rentrent pas dans la catégorie dont nous venons de parler. Il en est, au contraire, qui transportent avec énergie l'oxygène atmosphérique sur certaines des substances qui les environnent. On peut les nommer *ferments oxydants*. Tel est le ferment acétique qui transforme, par oxydation, l'alcool en vinaigre ; le ferment nitrifiant qui transforme, par oxydation, les matières azotées en nitrates, etc.

Si les fermentations du premier type se ramènent à une respiration intramoléculaire excessive, celles-ci se rattachent plutôt à une exagération de la respiration normale.

VIII

Jusqu'ici nous avons toujours supposé que, dans la combustion respiratoire, l'être vivant brûle des composés carbonés, de même qu'une machine à vapeur fonctionne par la combustion du charbon. Mais on pourrait, à la rigueur, concevoir une machine qui serait alimentée par autre chose que du charbon et rien non plus ne s'oppose d'une façon absolue à ce qu'il existe des êtres vivants chez lesquels la

[1] Louis Pasteur, né à Dôle (Jura, France), en 1822.

Digitized by Google

respiration se fasse aux dépens d'autres éléments que les éléments habituels.

C'est ce qui paraît avoir lieu chez quelques végétaux très inférieurs, du groupe des bactéries, habitants des eaux croupissantes et des sources sulfureuses, où ils forment les dépôts glaireux, blanchâtres, connus sous les noms de *glairine* et de *barégine*. En langage technique, ce sont des bactéries sulfuraires ou *sulfobactéries*, ainsi nommées parce qu'elles contiennent dans leurs tissus une quantité souvent considérable de gouttelettes de soufre. Ces organismes ont fait, dans les dernières années, l'objet d'études extrêmement intéressantes. Diverses expériences ont conduit à l'opinion que les sulfobactéries respirent en brûlant du soufre, comme les êtres ordinaires brûlent des composés carbonés. Ce qui semble certain, c'est que le soufre est indispensable à leur développement et qu'il s'oxyde pendant toute leur vie en donnant de l'acide sulfurique; on le retrouve alors dans l'eau ambiante sous forme de sulfate. On comprendrait ainsi comment ces organismes peuvent se multiplier dans des milieux où il y a si peu de carbone à leur disposition.

Encore une fois, la chose, en théorie, n'a rien d'impossible. C'est comme si nous chargions le foyer de la locomotive au moyen de soufre, au lieu de charbon. La marche de la machine resterait la même, il n'y aurait que le combustible de changé.

IX

L'enchaînement des phénomènes que nous avons étudiés jusqu'ici va maintenant nous apparaître dans toute son évidence.

L'être vivant, aussi longtemps qu'il vit, dépense de la force. Cette force, il ne peut la créer : il faut qu'il la tire de quelque part, et il la trouve, au moins en partie, dans la combustion dont il est incessamment le siège. Il brûle des parcelles de sa propre substance, afin d'entretenir les manifestations de sa vie. Il sacrifie constamment une portion de la

Digitized by Google

matière dont il est formé. Ainsi, de toute nécessité, la vie use et détruit le vivant.

Nous voilà revenus à notre point de départ et capables d'envisager sous cet autre aspect le rôle de la nutrition. Elle n'est pas seulement nécessaire pour ajouter de nouvelles assises à l'édifice vivant. Nous constatons dès à présent une première brèche, une brèche profonde qui doit se produire sans cesse dans l'organisme pour qu'il vive et qu'il doit réparer sous peine de mort : c'est la brèche respiratoire.

Il faut donc pour l'être vivant, comme pour la machine, que l'on charge le foyer ; il faut que la nutrition vienne lui rendre ce que la respiration lui enlève.

Léo Errera.

Digitized by Google

AU SINAÏ

SOUVENIRS DE VOYAGE

Ce fut au mois de mars de l'année 1887 que j'entrepris cette expédition à travers les montagnes arides de la péninsule sinaïtique. L'hiver n'y est pas propice au voyageur; les nuits sont froides et il peut arriver qu'on soit contrarié par la pluie dont la trace reste visible dans les vallées et les ravins sous la forme de lits de torrents désséchés. L'été et l'automne doivent être exclus aussi à cause de l'excès de la chaleur et des ardeurs pernicieuses du soleil réverbéré par un sable brûlant et par des roches d'une teinte rouge éclatante. Les insolations seraient à redouter depuis avril jusqu'à décembre, et même déjà en mars les rayons sont suffisamment ardents pour faire tomber, après une dizaine de jours, la peau du nez et des oreilles de l'Européen qui s'y expose pour la première fois. En outre, si l'on exécute la première partie du trajet par mer en quittant l'Égypte à Suez pour descendre le golfe jusqu'à Thor, il est nécessaire, à moins que l'occasion ne s'offre de profiter d'un navire à vapeur, de ne pas attendre les premiers jours d'avril, car alors les vents du midi se mettant à souffler avec persistance pendant plus d'un mois et demi, la navigation à voile est suspendue dans la direction du sud. Ce serait avec la plus grande peine que l'on trouverait à s'embarquer à Suez pendant ce laps de temps.

J'habitais depuis six mois l'Égypte et j'avais acquis quelque connaissance des mœurs et de la langue arabes, lorsque je mis à exécution mon projet.

Digitized by Google

Après avoir remonté jusqu'à Assouan le Nil et visité sur ses bords les ruines des monuments de l'antiquité étudiés et décrits par Mariette et par Ampère, puis découverts plus amplement et reconstitués par les recherches et les fouilles plus récentes; après avoir pu, pendant de longues journées, repaître mes regards de l'aspect imposant des deux grandes pyramides de Chéphren et de Chéops, découpant sur le sable gris du désert et sur l'azur des cieux leur forme immuable et colossale illuminée par un soleil de feu; après avoir admiré toutes ces merveilles édifiées par l'homme, qui sont les plus anciens témoignages de sa puissance et de son intelligence, j'avais senti naître en moi le désir de contempler aussi cette merveille de la nature, sauvage et terrible, antérieure et supérieure aux premières, œuvre des forces mystérieuses, inconnues et infinies dont l'homme lui-même n'est qu'une émanation parcellaire et infime.

Le Sinaï a été plusieurs fois étudié et parcouru par des explorateurs qu'y attirait le souci de trancher des controverses bibliques ou simplement des questions d'égyptologie proprement dite, car la péninsule renferme des monuments pharaoniques et des inscriptions hiéroglyphiques datant principalement de l'époque du roi Snéfrou. La bibliothèque du couvent est un véritable trésor pour les orientalistes et, d'ailleurs, il n'est pas indispensable d'être un savant théologien ou linguiste pour rencontrer au Sinaï d'intéressants sujets d'observation; au point de vue de l'ethnographie et des sciences naturelles, comme la botanique et la géodésie, ces montagnes peuvent être visitées avec fruit, dans l'espoir d'enrichir les connaissances humaines de découvertes utiles. Mais si les explorations du Sinaï ne sont pas plus fréquentes, cela provient des difficultés qu'on rencontre et des obstacles dus aux tribus de Bédouins qui en occupent le territoire ainsi que la portion du désert située à l'est du canal de Suez et plus loin, vers le sud, jusque dans l'Arabie. Quelques années avant mon voyage, un explorateur anglais, M. Palmer, qui pourtant avait vécu longtemps chez les Bédouins du désert, fut massacré dans ces régions par les tribus à

Digitized by Google

l'hospitalité desquelles il avait eu l'imprudence de se confier, sans qu'il ait été possible depuis lors aux autorités égyptiennes ou anglaises de venger sa mort et d'en punir les auteurs.

Quoiqu'au point de vue administratif la péninsule du Sinaï fasse entièrement partie de l'Égypte et que la frontière de la Turquie suive une ligne partant d'El Ariche pour aboutir au fond du golfe d'Acaba, toute cette portion du désert, à partir du canal maritime, peut être considérée comme échappant au contrôle effectif des autorités; les tribus arabes et nomades y vont et y viennent à leur guise; elles peuvent vider entre elles leurs querelles les armes à la main sans qu'une force militaire régulière soit en mesure de s'y opposer; il y a bien, assure-t-on, un petit poste perdu de soldats égyptiens dans le fort d'Acaba, mais ces quelques hommes pas plus que ceux du poste de Thor, ne sont suffisants pour assurer, en cas de nécessité, le maintien de l'ordre ou pour réprimer les infractions. Le gouverneur de Suez, de qui dépend la péninsule, n'a donc réellement qu'une autorité nominale sur tout son territoire et le voyageur, qu'il soit pèlerin, touriste ou savant, n'a plus, une fois qu'il s'est engagé dans le massif des montagnes, d'autre protection que celle des *checs* qui, il est vrai, ont tout intérêt à conserver avec les autorités khédiviales d'amicales relations.

Malgré ces inconvénients, une excursion au Sinaï n'est pas exclue du programme des touristes qui visitent, chaque année, l'Égypte, et peu de jours avant mon départ de Suez, j'appris qu'un groupe de quelques jeunes gens, Autrichiens pour la plupart, avaient parcouru un mois auparavant le labyrinthe de montagnes solitaires dans lesquelles Moïse égara si longtemps le peuple hébreux. En arrivant au monastère, je trouvai effectivement le nom de ces voyageurs inscrit au livre des étrangers. J'y pus lire également, en remontant de quelques feuillets, la signature de feu S. A. I. et R. le prince Frédéric-Charles de Prusse, qui fit, accompagné d'une nombreuse suite, le pèlerinage du Sinaï lors de son voyage en Orient.

Digitized by Google

Avant de quitter le Caire, j'avais pris une précaution d'usage, la seule que l'on prenne en pareil cas, en demandant au supérieur du couvent des moines sinaïtiques une lettre de recommandation qui devait m'ouvrir la porte du monastère principal, au pied du mont de Moïse. Elle me fut octroyée avec empressement et me valut un accueil des plus hospitaliers.

Je n'étais plus au temps où, comme Alexandre Dumas le raconte dans son livre intitulé *Quinze jours au Sinaï*, il était nécessaire pour voyager en Égypte et en Turquie de s'affubler du costume des Musulmans, de coiffer d'un turban sa tête et de porter des babouches. Aussi, bien loin de me gêner par un accoutrement auquel je n'étais pas habitué, je me contentai de choisir le costume le plus simple et le plus commode : un vêtement léger en laine pour la journée et, pour la nuit, un plaid écossais dans lequel je m'envelopperais pour me reposer sur ma couche de sable du désert. J'hésitai, pour la coiffure, entre le fez rouge et le casque de toile doublé en liège que portent les militaires anglais aux Indes et en Égypte; je me déterminai finalement pour ce dernier, parce qu'il protège davantage la figure et le cou contre le soleil que j'allais devoir braver dans toute sa force au milieu du jour.

Je me suis demandé plusieurs fois comment il se faisait qu'en Orient, et surtout en Afrique, on pouvait préférer à toute autre une coiffure aussi sommaire que le fez qui n'offre d'autre avantage que sa légèreté et ne garantit nullement le visage. C'est plutôt un couvre chef d'intérieur, d'appartement qu'on devrait remplacer par une coiffure à larges bords dès que l'on quitte un endroit abrité. Pourtant, il est d'un usage général en Égypte et de rigueur pour les fonctionnaires et pour les militaires. Son insuffisance est si flagrante que le khédive, dont il est la coiffure habituelle, le complète par l'adjonction d'une ombrelle qu'il tient à la main lorsqu'il sort en voiture découverte pendant l'été; cette mode est suivie, malgré son manque de décorum, par les Européens qui ont pris du service comme fonctionnaires administratifs

Digitized by Google

en Égypte, ce qui les oblige, dans les cérémonies officielles, à se revêtir de la stambouline et à porter le bonnet rouge à flocon noir. On pourrait tout au plus invoquer en faveur du fez appliqué à l'armée qu'il ne gêne pas le soldat pour viser; sous ce rapport, je le crois même préférable au casque anglais dont la visière pointue met obstacle plutôt qu'elle n'aide à la précision du tir. La pointe de la visière porte le tireur à diriger ses coups plutôt vers le centre que vers les extrémités d'une ligne ennemie; cela peut être utile lorsqu'il a devant lui des troupes en formation régulière, mais n'est d'aucun effet lorsqu'il doit, comme dans les batailles d'Égypte et du Soudan, faire face à une foule d'ennemis désordonnés. Là, il vaut mieux pouvoir, comme le fez le permet, diriger ses regards librement de tous les côtés à la fois, de crainte de quelque surprise, car l'ennemi que l'on pensait devant soi surgit aussi à l'improviste de droite et de gauche.

Toutes ces considérations me restèrent étrangères lorsque je me déterminai en faveur du casque blanc; mais je crois avoir bien fait de lui accorder la préférence, parce que, pour voyager dans le désert avec un simple fez, il faudrait avoir la chevelure aussi crépue qu'un nègre ou bien être accoutumé autant que lui aux ardeurs du soleil.

En prévision du gibier que je rencontrerais sur ma route, je m'étais muni, avant de partir du Caire, d'un fusil Lefaucheux acheté chez un armurier arabe, de cartouches de plomb fin pour la perdrix et le lièvre et de chevrotines pour la gazelle et le bouquetin. Ce dernier gibier (en arabe *têtal*) existe sur les hauteurs, mais il est très rare. Pour ma part, je n'en aperçus aucun spécimen, mais les guides se faisaient forts de m'en faire tirer si je voulais passer avec eux une semaine dans les endroits qu'ils en savaient fréquentés. Ils me racontèrent que jadis le comte Harrach, dont ils avaient conservé le souvenir, était demeuré une quinzaine de jours au monastère pendant lesquels il était retourné souvent et avec quelque succès à la chasse au têtal. Le comte Harrach, qui est aussi un peintre de valeur, est l'auteur d'un tableau très

Digitized by Google

étrange que l'on conserve dans l'un des châteaux royaux de Berlin, à Babelsberg, près de Potsdam, si je ne me trompe; ce paysage représente une vue du Sinaï, un ravin illuminé d'un rayon de soleil et, à moins de s'être convaincu sur nature de la réalité de cette impression, on se refuse à croire qu'il existe, dans un recoin quelconque de la terre, des rochers aussi sauvages, aussi dépourvus de végétation, que leur couleur d'un rouge-sang rend encore plus invraisemblables. Il faut avoir vu se lever et se coucher le soleil derrière les crêtes sinaïtiques pour comprendre que ce qu'on croyait être une œuvre d'imagination n'est que l'exacte copie du vrai et du réel.

A Suez, après avoir complété mes préparatifs par l'achat de boîtes de conserves de bœuf et de mouton, de bouteilles de vin de Bordeaux et de liqueurs dont je ne fis d'ailleurs que très peu d'usage, je m'occupai du soin de fréter une barque qui me transporterait à Thor. Grâce au bienveillant intermédiaire de l'agent consulaire de Belgique, j'eus bientôt fait la trouvaille d'un armateur qui m'offrit, pour le prix de 6 guinées, une des plus grandes embarcations naviguant habituellement entre Thor et Suez. Elle ne possédait cependant que deux mâts, et le maître ne se servit que de la voile du mât du milieu pendant toute la traversée. C'était ce qu'on nomme en arabe un *sambouc;* on appelle ainsi les embarcations de quelque importance que l'on emploie pour la navigation côtière de la mer Rouge. Elles sont construites solidement de manière à pouvoir donner sur les récifs sans se démolir; ceux-ci sont tellement abondants qu'il n'est pas possible de les connaître tous et que les bateaux du moindre tirant d'eau touchent quelquefois. Au demeurant, l'aspect extérieur des samboucs est égayé par des peintures voyantes en rouge, en jaune et en vert. Je vis avec satisfaction en pénétrant dans le mien qu'il était lesté d'un fort chargement de dalles destinées, à ce que l'on me dit, au renouvellement du pavage de l'église grecque de Thor.

Outre les maîtres de la barque — deux frères dont l'aîné qui commandait portait le nom d'Élie, — il y avait à bord

Digitized by Google

quatre ou cinq matelots et quelques passagers dont un Arabe de Thor avec sa femme et un bambin de trois à quatre ans dont la conduite, du reste, fut irréprochable ; en tout une douzaine de personnes. L'un des matelots était un nègre taillé en hercule qui, à lui seul, tant sa force était grande, aurait dirigé toute la manœuvre et gouverné le sambouc à son gré ; c'était cependant ce colosse qui, le soir venu, puisait de ses mains noires dans le sac de farine la pitance dont il pétrissait le pain que l'équipage cuisait sur la cendre pour son souper. Sa situation à bord était plutôt supérieure qu'inférieure à celle des autres hommes moins colorés que lui ; il n'était pas traité comme un esclave, mais semblait remplir les fonctions d'une sorte de contremaître. Il parlait peu, bien qu'il connût l'arabe, et son mutisme était celui des marins qui, en général, ne sont point bavards. Quand il prenait la parole, c'était sur un ton de commandement et il avait le verbe haut.

Parmi les passagers, il se trouvait un Bédouin chasseur, au teint bronzé, aux traits distingués, à la moustache fine. Il s'en retournait de Suez dans la montagne, portant avec lui son fusil à pierre, à la crosse légère et élégante, au canon cerclé de cuivre. Cette arme primitive est encore la seule que les Arabes possèdent dans le Sinaï et dans beaucoup d'autres parties du désert. Sa poitrine était chargée d'une bandoulière de cuir ornée de cartouches en métal où il renfermait son plomb et sa poudre. Sa connaissance de la montagne devait être profonde, car, lorsque dans la matinée du jour de l'arrivée à Thor, le sambouc voguait à une courte distance de la côte, je le vis qui indiquait, sur le panorama se déroulant alors devant les yeux, les défilés et les passes par lesquels communiquent entre eux les chemins enchevêtrés de ce dédale ; il citait aussi les noms des sommets et des pics qui défilaient devant l'embarcation à mesure que le vent, enflant prodigieusement sa voile, la poussait vers le port.

Bien qu'embarqué, ce ne fut pas sans peine que je quittai Suez ; le maître de la barque prétendait qu'en dehors de la barre, le vent était contraire, la mer agitée et dangereuse.

Digitized by Google

En attendant, dans le port même il faisait si peu de vent que la difficulté était précisément d'en sortir par ce calme plat. Plusieurs fois, forcés d'agir par mes réclamations, les Arabes mirent à la voile, mais c'était pour jeter l'ancre après avoir gagné quelques centaines de mètres dans le chenal qui met en communication les quais avec l'embouchure du canal maritime. Un temps précieux fut ainsi perdu et deux journées entières employées à sortir de Suez. Je fus tenté souvent de prendre le commandement et le gouvernail en mains pour vaincre la mauvaise volonté de ces hommes, mais le chenal de Suez est si étroit, le danger de s'embourber si imminent que je risquais à la moindre fausse manœuvre d'ensabler l'embarcation et de me voir ainsi forcé de renoncer à mon voyage.

Comme pour me narguer, pendant que j'étais en panne en vue de Suez, il sortit du port une barque qui avait un chargement de tonneaux vides jusqu'à deux ou trois mètres de hauteur au-dessus du niveau des vagues, c'est-à-dire le chargement qui, par son peu de poids et à cause de la place qu'il tient, est celui qui présente le plus de risques lorsque la mer n'est pas entièrement calme. Édifié par le départ de cette felouque sur les propos que me tenaient les Arabes quant à l'état du golfe au delà de la barre et persuadé que leur mauvaise volonté n'avait pas d'autre cause que le désir de me faire renoncer à mon entreprise, je donnai libre cours à ma colère et sommai le maître du sambouc de sortir à l'instant de cette position qui devenait ridicule. L'effet en fut instantané et le soir même, après un semblant de conseil tenu entre eux, mes hommes quittèrent définitivement cette fois ce malheureux chenal d'où j'avais pensé ne pas pouvoir sortir. Dehors, la mer était tranquille et le vent en poupe ; enchanté de ce succès et dans l'espoir que la fortune continuerait à me sourire, je m'enroulai dans mon manteau et m'endormis d'un profond sommeil sur le pont de la barque à côté d'Elie qui tenait le gouvernail. Pourtant, comme on le verra bientôt, les appréhensions des Arabes ne manquaient pas de fondement.

Digitized by Google

Mais, avant de laisser Suez derrière soi, n'est-ce pas le moment de jeter un coup d'œil sur les souvenirs bibliques qui s'y rattachent et de se demander comment s'explique sur place le récit d'événements entourés des merveilleuses exagérations de la bible?

Sans doute, il n'est pas possible de transformer toujours la légende en histoire. Certaines parties de la légende sont intraduisibles historiquement; quelque peine que l'on se donne, on ne parviendra pas à expliquer d'une manière plausible les vers dans lesquels Homère raconte le combat d'Enée et de Diomède. Énée, blessé et hors de combat, est sauvé par l'intervention de Vénus et d'Apollon descendus de l'Olympe sur un nuage. Le héros troyen évanoui est emporté par les dieux et la javeline que l'audacieux Diomède lance contre Vénus la blesse à la main. L'exactitude historique d'Homère est devenue proverbiale; c'est grâce à la précision d'Homère que les ruines de la Troade ont été découvertes et, malgré cela, il faut admettre que la fin du combat de Diomède et d'Énée, telle qu'elle est racontée par l'Iliade, est, comme un grand nombre d'autres passages du divin poète, une œuvre de pure imagination qui ne donne même pas une indication d'où l'on puisse inférer comment les choses se sont passées réellement.

Les récits bibliques sont comparables à ceux d'Homère. De ce qu'il n'est pas possible de fournir une explication entièrement satisfaisante à la chute matinale de la manne céleste, faut-il conclure qu'il soit également impraticable de reconstituer historiquement l'exode et de défacher le vrai et l'exact du merveilleux?

Selon toutes les probabilités, c'est de Suez aux sources de Moïse que le peuple hébreux a traversé la mer Rouge à pied sec, et que le Pharaon d'Égypte en le poursuivant est venu s'engloutir dans les vagues. Depuis que l'on a creusé à Suez un canal maritime, des docks pour la réparation des navires au long cours et qu'il existe un chemin de fer en remblai dans la mer rattachant ces docks à la côte d'Afrique, l'aspect des lieux a été bouleversé plus peut-être que pendant les

Digitized by Google

trois mille années qui ont précédé ce siècle. Malgré cette transformation, l'effet de la marée est encore percevable dans la même mesure qu'autrefois. Quand la mer est basse, le fond s'en découvre à perte de vue et là où il y a encore de l'eau, des bancs de sable émergent laissant entre eux des intervalles peu profonds. Des pêcheurs à pied parcourent en tous sens la baie de Suez, et lorsque des embarcations légères sont empêchées d'entrer dans le port ou d'en sortir par l'absence de vent, il arrive que des hommes les touent en marchant dans l'eau à côté du chenal. Par contre, à marée haute le niveau est assez élevé pour engloutir les hommes et les chevaux. La fuite des Israélites à marée basse entre deux rangées de bas-fonds encore partiellement occupés par la mer, l'engloutissement des Égyptiens qui les poursuivaient par le retour de la marée sont donc des faits qui s'expliquent naturellement à Suez et ne pourraient être éclaircis d'une manière plausible à nul autre endroit.

Pendant la campagne d'Égypte, il arriva à Napoléon Ier un accident imprévu qui fut pour ainsi dire la reconstitution bien involontaire du drame hébraïque. Napoléon, parti de Suez avec quelques compagnons, avait traversé le golfe à cheval à marée basse pour aller visiter les sources de Moïse sur la côte d'Asie. Au retour, la mer ayant repris possession du chemin suivi à l'aller, Napoléon s'égara dans l'obscurité et, sa monture perdant pied, il faillit périr. Ainsi cette aventure fournit la preuve de la double vérité que renferme, à l'état latent il est vrai, le récit de la bible, à savoir que le golfe de Suez pouvait être traversé sur un fond de sable et que, d'autre part, le chemin devenait à marée haute assez dangereux pour expliquer la disparition dans les ondes d'un roi traîné sur son char.

Tandis que je vogue vers le sud, doucement bercé par les vagues et que mon sommeil répare la fatigue que m'ont causée les deux nuits passées à ronger mon frein dans le port, les premières lueurs de l'aube apparaissent et me réveillent. Le mont Ataca a été doublé pendant la nuit, et j'ai désormais devant moi la surface agitée du golfe dont les

Digitized by Google

lames écumantes prennent une ampleur disproportionnée aux formes exiguës du sambouc.

Pendant deux heures encore, la direction suivie est celle du midi à une bonne portée de canon de la côte africaine; pas une voile n'est en vue, mais je découvre dans une crique la felouque chargée de tonneaux vides; elle a jeté l'ancre et attend pour continuer sa course que la tempête s'apaise.

Arrivé à cet endroit, l'on s'aperçoit que les côtes d'Asie et d'Afrique se rapprochent sensiblement l'une de l'autre de manière à offrir le passage le plus étroit pour la traversée du golfe de Suez; c'est le parage auquel les Arabes ont donné le nom de lac de Pharaon (Birket el Faraôun), parce que, même par un mauvais temps, les flots y sont plus calmes que dans toutes les parties qui l'entourent et qu'il forme ainsi une espèce de lac, au centre des éléments déchaînés. Je jette vers Élie un coup d'œil rapide et le vieux nautonnier, mû par la même pensée que moi, vire un quart de bord et met le cap sur la côte asiatique. Une couple d'heures après, le sambouc, dont les soubresauts avaient incommodé l'équipage, reprenait plus tranquillement sa course à une faible distance du rivage de la péninsule.

J'avais laissé derrière moi le Wadi Carandel dont la coupure sablonneuse n'apparut bientôt plus que comme un pli de terrain aux croupes molles dans la brume que les coups de vent composaient de l'écume des flots. Subitement, à travers une éclaircie, se dressa devant moi le Serbal élevant son front majestueux et arrondi au-dessus des sommets plus rapprochés; j'embrassais à ce moment du regard le massif entier des montagnes sinaïtiques que la perspective découpait les unes sur les autres dans une teinte uniformément grise; pour le dessin, le coup d'œil ne laissait rien à désirer, mais l'aspect faussait le coloris; le lendemain matin, j'eus une vue bien plus complète par le soleil levant auquel appartient le pouvoir de revêtir le Sinaï de sa rosée sanglante.

La journée s'avança vite et il fut impossible de songer à atteindre Thor avant la nuit; force fut donc de jeter l'ancre dans une anse pour y attendre l'aube. Ce fut dans un site

Digitized by Google

d'une sauvagerie terrible, bien faite pour inspirer l'horreur et la crainte, que le sambouc chercha son refuge.

Pressé d'arriver à destination, car le retard subi à Suez avait épuisé les provisions fraîches que j'avais emportées, j'avais insisté pour que l'on fît le jour même le plus de chemin possible, de façon que le soleil était déjà couché lorsque l'embarcation se rapprocha de la côte en quête d'un abri. Pourtant les derniers rayons de l'astre éclairaient encore d'un rouge de feu le sommet d'une montagne triangulaire vers laquelle le sambouc se dirigeait en glissant doucement sur l'onde plus tranquille. Ce fut au pied de cette montagne effrayante, qui semblait dégoutter du sang de milliers de victimes offertes en holocauste à une divinité cruelle et implacable, que l'ancre tomba, à quelques mètres à peine de cette immense falaise inaccessible que l'on voyait se dresser comme la borne infranchissable et le *nec plus ultra* des desseins téméraires.

L'abri était bon, le port sûr; mais j'y dormis très mal. D'abord, je ne pouvais arracher de ma pensée ce spectre sanglant du rocher qui s'était recouvert sous mes yeux d'une ombre envahissante; ensuite, le vent qui était tombé vers le soir reprenait de plus en plus de violence et sifflait sinistrement dans les cordages, ce qui ne laissait pas que de m'inquiéter pour la course finale du lendemain. L'idée que le mauvais temps pouvait me bloquer plusieurs jours dans cette crique affreuse et déserte, me remplissait d'appréhension et je vis avec soulagement, dès les premières lueurs du jour, le maître de la barque, après une courte prière, ordonner à ses matelots de mettre à la voile.

De la montagne rouge jusqu'à Thor, le panorama fut splendide ; le soleil se leva radieux derrière les pics les plus élevés et, pendant qu'il projetait encore jusque sur les flots que fendait la barque l'ombre des rochers de la côte, je pouvais contempler derrière ces derniers, et par les éclaircies qu'ils laissaient entre eux comme des lucarnes ou des fenêtres, le défilé des sommets sinaïtiques baignés dans la pourpre du matin. Parfois, le mur des rochers de la côte cachait

Digitized by Google

entièrement aux yeux cette vue magnifique ; mais peu de temps après, une fissure, qui laissait descendre jusqu'à moi les premiers rayons du jour, me permettait aussi de jeter un nouveau regard sur ce superbe spectacle dont l'apparition fugitive semblait m'accompagner dans ma course.

Du côté de la mer, la scène ne manquait pas non plus de grandeur ; les vagues qui venaient frapper la barque par le travers avaient pris insensiblement, elles aussi, l'aspect de véritables montagnes sans cesse changeantes et couronnées d'écume ; plusieurs fois j'avais remarqué que l'hercule nègre les observait d'un œil inquiet et essayait d'un geste réitéré de faire comprendre à Élie qu'il devait se rapprocher du rivage. Le pilote suivait ce conseil autant qu'il le pouvait, mais pour entrer à Thor, dont on approchait, il était nécessaire de prendre le large. En effet, Thor est un port garanti par une chaîne de récifs parallèle à la côte ou plutôt suivant une direction légèrement oblique vers la haute mer ; l'entrée en est tournée vers le sud, et comme le sambouc arrivait par le nord, il lui fallait contourner la pointe des rochers à fleur d'eau surmontée d'un fanal. Cette manœuvre fut très bien exécutée et avec bonheur, sauf qu'un des deux mousses qui attachaient le câble de la grande voile au pied du mât de perroquet, faillit être emporté par une lame qui le recouvrit des pieds à la tête. Cinq minutes après, la barque qui avait glissé rapide comme une hirondelle sur les eaux calmes du port, enfonçait sa proue comme une trirème antique dans le fond sablonneux du rivage, à deux encâblures du quai.

Quatre ou cinq chaloupes s'en détachèrent aussitôt et je descendis dans l'une d'elles avec mon bagage, après avoir fait mes adieux à mes compagnons. Je n'eus pas de peine à trouver sur le quai un guide qui me conduisit chez le chec Hennem, que l'on m'avait recommandé à Suez comme devant me prêter ses bons offices pour la continuation de mon voyage.

Le chec Hennem est un homme d'une soixantaine d'années, encore très vert et très alerte. Il parle le français et est vêtu à l'européenne. Il s'empressa de m'installer dans la plus belle

Digitized by Google

chambre de sa maison, une des plus grandes de Thor, et comme il me voyait pâle et fatigué, il me fit servir par l'une de ses filles, qui s'était parée ce jour là (sans doute parce que c'était un dimanche) de ses plus jolis vêtements et de ses bijoux, une liqueur réconfortante que les Arabes nomment du *mastic* et qui ressemble fort à de l'anisette. Elle est fabriquée au Sinaï même, où abondent les herbes odoriférantes, et je n'en bus nulle part de meilleure que celle-là. Le chec disait qu'elle venait du couvent où elle était préparée par les moines.

Je pris un peu de repos pendant qu'Hennem voulait bien s'occuper des préparatifs de mon départ pour le lendemain matin et de l'achat des victuailles, car malgré les caisses de conserves que j'avais emportées et dont je ne voulais me servir qu'en cas d'absolue nécessité, j'avais besoin d'un sac de farine, d'un sac de riz et de quelques autres provisions de bouche fraîches. Tout cela se trouva réuni, les guides engagés et les chameaux loués en peu de temps, et l'après-midi me resta presqu'entière pour visiter les notabilités de Thor et ses environs.

Déjà le supérieur du couvent grec, dépendance du Sinaï comme celui du Caire, était venu rendre visite au chec Hennem pour faire la connaissance de l'étranger qui se rendait au monastère.

L'abord de ce prêtre fut des plus cordial et nous engageâmes bientôt une conversation dont l'arabe faisait les frais quand je ne priais pas le chec de traduire au moine ce que je lui disais en français.

Plus tard, je rendis visite au vice-consul de Russie, un vieillard vénérable dont le principal souci, dans ce bourg de Thor qui pourrait voir la terre en feu sans en éprouver de conséquences, était de connaître la situation politique de l'Europe, le danger d'une guerre ou les assurances de paix, les nouvelles publiées par les journaux qui ne lui arrivaient pas. Il se plaignait des communications trop peu fréquentes avec Suez. Un pied dans la tombe et l'autre dans la solitude du désert, il portait intérêt à ce qui était loin de lui et ne pouvait le toucher.

Digitized by Google

En sortant du vice-consulat de Russie, le chec Hennem m'accompagna dans une promenade au bord de la mer que la tempête, grossie depuis le matin, rendait mugissante. C'est à peine si la violence du vent me laissait entendre les explications qu'il me donnait, tant sur la position de Thor que sur ses souvenirs historiques. Un peu au sud de la ville et sur la rive de la baie, l'on voit encore les ruines de la forteresse élevée par le sultan Selim Ier, conquérant de l'Égypte. Les flots baignent la base des murs épais qui seuls subsistent de cette construction ; plus loin et en retraite vers le désert, j'aperçus les baraquements abandonnés de la quarantaine où, de crainte de l'importation des maladies infectieuses, on détenait quelques semaines les pèlerins musulmans qui revenaient de la Mecque pour rentrer sur le territoire égyptien. Bien qu'ils ne fussent pas atteints de vétusté, l'on a renoncé à tirer parti de ces baraquements, d'ailleurs très peu confortables, et le gouvernement du khédive leur a substitué des campements mobiles où les pèlerins sont logés sous la tente.

Revenus à Thor, le chec qui désirait m'en faire visiter toutes les curiosités, me conduisit au local de la garnison qui est en même temps l'arsenal des forces égyptiennes cantonnées dans cet endroit; une vingtaine de fusils, rangés autour d'une salle qui ressemblait à un poste de police, en constituaient l'armement. Quant au chef de la force armée, c'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le nez épaté et la grosse moustache me firent songer à l'un des pachas les plus connus du Caire, duquel ce respectable fonctionnaire dépendait du reste hiérarchiquement. Il avait une manière de porter son fez et un clignotement de ses lourdes paupières qui rappelaient à s'y méprendre la personne de ce pacha et ne me parurent point tout à fait involontaires. C'est une mode répandue en Orient, chez les personnages d'un rang inférieur, que la recherche de ces ressemblances ; elles en font aux yeux de leurs administrés des espèces de sosies subalternes de ceux dont ils tiennent leurs attributions.

Le temps était splendide et le vent entièrement tombé

Digitized by Google

lorsque le lendemain matin je me mis en route pour le monastère. Ma petite caravane se composait de trois chameaux et de trois guides; j'avais, outre ma monture qui était un beau dromadaire blanc, un chameau de rechange et un troisième chargé des bagages. Des trois Bédouins qui m'accompagnaient, deux étaient armés d'un sabre très court, semblable au glaive des anciens légionnaires romains, qu'ils portaient à la ceinture; c'était un père avec ses deux fils. Le cadet et le moins vigoureux, sans doute pour se dédommager de ce qu'il ne portait point d'armes, s'était chargé de la pipe commune, un calumet de proportions énormes dont le tuyau blindé et la tête ferrée formaient en réalité une sorte de massue pouvant, en cas de besoin, se transformer en une arme de défense aux effets terribles. Il avait l'habitude d'égayer les longueurs du chemin par des chansons arabes, langoureuses et traînantes comme en connaissent les almées qui s'accompagnent de la guitare et du tambourin. Il enflait rarement sa voix jusqu'à réveiller les échos des montagnes et pourtant le murmure de ses chants s'entendait de très loin.

Abd-Allah, l'esclave de Dieu (c'était le nom du père), s'arrêta pour abreuver les chameaux à une courte distance de Thor, auprès d'une fontaine ombragée de palmiers. Ayant goûté de l'eau de cette source, je lui trouvai une saveur assez prononcée de pétrole et, comme je faisais la grimace, le guide m'assura que l'on devrait cependant en remplir les outres parce que c'était la meilleure que l'on rencontrerait jusqu'à la journée suivante. Voyant les chameaux en boire avec avidité, je me rassurai sur sa qualité et ne me refusai point à admettre que cette eau était meilleure que celle qu'on eût pu se procurer en partant.

Il a été souvent observé que les chameaux savent discerner les qualités de l'eau et que leur instinct leur indique s'il faut en boire ou s'en abstenir. Ils ont dans cette dernière alternative une façon des plus comiques de manifester leur dédain ou leur dégoût; après avoir abaissé leur long cou vers la surface du liquide et reniflé avec soin ses émanations, si cet

Digitized by Google

examen leur découvre quelque particularité suspecte, ils relèvent lentement la tête et, tout en promenant leur regard sur ce qui les entoure, ils agitent nerveusement la lèvre inférieure en signe de désapprobation. Les plus jeunes, quand ils sont altérés, se laissent entraîner quelquefois à boire d'une eau putride ou malsaine, mais ce sont les plus âgés auxquels on confie, dans les longues caravanes, le soin de cette première expérience dont ils s'acquittent de manière à en faire comprendre aux autres le résultat.

Quant à l'odeur de pétrole qu'avait l'eau de cette source, elle ne fut pas pour moi un grand sujet d'étonnement, car, me trouvant à Thor, j'avais presque en face de moi, à l'autre côté du golfe de Suez, l'emplacement des mines de pétrole de la côte d'Afrique, que l'on n'est pas parvenu à rendre productives, bien que la présence des gisements ait été incontestablement reconnue. A en juger par ce que me disait mon guide, les autres sources voisines de Thor doivent même contenir une plus grande quantité de pétrole que celle où je m'approvisionnai et il ne serait pas impossible qu'il se trouvât dans les environs des gisements fournissant un pétrole propre à être livré à la consommation.

(*A continuer.*) G. DE LOMBAY.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

LE *GRAND FRAGMENT* D'EURIPIDE.

On appelle ainsi un fragment de quarante-quatre vers d'une tragédie perdue du poète grec, qui avait pour titre *les Téménides* et qui devait traiter un sujet que Pausanias raconte lorsqu'il dit que Hyrnetho, fille de Téménos, résista courageusement à ses frères qui l'engageaient à abandonner son époux Déiphorite pour la marier à un homme gouvernant plus de sujets et un pays plus riche.

Ce fragment se trouve en double copie, recto et verso, sur un papyrus qui a passé des mains de Champollion-Figeac dans la bibliothèque Firmin-Didot. La revue intitulée : *Les Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* (fasc. 8), en a publié le fac-simile photographique avec une notice que M. Didot avait chargé M. Henri Weil de rédiger. C'est le discours de l'épouse fidèle réclamant les droits de son cœur. L'éditeur en fait remarquer « les sentiments nobles et élevés », exprimés dans un « style qui, sans avoir rien de trop familier et tout en s'animant quelquefois d'une généreuse chaleur, n'offre cependant nulle image, nulle métaphore, nulle tournure un peu hardie, enfin, ne sort pas du ton de la conversation aisée et attique. » Cela fait penser à Ménandre, mais peut s'appliquer aussi à Euripide. Voici la traduction qu'en donne l'éditeur :

Mon père, je l'avoue, ce que je vais dire
devrait venir de toi ; car, comme il t'appartient de penser,
tu as aussi, bien plus que moi, le droit de dire tout ce qui doit être dit.
Mais, puisque tu n'en uses pas, il me revient, ce semble,
par nécessité, si j'ai quelques bonnes raisons, de les dire moi-même.
Mon époux a-t-il offensé plus grand que lui,

Digitized by Google

ce n'est pas à moi de lui faire expier ses torts.
S'il en a eu envers moi, je dois les ressentir ;
mais il m'arrive sans doute d'ignorer les choses, faute d'intelligence.
Je ne veux pas contester cela ; et cependant, mon père,
si une femme n'a pas assez d'esprit pour juger de tout le reste,
quand il s'agit de ses propres affaires, je crois qu'elle s'y entend.
Mais, j'accorde ce que tu veux ; dis seulement quel est son tort envers moi.
Il est, pour deux époux, une loi qui leur ordonne,
à l'homme, tant qu'il possède sa femme de la chérir toujours ;
à la femme, de faire, elle, tout ce que désire l'époux.
Lui a été pour moi tel que je le souhaitais,
et tous ses désirs sont les miens, ô mon père.
Mais, excellent pour moi, il est tombé dans la détresse,
et tu veux, comme tu dis, me donner maintenant à un homme riche,
afin que je ne passe pas mes jours dans la tristesse.
Où donc est-il de si grands biens, ô mon père,
dont la possession peut me donner plus de joie que mon époux ?
Ou comment serait-il juste, ou conforme à l'honneur,
lorsqu'il était heureux, de partager sa fortune,
et, quand il est dans la détresse, de ne pas en prendre ma part ?
Et puis, dis-moi, si l'homme qui doit m'épouser
(ce dont Zeus me préserve, et ce qui ne sera jamais,
tant du moins que ma volonté et mon pouvoir en disposent)
si cet homme venait aussi à perdre son bien,
me donnerais-tu à un autre époux ? Et si cet autre, à son tour,
était malheureux, à un autre encore ? Combien de fois, ô mon père,
veux-tu renouveler cette expérience aux dépens de mon bonheur ?
Quand j'étais enfant, alors tu devais chercher pour moi
l'homme à qui me donner : à toi appartenait le choix.
Mais, une fois que tu m'as donnée à un époux, la raison veut que
[désormais, mon père,
ce soit à moi d'examiner comment j'éviterai
de détruire, en jugeant mal, le bonheur de ma propre vie.
Voilà ce que j'avais à dire ; et maintenant, par Vesta !
ne me prive pas de l'époux auquel tu m'as unie.
Elle est juste et humaine, ô mon père,
Cette grâce que je te demande. Si tu ne m'écoutes pas, tu peux, par la force,
faire tes volontés ; j'essayerai, moi,
de porter mon sort comme je le dois, sans m'exposer à rougir.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 MAI 1890

EM. DE LAVELEYE. Deux utopies nouvelles 5
CH. RAHLENBECK. Le Perron de Liége 31
J. SCHWARTZ. Vaillante (nouvelle) 41
CH. POTVIN. Orphée. Tragédie lyrique de Gluck. 58
L. NAVEZ. Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre 84

LIVRAISON DU 15 JUIN 1890

M. PHILIPPSON. Mirabeau, à propos de quelques ouvrages récents . 97
L. FRANK. Mariages Frœbel 119
ÉMILE LECLERCQ. Le chant du cygne. 132
L. NAVEZ. Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre (2e *partie*) 145
CH. POTVIN. Chronique littéraire. Comment on parle au peuple . . 165

ESSAIS ET NOTICES :

C.-A.-R. Une étude sur la liberté de conscience en France sous François Ier, par N. Weiss. 184
PAUL CARUS ET CLÉMENCE ROYER. La morale du nouveau positivisme 186

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 JUILLET 1890

ÉMILE DE LAVELEYE. Le congrès des chemins de fer 193
ÉMILE LECLERCQ. Le chant du cygne. (*Fin.*) 213
L. NAVEZ. Les causes et les conséquences de la grandeur coloniale de l'Angleterre. (*Fin.*). 228
CH. POTVIN. Chronique littéraire. Les syndicats professionnels et agricoles 251

ESSAIS ET NOTICES :

ÉMILE DE LAVELEYE. La lutte pour les nationalités du Dr Adolfo Moris y Fernandez. 272
J. STÉCHER. Une nouvelle histoire de la langue flamande. 274
H. PERGAMENI. Une étude morale et littéraire de Léon de Monge 276
CHARLES DIDIER. Recensement général de Buenos-Ayres. 277
CH. R. Les pays d'outre-Meuse depuis 1662 280

LIVRAISON DU 15 AOUT 1890

ÉDOUARD ROMBERG. Les lettres missives, étude de propriété littéraire. 281
XAVIER DE REUL. Une leçon de géologie. 291
FRITZ LUTENS. Réveil, nouvelle. (*Première partie.*) 317
LÉO ERRERA. La respiration des plantes 333
G. DE LOMBAY. Au Sinaï. Souvenirs de voyage. (*Première partie.*) . 358

ESSAIS ET NOTICES :

Le grand fragment d'Euripide. 375

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 301 205 1

Digitized by Google

Digitized by Google